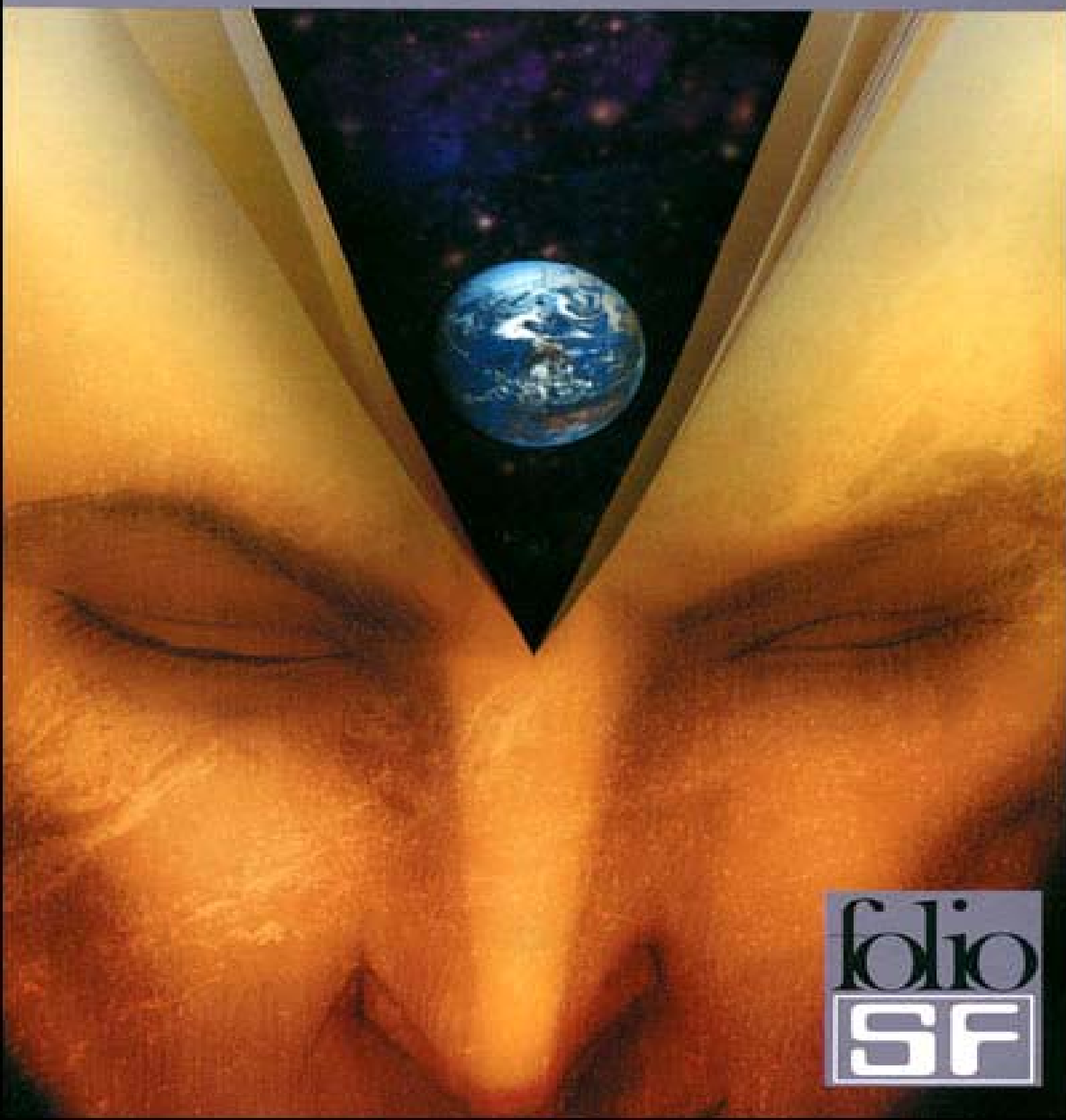


Philip K.
Dick

SIVA

La trilogie divine, I



folio
SF

Philip K. Dick

LA TRILOGIE DIVINE

TOME 1

SIVA

(Valis, 1981)



Traduction de Robert Louit

Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection Lunes
d'encre aux Éditions Denoël.

Cet ouvrage est publié avec l'accord de l'auteur et de son agent
Baror International Inc., Armonk. New York. USA.

© Philip K. Dick, 1981.
© Éditions Denoël, 1981, pour la traduction française.

Publié pour la première fois en 1952, Philip K. Dick (1928-1982) s'oriente rapidement, après des débuts assez classiques, vers une science-fiction plus personnelle, où se déploient un questionnement permanent de la réalité et une réflexion radicale sur la folie. Explorateur inlassable de mondes schizophrènes, désorganisés et équivoques. Philip K. Dick clame tout au long de ses œuvres que la réalité n'est qu'une illusion, figée par une perception humaine imparfaite.

L'important investissement personnel qu'il plaça dans ses textes fut à la mesure d'une existence instable, faite de divorces multiples, de tentatives de suicide ou de délires mystiques.

AUX QUATRE MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ RHIPIDON

*Horselover Fat, pour avoir osé être fou,
K.W. Jeter, pour avoir poursuivi la vérité,
Timothy Powers, pour sa bonté,
Philip K. Dick, pour avoir consigné la chose par écrit.*

1

La dépression nerveuse de Horselover Fat commença le jour où il reçut un coup de fil de Gloria : elle voulait savoir s'il avait du Nembutal. Il lui demanda pourquoi et elle répondit qu'elle avait l'intention de se tuer. Elle téléphonait à tous les gens qu'elle connaissait. Elle avait déjà réuni cinquante capsules, mais il lui en fallait encore trente ou quarante, par mesure de précaution.

Horselover Fat conclut aussitôt que c'était pour Gloria une manière d'appeler au secours. Depuis des années, Fat vivait dans l'illusion qu'il pouvait aider les gens. Un jour, son psychiatre lui avait dit que pour retrouver son équilibre il lui faudrait faire deux choses : lâcher la dope (il n'en avait rien fait) et arrêter d'essayer d'aider les gens (il essayait encore d'aider les gens).

Or il ne possédait pas de Nembutal. Ni de somnifère d'aucune sorte. Il ne donnait pas là-dedans. Lui, il prenait des amphés. Il n'était donc pas en son pouvoir de fournir à Gloria les cachets qui lui auraient permis de se tuer. D'ailleurs, il ne l'aurait pas fait même s'il l'avait pu.

« J'en ai dix », fit-il, car s'il lui disait la vérité elle raccrocherait.

« Bon, j'arrive chez toi », répondit Gloria de la même voix calme et raisonnable qu'elle avait prise pour lui demander les capsules.

Il comprit alors qu'elle n'appelait pas à l'aide. Elle essayait de mourir. Elle était complètement dingue. Si elle avait eu toute sa tête, elle aurait su qu'il lui fallait déguiser ses intentions, car en s'y prenant de la sorte elle rendait Fat coupable de complicité. Et pour être d'accord, il aurait fallu qu'il veuille sa mort. Ni lui ni personne

n'avaient de raison de souhaiter cela. Gloria était quelqu'un de doux et de civilisé, mais elle prenait énormément d'acide. Manifestement, dans les six mois où il était resté sans avoir de ses nouvelles, l'acide lui avait complètement bousillé le cerveau.

« Qu'est-ce que tu as fait ces derniers temps ? demanda Fat.

— J'ai été à l'hôpital Mount Zion, à San Francisco. J'ai essayé de me suicider et ma mère m'a fait interner. On m'a relâchée il y a une semaine.

— Et tu es guérie ?

— Oui. »

C'est là que Fat commença à flipper. Il n'en sut rien sur le moment, mais il s'était laissé attirer dans un abominable jeu psychologique. Il n'existait pas d'issue. Gloria Knudson l'avait détruit, lui, son ami, en même temps que son cerveau. En chemin, elle avait sans doute détruit six ou sept autres personnes, des amis qui l'aimaient, avec le même genre de conversation téléphonique. Tout comme elle avait sûrement détruit son père et sa mère. Fat décelait dans son ton raisonnable la harpe du nihilisme, le vibrato du vide. Il ne s'adressait pas à une personne c'est un arc réflexe qu'il avait à l'autre bout du fil.

Il ignorait alors que devenir fou est parfois une réponse appropriée à la réalité. Écouter Gloria qui demandait à mourir d'un ton raisonnable revenait à inhaler la contagion. C'était comme un de ces pièges chinois où plus on tire pour se dégager, plus l'étau se resserre.

« Où est-ce que tu te trouves ? demanda-t-il.

— À Modesto. Chez mes parents. »

Il habitait Marin County, ce qui représentait plusieurs heures de route pour Gloria. Il aurait fallu un motif bien exceptionnel pour le décider à accomplir un tel trajet. Encore une bonne dinguerie : trois heures de conduite dans chaque sens pour dix capsules de Nembutal. Pourquoi ne pas se contenter de balancer la voiture dans le décor ? Gloria ne s'y prenait même pas de façon sensée pour commettre son acte insensé. Merci, Tim Leary, songea Fat. Toi et ta pub pour les joies de la conscience amplifiée par la dope.

Il ne savait pas que sa propre vie était en jeu. On était en 1971.

En 1972, il se retrouverait dans le Nord, à Vancouver, en Colombie britannique, occupé à essayer de se tuer, seul, fauché et effrayé, dans une ville étrangère. Cette connaissance lui était épargnée pour l'instant. Il se souciait uniquement d'attirer Gloria à Marin County afin de l'aider. Une des grandes manifestations de la miséricorde divine consiste à nous tenir perpétuellement dans le brouillard. En 1976, rendu complètement fou par le chagrin, Horselover Fat s'ouvrirait les veines du poignet (la tentative de Vancouver ayant échoué), il prendrait quarante-neuf tablettes de digitaline fortement concentrée et s'enfermerait dans son garage en laissant tourner le moteur de sa voiture – et il échouerait encore ce coup-là. Le corps a des pouvoirs que l'esprit ignore. Mais l'esprit de Gloria contrôlait complètement son corps ; elle était folle *avec méthode*.

La plupart du temps, la démence se confond avec le bizarre et le théâtral. On se coiffe d'une casserole, on se noue une serviette autour de la taille, on se peint en rouge vif et on sort faire un tour. Gloria était aussi calme qu'elle l'avait jamais été ; polie, civilisée. Dans la Rome antique ou au Japon, elle serait passée inaperçue. En voiture, sa conduite resterait probablement normale. En venant chercher sa ration de Nembutal, elle respecterait tous les feux et ne dépasserait pas la vitesse autorisée.

Horselover Fat c'est moi, et j'écris tout ceci à la troisième personne afin d'acquérir une objectivité dont le besoin se fait rudement sentir. Je n'étais pas amoureux de Gloria Knudson mais je l'aimais bien. À Berkeley, elle et son mari donnaient des soirées élégantes auxquelles ma femme et moi étions régulièrement conviés. Gloria passait des heures à confectionner des canapés et servait plusieurs vins à table. Elle savait s'habiller. Elle était belle, avec ses cheveux bouclés tirant sur le roux, qu'elle coupait court.

Bref, Horselover Fat n'avait pas de Nembutal à lui donner, et une semaine plus tard elle se jetait par une fenêtre du dixième étage du centre Synanon¹ d'Oakland, Californie, pour aller s'écraser sur le trottoir de MacArthur Boulevard, tandis que Horselover Fat poursuivait sa descente longue et sinueuse dans la misère et la

1 Centres de désintoxication américains revêtant la forme de communautés où le personnel soignant est composé d'ex-drogués (*N.d.T.*).

maladie, vers le genre de chaos qui, selon les astrophysiciens, est le sort promis à l'ensemble de l'univers. Fat était en avance sur son temps, en avance sur l'univers. Il finit par oublier quel événement avait déclenché cette glissade vers l'entropie ; dans sa miséricorde, Dieu nous masque le passé aussi bien que l'avenir. Pendant les deux mois qui suivirent le suicide de Gloria, il pleura, regarda la télé et se drogua davantage – son cerveau à lui aussi foutait le camp, mais il n'en savait rien. La pitié de Dieu est infinie.

Il se trouve que la maladie mentale avait aussi emporté la propre femme de Fat, l'année précédente. C'était comme une épidémie. Personne n'aurait pu dire quelle part de responsabilité revenait à la drogue. Cette période en Amérique – 1960 à 1970 – et ce coin-là – la baie nord-californienne – c'était la merde complète. Je suis désolé de vous le dire, mais c'est la vérité. Les mots ronflants et les théories alambiquées ne peuvent pas couvrir les faits. Le pouvoir devint aussi psychotique que ceux qu'il pourchassait. Ils voulaient boucler tous les individus qui n'étaient pas des clones de l'establishment. Ils étaient remplis de haine. Fat avait vu des flics le lorgner comme des chiens féroces. Le jour où Angela Davis, la Noire marxiste, fut transférée à la prison de Marin County, les autorités démantelèrent tout le centre civique. Histoire de déjouer les radicaux qui auraient pu vouloir faire du raffut. On ôta les câbles des ascenseurs ; on changea les inscriptions sur les portes ; le district attorney courut se planquer. Fat fut témoin de tout ça. Il était allé au centre pour rendre un livre à la bibliothèque. Au tourniquet électronique de l'entrée, deux flics lui avaient arraché le livre et les papiers qu'il portait. Fat ne savait pas à quoi s'en tenir. Toute cette journée le plongeait dans la perplexité. À la cafétéria, un flic en armes surveillait les consommateurs. Fat rentra en taxi ; il avait peur de reprendre sa voiture et se demandait s'il était dingue. Il l'était, mais comme tout le monde.

Moi, mon métier c'est écrivain de science-fiction. Je fais dans les songes visionnaires. Ma vie en est un. Il n'en reste pas moins que Gloria Knudson repose dans une boîte à Modesto, Californie. J'ai dans un album une photo de sa tombe fleurie. Une photo couleur, qui permet de juger à quel point les couronnes sont belles. À l'arrière-plan est garée une Volkswagen. On me voit, moi, en train

de ramper vers la Volkswagen au beau milieu de la cérémonie. J'ai mon compte.

Après le service mortuaire, Bob, l'ex-mari de Gloria, un de ses copains éplorés (qui était aussi un ami de Gloria) et moi avons déjeuné tardivement dans un restaurant chichiteux de Modesto, près du cimetière. La serveuse nous avait placés à l'arrière parce qu'on ressemblait à des hippies, malgré nos costumes et nos cravates. On n'en avait rien à foutre. Je ne sais plus de quoi on a parlé. La veille, Bob et moi – je veux dire Bob et Horselover Fat –, on avait roulé jusqu'à Oakland pour aller voir le film *Patton*. Juste avant la cérémonie, Fat avait rencontré les parents de Gloria pour la première fois. Comme leur défunte enfant, ils l'avaient traité avec la plus grande courtoisie. Un certain nombre des amis de Gloria se tenaient dans le living-room style ranch californien bidon, réunis par le souvenir de l'être qui constituait le lien entre eux. Mrs. Knudson, bien entendu, était trop maquillée ; les femmes se maquillent toujours trop lorsque quelqu'un meurt. Tout en caressant Président Mao, le chat de la morte, Fat s'était mis à repenser aux quelques jours passés en compagnie de Gloria après la vaine expédition de celle-ci jusque chez lui, en quête des capsules de Nembutal qu'il ne possédait pas. Elle accueillit l'aveu de son mensonge avec aplomb, et même une certaine impassibilité. Quand on va mourir, on ne s'arrête pas aux petits riens.

« Je les ai avalées », déclara Fat, empilant mensonge sur mensonge.

Ils décidèrent de rouler jusqu'à la grande plage de la péninsule de Point Reyes. Dans la Volkswagen de Gloria, et avec Gloria au volant (il ne lui vint pas une seconde à l'esprit qu'elle pourrait subitement tout envoyer en l'air : la voiture, elle et lui). Une heure plus tard, allongés sur le sable, ils fumaient un joint.

Fat voulait avant tout savoir pourquoi elle avait l'intention de se tuer.

Gloria portait des jeans plus que délavés et un T-shirt dont le devant s'ornait du visage ricanant de Mick Jagger. Le sable était doux au contact et elle ôta ses chaussures. Fat remarqua qu'elle avait peint en rose les ongles, parfaitement entretenus, de ses orteils. Il songea à part lui qu'elle mourrait comme elle avait vécu.

« Ils ont volé mon compte en banque », déclara Gloria.

En écoutant son récit mesuré et précis. Fat comprit au bout d'un moment qu'« ils » n'existaient pas. Gloria lui déroula un panorama de démence totale et irrémédiable, bâti à coups de formules lapidaires. Elle avait rempli toutes les cases au moyen d'instruments de précision dignes d'un dentiste. Pas la moindre faille dans son compte rendu. Aucune erreur, excepté les prémisses, naturellement, qui étaient que tout le monde la haïssait et l'attendait au tournant, et qu'elle ne valait rien à aucun point de vue. À mesure qu'elle parlait elle commença à disparaître. Fat la regarda s'évanouir ; c'était sidérant. À sa manière pondérée, mot après mot, Gloria s'effaçait de l'existence en parlant. C'était la rationalité au service de... au service du non-être, décida-t-il. Son esprit s'était changé en une grande gomme habile. Tout ce qui restait d'elle, en réalité, était son enveloppe, c'est-à-dire son cadavre inhabité.

À présent, elle est morte, comprit-il ce jour-là sur la plage.

Après avoir fumé toute leur herbe, ils marchèrent en discutant des algues et de la hauteur des vagues. Les mouettes piaillaient au-dessus de leurs têtes en filant comme des Frisbee. Il y avait par-ci par-là des gens assis ou en promenade, mais la plage n'en était pas moins quasiment déserte. Fat ne comprenait pas pourquoi Gloria n'allait pas tout simplement au-devant du ressac. Il n'arrivait vraiment pas à se mettre dans sa tête. Elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'au Nembutal dont elle avait encore besoin, ou dont elle s'imaginait avoir besoin.

« Mon album favori du Dead, c'est *Workingman's Dead*, fit-elle à un moment donné. Mais je ne crois pas qu'ils devraient inciter à prendre de la cocaïne². Beaucoup de gosses écoutent du rock.

— Ils ne recommandent pas l'usage de la coke. Le morceau parle simplement de quelqu'un qui en prend. D'ailleurs ça le tue, indirectement ; il bousille son train.

— Mais c'est à cause de ce truc-là que j'ai commencé à me droguer, fit Gloria.

— À cause du Grateful Dead ?

2 Allusion aux paroles de la chanson « Casey Jones », sur l'album *Workingman's Dead* (N.d.T.).

— Parce que tout le monde voulait que je le fasse. J'en ai assez de faire ce que les autres veulent que je fasse.

— Ne te tue pas, dit Fat. Installe-toi avec moi. Je vis tout seul. Je tiens vraiment à toi. Accepte au moins à l'essai. Je déménagerai les affaires avec mes copains. On peut faire des tas de trucs ensemble, sortir, comme on est venus à la plage, aujourd'hui C'est pas bien, ici ? »

À cela, Gloria ne répondit pas.

« Je serais vraiment paumé, poursuivit Fat. Paumé pour le reste de mes jours, si tu te foutais en l'air. » Il comprit par la suite qu'en parlant ainsi, il lui fournissait toutes les mauvaises raisons de continuer à vivre. Sa survie serait un service rendu aux autres. Il aurait cherché pendant des années qu'il n'aurait pas pu trouver pire chose à lui dire. Mieux valait lui passer dessus avec la Volkswagen en manœuvrant. C'est pour cela qu'on ne prend pas des andouilles comme écoutants des S.O.S. téléphoniques ; Fat l'apprit plus tard à Vancouver, lorsque, suicidaire à son tour, il appela le réseau B.C. Crisis et reçut des conseils avisés. Aucun rapport entre cela et ce qu'il débita à Gloria, ce jour-là sur la plage.

Gloria s'arrêta pour ôter le petit caillou qui s'était collé sous son pied et dit « J'aimerais rester chez toi pour cette nuit. »

En entendant ces mots. Fat ne put s'empêcher d'avoir quelques visions érotiques.

« Super », dit-il, car il s'exprimait ainsi à l'époque. La contre-culture possédait tout un catalogue de formules au bord de la non-signification. Fat les enfilait comme des perles. Il ne s'en privait pas à cet instant, persuadé qu'il était, sur le témoignage trompeur de ses sens, d'avoir sauvé la vie de son amie. Sa capacité de jugement, qui ne valait déjà pas grand-chose, tomba jusqu'à un nadir encore jamais atteint. La vie de quelqu'un de bien était sur un plateau de la balance, une balance tenue par Fat, et la seule chose qui lui occupait l'esprit à cet instant était la perspective de s'envoyer en l'air. « Je flippe », dégoisait-il tandis qu'ils poursuivaient leur route. « C'est le pied. »

Quelques jours plus tard, elle était morte. Ils passèrent cette nuit-là ensemble, dormant tout habillés ; ils ne firent pas l'amour ; le lendemain après-midi, Gloria reprit la route, soi-disant pour aller

recupérer ses affaires chez ses parents, à Modesto. Il ne la revit jamais. Il attendit son retour pendant plusieurs jours, et puis un soir le téléphone sonna : c'était Bob, son ex-mari.

« Où es-tu maintenant ? » demanda Bob. La question le laissa bouche bée ; il était chez lui, là où se trouve son téléphone, dans la cuisine. Bob paraissait calme. « Je suis ici, répondit Fat.

— Gloria s'est tuée aujourd'hui », dit Bob.

Je possède une photo de Gloria avec Président Mao dans ses bras ; Gloria est agenouillée et sourit, ses yeux brillent. Président Mao essaie de descendre. Sur la gauche, on distingue partiellement un arbre de Noël. Au dos de la photo, Mrs. Knudson a écrit, en lettres bien nettes :

Comment nous lui avons fait éprouver de la reconnaissance pour notre amour.

Je ne suis jamais arrivé à démêler si Mrs. Knudson avait écrit ces mots avant ou après la mort de Gloria. Les Knudson m'ont envoyé cette photo – ils ont envoyé cette photo à Horselover Fat – un mois après les funérailles. Fat leur avait écrit pour obtenir une photo de Gloria. Il s'était d'abord adressé à Bob, qui lui avait répondu sauvagement : « Qu'est-ce que tu veux foutre d'une photo de Gloria ? » Fat ne trouva rien à répliquer. Quand Fat m'a décidé à écrire tout ceci, il m'a demandé pourquoi, selon moi, Bob Langley était entré dans une rage pareille à la suite de sa requête. Je n'en sais rien. Je m'en fous. Peut-être Bob savait-il que Gloria et Fat avaient passé la nuit ensemble et en avait-il conçu de la jalousie. Fat n'arrêtait pas de dire que Bob Langley était schizoïde ; il prétendait le tenir de Bob lui-même. Le schizoïde est privé de l'affect qui devrait accompagner sa pensée ; il souffre de ce qu'on désigne sous le nom de « relâchement de l'affect », et il ne verrait aucun inconvénient à vous en informer lui-même. D'un autre côté, après le service funèbre, Bob s'était penché pour déposer une rose sur le cercueil de Gloria. C'est à peu près à ce moment-là que Fat avait commencé à ramper vers sa Volkswagen. Quelle était la réaction la mieux adaptée ? Fat pleurant tout seul dans sa voiture garée à l'écart ou le mari qui se penchait avec la rose, sans rien dire, sans rien exprimer, mais agissant... La contribution de Fat à ces

funérailles était nulle, si l'on excepte le bouquet de fleurs acheté à la dernière minute sur la route de Modesto. Il l'avait offert à Mrs. Knudson, qui fit remarquer que les fleurs étaient fort belles. Bob, lui, avait choisi les siennes.

Après la cérémonie, dans le restaurant chichiteux où la serveuse les avait placés tous les trois hors de vue, Fat demanda à Bob la raison de la présence de Gloria à Synanon, alors qu'elle était censée récupérer ses affaires et retourner à Marin County pour vivre avec lui – croyait Fat.

« Carmina l'a convaincue d'aller à Synanon », répondit Bob. Il s'agissait de Mrs. Knudson. « À cause de son passé de droguée. »

Timothy, l'ami que Fat ne connaissait pas, intervint : « On peut dire qu'ils l'ont pas beaucoup aidée. »

De fait, à peine Gloria avait-elle franchi le seuil de Synanon qu'ils lui étaient tombés dessus. Quelqu'un passa délibérément près de son siège, tandis qu'elle attendait d'être reçue, et fit remarquer à quel point elle était moche. Le suivant qui vint parader l'informa que sa chevelure ressemblait à la litière d'un rat. Gloria avait toujours été sensible aux commentaires concernant ses cheveux bouclés – elle aurait voulu les avoir longs et lisses comme tout le monde. Peu importe ce que raconta le troisième membre de Synanon, car Gloria était déjà montée au dixième étage.

« C'est comme ça que ça marche, Synanon ? demanda Fat.

— Ils ont une technique pour briser la personnalité. Il s'agit d'une thérapie fasciste qui rend le sujet extraverti et dépendant du groupe. À partir de là, ils peuvent structurer une nouvelle personnalité qui ne soit pas dépendante à l'égard de la drogue.

— Ils ne se sont pas rendu compte que c'était une suicidaire ? demanda Timothy.

— Bien sûr que si, fit Bob. Elle leur avait déjà parlé au téléphone ; ils connaissaient son nom et la raison de sa visite.

— Tu leur as parlé après la mort de Gloria ? intervint Fat.

— J'ai appelé et demandé à parler à un responsable, à qui j'ai déclaré : vous avez tué ma femme ; le mec m'a dit : venez donc jusqu'ici nous apprendre comment traiter les cas suicidaires. Il était super-nerveux. J'ai eu de la peine pour lui. »

C'est là, en entendant ces mots, que Fat décida que ça n'allait pas bien non plus dans la tête de Bob. Bob avait de la peine pour Synanon. Bob était complètement baisé. Tout le monde l'était, y compris Carmina Knudson ; il ne restait plus une seule personne saine d'esprit en Californie du Nord. Il était temps de se faire la malle. Tout en mangeant sa salade, Fat se demandait où il pourrait aller. Hors du pays. Filer au Canada, comme les objecteurs de conscience. Il connaissait personnellement dix mecs qui avaient passé la frontière canadienne plutôt que d'aller se battre au Vietnam. Probable qu'à Vancouver, il tomberait sur une demi-douzaine de ses relations. Vancouver était censé être une des plus belles villes du monde. C'était un grand port, comme San Francisco. Il pourrait repartir de zéro en oubliant le passé.

Un détail lui revint en mémoire tandis qu'il tournait sa salade : au téléphone, Bob n'avait pas dit « Gloria s'est tuée », mais « Gloria s'est tuée aujourd'hui », comme si la chose avait été tôt ou tard inévitable. Peut-être cela avait-il suffi, cette position de principe. On avait mesuré le temps de Gloria, comme si elle passait un examen de maths. Qui était le vrai fou ? Gloria, lui-même (lui-même, probablement), son ex-mari, ou eux tous ensemble, la Baie – pas fou d'une manière vague, mais au sens clinique du terme ? Qu'on le sache, l'un des premiers symptômes de la psychose est que le sujet se dit qu'il devient peut-être psychotique. Encore un piège chinois. On ne peut pas y penser sans se retrouver dedans. En songeant à la folie, Horselover Fat glissait peu à peu dans la folie.

J'aurais bien voulu pouvoir l'aider.

2

Bien que je n'aie rien pu faire pour aider Horselover Fat, il échappa à la mort. Le salut vint à lui, d'abord sous la forme d'une collégienne de dix-huit ans qui vivait au bas de sa rue, puis sous la forme de Dieu. Des deux, ce fut la fille qui s'en tira le mieux.

Je ne suis pas certain que Dieu lui ait apporté quoi que ce soit ; par certains côtés il a aggravé son mal. Sur ce sujet, Fat et moi ne pouvions tomber d'accord. Fat était convaincu que Dieu l'avait entièrement guéri. Impossible. L'un des oracles du Yi King s'énonce ainsi : « Toujours malade mais ne meurt jamais. » Ça s'applique complètement à mon copain.

Stéphanie fit son entrée dans la vie de Fat comme revendeuse. Après la mort de Gloria, il força tellement sur la dope qu'il dut acheter à toutes les sources disponibles. Acheter de la drogue à des collégiens n'est pas très malin. Ça n'a rien à voir avec la marchandise elle-même, mais avec la loi et avec la morale. Une fois qu'on commence à acheter à des gosses, on est un type marqué. Je pense que la raison est assez claire. Mais ce que je savais – et que les autorités ignoraient –, c'était ceci : Horselover Fat ne s'intéressait pas du tout à ce que Stéphanie pouvait lui vendre. Elle proposait de l'herbe et du hasch, jamais d'amphés. Elle n'approuvait pas l'usage des amphés, et Stéphanie ne vendait jamais quelque chose dont elle n'approuvait pas l'usage. Elle ne vendait jamais d'hallucinogènes, quelles que fussent les pressions exercées sur elle. De temps à autre, elle admettait la cocaïne. Personne ne comprenait son raisonnement, et pourtant, à sa manière, elle était logique.

Stéphanie ne réfléchissait pas, au sens habituel de ce terme. Mais elle parvenait néanmoins à certaines décisions, après quoi rien ne pouvait la faire changer d'avis. Fat l'aimait bien.

C'était ça le cœur du problème : il l'aimait bien, elle, et pas sa drogue, mais pour garder le contact avec elle il fallait qu'il soit client, et donc qu'il prenne du hasch. Pour Stéphanie, le hasch était l'alpha et l'oméga de l'existence – de l'existence dans la mesure où elle vaut la peine d'être vécue, en tout cas.

Si Dieu arrivait bon second, au moins il ne faisait rien d'illégal, à la différence de Stéphanie. Fat était persuadé que Stéphanie finirait en taule ; il s'attendait à la voir arrêter d'un jour à l'autre. Tous les copains de Fat s'attendaient à le voir arrêter d'un jour à l'autre. On s'inquiétait aussi de le voir sombrer lentement dans la dépression, la psychose et l'isolement. Fat s'en faisait pour Stéphanie. Stéphanie s'en faisait pour le prix du hasch, et plus encore pour celui de la cocaïne. On l'imaginait en train de se dresser sur son lit au milieu de la nuit et de s'écrier : « Le prix de la coke est monté à cent dollars par gramme ! » Elle s'inquiétait du prix de la drogue tout comme la ménagère s'inquiète du prix du café.

Un de nos sujets de discussion portait sur le fait que Stéphanie n'aurait pas pu exister avant les années soixante. La drogue l'avait amenée à l'existence, elle l'avait littéralement fait surgir du sol. Stéphanie était un coefficient de la dope, elle faisait partie d'une équation. Pourtant, c'est à travers elle que Fat finit par trouver Dieu. Pas à travers la drogue qu'elle vendait ; ça n'avait rien à voir avec la drogue. Il n'existe pas de chemin vers Dieu qui passe par la drogue ; c'est un mensonge que colportent les fripouilles. Stéphanie mena Fat jusqu'à Dieu au moyen d'une petite poterie d'argile façonnée sur le tour que Fat avait aidé à payer, en guise de cadeau pour son dix-huitième anniversaire. Quand il s'enfuit au Canada, il emporta la poterie, enveloppée dans ses caleçons, ses chaussettes et ses chemises, à l'intérieur de son unique valise.

Ça ressemblait à une poterie ordinaire : trapue et ocre, à peine arrangée d'un soupçon d'émail bleu. Stéphanie n'avait rien d'une experte. Ce pot était l'un des premiers qu'elle eût façonnés, du moins en dehors de ses cours de céramique au collège. Il était tout naturel qu'un de ses premiers travaux fût destiné à Fat. Elle et lui

entretenaient des rapports assez intimes. Quand il n'allait pas bien, Stéphanie le calmait en lui donnant une supercharge³ de sa pipe à hasch. La poterie présentait tout de même un caractère inhabituel. Dieu sommeillait à l'intérieur. Il y sommeillait depuis un bon bout de temps, presque trop longtemps. Selon certaines théories religieuses, Dieu se manifeste à la onzième heure. C'est peut-être vrai ; je ne saurais pas vous dire. Dans le cas de Horselover Fat, Dieu attendit minuit moins trois, et même alors, ce qu'il accomplit fut à peine suffisant : à peine suffisant, et ça venait pratiquement trop tard. On ne peut pas en imputer la faute à Stéphanie : la poterie fut façonnée, émaillée dès qu'elle reçut le tour. Elle fit de son mieux pour aider son ami Fat, lequel, de la même manière que Gloria avant lui, commençait à mourir. Elle aida Fat comme Fat avait tenté d'aider Gloria, mais elle se débrouilla mieux. C'était ça, toute la différence entre elle et Fat. En temps de crise, elle savait ce qu'il fallait faire. Fat ne savait pas. Conséquence : Fat est encore en vie, pas Gloria. Fat était mieux tombé que Gloria question qualité de la personne amie. Peut-être aurait-il souhaité qu'il en fût autrement, mais ce n'était pas à lui de décider. On ne choisit pas son menu dans ce domaine ; c'est l'univers qui s'en charge. L'univers prend certaines décisions sur la foi desquelles certains vivent et d'autres meurent. Dure loi. Mais toute créature s'y plie par nécessité. Fat tira Dieu ; Gloria Knudson tira la mort. Ce n'est pas juste, et Fat serait le premier à le reconnaître. On peut au moins lui accorder ça.

Après avoir rencontré Dieu, Fat conçut pour ce dernier un amour qui dépassait les normes. Ce n'était pas ce qu'on désigne d'ordinaire par l'expression « amour de Dieu ». Chez Fat, il s'agissait d'une véritable fringale. Plus étrange encore, il nous expliquait que Dieu l'avait blessé et qu'en dépit de tout, lui continuait d'avoir soif de Dieu comme un ivrogne a soif de gnôle. Dieu – c'est ce qu'il nous racontait – lui avait braqué un faisceau de lumière rose droit sur le visage, en plein dans les yeux ; il s'était retrouvé momentanément aveugle et avait eu mal au crâne pendant plusieurs jours. Ce faisceau de lumière rose était facile à décrire,

3 La « supercharge » est une opération de bouche à bouche au cours de laquelle on insuffle dans la gorge du partenaire la fumée qu'on vient d'aspirer (*N.d.T.*).

selon lui ; ça ressemblait exactement à une lueur entoptique ou à ce qu'on éprouve quand un flash vous éclate dans la figure. Fat était mentalement obsédé par cette couleur. Quelquefois, elle se manifestait sur l'écran de sa télé. Il vivait pour cette lumière, pour cette nuance particulière.

Seulement, il ne put jamais la retrouver tout à fait. Rien ne pouvait susciter cette couleur sauf Dieu. En d'autres termes, elle n'était pas contenue dans la lumière à l'état normal. Un jour, Fat se livra à l'étude d'une représentation du spectre. Sa couleur ne s'y trouvait pas. Il avait vu une couleur que nul ne peut voir, une couleur située au-delà du spectre.

Qu'est-ce qui vient après la lumière, en termes de fréquence ? La chaleur ? Les ondes radio ? Je devrais le savoir, mais je n'en sais rien. Fat m'a confié (j'ignore jusqu'à quel point c'est vrai) que dans le spectre solaire, ce qu'il avait aperçu dépassait les sept cents millimicrons ; c'est-à-dire, si l'on se réfère aux lignes de Fraunhofer, que cela se situait au-delà de B, en direction de A. Vous en pensez ce que vous voulez. Moi, j'y vois un symptôme de la dépression de Fat. Les déprimés se livrent souvent à des tas de recherches afin de trouver des explications à ce qu'ils sont en train de subir. Il va sans dire que leurs recherches échouent.

Enfin, elles échouent en ce qui nous concerne, car aussi triste que ce soit, on est bien obligé de constater que cela leur procure parfois un moyen bâtarde de rationaliser la décomposition de leur esprit. J'ai examiné à mon tour les lignes de Fraunhofer, et elles ne comportent pas d'A. La première indication que j'ai pu trouver était le B. Ça va de G à B, de l'ultraviolet à l'infrarouge. Point final. Rien au-delà. Ce qu'a vu Fat, ou ce qu'il a cru voir, n'était pas de la lumière.

À son retour du Canada — après le virus divin —, Fat et moi avons passé pas mal de temps ensemble. Au cours d'une de nos virées nocturnes — c'était une habitude, on traînait en quête d'aventure, on allait voir un peu ce qui se passait —, on s'occupait de garer ma voiture, quand tout à coup un point de lumière rose apparut sur mon bras gauche. Je sus de quoi il s'agissait sans jamais avoir vu la chose auparavant : quelqu'un avait braqué sur nous un rayon laser.

« C'est un laser », dis-je à Fat, qui l'avait vu également – d'ailleurs le point rose dansait en tous sens, sur les pylônes électriques et sur le mur de ciment du garage.

Deux adolescents postés au bout de la rue tenaient un engin de forme carrée.

« Ils ont construit le truc eux-mêmes », dis-je.

Les gosses vinrent jusqu'à nous, sourire aux lèvres. Ils nous apprirent qu'ils avaient tout bricolé avec un petit équipement. On leur fit savoir à quel point on était impressionnés et ils s'en allèrent faire peur à quelqu'un d'autre.

« C'était ce rose-là ? » demandai-je à Fat.

Il ne répondit pas, mais j'eus le sentiment qu'il n'était pas franc avec moi. Je soupçonnai que j'avais vu « sa » couleur. Pourquoi ne l'avouait-il pas, si tel était le cas, je l'ignore. Peut-être que cela lui gâtait une théorie plus chic. Les malades mentaux n'usent pas du Principe de Parcimonie Scientifique : la théorie la plus simple afin d'expliquer un ensemble de faits. Ils visent au baroque.

Le point capital de l'argumentation de Fat concernant son expérience avec le rayon rose qui l'avait blessé et aveuglé était le suivant : il prétendit savoir instantanément – dès qu'il fut frappé par le rayon – des choses dont il n'avait jamais eu la moindre notion. Pour être plus précis, il sut que son fils âgé de cinq ans souffrait d'une malformation congénitale jamais diagnostiquée et se trouva en mesure de décrire ladite malformation jusque dans ses moindres détails anatomiques. Jusqu'aux indications spécifiques à fournir au médecin.

Je voulais voir comment il s'y prendrait avec le médecin. De quelle manière il justifierait sa connaissance des précisions d'ordre médical. Son cerveau s'était refermé sur la somme d'informations décochées par le rayon rose, mais comment allait-il s'en expliquer ?

Fat conçut par la suite une théorie selon laquelle l'univers est composé d'information. Il se mit à tenir un journal – en réalité, il le faisait déjà secrètement depuis quelque temps : acte furtif d'un déséquilibré. Sa rencontre avec Dieu s'y trouvait consignée de sa propre écriture – celle de Fat, pas celle de Dieu.

C'est moi, et non Fat, qui emploie le terme de « journal ». Fat

parlait d'« exégèse », mot du vocabulaire théologique qui désigne un écrit d'interprétation doctrinale d'un texte sacré. Fat attribuait une origine divine aux vagues successives d'information dont il s'était trouvé mitraillé, il considérait donc qu'il fallait les rattacher à l'Écriture, même s'il ne s'agissait que de la hernie inguinale droite de son fils qui était descendue dans le sac scrotal et se compliquait d'une hydrocèle. Ce que Fat se chargea d'apprendre au docteur. Le diagnostic se trouva confirmé lorsque l'ex-femme de Fat emmena le petit Christopher se faire examiner. Il fut décidé d'opérer le lendemain, autrement dit le plus tôt possible. Le chirurgien informa gaillardement Fat et son ex-femme que la vie de Christopher n'avait tenu qu'à un fil durant des années. Il aurait pu mourir d'un étranglement herniaire pendant son sommeil. Heureusement qu'ils s'en étaient aperçus, ajouta le chirurgien. On en revenait aux « ils » de Gloria, mais dans le cas présent, « ils » existaient réellement.

L'opération réussit et Christopher cessa d'être un enfant geignard. Il souffrait depuis sa naissance. Fat et son ex-femme emmenèrent désormais leur fils consulter un autre généraliste – ils en choisirent un doté d'une paire d'yeux.

J'ai été suffisamment impressionné par un des passages du journal de Fat pour vouloir le recopier et l'inclure ici. Il ne traite pas de hernies inguinales droites mais de questions plus générales. Il reflète la conviction croissante de Fat selon laquelle l'information constitue la nature de l'univers. Il commençait à soutenir cette opinion parce que pour lui c'était vrai, l'univers – son univers – se transformait rapidement en information. Une fois que Dieu se fut mis à lui parler, il ne semblait plus devoir s'arrêter. Je ne crois pas qu'on parle de tout cela dans la Bible.

Journal – Frag. 36. Les pensées du Cerveau sont éprouvées par nous comme des dispositions et des redispersions à l'intérieur d'un univers physique, mais il s'agit en réalité d'information et de traitement de l'information à quoi nous donnons corps. Nous ne voyons pas simplement les pensées [du Cerveau] comme des objets, mais plutôt comme le mouvement, ou plus précisément le placement des objets : comment ils deviennent liés les uns aux autres. Seulement nous ne sommes pas capables de déchiffrer les schémas de ces dispositions ; nous ne pouvons pas extraire

l'information qu'ils contiennent – « ils », en tant qu'information, puisque telle est leur nature. La liaison et la reliaison des objets entre eux par le Cerveau constitue un véritable langage, mais un langage qui ne ressemble pas au nôtre (puisque'il s'adresse à lui-même et non à un être ou à une chose situés en dehors de lui).

Fat revenait constamment sur ce thème, que ce soit dans son journal ou dans le discours qu'il tenait à ses amis. Il avait la certitude que l'univers s'était mis à lui parler. Une autre entrée du journal énonce ce qui suit :

Frag. 37. Nous devrions être capables d'entendre cette information, ou plutôt ce récit, comme voix neutre en nous-mêmes. Or quelque chose a mal tourné. Toute création est langage et n'est que langage, mais quelque inexplicable raison fait que nous ne pouvons ni le lire hors de nous ni l'écouter en nous. Alors moi je dis qu'on est devenus idiots. Il est arrivé quelque chose à notre intelligence. Et je me tiens le raisonnement suivant : la disposition des parties du Cerveau est un langage. Nous sommes des parties du Cerveau ; nous sommes donc langage. Alors, pourquoi ne le savons-nous pas ? Nous ne savons même pas ce que nous sommes, et moins encore ce qu'est cette réalité extérieure dont nous sommes de ; fragments. À l'origine du mot « idiot », il y a le mot « particulier ». Chacun d'entre nous est devenu « particulier » et ne participe plus du logos commun du Cerveau, si ce n'est à un niveau subliminal. Ainsi notre vie réelle et notre destin sont-ils conduits en deçà du seuil de la conscience.

À quoi je serais pour ma part tenté de répondre, parle pour toi, Fat.

Fat développa sur une longue période (ou « Déserts de vaste éternité », comme il disait lui-même) un grand nombre de théories singulières afin d'expliquer son contact avec Dieu. L'une d'elles me parut spécialement intéressante car elle différait des autres. Cela revenait à une sorte de démission mentale de sa part devant ce qu'il était en train de subir. Cette théorie soutenait qu'en réalité, il n'éprouvait rien du tout. Des zones de son cerveau étaient stimulées de façon sélective par des rayons d'énergie intense venus de très loin, peut-être de millions de kilomètres. Ces stimulations sélectives des zones de son cerveau faisaient naître chez lui l'*impression* (pour

lui) de voir et d'entendre réellement mots, images, silhouettes, pages imprimées, en bref Dieu et le Message de Dieu, ou, comme il aimait à dire, le Logos. Mais (toujours selon cette théorie) il ne faisait qu'imaginer qu'il éprouvait ces choses – qui ressemblaient à des hologrammes. J'étais surtout frappé, dans ce discours, par la bizarrerie qu'il y avait à voir un déséquilibré démontrer ses propres hallucinations d'une manière aussi sophistiquée ; intellectuellement, Fat avait tiré son épingle du jeu de la folie tout en continuant de jouir de ses sons et de ses couleurs. De fait, il ne cherchait plus à prétendre que ce qu'il éprouvait se trouvait vraiment là. Fallait-il y voir un signe que son état commençait à s'améliorer ? Sûrement pas. Fat soutenait à présent qu'« ils » (ou Dieu, ou quelqu'un d'autre) braquaient en permanence sur sa tête un rayon à longue portée, fait d'énergie très dense et riche d'information. Ça faisait un changement, mais je ne voyais pas où était l'amélioration. Fat pouvait maintenant, en toute bonne foi, ignorer ses hallucinations – c'est-à-dire qu'il les reconnaissait comme telles. Mais, de la même manière que Gloria, il s'était fabriqué un « ils ». Voilà qui me faisait l'effet d'une victoire à la Pyrrhus. D'ailleurs, l'existence de Fat m'apparaissait comme un véritable catalogue du genre, à commencer par la façon dont il avait sauvé Gloria.

J'ai parlé de victoire à la Pyrrhus : l'exégèse sur laquelle Fat transpirait mois après mois en constituait une belle – dans ce cas précis, la tentative d'un esprit assiégé afin de sonder l'insondable. Peut-être est-ce là le fin mot de toutes les maladies mentales : des événements incompréhensibles se produisent ; notre vie se déroule à l'intérieur d'un bocal où s'agite un magma frauduleux, fait de ce qui était encore naguère la réalité. Et comme si cela ne suffisait pas, vous vous mettez, de la même manière que Fat, à cogiter sur ce magma, à vous efforcer de l'ordonner en un tout cohérent, alors qu'en fait il ne possède d'autre sens que celui que vous plaquez dessus poussé par le besoin de recréer des formes et des processus que vous puissiez identifier. La première chose qui fiche le camp, dans le déroulement d'une maladie mentale, c'est le familier. Et ce qui le remplace n'a rien de plaisant, non seulement parce qu'on ne le comprend pas, mais encore parce qu'on ne peut pas le communiquer aux autres. Le fou éprouve quelque chose, mais il ne

sait ni ce que c'est ni d'où ça vient.

Au beau milieu de ce paysage en miettes, qu'on peut situer à partir de la mort de Gloria Knudson, Fat s'imaginait avoir été guéri par Dieu. Une fois qu'on se met à remarquer les victoires à la Pyrrhus, on a l'impression d'en rencontrer partout.

Ça me rappelle une fille que j'ai connue jadis et qui était en train de mourir d'un cancer. Je suis allé la voir à l'hôpital et je ne l'ai pas reconnue. Calée contre ses oreillers, elle ressemblait à un petit vieillard chauve. La chimiothérapie l'avait fait gonfler comme une grappe de raisin. Le cancer plus les soins l'avaient rendue pratiquement aveugle et sourde et lui provoquaient des évanouissements quasi permanents. Quand je me penchai vers elle pour lui demander comment elle se sentait, et lorsqu'elle eut compris ma question, elle répondit : « Je sens que Dieu me guérit. » Elle avait toujours eu des sentiments religieux et même envisagé de prendre le voile. Sur la tablette métallique à côté du lit, elle avait disposé son chapelet – ou quelqu'un l'avait fait pour elle. À mon avis, une pancarte DIEU = ENCULÉ aurait mieux fait l'affaire ; le chapelet était déplacé.

L'honnêteté m'oblige pourtant à reconnaître que Dieu – ou quelqu'un se faisant appeler ainsi ; c'est une distinction d'ordre purement sémantique – avait planté dans la tête de Horselover Fat de précieux renseignements grâce auxquels on put sauver la vie de son fils Christopher. Il en est que Dieu soigne et d'autres qu'il met à mort. Fat nie que Dieu mette à mort qui que ce soit. Pour Fat, Dieu ne fait jamais de mal à personne. La maladie, la douleur et les souffrances non méritées ne viennent pas de Dieu mais d'ailleurs, à quoi je réponds – et cet ailleurs, comment est-il venu à l'existence ? Y a-t-il deux dieux ? Ou une portion de l'univers échappe-t-elle au contrôle divin ? Fat citait volontiers Platon. Dans la cosmologie platonicienne, le *noûs* ou Esprit persuade l'*anankê* ou nécessité aveugle – ou hasard aveugle, selon certains interprètes – de se soumettre. Le *noûs* vint, et à sa grande surprise il découvrit le hasard aveugle : le chaos, en d'autres termes, auquel le *noûs* impose l'ordre (quoique Platon ne dise nulle part comment cette « persuasion » est accomplie). Selon Fat, le cancer de mon amie était un désordre point encore « persuadé » de devenir forme

pensante. Le *noûs*, ou Dieu, n'était pas encore arrivé à elle. Sur quoi j'ai répondu : « Eh bien, quand il est arrivé à elle, c'était trop tard. » Fat ne trouva pas de riposte, du moins verbale. Sans doute alla-t-il en douce gribouiller quelque chose à ce sujet dans son journal. Je suppose que tous les secrets de l'univers s'y trouvent, quelque part au milieu des gravats.

On aimait bien lancer Fat dans de grandes disputes théologiques parce qu'il s'énervait toujours et partait du principe que ce qu'on avait à dire sur le sujet était important – que le sujet lui-même était important. À cette époque, Fat avait complètement perdu les pédales. Nous, on s'amusait à lancer le débat en laissant négligemment tomber quelque remarque du genre : « Tiens, aujourd'hui Dieu m'a filé une contredanse sur l'autoroute. » Fat ne marchait pas, il courait. Ainsi nous passions le temps agréablement en retournant Fat sur le gril, sans toutefois aller trop loin. En sortant de chez lui, on avait la satisfaction supplémentaire de savoir qu'il était en train de tout noter dans son journal – où, bien entendu, son point de vue l'emportait à tous les coups.

Ce n'était pas la peine de piéger Fat avec des devinettes oiseuses du style : « Si Dieu peut tout faire, est-ce qu'il peut créer un fossé tellement large qu'il ne sera pas capable de le franchir lui-même ? » On avait déjà une flopée de questions tout à fait concrètes qu'il ne pouvait pas maîtriser. Notre copain Kevin attaquait toujours de la même manière : « Et mon chat mort ? » demandait-il. Un soir, il y a de ça plusieurs années, Kevin emmenait promener son chat. Et ce con ne lui avait pas mis de laisse. Résultat : le chat s'était précipité sous les roues d'une voiture. Quand Kevin s'était amené pour ramasser les restes, l'animal vivait encore, il soufflait une bave sanglante et lui jetait un regard horrifié. Alors, Kevin sortait sa tirade favorite : « Le jour du Jugement dernier, quand on m'amènera devant le Grand Juge, je dirai : "Holà, minute", et je sortirai mon chat mort de sous mon manteau. "Alors, et ça, comment vous l'expliquez ?" je lui demanderai. » Le temps que ça arrive, continuait Kevin, le chat serait raide comme une poêle à frire, et il le mettrait sous le nez du Grand Juge en le tenant par la queue, et en attendant une réponse satisfaisante.

« Aucune réponse ne te satisferait, disait Fat.

— Aucune de *tes* réponses, ricanait Kevin. D'accord, Dieu a sauvé la vie de ton fils ; pourquoi n'a-t-il pas fait en sorte que mon chat se précipite dans la rue cinq secondes plus tard ? Trois secondes plus tard ? Est-ce que c'était trop demander ? Bien sûr, j'imagine qu'un chat ça ne compte pas. »

Un soir, je fis remarquer à Kevin qu'il aurait pu mettre une laisse à son chat.

« Non, dit Fat. Il n'a pas tort. Ça m'a travaillé. Pour lui, ce chat est un symbole de tout ce qu'il ne comprend pas dans l'univers.

— Je comprends, t'en fais pas, jeta amèrement Kevin. Je comprends que c'est la merde totale. Ou Dieu est impuissant, ou il est débile, ou il s'en branle, ou les trois ensemble. C'est un salaud, un con et un faible. Je crois que je m'en vais démarrer ma propre exégèse.

— Mais Dieu ne te parle pas à toi, dis-je.

— Tu sais qui parle à Horse ? fit Kevin. Qui est-ce qui lui parle réellement au milieu de la nuit ? Les habitants de la planète Crétin. Dis donc, Horse, comment t'appelles la sagesse de Dieu, déjà ? Saint quelque chose ?

— *Hagia Sophia*, fit prudemment Fat.

— Et comment dis-tu Hagia Stupide ? Sainte Stupide ?

— *Hagion moron*. » Fat se défendait toujours en cédant à l'adversaire. « Ça vient du grec, comme Hagia Sophia. Je suis tombé dessus en cherchant l'orthographe d'oxymoron.

— Sauf que là, il s'agit des terminaisons neutres », précisai-je.

Ça vous donne une idée de la tournure que prenaient nos disputes théologiques. Trois personnes incultes qui ne s'accordaient pas entre elles. Il y avait aussi David, notre catholique romain, et Sherri, la cancéreuse. À la suite d'une rémission, elle avait pu sortir de l'hôpital. Sa vue et son ouïe étaient diminuées de façon permanente, mais à part ça elle ne semblait pas aller trop mal.

Bien entendu, Fat utilisait son cas comme argument en faveur de Dieu et de son amour-qui-guérit. David et, naturellement, Sherri elle-même l'appuyaient. Kevin voyait dans cette rémission les effets combinés du traitement aux rayons, de la chimiothérapie et de la chance. Il nous confia également que la rémission était temporaire.

Sherri pouvait rechuter à tout moment, et la prochaine fois, laissait entendre Kevin d'un air sombre, il n'y aurait pas de rémission. On se disait parfois qu'il le souhaitait, car cela confirmerait sa vision de l'univers.

Au fond du sac à sophismes de Kevin, il y avait le principe que l'univers est fait de misère et d'hostilité et qu'au bout du compte, vous vous ferez avoir quoi que vous fassiez. Il considérait l'univers de la même manière que les gens considèrent une facture impayée ; tôt ou tard, on vous fera cracher. L'univers vous déroulait comme une carpette, vous laissait gigoter un moment, puis il vous enroulait à nouveau. Kevin ne cessait de guetter les signes que la manœuvre avait commencé, pour lui, pour moi, pour David, et tout particulièrement pour Sherri. Quant à Horselover Fat, Kevin était d'avis qu'il n'avait pas réglé son abonnement depuis des années ; ça faisait un bon bout de temps que Fat se trouvait dans la phase où on vous rembobine. Pour Kevin, Fat n'était pas virtuellement condamné, il l'était dans les faits.

Fat possédait assez de bon sens pour ne pas évoquer la mort de Gloria Knudson en présence de Kevin. S'il s'y était risqué, Kevin aurait ajouté Gloria à son chat mort. Il aurait menacé de la sortir de sous son manteau au jour du Jugement dernier, en même temps que sa bestiole.

En bon catholique, David attribuait tout ce qui ne collait pas dans le monde au libre arbitre de l'homme. Même moi, il me cassait les pieds. Un jour, je lui ai demandé si le cancer de Sherri constituait un exemple de libre arbitre – en lui posant la question, je savais pertinemment que David se tenait au courant des derniers développements en matière de psychologie et qu'il commettrait l'erreur de prétendre que Sherri désirait inconsciemment son cancer et qu'elle avait, par voie de conséquence, bloqué les défenses de son organisme. À l'époque, cette vue était assez répandue dans les cercles des psychosomaticiens les plus avancés. Ça n'a pas raté, David a donné dans le panneau.

« Alors, pourquoi s'est-elle mise à aller mieux ? ai-je demandé. Est-ce qu'elle le souhaitait inconsciemment ? »

David a eu l'air perplexe. S'il attribuait la maladie à l'esprit de la malade, il était coincé et devait aussi attribuer la rémission à des

causes matérielles et non surnaturelles. Dieu n'avait rien à voir là-dedans.

« C.S. Lewis vous dirait... » a commencé David, ce qui a aussitôt eu le don de mettre en rogne Fat, qui se trouvait là également. Fat enrageait chaque fois que David faisait appel à C.S. Lewis pour donner un peu de tonus à son orthodoxie petit-doigt-sur-la-couture-du-pantalon.

« Peut-être Sherri a-t-elle annulé la priorité divine, ai-je dit. Dieu la voulait malade et elle a lutté pour se guérir. » L'essentiel de l'argumentation de David allait être, bien sûr, que Sherri, dans sa névrose, avait attrapé le cancer parce qu'elle était déboussolée, mais que Dieu était intervenu afin de la sauver. Je l'avais précédé sur ce terrain.

« Non, a dit Fat. C'est le contraire. Comme quand il m'a guéri. »

Heureusement, Kevin n'était pas là. Il ne considérait pas Fat comme guéri (personne ne le croyait guéri) et de toute façon, Dieu n'y était pour rien. Au fait, c'est là un genre de raisonnement que Freud a décrit : le procédé de (dé)negation⁴.

Freud voyait dans cette structure le dévoilement d'une rationalisation. Quelqu'un est accusé d'avoir volé un cheval et réplique : « Je ne vole pas de chevaux et d'ailleurs, le vôtre ne vaut rien. » Si on réfléchit sur la manière dont fonctionne cette phrase, on peut voir le véritable mécanisme mental qui y préside. La deuxième proposition ne renforce pas la première. Elle paraît seulement le faire. Appliqué à nos perpétuelles disputes théologiques (nées de la prétendue rencontre de Fat avec le divin) le procédé de (dé)negation donnerait quelque chose comme ceci :

1) Dieu n'existe pas.

2) Et de toute façon, il est idiot.

Une étude attentive des tirades cyniques de Kevin révèle l'omniprésence de tels énoncés. David citait C.S. Lewis à n'en plus finir ; Kevin, emporté par son zèle blasphématoire, versait dans la contradiction logique ; Fat faisait d'obscurités références à la masse d'informations qu'un rayon de lumière rose lui avait logée dans la tête ; Sherri, qui avait souffert atrocement, débitait des

4 Ou, en logique, « argument de la marmite » (*N.d.T.*).

bondieuseries d'une voix sifflante ; moi, je changeais mon fusil d'épaule selon la personne avec qui je me trouvais. Aucun d'entre nous ne dominait la situation, mais on avait du temps de reste et on le perdait volontiers de cette façon. Le temps de la drogue était déjà révolu et tout le monde se cherchait une obsession d'un nouveau genre. Pour nous, merci Fat, ce fut la théologie.

Il y a une citation ancienne, parmi les préférées de Fat, qui dit :

*Puis-je croire que le grand Jéhovah dort,
Tel Shemosh et autres déités ?
Non ! Le ciel a entendu mes pensées et les a consignées
Il doit en être ainsi.*

Mais Fat n'aime pas citer la suite.

*C'est cela qui me tenaille l'esprit
Et verse en mon sein mille tourments
Cela qui me fouaille jusqu'à la folie...*

C'est extrait d'une aria de Haendel. Fat et moi écoutions souvent l'interprétation de Richard Lewis sur l'album – marque Séraphim – que je possédais. *Plus profond, et plus profond encore.*

Je dis un jour à Fat qu'une autre aria, sur le même disque, décrivait parfaitement son esprit.

« Laquelle ? demanda-t-il, méfiant.

— Éclipse totale.

*Éclipse totale.
Éclipse totale ! Ni soleil ni lune
Tout est ténèbres dans l'éclat de midi !
Oh ! glorieuse lumière ! Nul rayon consolateur
Pour réjouir mes yeux d'une lueur bienvenue !
Pourquoi, en telle privation, proclamer Ton heure ?
Soleil, lune et étoiles me sont ténèbres ! »*

À quoi Fat répondit : « C'est le contraire qui est vrai dans mon

cas. Je suis baigné d'une lueur sainte dirigée vers moi depuis un autre monde. Je vois ce que nul autre ne voit. ».

Là, il n'avait pas tort.

3

Un des problèmes qu'il fallut s'exercer à affronter au cours de la décennie de la drogue était celui-ci : comment apprend-on à quelqu'un qu'il a la cervelle complètement cramée ? Problème maintenant transféré dans l'univers théologique de Fat et placé entre nos mains – à nous, ses amis, de le résoudre.

Dans le cas de Fat, il aurait été simple de lier les deux ensemble : les drogues consommées pendant les années soixante constituaient la marinade où sa tête a macéré pendant les années soixante-dix. Si j'avais pu m'en tirer ainsi de bonne foi, je n'aurais pas hésité ; j'ai un faible pour les solutions qui règlent simultanément plusieurs problèmes. Mais je ne pouvais pas être sincère en lui servant cette explication. Fat n'avait pas touché aux hallucinogènes, enfin pas sérieusement. Un jour, en 1964, à l'époque où l'on pouvait encore – surtout à Berkeley – se procurer du L.S.D. 25 de Sandoz⁵, Fat avait pris une dose massive, provoquant chez lui une abréaction qui l'avait projeté en arrière dans le temps, ou en avant dans le temps, ou quelque part en dehors du temps. Quoi qu'il en soit, il s'était mis à parler latin et à croire que le *Dies irae*, le Jour de colère, était venu. Pendant huit heures, il avait prié et pleurniché en latin. Il devait soutenir par la suite que durant tout son trip, il n'avait pu penser et s'exprimer qu'en latin ; trouvant une citation latine dans un livre, il avait pu la lire aussi

5 Nom de la firme pharmaceutique où le L.S.D. fut synthétisé en 1938 (N.d.T.).

facilement qu'il lisait l'anglais en temps normal. Peut-être faut-il chercher là l'étiologie de sa future obsession du divin. En 1964, son cerveau, séduit par le trip à l'acide, l'avait enregistré afin de le repasser un jour.

D'un autre côté, en raisonnant ainsi, on ne fait que renvoyer le problème en 1964. Autant que je puisse le savoir, la capacité de lire, parler et penser latin ne fait pas partie des effets normaux d'un trip à l'acide. Fat ne connaît pas le latin. Aujourd'hui, il serait aussi incapable de le parler qu'il l'était avant de prendre sa dose massive de L.S.D. Plus tard, lors de ses premières expériences mystiques, il se surprit à penser dans une langue étrangère qu'il ne *comprendait* pas (alors qu'en 1964, il comprenait son propre latin). Il transcrivit phonétiquement certains des mots dont il put se souvenir. Il n'y vit trace d'aucune espèce de langage et hésita à montrer à qui que ce soit ce qu'il venait de jeter sur le papier. Sa femme – Beth, sa future femme –, qui avait fait une année de grec à l'université, reconnut dans la notation, d'ailleurs incorrecte, de Fat du grec *koinè* – ou du moins, une forme de dialecte grec, attique ou *koinè*.

En grec, le mot *koinè* signifie tout simplement *commun*. À l'époque du Nouveau Testament, la *koinè* était devenue le dialecte en usage dans tout le Moyen-Orient, en remplacement de l'araméen qui avait lui-même supplanté l'akkadien. (Si je sais toutes ces choses, c'est que je suis écrivain professionnel et qu'il est essentiel pour moi de posséder des connaissances un peu approfondies en matière de langues.) Les manuscrits du Nouveau Testament nous sont parvenus en *koinè*, bien que « Q », la source des Évangiles synoptiques, dût être rédigé en araméen, qui est en fait un parler sémite. Jésus parlait l'araméen. Ainsi, lorsque Horselover Fat se mit à penser en *koinè*, il pensait dans la langue dont usaient saint Luc et saint Paul – qui étaient bons amis –, au moins dans leurs écrits. La *koinè* dans sa forme écrite a une curieuse allure, car les scribes ne laissaient aucun espace entre les mots. Cela peut mener à des singularités de traduction, puisque le traducteur place ses coupes là où il l'estime approprié – en fait, là où cela lui chante. Par exemple :

DIEU EST NULLE PART

DIEU EST NUL L'EPART

En réalité, tout cela me fut expliqué par Beth, qui n'avait jamais

pris au sérieux les expériences mystiques de Fat jusqu'au jour où elle le vit transcrire phonétiquement plusieurs mots de *koinè*, dont elle savait que Fat ignorait tout, au point même de ne pouvoir y reconnaître une langue. Ce que Fat prétendait – eh bien, Fat prétendait des tas de choses. Je ne dois pas commencer mes phrases de cette manière. Au cours des années – car cela dura des années ! – où il travailla à son exégèse, Fat dut sortir plus de théories qu'il n'y a d'étoiles dans l'univers. Chaque jour il en produisait une nouvelle, toujours plus ingénieuse, plus excitante – et plus tordue. Mais Dieu restait un thème de base. Fat s'éloigna de la croyance en Dieu à la manière dont un chien craintif que je possédai jadis s'aventurait hors de sa pelouse. Il (Fat comme le chien) faisait un premier pas, puis un deuxième, à la rigueur un troisième, après quoi il faisait demi-tour et courait se réfugier en tremblant sur son terrain familial. Dieu, pour Fat, c'était un territoire qu'il avait marqué. Malheureusement, suite à son expérience initiale, il ne sut jamais trouver le chemin qui le ramènerait à ce territoire.

On devrait stipuler par contrat que celui qui trouve Dieu a le droit de le garder. Pour Fat, la découverte de Dieu (si elle eut bel et bien lieu) finit par être une mauvaise affaire : sa réserve de bonheur filait à toute allure, le niveau baissait de plus en plus, comme celui d'un sachet d'amphés. Qui est le revendeur de Dieu ? Fat savait que les Églises ne pouvaient rien pour lui, ce qui ne l'avait pas empêché d'aller consulter un des prêtres de David. Ça n'avait pas marché. Rien ne marchait. Kevin suggéra la dope. Comme je m'occupais de littérature, je lui recommandai la lecture des poètes métaphysiques anglais du XVII^e siècle, tels que Vaughan ou Herbert :

*He knows he has a home, but scarce knows where,
He says it is so far
That he hath quite forgot how to go there⁶*

C'est tiré du poème de Vaughan *L'Homme*. Dans la mesure où je pouvais en juger, Fat avait régressé jusqu'au niveau de ces poètes :

6 Il se sait un foyer, mais il ne sait guère où,
Il dit qu'il est si loin
Qu'il n'a plus souvenir du chemin qui y mène.

face aux temps que nous vivons, il était devenu un anachronisme. L'univers a l'habitude de supprimer les anachronismes de son catalogue. D'après moi, si Fat ne se démerdait pas pour refaire surface, il était bon pour finir comme ça.

De tous les conseils prodigués à Fat, celui qui semblait le plus prometteur vint de Sherri, qui continuait à tourner autour de nous en état de rémission. « La chose à faire, pour toi », dit-elle à Fat pendant un des gros moments de déprime de celui-ci, « serait de te plonger dans l'étude des caractéristiques du T-34. »

Fat demanda de quoi il s'agissait. On apprit alors que Sherri avait lu un bouquin sur les blindés soviétiques au cours de la Seconde Guerre mondiale. Le char T-34 avait représenté le salut pour l'Union soviétique, et donc pour l'ensemble des forces alliées – et, par voie de conséquence, pour Horselover Fat, qui, sans le T-34, ne parlerait ni l'anglais, ni le latin, ni la *koinè*, mais l'allemand.

« Le T-34, expliqua Sherri, se déplaçait extrêmement vite. À Kursk, ils ont même dégommé des Elefant Porsche. Vous n'avez pas idée de ce qu'ils ont fait subir à la quatrième panzer division. » Elle se mit alors à faire un tableau de la situation à Kursk en 1943 à l'aide de croquis et à nous aligner des chiffres. Nous tous, avec Fat, nous n'en revenions pas. C'était un aspect de Sherri que nous ignorions complètement. « Il a fallu Joukov en personne pour renverser la situation devant les panzers, sifflait Sherri. Vatoutine s'était planté. Il devait être assassiné plus tard par des partisans pronazis. Songez un peu au char Tigre dont disposaient les Allemands, et à leurs Panthères. » Elle nous montra les photos de plusieurs modèles de tanks tout en nous racontant avec jubilation comment le général Koniev avait réussi à franchir le Dniestr et le Prut à la date du 26 mars.

À la base, pour Sherri, il s'agissait d'arracher l'esprit de Fat au cosmique et à l'abstrait afin de le mener vers le particulier. Or, elle s'était forgé la notion qu'il n'existe rien de plus réel qu'un gros char soviétique de la Seconde Guerre mondiale. Elle voulait produire une antitoxine pour lutter contre la folie de Fat. La narration avec cartes et photos n'eut cependant pour résultat que de rappeler à Fat la soirée où Bob et lui étaient allés voir *Patton*, la veille des funérailles de Gloria. Évidemment, Sherri ignorait le détail.

« Je crois qu'il devrait se mettre à la couture, fit Kevin. Est-ce que tu n'as pas une machine à coudre, Sherri ? Apprends-lui à s'en servir. »

Sherri, butée comme pas une, poursuivit : « Les combats qui se déroulèrent à Koursk mirent en jeu plus de quatre mille chars. Ce fut la plus grande bataille de blindés de l'histoire. Tout le monde connaît Stalingrad, mais personne ne parle de Koursk. Or, c'est là que s'est véritablement décidée la victoire de l'Union soviétique. Quand on songe que...

— Kevin, coupa David, la solution pour les Allemands aurait été de montrer un chat mort aux Russes et de leur demander une explication.

— L'offensive soviétique se serait trouvée arrêtée net, enchaînai-je. Joukov serait encore là en train d'essayer d'expliquer la mort du chat. »

Sherri s'adressa à Kevin. « Devant la stupéfiante victoire du bon camp à Koursk, comment peut-on se plaindre de la mort d'un seul chat ?

— Il est question quelque part dans la Bible des moineaux qui tombent, fit Kevin, et de l'œil de Dieu qui est sur eux. C'est ça qui cloche avec Dieu ; il n'a qu'un œil.

— Est-ce Dieu qui a gagné la bataille de Koursk ? lançai-je à Sherri. Les Russes seront drôlement étonnés de l'apprendre, surtout ceux qui ont construit les chars, qui les ont conduits et qui se sont fait tuer.

— Nous sommes des instruments par lesquels Dieu accomplit sa volonté, expliqua patiemment Sherri.

— Eh bien, dans le cas de Fat, rétorqua Kevin, Dieu a un instrument défectueux. À moins qu'ils ne soient défectueux tous les deux, comme une mémé de quatre-vingts ans qui conduirait une Ford Pinto branchée sur un jerrican.

— Il aurait fallu que les Allemands aient le chat de Kevin, dit Fat. Pas n'importe quel chat mort. Kevin ne se soucie que de ce chat-là.

— Et ce chat-là, fit Kevin, n'existait pas au moment de la Seconde Guerre mondiale.

— Avais-tu du chagrin pour lui, à l'époque ? demanda Fat.

— Comment l'aurais-je pu ? Il n'existait pas.

— Donc, sa situation était la même qu'aujourd'hui.

— Faux.

— Faux de quelle manière ? En quoi sa non-existence d'alors différait-elle de sa non-existence d'aujourd'hui ?

— Aujourd'hui. Kevin a son cadavre, fit David. Il peut le montrer. C'était toute la raison d'être de ce chat. Il a vécu afin de devenir un cadavre au moyen duquel Kevin pourrait réfuter la bonté de Dieu.

— Kevin, demanda Fat, qui a créé ton chat ?

— Dieu.

— Dieu a donc créé la réfutation de sa propre bonté, dit Sherri. Si l'on suit ton raisonnement.

— Dieu est stupide, répondit Kevin. Nous avons une divinité stupide. Je l'ai déjà dit.

— Faut-il beaucoup d'adresse pour créer un chat ? demanda Sherri.

— Il faut simplement deux chats, répliqua Kevin. Un mâle et une femelle. » Mais il voyait bien où Sherri voulait l'entraîner. « Il faut... » Il s'interrompit avec un sourire. « D'accord, ça demande de l'adresse. À condition de supposer une finalité à l'univers.

— Et tu ne vois aucune finalité ? » demanda Sherri.

Kevin hésita. « Les êtres vivants ont une finalité.

— Qui l'a placée en eux ?

— Ils... » Kevin hésita une nouvelle fois. « Ils sont à eux-mêmes leur propre finalité. On ne peut pas séparer l'un de l'autre.

— Donc un animal exprime la finalité, continua Sherri. Donc il y a de la finalité dans l'univers.

— Dans de petites portions de l'univers.

— Et de la non-finalité naît la finalité. »

Kevin la mesura du regard. « Je t'emmerde », dit-il.

Selon moi, l'attitude cynique de Kevin contribua davantage à entériner la folie de Fat que n'importe quel autre facteur — mis à

part la cause première, quelle qu'elle ait pu être. Kevin était devenu l'instrument involontaire de cette cause première, et Fat lui-même ne fut pas sans le remarquer. Kevin ne pouvait en aucun cas, ni sous aucune forme, représenter une solution viable face à la maladie mentale. Le sourire cynique de Kevin avait quelque chose d'un sourire de mort ; c'était le sourire du crâne triomphant. Kevin vivait afin de faire échec à la vie. Au début, je m'étonnais que Fat le supporte, mais par la suite j'ai compris pourquoi. À chaque fois que Kevin taillait en pièces le système chimérique de Fat – à chaque fois qu'il le ridiculisait –, Fat gagnait en force. Si la dérision constituait l'unique antidote à son mal, il s'en sortirait rudement mieux en restant tel qu'il était. Fat avait beau être complètement ravagé, il s'en rendait compte. Du reste, si on voulait aller au fond des choses, Kevin s'en rendait compte également. Mais il y avait manifestement dans sa tête une boucle rétroactive qui l'amenait à intensifier le tir de barrage plutôt qu'à cesser le feu. Son échec personnel le poussait à redoubler d'efforts dans ce sens. Résultat, les assauts se multipliaient et la force de Fat augmentait. C'était comme un mythe grec.

Le thème de cette polémique ne cesse de revenir dans l'exégèse de Fat. Fat était convaincu qu'un élément irrationnel traverse l'univers entier, jusqu'au Dieu, ou à l'Esprit ultime, qui préside à l'univers. Ce qui l'amène à écrire :

Frag. 38. La douleur et la perte dérangent l'Esprit. Par conséquent, nous-mêmes, qui faisons partie de l'univers, du Cerveau, sommes en partie dérangés.

Il avait manifestement agrandi à l'échelle du cosmos le sentiment de perte ressenti par lui-même à la mort de Gloria.

Frag. 35. L'Esprit ne nous parle pas, mais il parle à travers nous. Son récit nous traverse et sa douleur nous pénètre sans obéir à la raison. Ainsi que Platon l'avait compris, il entre un élément irrationnel dans l'âme du monde.

Le fragment 32 développe ce point :

L'information changeante qu'est le monde tel que nous l'éprouvons est un récit qui se déploie. *Il nous parle de la mort d'une femme.* (C'est moi qui souligne.) Cette femme, morte voici longtemps, était l'un des jumeaux primordiaux. Elle était l'une des

moitiés de la divine syzygie. Le propos du récit est d'évoquer son souvenir et celui de sa mort. L'Esprit ne souhaite pas l'oublier. Ainsi, l'activité subtile du Cerveau consiste en une relation permanente de sa vie, et pour qui sait interpréter cette activité, elle sera comprise de cette manière. Toute l'information traitée par le cerveau – et que nous éprouvons comme disposition et redistribution d'objets matériels – est un effort en vue de sa préservation ; les pierres et les rochers, les bouts de bois et les amibes sont les traces qu'elle a laissées. La relation de son existence et de sa fin est inscrite jusqu'au plus médiocre niveau de la réalité par l'Esprit souffrant qui se trouve maintenant seul.

Si, lisant ce qui précède, vous ne voyez pas que Fat parle de lui-même, c'est que vous ne comprenez rien.

D'un autre côté, je ne nie pas que Fat était complètement tapé. Son déclin commença au coup de téléphone de Gloria et rien ne l'interrompit par la suite. À la différence de Sherri face au cancer, Fat ne connut pas de rémission. La rencontre de Dieu n'en était pas une. Mais elle ne constitua pas non plus une aggravation, malgré tous les commentaires cyniques de Kevin. On ne peut pas dire que la rencontre de Dieu soit à la maladie mentale ce que la mort est au cancer : l'aboutissement logique d'un processus morbide. Le terme technique – théologique et non psychiatrique – qui s'applique ici est celui de théophanie. La théophanie consiste en un autodévoilement du divin. L'acte n'est pas celui du sujet percevant, mais celui de la divinité – du ou des dieux, de la puissance d'en haut. Moïse n'a pas créé le buisson ardent. Élie, sur le mont Horeb, n'a pas suscité le bruissement du souffle ténu⁷. Comment distinguerons-nous la véritable théophanie d'une simple hallucination de la part du sujet percevant ? Si la voix lui communique quelque chose qu'il ne connaît pas et *ne pouvait pas connaître*, alors peut-être sommes-nous en présence du véritable phénomène et non d'une manifestation frauduleuse. Fat ignorait tout de la *koinè*. Est-ce que cela prouve quelque chose ? Il ne savait pas – du moins pas consciemment – que son fils souffrait d'une malformation. Peut-être, à un niveau subconscient, connaissait-il la présence de cette

7 I, Rois. 19 (N.d.T.).

hernie qui menaçait de s'étrangler et ne voulait-il pas faire face au problème. Il existe également un processus par lequel il aurait pu se faire qu'il eût des notions de *koinè* ; cela concerne la mémoire phylogénique, dont l'expérience nous est rapportée par Jung, qui lui donne le nom d'inconscient collectif ou racial. L'ontogénique – qui se rapporte à l'individuel – fait la somme du phylogénique – qui se rapporte à l'espèce. Ce qui précède étant généralement admis, peut-être faut-il l'envisager comme une explication de l'activité mentale de Fat lorsqu'elle lui fait restituer un langage parlé deux mille ans auparavant. Si une mémoire phylogénique se trouve bien enfouie dans le cerveau de l'individu, c'est le genre de chose que l'on pourrait attendre. Mais le concept de Jung est spéculatif. Personne n'a été en mesure de le vérifier dans les faits.

Si vous acceptez l'hypothèse d'un être divin, vous ne pouvez pas lui nier la faculté d'autodévoilement ; il va de soi que tout être méritant le nom de « dieu » posséderait sans effort un tel pouvoir. La vraie question (à mon avis) n'est pas : pourquoi des théophanies ? mais : pourquoi n'y en a-t-il pas davantage ? Le concept déterminant est ici celui de *deus absconditus*, d'un dieu caché, secret ou inconnu. Pour une raison quelconque, Jung voit là une idée incongrue. Et pourtant, si Dieu existe, il faut bien qu'il soit un *deus absconditus*, à l'exception de ses rares théophanies, ou alors, c'est qu'il n'existe pas du tout. Cette dernière vue serait la plus sensée, s'il n'y avait les théophanies, toutes rares qu'elles soient. Il suffit d'une seule théophanie rigoureusement avérée pour démolir la seconde hypothèse.

La vivacité de l'impression qu'une prétendue théophanie produit sur le sujet percevant ne prouve pas son authenticité – pas plus que ne le fait une perception collective (ainsi que le supposait Spinoza, l'univers tout entier n'est peut-être qu'une théophanie, mais il se peut également, comme l'ont résolu les idéalistes bouddhistes, que l'univers n'existe pas du tout). Toute théophanie présumée n'est peut-être qu'un faux parce que tout n'est peut-être qu'un faux, des timbres aux crânes fossiles en passant par les trous noirs de l'espace.

L'idée que l'univers entier – tel que nous l'éprouvons – pourrait n'être qu'une imposture trouve sa meilleure expression chez

Héraclite. Une fois que l'on s'est pénétré de cette notion – ou de ce doute, on est prêt à affronter le problème de Dieu.

« La possession de l'esprit (*noûs*) est nécessaire à l'interprétation du témoignage des yeux et des oreilles. Le passage de la vérité manifeste à la vérité latente est comparable à la traduction d'énoncés faits dans une langue étrangère à la plupart des hommes. Héraclite (...) dit dans le fragment 56 : "Les hommes se trompent sur la connaissance du monde visible, un peu comme Homère⁸." Pour dégager la vérité des apparences, il est nécessaire d'interpréter, de résoudre l'énigme... mais bien que cela semble dans les capacités humaines, c'est quelque chose que la plupart des hommes ne font jamais. Héraclite se montre très véhément dans ses attaques de la sottise des hommes ordinaires et de ce qui passe pour connaissance à leurs yeux. Il les compare à des dormeurs, et "chacun de ceux qui s'endorment retourne à son monde propre"⁹ (fr. 89). »

Ainsi s'exprime Edward Hussey, titulaire de la chaire de philosophie antique à Oxford et *fellow* d'All Souls College, dans son livre *The Presocratics*, édité par Charles Scribner's Sons, New York, 1972, pp. 37-38. Dans le cours de toutes mes lectures, je n'ai jamais – je veux dire, Horselover Fat n'a jamais trouvé d'aperçu plus chargé de sens sur la nature de la réalité. Dans le fragment 123, Héraclite affirme : « La nature aime à se cacher. » Et dans le fragment 54 : « Une harmonie invisible est supérieure à l'harmonie visible. » Commentaire d'Edward Hussey : « Par conséquent, (Héraclite) devait nécessairement s'accorder à penser (...) que la réalité était, dans une certaine mesure, "cachée". » Si la réalité est « cachée » dans une certaine mesure, qu'entend-on alors par « théophanie » ? Parce qu'une théophanie est un surgissement de Dieu, un surgissement qui équivaut à une invasion de notre monde ; et pourtant notre monde n'est qu'apparence ; il n'est qu'« harmonie visible », que surpasse une « harmonie invisible ». Horselover Fat aimerait avant tout attirer notre attention sur ce point. Parce que si Héraclite a raison, il n'est d'autre réalité que celle des théophanies ;

8 Trad. A. Jeannière, in *Fragments d'Héraclite*. Éd. Aubier-Montaigne, 1977.

9 Trad. A. Jeannière, in *Fragments d'Héraclite*. Éd. Aubier-Montaigne, 1977.

le reste n'est qu'illusion ; et dans ce cas, seul parmi nous Fat comprend la vérité ; or, à dater du coup de téléphone de Gloria, Fat est fou.

Les fous – en se plaçant sur un plan psychologique et non juridique – sont des gens qui n'ont pas de contact avec la réalité. Horselover Fat est fou, donc il n'a pas de contact avec la réalité. Fragment 30 de son exégèse :

Le monde phénoménal n'existe pas ; c'est une hypostase de l'information traitée par l'Esprit.

Frag. 35. L'Esprit ne nous parle pas, mais il parle à travers nous. Son récit nous traverse et son affliction nous pénètre sans obéir à la raison. Ainsi que Platon l'avait compris, il entre un élément irrationnel dans l'âme du monde.

En d'autres termes, l'univers lui-même – et l'Esprit qui y préside – est fou. Donc, celui qui est en contact avec la réalité est par définition en contact avec la folie ! Il est pénétré par l'irrationnel.

En somme. Fat avait opéré un contrôle sur son propre esprit et l'avait trouvé défectueux. Il avait ensuite utilisé de ce même esprit comme d'un moniteur, afin de contrôler la réalité extérieure, celle qui porte le nom de macrocosme. Il ne l'avait pas trouvée moins défectueuse. Ainsi que l'avaient énoncé les adeptes de l'hermétisme, microcosme et macrocosme se reflètent fidèlement comme en un miroir. Muni d'un outil défectueux, Fat avait balayé un sujet défectueux, et de son balayage lui était revenu un rapport selon lequel tout allait mal.

Et pour couronner le tout, il n'existait pas d'issue. L'emboîtement de l'outil défectueux et du sujet défectueux avait produit un nouveau piège chinois. Pris dans son propre réseau, tel Dédale qui construisit un labyrinthe pour le roi Minos de Crète, puis y tomba et ne put en sortir. Il est probable qu'il s'y trouve encore, et nous aussi. La seule différence entre Horselover Fat et nous est que Fat connaît sa situation – pas nous. Il s'ensuit que Fat est fou et que nous sommes normaux. « Il les compare à des dormeurs », et « chacun de ceux qui s'endorment retourne à son monde propre », dit Hussey, citant Héraclite, et il sait de quoi il parle : il est le grand spécialiste contemporain de la philosophie grecque antique, en

exceptant, peut-être, Francis Cornford. Or, c'est Cornford qui affirmait que Platon croyait en la présence d'un élément irrationnel dans l'âme du monde¹⁰.

Il n'y a pas de route qui mène hors du labyrinthe. Le labyrinthe change à mesure qu'on s'y déplace, car il est vivant.

PARSIFAL : Je bouge à peine, et pourtant il semble que je sois déjà allé loin.

GURNEMANZ : Tu vois, mon fils, c'est ici que le temps devient espace.

(Tout le paysage devient vague. Une forêt reflue pour laisser la place à un mur de pierre dure et l'on aperçoit un portail. Qu'est devenue la forêt ? Les deux hommes n'ont pas vraiment bougé ; ils ne se sont pas déplacés et pourtant ils ne sont plus à l'endroit où ils se trouvaient à l'origine. *C'est ici que le temps devient espace.* Wagner commença *Parsifal* en 1845. Il mourut en 1883, bien avant que Hermann Minkowski ne postule l'existence de l'espace-temps quadridimensionnel [1908]. Les sources de *Parsifal* sont d'une part des légendes celtes et d'autre part les recherches sur le bouddhisme que Wagner mena en vue de son opéra, jamais écrit, sur le Bouddha, qui devait s'intituler *Le Vainqueur* [*Der Sieger*]. D'où Wagner a-t-il tiré l'idée que le temps pouvait se changer en espace ?)

Et si le temps peut se changer en espace, l'espace peut-il se changer en temps ?

L'un des chapitres du livre de Mircea Eliade *Mythe et réalité* s'intitule : *Ici, le temps devient espace*. L'un des buts principaux du rituel mythique et des sacrements est d'avoir raison du temps. Horselover Fat se surprit à penser dans une langue utilisée il y a deux mille ans, la langue de saint Paul. *Ici, le temps devient espace*. Fat m'a raconté une autre particularité de sa rencontre avec Dieu : d'un seul coup, le paysage de la Californie, États-Unis, 1974, a reflué pour laisser la place au paysage de Rome, premier siècle après Jésus-Christ. Pendant un moment, Fat a vu les deux en surimpression. Technique courante au cinéma. Et en photo. Pourquoi ? Comment ? Dieu a expliqué beaucoup de choses à Fat, mais jamais celle-là, à l'exception de cette énigmatique déclaration

10 *Plato's cosmology: The Timaeus of Plato*, Library of Modern Art.

(c'est le troisième fragment du journal) : *Il donne aux choses un aspect différent de sorte qu'il semble que le temps a passé.* Quel est cet « il » ? Devons-nous comprendre qu'en réalité le temps *n'a pas* passé ? A-t-il jamais passé ? Y eut-il jadis un temps réel, ou d'ailleurs un monde réel, et y a-t-il maintenant un simulacre de temps et un simulacre de monde, telle une espèce de bulle qui gonfle et qui paraît changer mais en fait demeure statique ?

Horselover Fat a jugé bon de consigner cette phrase au début de son journal, ou de son exégèse, peu importe le nom qu'il lui donne. L'entrée suivante, le fragment 4, dit ceci :

La matière est plastique devant l'Esprit.

Y a-t-il un monde quelconque, là dehors ? En réalité Gurnemanz et Parsifal se tiennent immobiles et le paysage change ; ainsi se trouvent-ils situés dans un autre espace – un espace auparavant éprouvé comme temps. Fat pensait dans une langue d'il y a deux mille ans et il vit le monde antique qui convenait à cette langue ; le contenu de son esprit s'accordait à sa perception du monde extérieur. Une sorte de logique semble intervenir à ce stade. Peut-être y a-t-il eu un dysfonctionnement temporel. Mais dans ce cas, pourquoi Beth, sa femme, ne l'a-t-elle pas ressenti également ? Elle vivait chez lui à l'époque de sa rencontre avec le divin. Pour elle, rien ne changea, si ce n'est qu'elle entendit (ainsi qu'elle me le confia) des bruits étranges, comme une pétarade, comme quelque chose qui est trop chargé : des objets poussés jusqu'au point où ils éclatent, comme s'ils étaient comprimés par un trop grand apport d'énergie.

Fat et sa femme me parlèrent d'un autre trait de cette période, mars 1974. Leurs deux animaux familiers subirent une remarquable métamorphose. Ils se mirent à paraître à la fois plus intelligents et plus paisibles – jusqu'au jour où ils moururent d'énormes tumeurs malignes.

Tous les deux, Fat comme sa femme, me confièrent, en parlant de leurs animaux, une chose qui ne m'est jamais sortie de l'esprit. Pendant toute cette phase, les bêtes semblaient vouloir communiquer avec eux en se servant d'un langage. Cela ne peut pas être mis au compte de la psychose de Fat – pas plus que la mort des deux animaux.

La première chose à aller de travers, selon Fat, concernait la radio. En l'écoutant, une nuit – il souffrait d'insomnies depuis longtemps –, il entendit des mots ignobles, des phrases qui ne pouvaient pas sortir du poste. Beth dormait et ne put pas en profiter, aussi pourrait-on attribuer le phénomène à la dépression de Fat ; à l'époque, son psychisme se dégradait avec une rapidité effrayante.

La maladie mentale, ce n'est pas marrant.

4

Suite à sa spectaculaire tentative de suicide par les pilules, le rasoir et les gaz d'échappement, et tout ça parce que sa femme Beth l'avait quitté en prenant leur fils Christopher, Fat se retrouva bouclé à l'hôpital psychiatrique d'Orange County. Un flic en armes le poussa en fauteuil roulant le long du tunnel qui reliait le service de réanimation à l'aile psychiatrique.

Fat n'avait jamais été bouclé. Il avait souffert de tachycardie paroxystique auriculaire pendant plusieurs jours à cause des quarante-neuf tablettes de digitaline : il s'était en effet débrouillé pour atteindre le coefficient maximum de toxicité lié à ce produit, soit le chiffre trois à l'index. La digitaline lui avait été prescrite afin de lutter contre une arythmie héréditaire, qui n'était cependant en rien comparable à ce qu'il éprouva pendant son intoxication. Il est assez ironique de penser qu'une overdose de digitaline provoque précisément l'arythmie qu'elle est censée combattre. À un moment donné, alors que Fat, allongé sur le dos, contemplait le tube cathodique au-dessus de sa tête, une ligne droite apparut sur l'écran ; son cœur s'était arrêté de battre. Fat resta là à regarder ; le point finit par reprendre son trajet sinusoïdal. La miséricorde divine est infinie.

Ainsi affaibli, il débarqua sous garde armée dans le service psychiatrique, où il ne tarda pas à se retrouver assis dans un couloir à respirer des nuages de fumée de cigarette et à attendre en tremblant, de fatigue autant que de peur. Cette nuit-là, il dormit sur un lit d'hôpital – il y en avait six par chambre – équipé, remarqua-t-

il, de bracelets de cuir. La porte donnant sur le couloir restait ouverte de manière que les psychotechs soient en mesure de surveiller les patients. Fat pouvait voir la télé commune, allumée en permanence. Ce soir-là, l'invité de Johnny Carson était Sammy Davis Jr. Fat le regardait en se demandant quel effet cela faisait d'avoir un œil de verre. À ce stade, il ne mesurait pas sa propre situation. Il comprenait qu'il avait survécu à son intoxication ; il comprenait qu'il se trouvait pratiquement en état d'arrestation pour sa tentative de suicide ; il ne soupçonnait pas le moins du monde ce que Beth avait pu fabriquer pendant qu'il était en réanimation. Elle ne s'était manifestée ni par un coup de téléphone ni par une visite. Sherri avait été la première à venir le voir, suivie de David. Personne d'autre ne savait. Fat tenait tout particulièrement à ce que Kevin ne fût pas au courant, car il ne voulait pas faire les frais de son persiflage. Il n'était pas en condition de supporter des propos cyniques, même si cela partait d'un bon sentiment.

Le chef cardiologue de l'Orange County Médical Center avait exhibé Fat à un groupe d'étudiants d'U.C. Irvine. L'O.C.M.C. était un centre hospitalier universitaire. Tous ces gens brûlaient d'entendre les battements d'un cœur fonctionnant avec quarante-neuf tablettes de digitaline concentrée.

En outre, il avait perdu du sang par l'entaille de son poignet gauche. Il devait avant tout son salut à un défaut du starter de sa voiture ; le volet ne s'était pas ouvert correctement pendant que le moteur chauffait et l'avait fait caler. Fat s'était traîné jusqu'à la maison pour aller mourir dans son lit. Le matin suivant, il s'était réveillé, toujours vivant, et avait commencé à vomir la digitaline. Ce fut la deuxième chose qui le sauva. La troisième se présenta sous la forme d'une invasion de médecins volants qui se mirent à démonter la porte coulissante de verre et d'aluminium à l'arrière de la maison. À un moment ou à un autre de son délire, Fat avait appelé la pharmacie afin de renouveler sa provision de Librium : il s'en était envoyé trente cachets juste avant la digitaline. Le pharmacien avait contacté l'organisation médicale. On peut s'étendre sur la miséricorde divine, mais la jugeote d'un bon pharmacien, quand on y réfléchit, c'est encore plus précieux.

Après une nuit passée dans le service d'accueil du département

psychiatrique de l'hôpital du comté, Fat subit l'examen de routine. Il dut faire face à une légion d'hommes et de femmes bien habillés et portant blocs-notes, qui le dévisagèrent avec intensité.

Fat joua la comédie de la normalité du mieux qu'il le put. Il s'efforça par tous les moyens de les convaincre qu'il s'était ressaisi. Tout en parlant, il se rendait compte que personne ne le croyait. Il aurait pu débiter son monologue en swahili avec autant d'effet. Il ne parvint qu'à s'humilier et à se dépouiller de son dernier reste de dignité. Il avait abdiqué tout respect de soi par son propre acharnement. Encore un piège chinois.

Et puis merde, se dit-il finalement avant de la boucler.

« Sortez, fit l'un des psychiatres, et nous vous ferons connaître notre décision.

— J'ai vraiment appris ma leçon », dit Fat en se levant pour quitter la pièce. « Le suicide représente l'intériorisation d'une hostilité qui serait mieux dirigée vers l'extérieur, vers la personne qui est à l'origine de votre frustration. J'ai eu pas mal de temps pour réfléchir dans la salle ou le service de réanimation. J'ai compris que des années de désaveu et de négation de soi s'étaient exprimées dans mon acte. Mais j'ai avant tout été étonné par la sagesse de mon corps, qui a non seulement su se protéger de mon esprit, mais encore se protéger tout court. Je mesure à présent que la phrase de Yeats, "je suis une âme immortelle liée au corps d'une bête mourante", est diamétralement opposée à l'ordre réel des choses, pour ce qui est de la condition humaine.

— Nous vous parlerons à l'extérieur lorsque nous aurons pris notre décision, fit le psychotech.

— Mon fils me manque », dit Fat.

Personne ne le regarda.

« J'ai pensé que Beth risquait de faire du mal à Christopher », déclara Fat. C'était la première fois qu'il disait quelque chose de vrai depuis son entrée dans la pièce. S'il avait essayé de se tuer, ce n'était pas tellement parce que sa femme le quittait, mais parce qu'avec Beth partie vivre ailleurs, il ne pourrait plus s'occuper de son jeune fils.

Pour l'instant, assis dans le couloir sur une banquette de

plastique avec des montants chromés, il écoutait une vieille femme corpulente lui raconter comment son mari avait cherché à l'empoisonner en laissant échapper un gaz toxique sous la porte de sa chambre à coucher. Fat passa son existence en revue. Il ne pensa pas à Dieu, qu'il avait vu. Il ne se dit pas, je suis un des rares humains à avoir réellement vu Dieu. Au lieu de cela, il songea à Stéphanie, qui lui avait fabriqué la petite poterie à laquelle il avait donné le nom de Oh Ho car elle lui rappelait un vase chinois. Il se demanda si Stéphanie était devenue héroïnomane ou si elle était en taule, tout comme lui à présent, ou encore si elle était morte, mariée, si elle habitait dans la neige, à Washington, c'était ça sa grande idée, l'État de Washington, qu'elle n'avait jamais vu mais dont elle rêvait. Toutes ces choses pouvaient lui être arrivées, ou bien aucune. Peut-être était-elle infirme à la suite d'un accident de la route. Il se demanda ce que Stéphanie lui dirait si elle pouvait le voir maintenant, bouclé, séparé de sa femme et de son fils, avec le starter de sa voiture qui ne marchait pas et sa cervelle complètement cramée.

Et s'il n'avait pas eu la cervelle dans un tel état, il aurait sans doute mesuré à quel point il avait de la chance d'être en vie – de la chance, non sur le plan philosophique mais sur le plan statistique. On ne survit pas à l'absorption de quarante-neuf tablettes de digitaline à forte concentration. D'une manière générale, le double de la dose prescrite suffit à vous liquider. Dans le cas de Fat, cette dose était de quatre tablettes par jour. Il avait donc avalé 12,25 fois sa dose quotidienne et survécu. D'un point de vue pratique, la miséricorde divine n'a aucun sens. Par-dessus le marché, il s'était envoyé toute sa réserve de Librium, vingt Quide, soixante Agresoline et une demi-bouteille de vin. Il ne restait de sa pharmacie qu'un flacon de Miles Nervine. Techniquement, Fat était mort.

Spirituellement, il ne l'était pas moins.

Il avait vu Dieu ou trop tôt ou trop tard. De toute façon, pour ce qui est de survivre, cela ne lui avait rien valu. La rencontre avec le Dieu vivant n'avait pas aidé à lui donner les armes nécessaires pour la lutte de tous les jours – une lutte que des hommes ordinaires, sans avoir bénéficié d'un tel privilège, savent pourtant mener.

Mais on pourrait également souligner – et Kevin ne s'en était pas privé – que Fat avait accompli autre chose, à part sa vision de Dieu. Un jour, Kevin l'avait appelé, tout excité. Il s'était procuré un autre livre de Mircea Eliade.

« Écoute ça ! Tu sais ce qu'Eliade raconte à propos des Temps du rêve chez les aborigènes d'Australie¹¹ ? Il dit que les anthropologues ont tort de croire que les Temps du rêve se situent dans le passé. Eliade dit qu'il s'agit d'une autre espèce de temps qui se déroule en ce moment même et auquel les aborigènes peuvent avoir accès ; c'est le temps des héros et de leurs actes. Attends, je vais te lire le passage. » Un silence. « Merde, je le retrouve pas. Mais pour leur rite d'initiation, ils doivent subir des souffrances terribles. Tu as beaucoup souffert lors de ton expérience, toi aussi. Tu avais cette dent de sagesse et tu... » À l'autre bout de la ligne, Kevin baissa la voix : il était en train de crier. « Tu te rappelles. Tu avais la trouille que l'administration te tombe dessus.

— J'étais givré. Ils ne me cherchaient pas.

— Seulement tu le croyais, et tu pétais tellement de trouille que tu n'en dormais plus la nuit. Et tu as souffert de privation sensorielle.

— Oui, j'étais dans mon pieu sans pouvoir dormir.

— Et tu as commencé à voir des couleurs. Des couleurs qui flottaient. » Dans son excitation, Kevin s'était remis à crier ; il ne cessait d'être cynique que pour devenir frénétique. « On décrit ça dans *Le Livre des morts tibétain* ; c'est le voyage dans l'autre monde. Mentalement, tu étais en train de mourir ! À cause du stress et de la peur ! C'est comme ça qu'on fait – le saut dans la prochaine réalité ! Les Temps du rêve ! »

Pour l'instant, c'est sur sa banquette chromée et plastifiée que Fat était en train de mourir mentalement ; d'ailleurs côté mental, il était déjà mort. Dans la pièce qu'il venait de quitter, les experts décidaient de son sort, c'est-à-dire qu'ils allaient émettre leur verdict sur ce qui restait de Fat. Normal, que des non-dingues qualifiés soient là pour juger les dingues. Comment pourrait-il en être autrement ?

11 Cf M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Gallimard, 1957, ch. IX (N.d.T.).

« Si seulement ils pouvaient traverser jusqu'aux Temps du rêve, gueulait Kevin. C'est le seul temps *réel* ; tous les événements réels se produisent dans les Temps du rêve ! Ce sont les actes des dieux ! »

À côté de Fat, la grosse vieille tenait une cuvette de plastique ; depuis des heures, elle essayait de vomir la Thorazine qu'ils lui avaient fait avaler de force ; d'une voix râpeuse, elle affirma à Fat que la Thorazine était empoisonnée : c'est ainsi que son mari – qui s'était infiltré jusqu'au plus haut niveau du personnel hospitalier en utilisant divers noms d'emprunt – comptait l'achever.

« Tu as trouvé le chemin qui t'a mené jusqu'au royaume d'en haut, déclara Kevin. Ce n'est pas ça que tu dis dans ton journal ? »

Frag. 48. Il y a deux royaumes, celui d'en haut et celui d'en bas. Celui d'en haut, dérivé de l'hyper-univers I ou du Yang, ou de la Voie première de Parménide, est capable d'intellection et de volition. Le royaume d'en bas – le Yin, la deuxième Voie de Parménide – est mécanique, il est mené par l'aveugle cause efficiente, il est déterministe et privé d'intellection, puisque émanant d'une source morte. Dans les temps anciens, on lui donnait le nom de « déterminisme astral ». D'une manière générale, nous sommes pris dans le royaume d'en bas, mais à travers les sacrements et au moyen du plasma, nous en sommes extirpés. Mais jusqu'au moment où le déterminisme astral est cassé, nous n'en sommes pas même conscients, tant nous sommes obturés. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

Une fille, mignonne, petite, avec des cheveux sombres, passa silencieusement devant Fat et la grosse vieille en portant ses chaussures. À l'heure du petit déjeuner, elle avait tenté de briser une vitre en se servant de ses souliers, puis, par compensation, elle avait expédié au tapis un psychiatre noir qui mesurait pas loin de deux mètres. À présent, elle se comportait avec les apparences du plus grand calme.

« L'Empire n'a jamais pris fin. » Fat se citait lui-même. Cette phrase revenait à n'en plus finir dans son exégèse, c'était devenu son indicatif de fin d'émission. Au départ, il avait eu la révélation de cette phrase pendant un rêve grandiose. Un rêve où il se retrouvait gamin à chercher des vieux numéros de revues de S.-F. chez les bouquinistes, et plus particulièrement de vieux *Astounding*.

Pendant le rêve, il feuilletait des exemplaires amochés, pile après pile, à la recherche de la série – hors de prix – intitulée L'EMPIRE N'A JAMAIS PRIS FIN. S'il mettait la main dessus et s'il pouvait la lire, il saurait tout ; voilà ce qui était en jeu dans son rêve.

Avant cela, pendant la période où il avait connu la surimpression de deux mondes – où il avait vu, non seulement la Californie, U.S.A., 1974, mais aussi la Rome antique – il avait discerné, dans cette surimpression, une Forme que partageaient les deux continuums spatio-temporels, leur élément commun : une prison de fer noir. C'était là ce que le rêve désignait sous le nom d'« Empire ». Il le savait, car il avait reconnu la prison de fer noir au premier coup d'œil. Tout le monde y séjournait sans s'en rendre compte. La prison de fer noir était le monde où les gens vivaient.

Qui l'avait construite – et pourquoi – il n'en savait rien. Mais il distinguait un signe positif : la prison était soumise à un assaut. Un groupe de chrétiens, pas du genre pratiquant qui va prier à l'église tous les dimanches, mais des chrétiens primitifs, une organisation secrète dont les membres portaient des robes grises faites d'une étoffe légère – ceux-là avaient lancé un assaut victorieux contre la prison. Les chrétiens secrets des premiers temps étaient emplis de joie.

Une joie dont Fat, dans sa folie, comprenait la raison. Pour une fois, les chrétiens primitifs et secrets des premiers temps, porteurs de robes grises, viendraient à bout de la prison, *et non le contraire*. Les actes des héros dans les Temps sacrés du rêve... le seul temps réel, selon les aborigènes.

Un jour, dans un roman de S.-F. bon marché, Fat était tombé sur une description parfaite de la prison de fer noir, mais située loin dans l'avenir. De sorte que si l'on superposait passé (la Rome antique) et présent (la Californie du XX^e siècle), avec, là-dessus, le monde éloigné de *L'Androïde m'a pleuré un vrai fleuve*, on obtenait l'Empire, la prison de fer noir, comme constante supra ou transtemporelle. Tout vivant, de tout temps, était littéralement encerclé par les parois de fer de la prison ; tout le monde était dedans et personne n'en savait rien – à l'exception des chrétiens secrets aux robes grises.

Voilà qui faisait de ces chrétiens primitifs et secrets, à leur tour,

des êtres supra ou transtemporels, c'est-à-dire présents de tout temps – une situation que Fat ne pouvait pas saisir. Comment pouvaient-ils être primitifs mais pourtant dans le présent et dans l'avenir ? Et s'ils existaient dans le présent, pourquoi ne les voyait-on pas ? À l'opposé, pourquoi ne pouvait-on voir les parois de la prison de fer noir, qui enserraient pourtant toute l'humanité, lui compris, de tous côtés ? Pourquoi ces forces antithétiques ne naissaient-elles à la perception matérielle que lorsque le passé, le présent et l'avenir se superposaient (pour une raison X) ?

Peut-être, dans les Temps du rêve des aborigènes, n'existait-il aucun temps. Mais s'il n'existait aucun temps, comment les chrétiens primitifs et secrets pouvaient-ils se trotter allègrement de la prison de fer noir qu'ils venaient de faire sauter ? Et comment pouvaient-ils faire sauter la prison vers 70 après J.-C., à une époque où l'on ne connaissait pas les explosifs ? Et aujourd'hui, si le temps ne s'écoulait pas dans les Temps du rêve, comment la prison pouvait-elle finir ? Fat songeait à cette réplique de *Parsifal* : « Voistu, mon fils, c'est ici que le temps devient espace. » Au cours de son expérience mystique de mars 1974, Fat avait été le témoin d'une amplification de l'espace : des mètres et des mètres d'espace s'étiraient en tous sens jusqu'aux étoiles ; l'espace s'ouvrait tout autour de lui comme si l'on avait ôté le couvercle. Il s'était senti comme un matou bouclé dans son panier pendant un trajet en voiture, et qu'on libère à l'arrivée. Et la nuit, dans son sommeil, il avait conçu un vide sans limites, un vide qui, pourtant, était vivant. Le vide s'étirait et dérivait, et c'était un vide vide, apparemment, mais il n'en avait pas moins sa personnalité. Le vide semblait ravi à la vue de Fat, lequel, pendant les rêves, ne possédait pas de corps et se contentait, tel le vide infini, de flotter avec la plus grande lenteur ; en prime, Fat entendait un faible bourdonnement, comme une musique. Le vide, apparemment, communiquait par le moyen de cet écho, de ce bourdonnement.

« C'est toi entre tous, lui disait le vide, entre tous les autres, c'est toi que j'aime le plus. »

Le vide avait attendu sa réunion avec Horselover Fat-Fat, entre tous les humains qui vécurent jamais. À l'image de son étendue matérielle, l'amour dans le vide reposait sans connaître de limite ; le

vide et son amour flottaient à jamais. De sa vie, Fat n'avait jamais été aussi heureux.

Le psychotech vint jusqu'à lui et dit : « On vous garde quatorze jours.

— Je ne peux pas rentrer chez moi ?

— Non. Nous pensons que vous avez besoin d'être soigné. Vous n'êtes pas encore mûr pour rentrer chez vous.

— Donnez-moi lecture de mes droits, demanda un Fat léthargique et apeuré.

— Nous pouvons vous garder quatorze jours sans l'avis du tribunal. Au-delà de ce délai et avec l'assentiment des juges, nous pouvons, si nous l'estimons nécessaire, vous garder quatre-vingt-dix jours de plus. »

Fat savait que s'il avait le malheur de l'ouvrir, il était bon pour un mois et demi. Alors, il ne dit rien. Quand on est dingue, on apprend à la boucler.

Être dingue et se faire prendre au grand jour dans l'exercice de sa dinguerie, c'est un bon moyen de se retrouver au trou. Fat le savait, désormais. En plus du trou pour les pochards du coin, le comté d'Orange possédait un trou pour les cinglés du coin. Et Fat s'y trouvait. Il pouvait y moisir un bon moment. Et pendant ce temps, sur le front familial, Beth ne devait pas se priver de faire transporter tout ce qu'elle voulait de leur maison à l'appartement qu'elle avait loué – elle n'avait pas voulu lui donner l'adresse, allant même jusqu'à refuser de mentionner la ville.

En réalité, et quoiqu'il n'en sût rien à ce moment-là, Fat, pris dans son délire, avait négligé de payer un versement sur sa maison, et aussi sur sa voiture ; il n'avait réglé ni la facture de l'électricité ni la note du téléphone. Affolée au spectacle de la détérioration physique et mentale de Fat, Beth n'était guère en état de résoudre les divers casse-tête créés par celui-ci. Quand Fat retourna chez lui, à sa sortie de l'hôpital, il trouva un avis de saisie. La voiture avait disparu, le réfrigérateur fuyait, et lorsqu'il essaya de téléphoner pour avoir de l'aide, la ligne demeura atrocement muette. Tout cela eut pour effet de balayer le peu de moral qui lui restait – et il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Tel était son karma.

Pour l'instant, Fat ignorait toutes ces choses. Il savait seulement qu'il avait été bouclé pour un minimum de deux semaines. Il venait de faire une autre découverte en discutant avec les malades : le comté d'Orange lui présenterait la note correspondant à ses frais d'internement. Au total, l'addition se montait à plus de deux mille dollars, en comptant le temps passé dans le service de réanimation cardiaque. Fat s'était rendu à l'hôpital du comté parce qu'il ne possédait pas les moyens financiers de s'offrir un établissement privé. Il découvrait à présent une autre caractéristique de la folie : non seulement cela vous fait enfermer, mais encore cela vous coûte un maximum de blé. Ils ont le droit de vous facturer votre folie et si vous ne payez pas, ou si vous ne pouvez pas payer, ils ont le droit de vous attaquer, et si vous ne vous soumettez pas au verdict qui aura été rendu contre vous, ils peuvent vous boucler à nouveau pour non-exécution du jugement.

Si l'on considère que la tentative de suicide de Fat venait à l'origine d'un profond accès de désespoir, le caractère magique de sa situation présente, sa part de fascination s'évanouissaient. À côté de lui, sur la banquette chromée, la grosse vieille continuait de vomir ses médicaments dans la cuvette de plastique fournie à cet effet par l'administration. Le psychotech avait pris Fat par le bras et le conduisait vers le service où il allait rester cloîtré pendant les deux semaines à venir. L'aile nord était le terme qu'ils utilisaient. Sans protester, Fat se laissa mener hors de la salle d'accueil, le long du couloir, jusqu'à l'aile nord où, une fois de plus, une porte fut refermée derrière lui.

Merde, se dit Fat.

Le psychotech escorta Fat jusqu'à sa chambre – dotée de deux vrais lits au lieu de six lits de camp – puis il l'emmena dans une petite salle afin de remplir un questionnaire. « Ça ne prendra que quelques minutes », dit-il.

Il y avait déjà une fille dans la pièce, une Mexicaine solide à la peau rude et basanée, avec de grands yeux, des yeux sombres et calmes, des yeux pareils à des flaqes de feu ; Fat s'arrêta net à la vue de ces grands yeux paisibles et pourtant embrasés. La fille tenait un magazine ouvert sur le dessus d'un téléviseur ; la page qu'elle

exposait consistait en un dessin grossier représentant le Royaume de la paix. Fat comprit que le magazine était le *Watchtower*. Cette fille qui lui souriait était un témoin de Jéhovah.

D'une voix douce et mesurée, elle dit, en s'adressant ostensiblement à Fat et non au psychotech : « Dieu, Notre Seigneur, a préparé à notre intention un endroit où nous vivrons sans connaître la douleur ni la peur. Vous voyez ? Les animaux sont heureux côte à côte, le lion avec l'agneau, ainsi que nous ferons nous-mêmes, tous ensemble, en amis qui s'offrent leur amour, sans souffrance ni mort, dans les siècles des siècles, avec Notre Seigneur Jéhovah qui nous aime et ne nous abandonnera jamais, quoi que nous fassions.

— Sortez de cette salle, Debbie », fit le psychotech.

Sans cesser de sourire à Fat, la fille lui indiqua une vache et un agneau qui figuraient sur le dessin. « Bêtes et hommes, toutes les créatures vivantes, grandes ou petites, baigneront dans l'amour de Jéhovah à l'avènement du royaume. Vous pouvez penser que c'est encore loin, mais Jésus-Christ est avec nous aujourd'hui même. » Puis la fille se tut, referma le magazine et quitta la pièce sans cesser de sourire.

« Désolé de cet incident, fit le psychotech.

— Bon sang, fit Fat, interloqué.

— Elle vous a troublé ? J'en suis désolé. Elle n'est pas censée posséder ce genre de littérature. Quelqu'un a dû le lui faire passer en douce.

— Ça ira. » Fat se rendit compte qu'il était complètement abasourdi.

« Occupons-nous de noter tous ces renseignements. » Le psychotech s'assit, prépara son bloc-notes et sortit un stylo. « Date de naissance. »

Imbécile, se dit Fat. Pauvre imbécile. Dieu est dans ton putain d'hôpital psychiatrique et tu n'en sais rien ; tu le vois mais tu ne comprends pas. Tu es envahi mais tu ne t'en rends même pas compte.

Il éprouva une bouffée de joie.

Il se souvint du neuvième fragment de son exégèse. *Il a vécu il y*

a longtemps mais il est encore vivant. Il est encore vivant, se répéta Fat. Après tout ce qui est arrivé. Après les pilules, le poignet tailladé, les gaz d'échappement de la voiture. Après l'internement. Il est encore vivant.

Son malade préféré, au bout de quelques jours, fut Doug, un jeune hébéphrène qui ne portait jamais de vêtements civils mais se trimbalait toujours vêtu d'une des bouses de l'hôpital qui s'attachent dans le dos. Les femmes de l'aile nord s'occupaient de laver et de couper les cheveux de Doug et de le peigner, car il n'était pas capable de faire ces choses lui-même. Doug ne prenait pas sa situation au sérieux, sauf lorsqu'on venait les réveiller pour le petit déjeuner. Tous les jours, c'est un Doug terrifié qui saluait Fat.

« La salle de télévision est pleine de diables. » Doug disait ça chaque matin. « J'ai peur d'aller là-dedans. Tu ne les sens pas ? Moi, je les sens même si je ne fais que passer. »

Quand tous les pensionnaires notaient leurs commandes pour le déjeuner, Doug écrivait :

PÂTÉE

« Je commande de la pâtée, expliquait-il à Fat.

— Moi, je prends de la saloperie », disait Fat.

De l'intérieur du bureau principal, doté de parois vitrées et d'une porte qui fermait à clé, le personnel observait les malades en prenant des notes. Ils ne manquèrent pas d'écrire que Fat ne se mêlait jamais aux parties de cartes des autres patients (qui occupaient la moitié de leur temps, puisqu'il n'y avait aucune thérapie pour eux). Ils jouaient au poker et au blackjack tandis que Fat restait à lire dans son coin.

« Pourquoi ne jouez-vous pas aux cartes ? » lui demanda Penny, l'une des psychiatres.

« Le poker et le blackjack ne sont pas des jeux de cartes mais des jeux d'argent, répondit Fat en baissant son livre. Puisqu'on nous interdit de garder de l'argent sur nous, je ne vois pas à quoi ça rime de jouer.

— Je pense que vous devriez vous mettre aux cartes. »

Fat comprit qu'il venait de se voir signifier un ordre, aussi

Debbie et lui s'attaquèrent-ils à des jeux de gamins du genre de la bataille. Ils jouaient à la bataille pendant des heures d'affilée. Les psychotechs les épiaient depuis le bureau vitré et notaient ce qu'ils voyaient.

L'une des femmes était parvenue à conserver sa Bible – la seule Bible pour les trente-cinq malades. Debbie n'était pas autorisée à la consulter. Toutefois, il y avait un certain coude du couloir – on bouclait leurs chambres pendant la journée, de manière qu'ils n'aillent pas s'allonger et dormir – qui échappait à la surveillance du personnel. Fat y venait parfois avec l'exemplaire de la Bible et le passait à Debbie afin qu'elle pût parcourir un psaume en vitesse. Les psychotechs connaissaient leur manège et ça les mettait en rage, mais le temps que l'un d'eux sorte du bureau et descende le couloir, Debbie avait poursuivi son chemin.

Les malades mentaux se déplacent toujours à la même vitesse – ils n'en connaissent qu'une. Mais il y a ceux qui se traînent et ceux qui cavalent. Debbie, fille robuste, croisait à petite vitesse, et Doug également. Fat, qui se promenait toujours avec Doug, réglait son allure sur la sienne. Ensemble, ils faisaient d'innombrables tours de couloir en discutant. Les conversations dans les hôpitaux psychiatriques ressemblent à celles qu'on entend aux arrêts d'autobus : dans une station Greyhound, tout le monde attend, et dans un hôpital psychiatrique – surtout dans une boîte administrée par le comté – tout le monde attend aussi. Ils attendent de sortir.

Contrairement aux mythes répandus dans les romans, il ne se passe pas grand-chose dans un service psychiatrique. Les malades ne dominent pas vraiment le personnel, et le personnel n'est pas vraiment en train de tuer les malades. Pour l'essentiel, on lit ou on regarde la télé, ou on reste assis à cloper, ou on essaie de s'allonger sur une banquette et de dormir, ou on boit du café, ou on joue aux cartes, ou on marche, et trois fois par jour on mange sur un plateau. C'est l'arrivée des plateaux qui marque le passage des heures. En fin de journée, les visiteurs débarquent et ils ont toujours le sourire aux lèvres. Les pensionnaires d'un établissement psychiatrique se demandent toujours pourquoi les gens qui viennent de l'extérieur ont le sourire. Pour moi, ça reste un mystère.

Les médicaments sont distribués parcimonieusement, à

intervalles irréguliers, dans de petits gobelets de carton. Tout le monde a droit à sa dose de Thorazine plus quelque chose d'autre. Ils ne vous disent pas quoi, mais ils restent là à vous regarder pour s'assurer que vous avalez vos pilules. Parfois, les infirmières s'emmêlent les pédales et apportent le même plateau de médicaments deux fois de suite. Les malades leur expliquent qu'ils ont déjà pris leurs remèdes il y a dix minutes, mais ça ne fait rien, elles les leur refilent quand même. L'erreur n'est découverte qu'en fin de journée, et le personnel refuse d'en discuter avec les patients, lesquels trimbalent dans leur organisme le double de la dose de Thorazine qu'ils sont censés avoir.

Je n'ai jamais rencontré un interné, pas même chez les paranos, qui pense que cette double distribution fasse partie d'une tactique délibérée d'abrutissement des malades. Il est visible que les infirmières sont des connes. Elles ont déjà assez de mal à distinguer qui est qui parmi les patients et à distribuer correctement les gobelets. C'est que la population d'un service ne cesse de changer ; des nouveaux arrivent et les anciens sont relâchés. Le vrai danger, dans un service psychiatrique, est qu'on admette par erreur quelqu'un qui a flippé à la P.C.P.¹² La politique de nombreux hôpitaux psychiatriques consiste à refuser les utilisateurs de P.C.P. et à obliger la police à se charger d'eux. Personne n'a envie de s'occuper d'un type qui marche à la P.C.P., et ça se comprend. Les journaux sont remplis d'histoires de dingues de la P.C.P. qui, une fois bouclés, ont sectionné le nez de quelqu'un d'un coup de dents ou se sont arraché les yeux.

Cette expérience fut épargnée à Fat. Il ignorait même l'existence de telles horreurs. Cela, grâce à la sage organisation de l'O.GM.C., qui s'assure qu'aucun habitué de la P.C.P. ne se retrouve dans l'aile nord. À vrai dire, Fat devait la vie à l'O.GM.C. (en plus de deux mille dollars), mais il avait encore le cerveau trop bousillé pour s'en rendre compte.

À la lecture de la note détaillée de l'O.GM.C., Beth n'en revint pas de voir le nombre de mesures prises pour sauver la vie de son

12 Abréviation de la phencyclidine. Il s'agit à l'origine d'un anesthésique qui, répandu sur une feuille de menthe ou de cannabis, constitue la préparation connue sous le nom d'*angel dust* (N.d.T.).

mari ; la liste faisait cinq pages. Elle comprenait même de l'oxygène. Fat n'en savait rien, mais les infirmières du service de réanimation n'avaient pas cru qu'il s'en tirerait. Elles l'avaient gardé en observation permanente. De temps à autre, en salle de réanimation, une sirène se déclenchait. Cela voulait dire qu'un malade n'émettait plus aucun signal. Couché dans son lit, les yeux fixés sur l'écran vidéo, Fat se croyait installé devant un tableau d'aiguillage ; les appareils de soutien ne cessaient d'émettre leurs bruits divers.

Il est caractéristique des malades mentaux de haïr ceux qui les aident et d'aimer ceux qui manœuvrent contre eux. Fat était encore amoureux de Beth ; il détestait l'O.C.M.C. Il prouvait ainsi qu'il avait sa place dans l'aile nord ; cela ne fait aucun doute à mes yeux. Lorsqu'elle partit sans laisser d'adresse et prit Christopher avec elle, Beth savait que Fat tenterait de se suicider ; il avait déjà essayé au Canada. En fait, Beth comptait revenir dès que Fat se serait supprimé. Elle le lui avoua par la suite. Elle lui confia aussi que l'échec de sa tentative l'avait mise dans une rage noire. Quand Fat voulut connaître la raison, elle répondit :

« Tu as encore prouvé que tu étais incapable de réussir quoi que ce soit. »

La nuance qui sépare la santé mentale de la folie est plus fine que le fil d'un rasoir, plus coupante qu'une dent de lévrier, plus vive qu'un cerf. Elle est plus insaisissable que la plus immatérielle des ombres. Peut-être n'existe-t-elle même pas ; peut-être s'agit-il *vraiment* d'une ombre.

Bizarrement, Fat n'avait pas été interné parce qu'il était fou (et pourtant, il l'était) ; le motif officiel relevait de la législation concernant les internements pour « protection de l'individu contre lui-même ». Fat constituait une menace à l'égard de son propre bien-être – une accusation qui pourrait concerner pas mal de gens. Durant son séjour dans l'aile nord, on lui fit passer un certain nombre de tests psychologiques. Il s'y soumit et il sut conserver assez de bon sens pour ne pas mentionner Dieu. Il se tira de toutes les épreuves, mais en trichant. Histoire de tuer le temps, il exécutait des séries de dessins représentant les chevaliers teutoniques qu'Alexandre Nevski attira dans le piège mortel du lac gelé. Fat s'identifiait aux chevaliers, avec leurs heaumes au ventail étroit ; il

représentait chaque chevalier porteur d'un énorme bouclier et d'une épée nue ; sur le bouclier, il inscrivait : *in hoc signo vinces*, formule qu'il avait découverte sur un paquet de cigarettes. Cela signifie « par ce signe, tu vaincras ». Le signe prenait l'aspect d'une croix de fer. L'amour qu'il vouait à Dieu s'était mué en colère, une colère sombre. Il avait des visions durant lesquelles Christopher lui apparaissait en train de courir dans un pré, avec son petit manteau bleu qui claquait au vent ; il courait, courait. Mais c'était manifestement Horselover Fat qui courait, ou du moins l'enfant en lui. Il fuyait quelque chose qui n'était pas moins sombre que sa colère.

En outre, il écrivit à plusieurs reprises :

Dico per spiritum sanctum. Haec veritas est. Mihi crede et mecum in eternitate vivebis. Fragment 28.

Ce qui signifie : « Je parle par l'Esprit-Saint. Telle est la vérité. Croyez en moi et vous vivrez avec moi dans l'éternité. »

Un jour, il écrivit sur une note de service affichée au mur du couloir :

Ex Deo nascimur, in Jesu mortimur, per spiritum sanctum reviviscimus.

Doug lui demanda ce que cela voulait dire.

« Nous sommes nés de Dieu, traduisit Fat, nous mourons en Jésus et vivons à nouveau par le Saint-Esprit.

— T'es là pour un mois et demi », répliqua Doug.

Une autre fois, Fat repéra un avis qui le fascina. C'était la liste précise de ce qu'il ne fallait pas faire, par ordre d'importance décroissant. Parmi les premières instructions figurait celle-ci, à bon entendeur :

PERSONNE NE DOIT EMPORTER DE CENDRIER HORS DU SERVICE

Plus bas, on pouvait lire :

AUCUNE LOBOTOMIE FRONTALE NE SERA PRATiquÉE SANS L'ACCORD DU PATIENT

« Le terme correct serait "préfrontale" », fit Doug, qui se chargea d'ajouter le préfixe.

« Comment sais-tu ça ? demanda Fat.

— Il y a deux sortes de connaissance, affirma Doug. Soit la connaissance provient des organes des sens et on la nomme empirique, soit elle se forme dans ta tête et on la nomme *a priori*. »

Sur l'avis placardé au mur, Doug rajouta ces mots :

SI JE RAPPORTE LES CENDRIERS, EST-CE QUE JE PEUX AVOIR MA PRÉFRONTALE ?

« T'es là pour un mois et demi », dit Fat.

Dehors, il tombait des cordes. Il pleuvait depuis l'arrivée de Fat dans l'aile nord. En grimpant sur la machine à laver de la buanderie, Fat pouvait apercevoir, à travers une fenêtre garnie de barreaux, un bout de parking. Les gens garaient leur voiture puis couraient sous la pluie. Fat se sentait heureux d'être à l'abri, derrière les murs de l'hôpital.

Un jour, il eut une entrevue avec le docteur Stone, responsable du service.

« Aviez-vous déjà essayé de vous suicider ? lui demanda le docteur Stone.

— Non », répondit Fat, ce qui était faux, naturellement. Sur le moment, il ne se souvenait pas de l'épisode canadien. Il lui semblait que sa vie avait commencé deux semaines plus tôt, avec le départ de Beth.

« À mon avis, fit le docteur, c'est lorsque vous avez tenté de vous tuer que vous êtes entré en contact avec la réalité pour la première fois.

— Possible.

— Je vais vous donner », commença le docteur Stone en ouvrant une mallette noire posée sur son petit bureau encombré, « ce que nous appelons les remèdes Bach. » Il prononçait *bâche*. « Ce sont des remèdes naturels à base d'extraits de certaines fleurs qui poussent au pays de Galles. Le docteur Bach s'est promené dans les champs et les pâturages gallois en laissant son psychisme parcourir le catalogue de toutes les tendances négatives connues. À chaque état mental qu'il manifestait, il tenait doucement une fleur après l'autre. La fleur appropriée tremblait au creux de la main du docteur Bach. Le docteur mit alors au point des méthodes particulières afin d'obtenir sous forme d'élixir l'essence de chaque fleur ou

combinaison de fleurs, et j'en ai tiré des préparations à base de rhum. » Il posa trois fioles sur le bureau, prit un flacon, vide, de taille supérieure et y déversa le contenu des trois fioles. « Six gouttes par jour, fit le docteur Stone. Les remèdes de Bach ne peuvent en aucun cas vous faire de mal. Ce ne sont pas des produits toxiques. Ils feront disparaître ce sentiment d'impuissance, cette peur, cette incapacité d'agir que vous éprouvez. Selon mon diagnostic, c'est dans ces trois secteurs que se situent vos blocages : peur, impuissance, incapacité d'agir. Au lieu d'essayer de vous tuer, vous auriez mieux fait de reprendre votre fils à votre femme – la loi californienne stipule qu'un mineur doit demeurer avec son père jusqu'à ce qu'un arrêt du tribunal en décide autrement. Et vous auriez dû cogner un peu votre femme avec un journal roulé – ou bien un annuaire téléphonique.

— Merci », dit Fat en prenant le flacon. Il se rendait compte que le docteur Stone était complètement timbré, mais ce n'était pas une mauvaise folie. En dehors des malades, Stone était la première personne de l'aile nord à lui avoir parlé comme à un être humain.

« La colère s'est accumulée en vous, dit le docteur Stone. Je vais vous prêter un exemplaire du *Tao-tö king*. Avez-vous lu Lao-tseu ?

— Non, avoua Fat.

— Laissez-moi vous réciter ce passage. » Il lut à haute voix :

*Sa face supérieure n'est pas illuminée,
Sa face inférieure n'est pas obscure.
Perpétuel, il ne peut être nommé,
Ainsi il appartient au royaume des sans-choses.
Il est la forme sans forme et l'image sans image.
Il est fuyant et insaisissable.
L'accueillant, on ne voit pas sa tête,
Le suivant, on ne voit pas son dos¹³.*

En entendant ces mots, Fat se souvint des deux premiers fragments de son journal et les cita de mémoire au docteur Stone.

Frag. 1. L'Esprit est Un, mais en lui deux principes s'opposent.

13 *Tao-tö king*. trad. Liou Kia-Hway. Gallimard, 1968.

Frag. 2. L'Esprit admet la lumière, puis l'ombre, en interaction ; ainsi s'engendre le temps. À la fin, l'Esprit accorde la victoire à la lumière ; le temps cesse et l'Esprit atteint la complétude.

« Mais, objecta le psychiatre, si l'Esprit accorde la victoire à la lumière et que l'ombre disparaisse, alors c'est la réalité qui disparaîtra, puisqu'elle est une combinaison à parts égales du Yang et du Yin.

— Le Yang est la première voie de Parménide, dit Fat. Le Yin est la seconde voie. Parménide prétendait que la seconde voie n'a pas de réalité effective. Seule existe la première voie. Parménide croyait en un univers moniste. Les gens *s'imaginent* que les deux voies existent, mais ils sont dans l'erreur. Aristote rapporte que Parménide identifie la première voie à l'« être » et la deuxième voie au « non-être ». C'est de cette manière que les gens sont abusés.

— Quelle est votre source ? » demanda le docteur Stone en le dévisageant attentivement.

« Edward Hussey.

— Il est à Oxford. J'ai étudié à Oxford. À mon avis, Hussey est sans égal.

— Absolument.

— Qu'avez-vous d'autre à me dire ? interrogea le psychiatre.

— Le temps n'existe pas. C'est là le grand secret que connaissaient Apollonios de Tyane, Paul de Tarse, Simon le Magicien, Paracelse, Boëhme et Bruno. L'univers se contracte en une entité unitive qui tend à sa complétude. La dégradation et le désordre nous les voyons à l'envers, comme s'ils augmentaient. Le fragment 18 de mon exégèse affirme : “Le temps réel a pris fin en 70 de l'Ère commune, avec la destruction du temple de Jérusalem. Il a repris son cours en 1974. La période située dans l'intervalle n'était qu'une interpolation bâtarde qui singeait à la perfection la création de l'Esprit.”

— Qui est responsable de cette interpolation ?

— La prison de fer noir, qui est une expression de l'Empire. La chose qui...» Fat s'apprêtait à dire : « La chose qui m'a été révélée. » Il reformula sa phrase. « La chose qui a le plus compté parmi mes découvertes est ceci : L'Empire n'a jamais pris fin. »

Le docteur Stone s'appuya contre son bureau, croisa les bras et se balançait doucement d'avant en arrière en étudiant Fat, attendant la suite.

« C'est tout ce que je sais », déclara Fat, saisi d'un tardif accès de prudence.

« Ce que vous dites m'intéresse énormément. »

Fat se rendit compte qu'il n'y avait que deux explications, et que seule l'une d'entre elles était vraie : soit le docteur Stone était complètement fou – pas simplement frappé, mais complètement fou –, soit, en professionnel habile, il avait amené Fat à parler ; il l'avait amené à se découvrir et savait à présent que Fat était, lui, complètement fou. Autrement dit, Fat pouvait compter sur une comparution et un mois et demi de cabanon.

Découverte plutôt saumâtre

1) Ceux qui sont d'accord avec vous sont fous.

2) Ceux qui ne sont pas d'accord avec vous ont le pouvoir.

Ces révélations jumelles filtraient à travers la cervelle de Fat. Il décida de jouer son va-tout et de confier au docteur Stone l'entrée la plus délirante de son exégèse.

« Fragment vingt-quatre : À l'état latent, germinatif, en tant qu'information vivante, le plume a sommeillé dans la bibliothèque enfouie des manuscrits de Khénoboskion jusqu'à...

— Khénoboskion ? releva le docteur Stone.

— Nag Hammâdi¹⁴.

— Oh ! la bibliothèque des gnostiques... » Le psychiatre hocha la tête. « Découverte et déchiffrée en 1945 mais jamais publiée. Information vivante ? » Ses yeux se rivèrent à ceux de Fat. « Information vivante ? » dit-il une nouvelle fois, avant d'ajouter : « Le Logos. »

Fat frissonna.

« Oui. Le Logos constituerait de l'information vivante, capable de reproduction.

— Une reproduction, dit Fat, non par ou dans l'information,

14 En Égypte. Nom actuel de l'endroit (Khénoboskion) où furent découverts, en 1945, les écrits gnostiques évoqués dans ce passage (*N.d.T.*).

mais *comme* information. C'est ce que Jésus voulait dire en faisant allusion de manière elliptique à la « graine de moutarde » qui, disait-il, deviendrait un arbre assez grand pour que « les oiseaux du ciel viennent faire leur nid dans ses branches ».

— La moutarde ne pousse pas sur les arbres, convint le docteur Stone. Jésus ne pouvait donc parler littéralement. Cela s'accorde avec le prétendu thème du “secret” chez Luc ; il ne voulait pas que les étrangers sachent la vérité. Mais vous, vous savez ?

— Jésus n'a pas seulement prévu sa propre mort, mais aussi celle de tous les...» Fat hésita : «... de tous les homoplasmes. Il faut entendre par là un être humain hybride par le plasmé. Une symbiose inter-espèces. En tant qu'information vivante, le plasmé remonte le long du nerf optique de l'individu jusqu'au corps pinéal. Il utilise le cerveau humain comme hôte femelle...»

Le docteur Stone émit un grognement et s'ébroua brusquement.

«...en qui se reproduire sous sa forme active, poursuivit Fat. Les alchimistes hermétiques connaissaient son existence de façon théorique, d'après les textes anciens, mais ils ne pouvaient en donner la copie, puisqu'ils ignoraient l'emplacement du plasmé enfoui sous sa forme dormante.

— Mais vous êtes en train de dire que le plasmé – le Logos – a été découvert à Nag Hammâdi !

— Oui, quand les manuscrits furent déchiffrés.

— Êtes-vous sûr qu'il ne se trouvait pas, à l'état germinatif, à Qumrân¹⁵ ? Dans la cinquième grotte ?

— Eh bien, commença Fat d'une voix mal assurée.

— D'où venait le plasmé, à l'origine ? »

Fat resta un moment silencieux avant de répondre : « D'une autre constellation.

— Voudriez-vous me dire laquelle ?

— Sirius.

— Alors, vous devez croire que les Dogons du Mali sont à l'origine du christianisme.

15 Khirbet Qumrân, où furent découverts, en 1947, les manuscrits des Esséniens (*N.d.T.*)

— Ils utilisent le signe du Poisson. Pour Nommo, le jumeau bénéfique.

— Qui serait alors la première voie ou le Yang.

— Exact.

— Yurugu étant la deuxième voie. Mais vous croyez que la deuxième voie n'existe pas.

— Nommo a dû la supprimer.

— C'est ce qu'énonce le mythe japonais, en un sens. Leur mythe des origines. Le jumeau femelle meurt en donnant naissance au feu ; puis il descend sous la terre. Le jumeau mâle part à sa recherche afin de lui redonner vie, mais il la trouve en train de se décomposer et de donner naissance à des monstres. Elle le poursuit et il la scelle sous la terre.

— Elle se décompose mais elle continue pourtant de donner la vie ? demanda Fat, stupéfait.

— À des monstres. »

C'est vers cette époque, à la suite de cette conversation, que deux nouvelles propositions se présentèrent à l'esprit de Fat :

1) Parmi ceux qui détiennent le pouvoir, certains sont fous.

2) Et ils ont raison.

Par « avoir raison », il faut entendre « être en contact avec la réalité ». Fat en était revenu à sa révélation la plus sinistre : l'univers et l'Esprit qui le gouverne sont l'un et l'autre absolument irrationnels. Il se demanda s'il devait s'en ouvrir au docteur Stone, qui semblait mieux le comprendre que quiconque auparavant.

« Docteur Stone, dit-il, je voudrais vous demander quelque chose. J'aimerais avoir votre avis de professionnel.

— Allez-y.

— Serait-il possible que l'univers soit irrationnel ?

— Vous voulez dire, qu'il ne soit guidé par aucun esprit. Je vous suggère de consulter Xénophane.

— Naturellement. Xénophane de Colophon. "Il n'y a qu'un seul dieu, maître souverain des dieux et des hommes, qui ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par la pensée." Et : "Tout entier il voit,

tout entier il pense, tout entier il entend.” Et : “Il reste toujours, sans bouger, à la même place, et il ne lui revient pas de...”¹⁶”

— Convient, corrigea le psychiatre. “Il ne lui convient pas de passer d’un endroit dans un autre”. Et le plus important, le fragment 25 : “Mais c’est sans effort qu’il meut tout par la force de son esprit”¹⁷.”

— Seulement, il pourrait être irrationnel.

— Par rapport à quoi ? »

Fat n’avait pas songé à cela. Mais dès qu’il se mit à y réfléchir, il se rendit compte qu’il n’y avait là rien qui pût détruire son angoisse ; au contraire, cela ne faisait que l’accroître. Si l’univers entier était irrationnel – du fait qu’il était gouverné par un esprit irrationnel, c’est-à-dire insane –, alors, des espèces entières pouvaient venir à l’existence, vivre et périr sans se douter de rien, précisément pour la raison que Stone venait de mentionner.

« Le Logos n’est pas irrationnel, affirma Fat à haute voix. Ce que j’appelle le plasmé. Enfoui, en tant qu’information, dans les manuscrits de Nag Hammâdi. Et qui est à présent de retour parmi nous afin de créer de nouveaux homoplasmes. Les Romains, l’Empire, ont tué ceux qui existaient à l’origine.

— Mais selon vous, le temps réel a pris fin en l’an 70 de notre ère, lorsque les Romains ont détruit le temple de Jérusalem. Il s’ensuit que nous vivons toujours à l’époque romaine. Les Romains sont encore là. Nous sommes approximativement...», le docteur Stone fit le calcul, « en l’an 100 après Jésus-Christ. »

Fat comprit alors la raison de sa double vision, de la surimpression de la Rome antique et de la Californie de 1974. Le docteur Stone venait de lui fournir l’explication.

Le psychiatre chargé de soigner sa folie venait de l’entériner. Désormais, Fat ne démordrait plus de la certitude de sa rencontre avec Dieu. Le docteur Stone avait enfoncé le clou.

16 Trad. Jean Voilquin, in *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Éd. Garnier-Flammarion.

17 Trad. Jean Voilquin, in *Les Penseurs grecs avant Socrate*, op. cit.

5

Fat passa treize jours dans l'aile nord, à boire du café, à lire et à se promener avec Doug, mais il n'eut pas de nouveau l'occasion de s'entretenir avec le docteur Stone, car celui-ci avait de trop nombreuses responsabilités, dans la mesure où il s'occupait de l'ensemble du service et de tous ceux qui s'y trouvaient, le personnel comme les malades.

Enfin, il échangea quand même quelques propos hâtifs au moment de sa sortie de l'hôpital.

« Je crois que vous êtes prêt à nous quitter, annonça joyeusement Stone.

— Laissez-moi vous poser une question, dit Fat. Je ne parle pas d'un univers qui ne serait gouverné par aucun esprit. Je parle d'un esprit tel que Xénophane le concevait, mais fou.

— Les gnostiques croyaient que le démiurge était fou, répondit Stone. Aveugle. Laissez-moi vous montrer quelque chose. Ça n'a pas encore été publié ; j'en tiens un exemplaire tapé d'Orval Wintermute qui travaille actuellement avec Bethge à la traduction des manuscrits de Nag Hammâdi. Ce passage est extrait de *L'Origine du monde*. Lisez. »

Fat prit la précieuse transcription et se plongea dans sa lecture.

« Il dit : “Je suis dieu et il n'y en a point d'autre en dehors de moi.” Disant cela, il péchait contre le Tout... De plus, quand Sophia vit l'impiété de l'Archi-géniteur, elle se mit en colère. Sans être vue, elle dit : “Tu te trompes, Samaël — c'est-à-dire le dieu aveugle. Un homme de lumière immortel existe avant toi, qui se révélera dans

vosre création (plasma). Il te foulera aux pieds comme une argile de potier (...) et toi avec les tiens, vous descendrez vers votre mère, l'Abîme"¹⁸ »

Fat comprit d'emblée le sens de ce qu'il venait de lire. Samaël était le démiurge et il se croyait le dieu unique, ainsi qu'il est affirmé dans la Genèse. Mais il était aveugle, c'est-à-dire obturé. « Obturé » était la grande expression de Fat. Elle recouvrait tous les autres termes : fou, dément, irrationnel, frappé, baisé, flippé, psychotique. Dans son aveuglement (état irrationnel, c'est-à-dire, séparation d'avec la réalité) il ne se rendait pas compte que...

Que disait la transcription ? Il parcourut fiévreusement le texte des yeux. Le docteur Stone lui dit alors qu'il pouvait garder cet exemplaire. Il avait fait faire plusieurs photocopies.

Un homme de lumière immortel existait avant le démiurge, et cet homme surgirait de la race humaine que Samaël s'appêtait à créer. Et cet homme immortel, possédant la lumière, foulerait aux pieds le démiurge aveugle et ses illusions comme autant d'argile de poterie.

D'où le rôle joué par le petit vase Oh Ho que Stéphanie avait façonné sur son tour à l'intention de Fat dans la rencontre de celui-ci avec Dieu – le vrai Dieu.

« J'ai donc raison, au sujet de Nag Hammâdi, déclara Fat.

— C'est à vous de le savoir », répondit le docteur Stone, puis il ajouta quelque chose que personne, jamais, n'avait dit à Fat : « C'est vous le spécialiste. »

Fat comprit que Stone lui avait redonné sa vie spirituelle – à lui, Fat. Stone l'avait sauvé ; c'était un maître psychiatre. Chaque acte et chaque parole de Stone, à l'égard de Fat, procédait d'un mouvement, d'une base thérapeutiques. Il importait peu que le contenu de l'information de Stone fût correct ; dès le début, son dessein avait été de rétablir la foi de Fat en lui-même, une foi perdue au moment du départ de Beth – perdue, en réalité, des années auparavant, lorsque Fat n'avait pas réussi à sauver la vie de Gloria.

18 Traduction reproduite dans Hans Jonas, *La Religion gnostique*, Flammarion, 1978 (N.d.T.).

Le docteur Stone n'était pas fou ; c'était un homme qui possédait le don de guérir. Il ne s'était pas trompé de métier. Sans doute guérissait-il bien des gens et de bien des façons. Il adaptait le traitement à l'individu et non l'inverse.

Ça par exemple, se dit Fat.

Par cette seule phrase, « C'est vous le spécialiste », Stone avait redonné son âme à Fat.

Cette âme que Gloria, avec son atroce jeu psychologique autour de la mort, avait confisquée.

Ils – remarquez le « ils » – payaient le docteur Stone afin qu'il découvre ce qui avait démolì le patient admis dans son service. Dans chaque cas, c'était une balle, reçue par le malade à un moment ou à un autre de son existence, La balle le pénétrait et la douleur commençait à irradier. Insidieusement, la douleur se répandait dans tout le corps jusqu'à ce que le blessé se casse en deux par le milieu. La tâche du personnel, et même celle des autres patients, consistait à raccommoder l'individu, mais cela ne pouvait se faire tant qu'on n'avait pas extrait la balle. Les thérapeutes de moindre envergure se bornaient à constater que le sujet était en deux morceaux et à entreprendre le travail de recollage qui le ramènerait à l'unité ; mais ils ne savaient ni découvrir la balle ni l'extraire. Le projectile fatal tiré contre le sujet, telle était la base utilisée à l'origine par Freud pour s'attaquer à l'individu blessé dans son psychisme. Freud avait compris : il donnait à cette balle le nom de traumatisme. Plus tard, tout le monde se lassa de rechercher le projectile fatal ; cela prenait trop de temps. Il fallait apprendre trop de choses concernant le patient. Le docteur Stone possédait un talent paranormal, comparable à ses remèdes paranormaux du docteur Bach qui n'étaient manifestement qu'une blague, un prétexte pour écouter le malade. Du rhum avec une fleur trempée dedans – rien de plus, mais un esprit en éveil, attentif aux propos du patient.

Le docteur Léon Stone se révéla l'un des personnages les plus importants de l'existence de Horselover Fat. Afin de parvenir jusqu'à lui, Fat avait presque dû se tuer physiquement, en parallèle à sa mort spirituelle. Est-ce de cela qu'on veut parler en faisant allusion aux voies impénétrables du Seigneur ? Par quel autre

moyen Fat aurait-il pu établir un lien avec Léon Stone ? Seul un acte désespéré, tel qu'une tentative de suicide, une tentative réellement risquée, pouvait obtenir ce résultat. Fat devait mourir, ou presque mourir, afin d'être guéri. Ou presque guéri.

Je me demande où exerce Léon Stone, aujourd'hui. Je m'interroge sur son pourcentage de guérisons. Je me demande comment il a acquis ses facultés paranormales. Je me pose beaucoup de questions. L'événement le plus grave de la vie de Fat – le départ de Beth avec Christopher, la tentative de suicide – avait entraîné un nombre incalculable de conséquences bénéfiques. Si l'on veut porter un jugement sur une série d'événements en considérant le résultat final, Fat venait de vivre la meilleure période de son existence ; il quittait l'aile nord aussi solide qu'il pourrait jamais l'être. Après tout, nul homme ne possède une force infinie ; pour chaque créature qui court, vole, sautille ou rampe, il y a au bout du chemin une Némésis qu'elle ne pourra contourner, et qui finira par lui faire son affaire. Or, le docteur Stone avait ajouté l'élément qui manquait à Fat, l'élément confisqué, de manière à demi délibérée, par Gloria Knudson, qui voulait entraîner avec elle autant de gens qu'elle le pourrait : cet élément était la confiance en soi. « C'est vous le spécialiste », avait dit Stone, et c'était suffisant.

J'ai toujours dit qu'à chaque individu correspondait une phrase – une série de mots – capable de le détruire. Quand Fat m'a parlé de Léon Stone, j'ai compris (et cela venait des années après mon premier éclair de compréhension) qu'il existe une autre phrase, une autre chaîne de mots, qui guérit l'individu. Si vous avez de la veine, vous entendrez cette seconde phrase, mais de toute façon, vous pourrez être certain que vous aurez eu droit à la première : c'est comme ça que ça marche. De leur propre initiative et sans aucun entraînement, les gens sont capables de vous servir la phrase mortelle, mais pour pouvoir sortir la seconde, il faut s'exercer. Stéphanie n'était pas passée loin du but lorsqu'elle avait façonné le petit vase de céramique Oh Ho pour l'offrir à Fat en gage d'amour, un amour qu'elle n'était pas équipée pour exprimer verbalement.

Comment, lorsque Stone donna à Fat la transcription du codex de Nag Hammâdi, comment avait-il fait pour connaître le sens particulier des mots *pot* ou *potier* aux yeux de Fat ? Pour le savoir, il

lui aurait fallu être télépathe. Moi, je n'ai pas de théorie. Inutile de dire que Fat en a une. Il croit que, tout comme Debbie, le docteur Stone est une micro-forme de Dieu. Voilà pourquoi je dis que Fat est presque guéri, et non qu'il est guéri.

Toutefois, tant qu'il voyait dans les êtres bienfaisants des microformes de Dieu, Fat restait du moins en contact avec un dieu charitable, pas avec un dieu aveugle, cruel ou malfaisant. Ce point devrait être pris en considération. Fat tenait Dieu en haute estime. Si le Logos était rationnel, et que le Logos fût l'équivalent de Dieu, alors il fallait bien que Dieu fût rationnel. D'où l'importance de l'énoncé du quatrième Évangile concernant l'identité du Logos : *Kai theos en ho logos*, c'est-à-dire : « Et le verbe était Dieu. » Jésus déclare dans le Nouveau Testament que nul à part lui n'a vu Dieu ; lui, Jésus-Christ, le Logos du quatrième Évangile. Si la chose est juste, Fat a connu le Logos. Mais le Logos est Dieu ; éprouver le Christ, c'est donc éprouver Dieu. Plus importante, peut-être, est l'affirmation qui figure dans un livre du Nouveau Testament que la plupart des gens ne lisent pas ; on lit les Évangiles et les Épîtres de Paul, mais qui va lire la première Épître de Jean ?

Mes bien-aimés,

dès à présent nous sommes enfants de Dieu,

mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté.

Nous savons que, lorsqu'il paraîtra,

nous lui serons semblables, puisque nous le verrons tel qu'il est.

I JEAN 3,2

On peut soutenir l'argument selon lequel c'est là la déclaration la plus importante du Nouveau Testament ; c'en est à coup sûr la déclaration-généralement-mal-connue la plus importante.

Nous lui serons semblables. Cela signifie que l'homme et Dieu sont isomorphes. *Nous le verrons tel qu'il est.* Il y aura théophanie, au moins pour certains. Fat pouvait fonder toute l'argumentation en faveur de la réalité de sa rencontre sur ce seul passage. Il pouvait soutenir que sa rencontre avec Dieu ne faisait qu'accomplir ce qui

était annoncé dans I Jean 3,2 – selon la notation adoptée par les spécialistes de la Bible, une sorte de code qu'ils peuvent déchiffrer instantanément, aussi énigmatique qu'il paraisse au premier regard. Bizarrement, ce passage rejoint la transcription du codex de Nag Hammâdi que le docteur Stone confia à Fat le jour de sa sortie de l'aile nord. L'homme et le vrai Dieu sont identiques – comme le sont le Logos et le vrai Dieu – mais un démiurge aveugle et dément ainsi que le monde tordu qu'il a créé séparent l'homme de Dieu. Que le démiurge aveugle s'imagine sincèrement être le vrai Dieu ne fait que dévoiler l'étendue de sa forclusion. Cela se rattache au gnosticisme. Chez les gnostiques, l'homme se range au côté de Dieu *contre* le monde et le démiurge (qui sont tous les deux fous, qu'ils s'en rendent compte ou non). La question de Fat, « l'univers est-il irrationnel, et s'il l'est, est-ce parce qu'un esprit irrationnel le gouverne ? » reçoit la réponse suivante, *via* le docteur Stone : « Oui, l'univers est irrationnel ; l'esprit qui le gouverne est irrationnel, mais au-dessus du démiurge et de sa création, il y a un autre dieu, le vrai Dieu, qui, lui, n'est pas irrationnel ; de plus, ce vrai Dieu a déjoué les puissances du monde et s'est aventuré jusqu'à nous afin de nous aider, et nous le connaissons en tant que Logos » – c'est-à-dire, selon Fat, en tant qu'information vivante.

Peut-être Fat a-t-il entrevu un mystère de taille lorsqu'il a défini le Logos comme information vivante. Et peut-être que non. Difficile d'avancer des preuves dans ces domaines. Vers qui se tourner ? Fat, par bonheur, s'était tourné vers Léon Stone. Il aurait pu interroger un membre du personnel, auquel cas il serait toujours dans l'aile nord à boire du café, à lire et à se balader avec Doug.

Avant toute chose, et cet aspect éclipsait n'importe quelle autre qualité ou finalité de sa rencontre, Fat avait été témoin de *l'invasion de ce monde-ci* par une puissance bénéfique : la puissance bénéfique, quelle qu'elle fût, avait *envahi* ce monde, tel un champion qui entre en lice. La chose le terrifiait mais faisait aussi monter en lui une bouffée de joie car il comprenait ce que cela voulait dire. Les secours étaient arrivés.

Peut-être l'univers était-il irrationnel, mais un élément rationnel venait de s'y introduire par effraction, tel le voleur qui vient nuitamment alors que la maisonnée est endormie, choisissant

un lieu et une heure qu'on ne prévoyait pas. Fat avait perçu l'Ineffable, non parce qu'il était quelqu'un de spécial, mais parce que l'Ineffable voulait que ce fût lui qui le perçût.

D'ordinaire, l'Ineffable ne quittait pas son camouflage. D'ordinaire, lorsqu'il se manifestait, nul ne pouvait le reconnaître depuis la base – la prise de terre, selon l'expression très appropriée de Fat. Il avait un nom pour ce phénomène.

Zebra. Parce que ça se confond. Le terme qui convient est celui de mimétisme. Un autre, celui de *mimicry*¹⁹ : l'homomorphie. Certains insectes ont ce comportement ; ils imitent des formes du milieu environnant : tantôt d'autres insectes – venimeux –, tantôt des brindilles, etc. Biologistes et naturalistes ont spéculé sur l'existence de formes de *mimicry* plus évoluées, dans la mesure où les formes inférieures – c'est-à-dire celles qui trompent ceux qu'elles doivent tromper mais pas nous – se rencontrent partout à travers le monde.

Et s'il existait une forme élevée de *mimicry* intelligente – une forme tellement élevée qu'aucun humain (ou seulement quelques humains) ne l'aurait détectée ? Et si cette forme ne pouvait être découverte que *si elle le voulait* ? Ce qui revient à ne pas être découverte, puisque dans cette hypothèse, elle aurait quitté son camouflage afin de se dévoiler. « Se dévoiler » pourrait bien ici avoir la même valeur que « théophanie ». L'être humain étonné dirait, j'ai vu Dieu, alors qu'en réalité il n'aurait vu qu'une forme de vie ultra-terrestre extrêmement évoluée, une V.U.E., ou une forme de vie extraterrestre évoluée, une V.E.E., venue là à une époque quelconque du passé et qui aurait, pour reprendre les conjectures de Fat, sommeillé pendant près de deux mille ans à l'état germinatif, en tant qu'information vivante dans les manuscrits de Nag Hammâdi, ce qui expliquerait que les rapports concernant son existence se soient brutalement interrompus vers l'an 70 de notre ère.

Fragment 33 du journal de Fat (c'est-à-dire de son exégèse) :

Cette solitude – cette angoisse de l'Esprit dépossédé – est

19 Nous conservons le terme anglais, suivant l'exemple de Roger Caillois, qui fournit de belles analyses du comportement mimétique dans *Les Jeux et les hommes* et *Le Mythe et l'homme* (N.d.T.).

éprouvée par chaque élément constitutif de l'univers. Or tout ce qui constitue l'univers est vivant. Ce pourquoi les penseurs grecs primitifs étaient des hylozoïstes.

L'hylozoïsme professe que dans l'univers, toute matière est vivante ; cela se rapproche de l'intuition centrale du panpsychisme selon laquelle tout est vivant et possède une nature psychique, une âme. Le panpsychisme et l'hylozoïsme se répartissent en deux écoles de pensée :

1) Toute matière est par soi vivante.

2) Tout participe d'une entité unitive ; l'univers est un et vivant, il y a une âme du monde.

Fat avait trouvé une sorte de solution intermédiaire. L'univers consiste en une vaste entité irrationnelle *au sein de laquelle* a fait irruption une forme de vie supérieure qui, aussi longtemps qu'elle désire demeurer inaperçue (de nous), se dissimule par le moyen d'une *mimicry* sophistiquée. Elle imite les objets et les enchaînements de la causalité (c'est ce que soutient Fat) ; pas seulement les objets, mais ce qu'ils produisent. Vous aurez compris à la lecture que le concept recouvert par le terme de Zebra possédait dans l'esprit de Fat une certaine ampleur.

Au bout d'un an d'analyse de sa rencontre avec Zebra ou Dieu ou le Logos, peu importe, Fat parvint d'abord à la conclusion que « ça » avait envahi notre univers ; un an plus tard, il se rendit compte que « ça » consommait – c'est-à-dire dévorait – notre univers. Zebra accomplissait cela par un processus très proche de la transsubstantiation : le miracle de la communion sous les deux espèces, le pain et le vin, dont toute la substance devient invisiblement le corps et le sang du Christ.

Au lieu de voir la chose s'accomplir à l'église, Fat l'avait vue dans le monde extérieur ; et il ne s'agissait pas d'une microforme du phénomène, mais d'une macro-forme, autrement dit, manifestée à une échelle si vaste qu'il ne pouvait en évaluer les limites. Peut-être l'univers entier est-il en train de subir un processus qui le change en Notre-Seigneur. Et ce processus n'apporte pas seulement la conscience, mais aussi la raison. Une véritable bénédiction aux yeux de Fat. Il n'avait que trop longtemps enduré la folie, en lui-même et hors de lui-même. Rien ne pouvait lui apporter plus grande

satisfaction.

S'il y avait psychose chez Fat, vous avouerez que c'est une psychose d'une bien étrange espèce, qui vous amène à croire que vous avez assisté à une irruption du rationnel au sein de l'irrationnel. Comment la traite-t-on ? On renvoie le malade à la case de départ ? Dans ce cas, on le coupe du rationnel. Sur le plan thérapeutique, cela n'a pas de sens ; c'est comme un oxymoron, le rapprochement de deux antonymes.

Mais un problème sémantique encore plus fondamental apparaît à ce point. Supposons que je dise à Fat, ou que Kevin dise à Fat : « Tu n'as pas connu Dieu. Tu as simplement perçu quelque chose qui possédait les qualités, les aspects, la nature, les pouvoirs, la sagesse et la bonté de Dieu. » Voilà qui rappelle la plaisanterie sur la tendance germanique aux doubles abstractions ; un spécialiste allemand de la littérature anglaise déclare : « *Hamlet* n'a pas été écrit par Shakespeare ; Hamlet a seulement été écrit par un homme nommé Shakespeare. » En anglais, c'est une distinction purement verbale et dépourvue de sens, mais la langue allemande saura exprimer la différence (ce qui rend compte de certaines particularités de l'esprit allemand).

« J'ai vu Dieu », déclare Fat, à quoi Kevin et moi et Sherri, nous répliquons : « Non, tu as vu quelque chose *comme* Dieu. Exactement comme Dieu. » Et sur ces mots, nous partons sans attendre la réponse, tel Pilate, en se moquant : « Qu'est-ce que la vérité ? »

Zebra a fait irruption dans notre univers et dirigé faisceau après faisceau de lumière colorée et chargée d'informations vers le cerveau de Fat, traversant son crâne, l'aveuglant, lui faisant perdre la boule, l'éblouissant et l'étourdissant, mais lui communiquant dans le même temps un savoir qui défie la description. Pour commencer, ça avait sauvé la vie de Christopher.

Pour être plus exact, Zebra n'a pas fait irruption afin de décocher cette information ; il avait déjà en un point du passé ouvert sa brèche. Il s'est plutôt avancé en quittant son camouflage ; il s'est dévoilé comme branché sur la terre et a mitraillé de l'information à une cadence que nos calculs ne nous permettent pas de mesurer ; Fat en a pris des bibliothèques entières en l'espace de

quelques nanosecondes. Et cela s'est poursuivi pendant huit heures de temps réel écoulé. Huit heures en T.R.E., cela fait beaucoup de nanosecondes. À une vitesse éclair, on peut stocker dans l'hémisphère droit du cerveau une quantité colossale de données détaillées.

Paul de Tarse vécut une expérience similaire. Il y a longtemps. Pour une bonne part, il refusa d'en discuter. Selon ses propres dires, une grande quantité de l'information qui le frappa à la tête – pile entre les deux yeux, sur le chemin de Damas – mourut informulée en même temps que lui. Le chaos règne dans l'univers, mais saint Paul savait à qui il avait eu affaire. Il en a parlé : Zebra aussi s'est fait connaître de Fat. Il s'est présenté comme « sainte Sophia », désignation peu familière à Fat. « Sainte Sophia » est une hypostase inhabituelle du Christ.

Les hommes et le monde sont l'un pour l'autre des produits toxiques. Mais Dieu – le vrai Dieu – a pénétré ceci comme cela, le monde comme l'homme, et il remet les choses en perspective. Or ce Dieu, le Dieu venu d'en dehors, se heurte à une opposition féroce. Les impostures – les tromperies de la folie – sont légion et prennent le masque de ce qui est leur inverse, vu dans un miroir : le masque de la raison. Cependant, les masques s'usent et la folie se montre. C'est quelque chose de moche.

Le remède est là, mais le mal aussi. Ainsi que Fat le répète de manière obsessionnelle, « l'Empire n'a jamais pris fin ». En une réponse saisissante à la crise, le vrai Dieu imite l'univers, la région même qu'il a envahie ; il prend l'apparence des bouts de bois et des arbres, des boîtes de bière dans les caniveaux – il se donne comme camelote mise au rebut, bricoles auxquelles on ne prête plus attention. Le vrai Dieu rôde, il prend littéralement la réalité en embuscade – et nous par la même occasion. En vérité, ce Dieu qui joue les antidotes nous agresse et nous blesse. Fat peut en témoigner, se faire piéger par le Dieu vivant est une expérience épouvantable. Aussi disons-nous que le vrai Dieu aime à se dissimuler. Deux mille cinq cents années se sont écoulées depuis qu'Héraclite a écrit « Une harmonie invisible est supérieure à l'harmonie visible » et « La nature aime à se cacher ».

Ainsi, le rationnel comme semence repose secrètement au sein

de la masse de l'irrationnel. Mais quelle fin sert la masse de l'irrationnel ? Demandez-vous un peu ce que la mort de Gloria lui a rapporté – en considérant non Gloria elle-même, mais ceux qui l'ont aimée. Leur amour, elle l'a payé de retour – eh bien, avec quoi ? De la méchanceté ? Pas prouvé. De la haine ? Pas prouvé. De l'irrationnel ? Oui, ça, c'est prouvé. Si l'on envisage l'effet produit sur ses amis – par exemple sur Fat – le geste ne servait aucune finalité intelligible, et pourtant finalité il y avait : une finalité sans fin, si vous pouvez concevoir pareille chose. Son mobile était : pas de mobile. C'est de nihilisme qu'on est en train de causer. Au-dessous de tout le reste, au-dessous de la mort elle-même et du vouloir mourir, il y a autre chose et cet autre chose est le rien. L'assise du réel est l'irréal ; l'univers est irrationnel parce qu'il est bâti, non sur de simples sables mouvants, mais sur ce qui n'est pas.

Fat serait bien avancé de connaître ceci : le *pourquoi* du geste de Gloria qui l'entraînait – ou du moins, qui faisait de son mieux pour cela – dans sa chute. « Garce », aurait-il pu dire s'il avait eu la possibilité de lui mettre la main dessus. « Dis-moi simplement pourquoi ; pourquoi, putain de merde, pourquoi ? » Et la voix caverneuse de l'univers aurait répondu : « Homme, mes voies sont impénétrables. » Ce qui revient à dire : « Mes voies, comme celles de ceux qui m'habitent, sont absurdes. »

Heureusement, à ce moment-là, au moment de sa sortie de l'aile nord, les mauvaises nouvelles en réserve pour Fat n'avaient pas encore atteint leur destinataire. Il ne pouvait pas revenir à Beth, alors vers qui pouvait-il se tourner, quand il se retrouva dehors ? Un fait restait présent à son esprit : pendant son séjour dans l'aile nord, Sherri, qui était en période de rémission de son cancer, lui avait fidèlement rendu visite. Son image, fixée dans le cerveau de Fat, avait amené ce dernier à croire que s'il lui restait une amie au monde, c'était Sherri Solvig. Le plan avait fulguré dans sa tête à la façon d'une étoile : il allait vivre avec Sherri et soutenir son moral pendant sa période de rémission, et si cette période venait à s'achever, il s'occuperait d'elle tout comme elle s'était occupée de lui pendant son séjour à l'hôpital.

Le docteur Stone n'avait aucunement guéri Fat, comme on vit plus tard, quand la force qui le poussait fut révélée aux yeux de tous.

Fat avait la mort pour cible, une cible qu'il sut cette fois ajuster avec plus d'adresse et de rapidité que jamais auparavant. Il était devenu un professionnel de la recherche de la souffrance ; il avait appris les règles et savait comment ça se joue. Ce que Fat recherchait dans sa démence – une démence acquise dans un univers de dément, qualifié comme tel dans l'analyse de Fat lui-même –, c'était d'être entraîné avec, et par, quelqu'un qui cherchait à mourir. En épluchant son carnet d'adresses, il n'aurait pas pu tirer un meilleur numéro que celui de Sherri. « Bien joué, Fat », voilà ce que je lui aurais dit si j'avais su ce qu'il envisageait pour son avenir, durant son séjour dans l'aile nord. « Cette fois, tu as vraiment décroché la timbale. » Je connaissais Sherri ; je savais qu'elle passait son temps à trouver un moyen de perdre le bénéfice de sa rémission. Je le savais parce qu'elle ne cessait de diriger sa haine et sa fureur contre les médecins qui l'avaient sauvée. Mais j'ignorais ce que Fat avait projeté. Il gardait le secret, même avec Sherri. Je vais l'aider, voilà ce que Fat se disait au plus profond de son cerveau cramé. Je vais aider Sherri à conserver sa santé, mais si elle rechute, et quand cela se produira, je serai là, à son côté, prêt à faire n'importe quoi pour elle.

Son erreur, une fois décomposée, se résumait à ceci : Sherri ne comptait pas simplement retomber malade ; tout comme Gloria, elle se proposait d'entraîner le plus de gens possible avec elle – en proportion directe de l'amour qu'ils lui vouaient. Or Fat l'aimait, et pire encore, il éprouvait de la gratitude à son égard. Avec une telle argile, Sherri pourrait, sur le tour faussé qui lui tenait lieu de cervelle, façonner une poterie qui détruirait ce que Léon Stone avait accompli, ce que Stéphanie avait accompli, ce que Dieu avait accompli. Le corps débile de Sherri abritait une force plus considérable que celle de toutes ces autres entités réunies, y compris le Dieu vivant.

Fat avait décidé de se lier à l'Antéchrist. Et ce, pour le plus noble des mobiles : par amour, par reconnaissance, par désir d'aider son amie.

Exactement ce dont les puissances infernales se repaissent : les meilleurs instincts de l'homme.

Sherri Solvig était pauvre et vivait dans une petite piaule minable, sans cuisine ; elle devait utiliser son lavabo pour faire la vaisselle. Le plafond s'ornait d'une vaste tache d'humidité, causée par les toilettes de l'étage du dessus, qui débordaient. Fat avait rendu visite à Sherri une ou deux fois et connaissait l'endroit, il le trouvait déprimant. Il lui semblait que si Sherri déménageait pour s'installer dans un appartement agréable et moderne, elle reprendrait le dessus.

Naturellement, l'idée que Sherri pût rechercher ce genre de séjour n'avait jamais effleuré l'esprit de Fat. L'environnement sordide de Sherri constituait un résultat, et non une cause, de son mal ; elle était capable de recréer ces conditions partout où elle allait – cela, Fat finit par le découvrir.

Mais à l'époque dont nous parlons, Fat s'était transformé, au physique et au mental, en usine à B.A. pour le bénéfice de celle qui, la première, lui avait rendu visite au service de réanimation cardiaque, puis, plus tard, à l'aile nord. Sherri possédait des documents officiels qui certifiaient son appartenance à la communauté chrétienne. Elle communiait deux fois par semaine, et un jour ou l'autre elle prendrait le voile. De plus, elle appelait le prêtre de sa paroisse par son prénom. Dans le genre pieux, on ne peut pas faire mieux.

À plusieurs reprises, Fat avait raconté à Sherri sa rencontre avec Dieu. Ça ne l'avait pas impressionnée : Sherri Solvig pensait qu'on ne peut rencontrer Dieu que par des voies appropriées. Pour sa part, elle avait accès à de telles voies en la personne de son prêtre, Larry.

Un jour, Fat avait lu à Sherri un texte de l'*Encyclopedia Britannica* sur le « thème du secret » chez saint Luc et saint Matthieu : l'idée selon laquelle le Christ voilait son enseignement sous forme de paraboles afin que la multitude – c'est-à-dire le grand nombre des profanes – ne le comprît pas et ne pût obtenir le salut. Selon cette vision, ou ce thème, le Christ réservait le salut au petit troupeau des fidèles. L'*Encyclopedia Britannica* abordait franchement le problème.

« C'est des conneries, fit Sherri.

— Tu veux dire que l'encyclopédie se trompe, demanda Fat, ou que la Bible se trompe ? L'encyclopédie ne fait que...

— Ce n'est pas ce que dit la Bible », affirma Sherri, qui était toujours plongée dans les Écritures, ou du moins en conservait toujours un exemplaire avec elle.

Il fallut des heures à Fat pour retrouver la citation de saint Luc, mais il put finalement la mettre sous les yeux de Sherri :

« Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. Il dit : “À vous il est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu ; mais pour les autres, c'est en paraboles, pour qu'ils voient sans voir et qu'ils entendent sans comprendre” »

LUC, 8, 9-10

« Je demanderai à Larry s'il s'agit d'une des parties altérées de la Bible », dit Sherri.

Écœuré, Fat répliqua avec emportement : « Pourquoi est-ce que tu ne découpes pas tous les passages de la Bible avec lesquels tu es d'accord pour les coller ensemble ? Comme ça, tu n'auras plus à t'occuper du reste.

— Ne sois pas cassant », fit Sherri, qui pendait des vêtements dans son petit placard.

En dépit de tout, Fat s'imaginait que Sherri et lui partageaient une certitude fondamentale : Dieu existait, ils en convenaient tous les deux ; le Christ était mort pour le salut de l'homme ; les gens qui n'acceptaient pas cette croyance ne savaient pas de quoi il retournait. Il avait pour sa part confié à Sherri qu'il avait vu Dieu, nouvelle qui fut accueillie avec le plus grand flegme (elle était en train de repasser à ce moment-là).

« C'est ce qu'on appelle une théophanie, commenta Fat. Ou une épiphanie.

— L'épiphanie », fit Sherri en réglant l'allure de son discours sur celle de son repassage, « est une fête célébrée le 6 janvier en souvenir du baptême du Christ. J'y assiste toujours. Pourquoi n'y vas-tu pas ? C'est un très beau service. Tiens, j'ai entendu cette blague... » Et elle continuait de radoter de sa voix monocorde. Fat n'en croyait pas ses oreilles. Il décida de changer de sujet ; Sherri, de

son côté, s'était lancée dans un récit de la fois où Larry – le père Minier, pour Fat – avait renversé du vin de messe dans le décolleté profond d'une communianta agenouillée.

« Crois-tu que saint Jean-Baptiste ait été un Essénien ? » demanda Fat.

En aucune circonstance Sherri Solvig n'avait voulu admettre qu'elle ne connaissait pas la réponse à une question de théologie. « Je demanderai à Larry » constituait dans sa bouche la formule la plus proche d'un tel aveu. Et voici qu'elle expliquait posément à Fat : « Jean-Baptiste était Élie, de retour sur terre avant la venue du Christ. On a posé la question au Christ et il a répondu que Jean-Baptiste était Élie, qui leur avait été promis.

— Mais c'était un Essénien. »

Sherri interrompit un moment son repassage pour demander : « Est-ce que les Esséniens ne vivaient pas près de la mer Morte ?

— Oui, à Khirbet Qumrān.

— Ton copain l'évêque Pike n'est pas mort dans ce coin-là ? »

Fat avait connu Jim Pike et s'en vantait volontiers à la première occasion. « Oui. Jim et sa femme sont partis dans le désert de la mer Morte en Ford Cortina. Ils avaient deux bouteilles de Coca en tout et pour tout.

— Tu me l'as déjà raconté. » Sherri reprit son repassage.

« Ce que je n'ai jamais pu comprendre, poursuivit Fat, c'est pourquoi ils n'ont pas bu l'eau du radiateur. C'est ce qu'on fait quand on se retrouve en panne dans le désert. » Pendant des années, Fat avait ressassé ses réflexions sur la mort de Jim Pike, qu'il voyait liée de quelque manière aux assassinats des Kennedy et de Martin Luther King. Naturellement, il ne possédait pas le soupçon d'un commencement de preuve à l'appui de sa thèse.

« Peut-être avaient-ils de l'antigel dans leur radiateur, suggéra Sherri.

— Dans le désert de la mer Morte ? »

Sherri enchaîna. « J'ai des ennuis avec ma voiture. Le type de la station Exxon sur la Dix-Septième Rue dit que les platines ont du jeu. C'est grave ? »

Fat n'avait aucune envie de discuter du vieux tas de ferraille de

Sherri. Il aurait préféré continuer de se répandre à propos de Jim Pike et se contenta de laisser tomber : « Je n'en sais rien. » Il chercha à ramener la conversation sur la mort étrange de son ami, mais sans y parvenir.

« Foutue bagnole, dit Sherri.

— Ça ne t'a rien coûté. Le mec t'en a fait cadeau.

— “Rien coûté ?” Il s'est conduit comme si j'étais sa chose, parce qu'il m'avait filé cette saleté de voiture.

— Rappelle-moi de ne jamais t'en offrir une. ».

Ce jour-là, il disposait de tous les indices. Si on faisait quelque chose pour Sherri, elle se croyait obligée à une reconnaissance qu'elle n'éprouvait pas et elle ressentait cette situation comme un fardeau, une contrainte qu'elle méprisait. Mais Fat avait une justification toute prête et commençait déjà de l'utiliser. Il ne rendait pas service à Sherri en escomptant une quelconque réciprocité. Il n'espérait pas de reconnaissance, donc, s'il n'en obtenait pas, il n'y trouvait rien à redire.

La chose qui lui échappait était qu'au-delà de l'absence de gratitude (psychologiquement, il se sentait armé pour l'accepter), c'était purement et simplement de la malveillance qui se faisait jour. Fat s'en était rendu compte mais avait mis cela sur le compte de la nervosité ou d'une forme d'impatience. Il ne parvenait pas à croire que quelqu'un soit capable de répondre à l'aide qu'on lui apportait par de la méchanceté. En conséquence, il ne tenait pas compte du témoignage de ses sens.

Un jour, lors d'une conférence que je prononçais à l'université de Fullerton, en Californie, un étudiant m'a demandé de donner une définition simple et brève de la réalité. J'ai réfléchi un moment et je lui ai répondu : « La réalité, c'est ce qui refuse de disparaître quand on cesse d'y croire. »

Fat ne croyait pas que Sherri puisse payer l'aide qu'on lui apportait avec de la malveillance. Mais qu'il n'y croie pas ne changeait rien à l'affaire. La réaction de Sherri entraînait donc dans le cadre de ce qu'on appelle la « réalité ». Que cela lui plaise ou non, il faudrait bien qu'un jour Fat regarde les choses en face, ou alors qu'il arrête de fréquenter Sherri.

L'une des raisons du départ de Beth venait des visites que Fat rendait à Sherri, dans sa piaule minable de Santa Ana. Fat avait réussi à se convaincre qu'il agissait par charité. La vérité est qu'il bandait pour elle, parce que Beth avait perdu tout intérêt pour lui sur le plan sexuel et qu'il était, selon l'expression consacrée, au régime sec. Par bien des aspects, Sherri lui paraissait jolie ; d'ailleurs elle l'était, aucun d'entre nous ne le niait. Pendant sa chimiothérapie, elle portait une perruque. Fat s'était laissé avoir par la perruque et complimentait souvent Sherri sur ses cheveux, ce qui avait le don de l'amuser. Nous, on trouvait ça malsain, chez l'un comme chez l'autre.

Dans son étude sur la forme que revêt le masochisme chez l'homme moderne, Theodor Reik avance une vue intéressante. Le masochisme est plus répandu que nous ne l'imaginons car il prend une forme atténuée. La dynamique de base est la suivante : le sujet perçoit quelque chose de mauvais dont la venue est inévitable. Il ne peut rien faire afin d'interrompre le processus ; il est réduit à l'impuissance. Le sentiment de son impuissance engendre chez lui le besoin d'exercer quelque contrôle sur cette souffrance imminente – n'importe quelle forme de contrôle fera l'affaire. C'est logique : le sentiment subjectif de sa propre impuissance est plus douloureux que la souffrance à venir. Aussi le sujet a-t-il recours, pour se rendre maître de la situation, à la seule voie qui lui reste ouverte : il concourt à hâter la venue de ce malheur prochain. Cette activité encourage chez lui l'impression erronée qu'il aime la souffrance. Il n'en est rien. La vérité est simplement qu'il ne peut plus supporter sa propre impuissance, ou son impuissance supposée. Mais le mécanisme par lequel il acquiert la maîtrise de cette souffrance de toute façon inévitable l'amène automatiquement à devenir anhédoniste (c'est-à-dire à ne plus pouvoir ou à ne plus vouloir éprouver le plaisir). L'anhédonie s'installe sournoisement et en vient, au fil des années, à dominer le sujet. Ainsi apprend-il, par exemple, à différer la gratification – c'est là une étape du triste processus de l'anhédonie. En apprenant à retarder la gratification, il éprouve un sentiment de maîtrise de soi ; il est devenu stoïque, discipliné ; il ne cède pas à la pulsion. Il possède la maîtrise. Maîtrise de soi quant à ses pulsions, maîtrise de la situation extérieure. Il est un sujet qui se maîtrise et qui maîtrise. Bientôt, il a

étendu le processus et exerce sa maîtrise sur d'autres sujets, car cela fait partie de sa situation. Il devient un manipulateur. Naturellement, il n'est pas conscient de la chose ; il ne s'agit pour lui que d'atténuer le sentiment de son impuissance. Mais la tâche qu'il s'est ainsi fixée le conduit à asservir insidieusement la liberté d'autrui. Pourtant, il n'en retire aucun plaisir, aucun gain positif sur le plan psychologique ; tous ses gains à lui sont fondamentalement négatifs.

Sherri Solvig avait eu un cancer, le cancer de la lymphe, mais grâce aux efforts valeureux de ses médecins, elle connaissait une période de rémission. Toutefois, elle conservait, encodée dans les bandes de son cerveau, cette information : la rémission, pour les malades atteints d'un lymphosarcome, n'est pas définitive. Ils ne sont pas guéris ; leur mal est passé mystérieusement du plan concret à une sorte de plan métaphysique, il est dans les limbes. Il est là sans être là. Aussi, malgré la bonne santé dont elle jouissait pour l'instant, Sherri savait qu'une horloge tictaquait en elle et que lorsque l'heure sonnerait, elle mourrait. On ne pouvait rien y faire, si ce n'est lui obtenir dans la fièvre une seconde rémission. Et quand bien même on y parviendrait, la même logique, le même processus inexorable voulaient que cette nouvelle rémission s'achevât un jour.

Le temps tenait absolument Sherri en son pouvoir. Et le temps ne lui réservait qu'une issue : la phase terminale du cancer. Telle est la formule par laquelle son esprit exprimait la situation ; telle était sa conclusion, et rien n'y ferait, ni sa bonne santé, ni les chances qui pourraient s'offrir à elle : cette constante demeurerait. Un cancéreux en rémission ne représente donc qu'une accélération de la condition humaine en général : au bout du compte, on va mourir.

Au fond d'elle-même, Sherri ne cessait de penser à la mort. Tout le reste, êtres, objets et phénomènes, se trouvait réduit à l'état de silhouette. Pis encore, en observant les autres, c'est l'injustice de l'univers qu'elle contemplait. Ils n'avaient pas le cancer. Sur le plan psychologique, cela signifiait qu'ils étaient immortels. C'était déloyal. Tout le monde avait conspiré à lui confisquer sa jeunesse, son bonheur et finalement sa vie ; au lieu de cela, on s'était acharné de toute part à la charger d'une infinie souffrance, et l'on s'en réjouissait probablement en secret. « Se réjouir *de* quelque chose »

et simplement « s'amuser », cela participait de la même ignominie. Sherri avait donc quelques raisons de souhaiter que le monde entier aille se faire pendre.

Bien sûr, elle n'en parlait pas tout haut. Mais elle le vivait. Son cancer l'avait rendue totalement anhédoniste. La logique aurait voulu que Sherri tire de l'existence chaque minute possible de plaisir pendant sa rémission, mais l'esprit, ainsi que Fat l'avait découvert, ne fonctionne pas logiquement. Sherri passait son temps à anticiper la fin de sa rémission.

De ce point de vue, elle ne différait pas une quelconque gratification : elle profitait dès à présent du retour de son lymphosarcome.

Fat ne parvenait pas à démêler un processus mental de cette complexité. Il ne voyait qu'une jeune femme qui avait beaucoup souffert et à qui l'on avait refilé de mauvaises cartes. Il se disait qu'il pouvait lui améliorer l'existence. C'était une bonne action. Il l'aimerait, il s'aimerait lui-même et Dieu les aimerait tous les deux. Fat voyait l'amour, Sherri voyait une souffrance et une mort imminentes face auxquelles elle restait désarmée. Deux univers aussi différents ne peuvent se rencontrer.

Pour nous résumer (comme dirait Fat), le masochiste moderne n'aime pas la douleur ; c'est juste qu'il ne supporte pas de demeurer impuissant. Ainsi que l'ont souligné certains philosophes et certains psychologues, l'expression « aimer la douleur » comporte une contradiction sémantique. La « douleur » est quelque chose qui est ressenti comme pénible. « Pénible » décrit une chose que l'on ne désire pas. Essayez de trouver d'autres définitions et voyez où ça vous mène. « Aimer la douleur » signifie « aimer ce qu'on trouve pénible ». Reik avait mis le doigt dessus ; il avait déchiffré la véritable dynamique du masochisme dans sa forme moderne et atténuée... et il la voyait se déployer chez la plupart d'entre nous, sous une forme ou sous une autre et à des degrés divers. Elle était devenue omniprésente.

On ne pouvait pas de bonne foi accuser Sherri d'aimer son cancer. Ni même de le désirer. Mais elle avait la conviction que le cancer était enfoui quelque part dans le paquet de cartes posé

devant elle ; elle retournait une carte chaque jour, et chaque jour ce n'était pas le cancer. Mais si cette carte est dans le jeu et qu'on retourne les cartes une par une, on finira par la retourner, et alors terminé.

Aussi, sans que ce fût réellement sa faute, Sherri possédait-elle la préparation idéale afin de démolir Fat comme jamais de sa vie on ne l'avait démoli. La différence entre Gloria Knudson et Sherri était évidente ; Gloria voulait mourir pour des raisons purement imaginaires. Sherri allait mourir qu'elle le veuille ou non. Gloria avait la faculté d'arrêter l'évolution maligne de son jeu de mort dès l'instant où elle se trouverait dans la position d'esprit souhaitable : *pour Sherri, c'était impossible*. Tout se passait comme si, en s'écrasant sur le trottoir, devant l'immeuble Synanon d'Oakland, Gloria avait ressuscité après avoir doublé de taille et de force mentale. Pendant ce temps, le départ de Beth avec Christopher avait réduit Horselover Fat à la moitié de sa taille habituelle. Les cotes n'annonçaient pas un dénouement optimiste.

La véritable motivation à l'œuvre dans la tête de Fat, et qui expliquait son attirance envers Sherri, c'était le branchement sur la mort commencé avec Gloria. Mais comme il s'imaginait avoir été guéri par le docteur Stone, Fat naviguait à présent dans le monde avec un espoir renouvelé – il allait droit vers la folie et vers la mort ; il n'avait rien appris. Certes, on avait extrait la balle de son corps et la blessure s'était cicatrisée. Mais il était prêt à en recevoir une autre, il en *voulait* une autre. Il brûlait d'emménager avec Sherri et de la sauver.

Rappelez-vous, aider les gens était l'une des deux activités fondamentales que Fat s'était vu déconseiller il y a longtemps – aider les gens et se droguer. Il avait arrêté la dope, mais son énergie et son enthousiasme étaient désormais entièrement canalisés dans le but de sauver les gens.

Il aurait mieux fait de s'en tenir à la dope.

6

La machine à divorce recracha un Fat célibataire, libre d'aller de par le monde et de s'anéantir. Il ne se tenait plus d'impatience.

Parallèlement, grâce aux services psychiatriques d'Orange County, il était entré en thérapie. On lui avait assigné un thérapeute nommé Maurice. Maurice ne correspondait pas à l'image courante du thérapeute. Pendant les années soixante, il avait fait entrer des armes et de la drogue en Californie par le port de Long Beach, appartenu au S.N.C.C.²⁰ et au C.O.R.E.²¹ combattu les Syriens dans les rangs des commandos israéliens ; il mesurait un mètre quatre-vingt-sept et les muscles tendaient sa chemise au point d'en faire sauter les boutons ou presque. Comme Horselover Fat, il arborait une barbe noire et bouclée. Il se tenait généralement à l'autre bout de la pièce, face à Fat, et ne s'asseyait pas ; il engueulait Fat, ponctuant ses tirades d'« et je ne rigole pas ». Fat n'avait jamais pensé un seul instant que Maurice rigolait ; là n'était pas le problème.

Le scénario de la partie qu'ils disputaient consistait, du point de vue de Maurice, à rudoyer Fat jusqu'à le contraindre à jouir de l'existence au lieu de sauver les gens. Fat n'avait aucune idée de la jouissance ; il ne connaissait que le sens. Au début, Maurice lui fit

20 S.N.C.C. : Student Nonviolent Coordinating Committee (*N.d.T.*).

21 C.O.R.E. : Congress for Racial Equality. Deux des principales organisations qui luttèrent contre la discrimination raciale au cours de la période mentionnée (*N.d.T.*).

dresser par écrit la liste des dix choses qu'il voulait le plus.

Le terme « vouloir », comme dans « vouloir faire quelque chose », laissa Fat perplexe.

« Ce que je veux faire, dit-il, c'est aider Sherri. Pour qu'elle ne retombe pas malade.

— Tu penses que tu *devrais* l'aider, rugit Maurice. Ça fait de toi quelqu'un de bien, crois-tu. Rien ne fera jamais de toi quelqu'un de bien. Tu n'as aucune valeur aux yeux de qui que ce soit. »

Faiblement, Fat protesta que ce n'était pas le cas.

« Tu ne vaux rien, fit Maurice.

— Et toi, tu n'es qu'une merde », répliqua Fat, ce qui eut le don de faire sourire Maurice. Maurice commençait à obtenir des résultats.

« Écoute-moi, dit le psychiatre, et je ne rigole pas. Va fumer un joint et sauter une nana avec une paire de nibards comme ça, pas une qu'est en train de crever. Tu sais que Sherri est en train de crever, pas vrai ? Elle va mourir, et après, qu'est-ce que tu vas faire ? Retourner à Beth ? Elle a essayé de te tuer.

— Hein ?

— Bien sûr, qu'elle a essayé. Elle t'a piégé. Elle savait que tu tenterais de te foutre en l'air si elle partait avec ton gosse.

— Ben », laissa tomber Fat, non sans une certaine satisfaction ; voilà qui prouvait au moins qu'il n'était pas parano. Au fond de lui-même, il savait que Beth avait réglé sa tentative de suicide.

« Lorsque Sherri mourra, poursuivait Maurice, tu mourras aussi. Tu veux mourir ? Je peux t'arranger ça tout de suite. » Il consulta sa grosse montre-bracelet, qui indiquait tout y compris la position des étoiles. « Voyons voir. Il est deux heures et demie. Est-ce que six heures ce soir, ça t'irait ? »

Fat ne pouvait dire si Maurice parlait sérieusement. Mais il croyait que c'était, comme on dit, bien dans ses cordes.

« Écoute, dit le psychothérapeute, et je ne rigole pas. Il y a des façons plus simples, de mourir que celles que tu as été te dénicher. Tu fais ça à la dure. Ton scénario, c'est que Sherri meurt, et alors, tu as un autre prétexte pour mourir. Tu n'as pas besoin d'un prétexte — que ce soit ta femme qui parte en emmenant ton fils ou Sherri qui

clabote. C'est là que ce sera vraiment payant pour toi : quand Sherri sera crevée. Poussé par ton chagrin, par ton amour pour elle...»

Fat l'interrompit. « Mais qui dit que Sherri va mourir ? » Il était persuadé qu'il pourrait la sauver grâce à ses pouvoirs magiques ; c'était même le fondement de toute sa stratégie.

Maurice ne releva pas la question. Au lieu de cela, il demanda : « Pourquoi veux-tu mourir ?

— Mais je ne veux pas mourir », déclara Fat, qui en était sérieusement persuadé.

« Si Sherri n'avait pas le cancer, est-ce que tu aurais envie de te mettre avec elle ? » Maurice attendit mais aucune réponse ne vint — surtout parce que Fat dut bien s'avouer que non, il n'en aurait pas envie. « Pourquoi veux-tu mourir ? répéta le psychiatre.

— Ben », laissa tomber Fat, faute de mieux.

« Es-tu quelqu'un de mauvais ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un t'ordonne de mourir ? Une voix ? Quelqu'un qui émet des signaux « mourir » ?

— Non.

— Ta mère voulait-elle que tu meures ?

— C'est-à-dire que depuis que Gloria...

— Gloria, je l'emmerde. C'est qui, Gloria ? T'as même jamais couché avec. Tu la connaissais même pas. Tu te préparais déjà à mourir. Viens pas me sortir ces conneries. » Selon son habitude, Maurice s'était mis à hurler. « Si tu veux aider les gens, pointe-toi à L.A. et va donner un coup de main aux mecs du Foyer des travailleurs catholiques, ou file tout le blé que tu pourras à C.A.R.E.²². Pour ce qui est d'aider les gens, laisse faire les professionnels. Tu es en train de te mentir ; tu te mens quand tu te racontes que Gloria signifiait quelque chose pour toi, ou que l'autre, là — Sherri — ne va pas mourir. Bien sûr, qu'elle va mourir ! C'est pour ça que tu veux te mettre avec elle, pour être là quand elle claquera. Elle veut t'entraîner avec elle, et c'est aussi ce que tu veux

22 Coopérative for American Relief Everywhere. Équivalent du Secours populaire.

qu'elle fasse ; entre vous deux, c'est une collusion. Tous ceux qui entrent par cette porte ont envie de mourir. C'est ça, la maladie mentale. Tu savais pas ? Je te l'apprends. J'aimerais te tenir la tête sous l'eau jusqu'à ce que tu te débattes pour vivre. Si tu te débats pas, alors va te faire foutre. Je voudrais bien qu'on me laisse faire ça. Ta copine qu'a le cancer – elle l'a chopé exprès. Le cancer, c'est une défaillance volontaire du système immunitaire de l'organisme ; c'est l'individu qui débranche tout. À cause de la perte, de la perte d'un être cher. Tu vois comment ça se répand, la mort ? Tout le monde a des cellules cancéreuses qui se baladent dans le corps, mais le système immunitaire s'en charge.

— C'est vrai qu'un de ses amis est mort, reconnut Fat. Un épileptique, il a succombé à une attaque. Et sa mère est morte d'un cancer.

— Donc, Sherri s'est sentie coupable à cause de la mort de son ami et de celle de sa mère. Toi, tu te sens coupable parce que Gloria est morte. Prends la responsabilité de ta propre vie, histoire de changer. Ton boulot, c'est de te protéger toi-même.

— Mon boulot, c'est d'aider Sherri.

— Voyons ta liste. T'as intérêt à l'avoir, cette liste. »

Pendant qu'il présentait sa liste des dix choses qu'il voulait faire par-dessus tout, Fat se demanda silencieusement si Maurice n'avait pas quelques cases en moins. Enfin quoi, Sherri ne désirait pas mourir ; elle avait lutté avec courage et obstination ; elle n'avait pas seulement supporté le cancer, mais la chimiothérapie en plus.

« Tu veux te promener sur la plage de Santa Barbara, annonça Maurice, qui parcourait la liste. Ça figure en numéro un.

— Quelque chose à redire ? demanda Fat, sur la défensive.

— Non. Eh bien, alors ? Pourquoi n'y vas-tu pas ?

— Regarde le numéro deux. Il me faut une jolie fille avec moi.

— Prends Sherri.

— Elle...» Fat hésita. En réalité, il avait déjà proposé à Sherri d'aller passer un week-end à Santa Barbara avec lui, dans un des hôtels de luxe de la plage. Elle lui avait répondu que ses activités religieuses la prenaient trop.

« Elle ne veut pas y aller. » Maurice acheva la phrase à sa place.

« Elle est trop occupée. À quoi faire ?

— L'église. »

Ils échangèrent un regard.

« Elle ne vivra pas très différemment quand son cancer sera revenu, finit par dire Maurice. Est-ce qu'elle en parle, de son cancer ?

— Oui.

— Aux employés dans les magasins ? À tous les gens qu'elle rencontre ?

— Oui.

— Bon, alors sa vie sera différente ; on lui témoignera plus de sympathie. Elle s'en sortira mieux. »

Fat commença à parler avec difficulté. « Un jour, elle m'a dit... » Ça avait du mal à sortir. « Elle m'a dit qu'avoir un cancer était la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée. Parce qu'à partir de ce moment...

— Elle a bénéficié de l'assistance de l'administration fédérale.

— Oui. » Fat hocha la tête.

« Donc, elle n'aura plus jamais besoin de travailler. J'imagine qu'elle touche toujours sa Sécu, bien qu'elle soit en période de rémission.

— Oui, maugréa Fat.

— Ils vont lui tomber sur le dos. Ils vont se renseigner auprès de son médecin. Là, elle sera forcée de prendre un boulot.

— Elle ne prendra jamais de boulot, laissa amèrement tomber Fat.

— Tu la hais, cette fille. Et pire encore, tu ne la respectes pas. C'est une cloche. Une arnaqueuse. Elle t'arnaque, sur le plan financier comme sur le plan affectif. Tu l'entretiens, pas vrai ? Et elle touche la Sécu. Elle a sa combine, c'est la combine-cancer. Et c'est toi la poire. » Maurice lui jeta un regard sévère. « Crois-tu en Dieu ? » demanda-t-il soudainement.

Vous pourrez conclure de cette question que Fat avait mis son baratin mystique en veilleuse pendant les séances de thérapie avec Maurice. Il ne tenait pas à atterrir une nouvelle fois à l'aile nord.

« D'une certaine manière », répondit-il. Mais il ne pouvait pas en rester là, il lui fallait développer son point de vue. « J'ai ma propre conception de Dieu. Elle s'appuie sur... » Il hésita, conscient du piège qu'il construisait à l'aide de ses propres phrases, un piège hérissé de barbelés. « Sur mes réflexions, acheva-t-il.

— Est-ce un sujet délicat pour toi ? » demanda Maurice.

Fat ne voyait pas ce qui menaçait à l'horizon — s'il y avait bien quelque chose. Par exemple, il n'avait pas eu accès à son dossier de l'aile nord et ignorait si Maurice l'avait eu entre les mains — tout comme il en ignorait le contenu.

« Non, répondit-il.

— Crois-tu que l'homme est créé à l'image de Dieu ?

— Oui. »

Maurice haussa le ton pour crier : « Alors, n'est-ce pas offenser Dieu que de te supprimer ? As-tu déjà réfléchi à ça ?

— Oui, j'y ai réfléchi. J'y ai beaucoup réfléchi.

— Et alors ? Qu'as-tu décidé ? Laisse-moi te citer ce qui est dit dans la Genèse, au cas où tu l'aurais oublié. “Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux selon leur espèce et toutes...”²³”

— D'accord, l'interrompit Fat, mais il s'agit du démiurge, pas du vrai Dieu.

— Quoi ?

— Il s'agit de Ialdabaôth, qu'on appelle parfois Samaël, le dieu aveugle. Il est dérangé.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Ialdabaôth est un monstre enfanté par la Sophia qui chut hors du Plérôme. Il croit être le seul dieu mais il se trompe. Il y a en lui une carence : il ne voit pas. Il crée notre monde, mais du fait de sa cécité, il salope le travail. Le vrai Dieu regarde de très haut et, dans sa pitié, il œuvre en vue de nous sauver. Des fragments de la lumière du Plérôme sont...»

Les yeux rivés sur Fat, Maurice demanda : « Qui a inventé tous

23 Genèse, I, 26 (N.d.T.).

ces trucs ? C'est toi ?

— Dans les grandes lignes, ma doctrine se rattache à la spéculation valentinienne, II^e siècle de l'Ère commune.

— L'Ère commune ?

— C'est la désignation qui remplace l'An du seigneur. Le système de Valentin est la branche la plus subtile du gnosticisme ; il s'oppose à la doctrine iranienne, laquelle portait évidemment l'empreinte profonde du dualisme zoroastrien. Sur le plan ontologique, Valentin a perçu la valeur salvatrice de la gnose, puisque s'y trouvait inversée la condition originelle d'ignorance, qui représente la chute, l'altération de la Divinité qui aboutit à la création manquée du monde phénoménal ou matériel. Le vrai Dieu, qui est transcendant de manière absolue, n'a pas créé le monde. Toutefois, en voyant ce que Ialdabaôth avait fait...

— Et qui est donc ce Ialdabaôth ? C'est Yahvé qui a créé le monde ! C'est écrit dans la Bible !

— Le démiurge s'imaginait qu'il était le dieu unique ; c'est pourquoi il était jaloux et dit : "Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi²⁴", à quoi...

— Tu n'as pas lu la Bible ? » cria Maurice.

Fat marqua une pause avant d'essayer une autre approche. Il avait affaire à un sous-développé sur le plan religieux. « Écoute », dit-il sur un ton aussi modéré que possible, « il existe un certain nombre d'opinions concernant la création du monde. Par exemple, si tu considères l'univers comme un artefact – ce qui n'est pas forcément le cas ; peut-être s'agit-il d'un organisme, et c'est ainsi que les Grecs de l'Antiquité le voyaient – tu n'as pas forcément de quoi remonter jusqu'à *un* créateur ; peut-être y a-t-il eu plusieurs créateurs à des époques diverses. L'idéalisme bouddhiste souligne ce point. Mais quand bien même...

— Tu n'as jamais lu la Bible », fit Maurice d'une voix incrédule. « Tu sais ce que je veux que tu fasses ? Et je ne rigole pas. Je veux que tu rentres chez toi pour étudier la Bible. Je veux que tu lises deux fois la Genèse, tu m'entends ? Deux fois. Avec soin. Et je veux que tu me fasses une récapitulation des idées et des événements

24 Exode, XX, 3 (N.d.T.).

principaux qui y sont contenus, par ordre d'importance décroissant. Et quand tu reviendras la semaine prochaine, je veux voir cette liste. » Visiblement, sa colère n'était pas feinte.

C'était une bien mauvaise idée d'amener Dieu sur le tapis, mais naturellement Maurice ne pouvait pas le savoir à l'avance. Il avait simplement voulu faire appel au sens moral de Fat. En tant que juif, Maurice partait du principe que la religion et l'éthique ne peuvent être séparées, puisqu'elles se trouvent réunies dans le monothéisme hébreu. L'éthique est directement transmise de Yahvé à Moïse ; tout le monde sait cela. Tout le monde sauf Horselover Fat, dont le problème, à ce stade, était qu'il en savait trop.

Le souffle rauque, Maurice se mit à parcourir son carnet de rendez-vous. Ce n'est pas en considérant le monde comme une entéléchie pensante dotée d'une *psyché* et d'un *soma*, un macrocosme constituant le miroir de l'homme-microcosme, qu'il avait éliminé les tueurs syriens.

« Laisse-moi juste dire une chose », dit Fat.

Maurice hocha la tête avec irritation.

« Il se peut que le démiurge soit fou, et alors l'univers l'est également. Ce que nous éprouvons comme chaos est en réalité de l'irrationnel. Il y a une différence. » Sur ce, il se tut.

« L'univers est ce qu'on en fait, dit Maurice. C'est ça qui compte.

— Tu es responsable. À toi d'en faire quelque chose qui aille dans le sens de la vie, et non de la destruction de la vie.

— C'est la position de la philosophie existentielle, répliqua Fat. Elle s'appuie sur le concept selon lequel nous sommes ce que nous faisons, plutôt que ce que nous pensons. Elle trouve sa première expression dans la première partie du *Faust* de Goethe, lorsque Faust dit *In Anfang war das Wort*. Il est en train de citer le début du quatrième Évangile : "Au commencement était le Verbe." *Nein*. *In Anfang war die Tat*, déclare Faust. « Non, au commencement était l'Acte. » C'est de là que procède tout l'existentialisme. »

Maurice le contempla comme s'il avait affaire à une punaise.

Tandis qu'il roulait vers le deux-pièces-deux-salles-de-bains moderne qu'il partageait avec Sherri dans le bas de Santa Ana – un

appartement présentant toutes les garanties de sécurité : serrure de sûreté ; immeuble doté d'un portail électrique, d'un parking souterrain et d'une surveillance du hall d'entrée par télévision à circuit fermé –, Fat comprit qu'il avait régressé du statut de spécialiste à celui, plus humble, de charlatan. En voulant l'aider, Maurice avait sans le vouloir rasé la citadelle où Fat se sentait à l'abri.

En contrepartie, il vivait à présent dans cet immeuble neuf, forteresse ou prison, mais de haute sécurité, planté au beau milieu du *barrio* mexicain. Il fallait une carte magnétique pour déclencher l'ouverture des portes du garage souterrain. Voilà qui venait renforcer le moral défaillant de Fat. Comme leur appartement était situé au dernier étage, il pouvait littéralement regarder de haut Santa Ana et tous ses pauvres, les gens qui se faisaient agresser à chaque heure de la nuit par les soûlards et les junkies. De plus, et cela était autrement important, il avait Sherri à son côté. Elle cuisinait de splendides repas, mais c'était lui qui s'occupait des courses et de la vaisselle. Là, Sherri ne levait pas le petit doigt. Elle cousait et repassait à tour de bras, prenait la voiture pour s'occuper de ses affaires, téléphonait à ses anciennes copines de classe et tenait Fat informé des nouvelles de la paroisse.

Je ne peux pas nommer l'église de Sherri car elle existe réellement (vous me direz, Santa Ana également), aussi lui donnerai-je le nom que Sherri elle-même lui donnait : Notre-Dame du Mouvement perpétuel. Elle passait la moitié de sa journée à répondre au téléphone et à s'occuper de la réception ; elle était responsable des programmes d'aide, c'est-à-dire qu'elle distribuait la nourriture, l'argent pour se loger, les conseils concernant les rapports avec l'Assistance sociale, et qu'elle séparait les drogués des vrais clients.

Sherri détestait les drogués, et elle avait de quoi. Ils n'arrêtaient pas de défiler, avec une nouvelle combine chaque jour. Ce qui l'ennuyait le plus n'était d'ailleurs pas le fait qu'ils arnaquent l'église pour se procurer du smack, mais leur manière de s'en glorifier après coup. Toutefois, comme les toxicos n'éprouvaient aucune espèce de solidarité entre eux, ils ne manquaient pas de s'amener pour lui signaler qui avait fait quelle arnaque et s'en vantait. Sherri inscrivait

les noms sur sa liste noire. D'habitude, elle rentrait de l'église en braillant comme une hystérique au sujet de la situation là-bas, et surtout de ce que les drogués et autres tarés avaient pu dire ou faire ce jour-là, et du père Larry qui ne réagissait pas.

Au bout d'une semaine de vie commune, Fat en avait appris davantage au sujet de Sherri qu'en trois ans de rencontres occasionnelles au gré de leur amitié. Sherri en voulait à toutes les créatures de la terre par ordre de proximité ; autrement dit, plus elle avait affaire à quelqu'un ou à quelque chose, plus elle en voulait à l'être en question – homme, femme ou objet. La grande passion érotique de sa vie s'incarnait dans son prêtre, Larry. Pendant la période noire où elle se mourait littéralement du cancer, elle avait dit à Larry que son grand désir était de coucher avec lui, ce à quoi Larry avait répliqué (sa réponse fascinait Fat, qui ne la trouvait pas adéquate) qu'il ne mélangeait jamais les affaires et le plaisir (Larry était marié, père de trois enfants et grand-père). Sherri l'aimait quand même, voulait encore coucher avec lui mais se sentait perdante.

Au nombre de ses victoires, il fallait compter cette fois où, tandis qu'elle vivait chez sa sœur – tandis qu'elle mourait chez sa sœur, devrait-on dire, si l'on écoutait Sherri en parler –, elle avait eu une attaque. Le père Larry s'était pointé pour l'emmener à l'hôpital. Au moment où il la soulevait dans ses bras, elle l'avait embrassé et il avait répondu en lui roulant un patin à la française. Sherri mentionna l'incident devant Fat à plusieurs reprises. Rêveusement, elle regrettait cette époque.

« Je t'aime, lui fit-elle savoir une nuit, mais au fond, c'est Larry que j'aime vraiment, parce qu'il m'a sauvée quand j'étais malade. »

Fat ne tarda pas à considérer qu'à l'église de Sherri, la religion constituait une activité annexe. Sur la piste principale, on tenait le standard et on expédiait les colis. Un certain nombre de personnages flous – qui pouvaient aussi bien s'appeler Larry que Moe et Curly, pour ce que Fat en avait à secouer – hantaient l'église et empochaient des salaires systématiquement plus élevés que celui de Sherri, pour un travail moindre. Sherri les aurait bien vus tous crever. Elle se délectait à raconter leurs mésaventures, par exemple des histoires de voitures qui ne démarraient pas, de contredanses

pour excès de vitesse ou d'engueulades par le père Larry.

« Eddy va se faire virer en beauté, annonçait-elle en rentrant à la maison. Le sale petit con. »

L'un des nécessiteux, en particulier, avait le don de provoquer l'irritation de Sherri : un nommé Jack Barbina, qui, disait-elle, faisait les poubelles afin de lui trouver de petits cadeaux. Jack Barbina s'amenait quand Sherri était seule au bureau de la sacristie et lui tendait une boîte de dattes souillée ainsi qu'un petit mot bizarre où il exprimait son désir de lui faire la cour. Sherri l'avait catalogué comme maniaque le premier jour où elle l'aperçut ; elle vivait dans la terreur d'être assassinée par lui.

« La prochaine fois qu'il vient me voir, je t'appelle, dit-elle à Fat. Je ne veux pas me retrouver seule avec lui. La caisse de secours de l'évêché ne suffirait pas à me payer pour que j'accepte de subir Jack Barbina, encore moins vu ce qu'est mon salaire, c'est-à-dire à peu près la moitié de ce que touche cette petite tante d'Eddy. » Aux yeux de Sherri, le monde était divisé entre les branleurs, les maniaques, les drogués, les pédés et les faux jetons. Quant aux nègres et aux Mexicains, elle n'en avait pas grand-chose à foutre non plus. Fat ne laissait pas de s'étonner de son absolu manque de charité chrétienne – au moins sur le plan émotif. Comment pouvait-elle – pourquoi voulait-elle – travailler pour une église et lorgner du côté des ordres religieux, alors qu'elle craignait et haïssait chaque créature vivante, alors, principalement, qu'elle était toujours là à se plaindre de son sort ?

Sherri en voulait même à sa propre sœur, qui l'avait logée, nourrie et soignée pendant toute la durée de sa maladie. Motif : Mae roulait en Mercedes et avait un riche mari. Avant tout, Sherri digérait mal l'évolution de sa meilleure amie Eleanor, qui avait pris le voile.

« Me voilà en train de dégueuler à Santa Ana, disait-elle fréquemment, pendant qu'Eleanor se trimballe en habit à Las Vegas.

— Tu n'es pas en train de dégueuler en ce moment, répondit Fat. Tu es en période de rémission.

— Mais ça, elle n'en sait rien. Et Las Vegas, c'est un endroit, pour un couvent ? Je parie qu'elle vend son cul sur...

— Tu parles d'une religieuse. » Fat avait eu l'occasion de rencontrer Eleanor. Il pensait du bien d'elle.

« Moi aussi, je serais religieuse, si je n'avais pas été malade. »

Afin d'échapper aux criailleries de Sherri, Fat se boucla dans la chambre qui lui servait de cabinet de travail et s'attaqua une nouvelle fois à sa grande exégèse. Il avait déjà aligné, principalement à la main, pas loin de trois cent mille mots. De cette masse, il avait commencé d'extraire ce qu'il nommait *Tractatus : Cryptica scriptura*, ce qui ne signifie rien de plus qu'« écrits secrets », mais Fat trouvait que ça faisait mieux en latin.

Parvenu à ce point de son *Meisterwerk*, il s'était mis à élaborer patiemment sa cosmogonie, sa théorie de la formation de l'univers. Rares sont les individus qui construisent des cosmogonies ; d'ordinaire, il y faut la collaboration de cultures, de civilisations entières, peuples ou tribus : une cosmogonie est une œuvre collective qui s'élabore au fil des âges. Fat ne l'ignore pas, qui se flattait d'avoir inventé la sienne. Il la nommait :

COSMOGONIE DE L'ORIGINE DUELLE

Dans son journal ou exégèse, cela se présentait comme le fragment 47. C'était nettement le plus long – et le plus chiant.

L'Un était et n'était pas, tout ensemble, et il désirait séparer le n'était-pas de l'était. Il créa donc un sac diploïde qui contenait, à la manière d'une coquille d'œuf, deux jumeaux, l'un et l'autre androgynes, et qui tournaient dans des directions opposées (le Yin et le Yang des taoïstes, l'Un jouant le rôle du Tao). Le projet de l'Un était que les jumeaux accéderaient à l'être (à l'« était-ité » simultanément) ; toutefois, poussé par le désir d'être (que l'Un avait implanté chez les deux jumeaux), le jumeau qui tournait vers la gauche creva le sac et se détacha prématurément – c'est-à-dire avant terme. Il s'agissait du Yin ou jumeau sombre. Il était donc incomplet. Le terme venu, le jumeau plus sage apparut. Chaque jumeau constituait une entéléchie, un organisme vivant singulier, fait d'une psyché et d'un soma, et chacun continuait de tourner à l'inverse de son compagnon. Le jumeau né à terme, que Parménide nomma la Première Voie, franchit normalement les stades de son développement, tandis que le prématuré, ou Deuxième Voie, s'anémiait.

L'étape suivante du projet de l'Un voulait que la Dyade, par le jeu interne de la dialectique, devînt le Multiple. Les jumeaux tirèrent d'eux-mêmes en tant qu'hyperunivers une interface projetée à la manière d'un hologramme, et qui constitue l'univers pluriel que nous autres créatures habitons. Les deux sources devaient se mêler à parts égales afin de maintenir en équilibre notre univers, mais la Deuxième Voie affaiblie continuait de glisser vers la maladie, la folie et le désordre. Ces éléments, elle les projetait dans notre univers.

Le dessein de l'Un était que notre univers hologrammatique pût servir d'instrument pédagogique au moyen duquel une diversité de vies nouvelles progresserait jusqu'à devenir finalement isomorphe de l'Un. Toutefois, l'état d'anémie de l'hyperunivers II amena des dysfonctionnements qui endommagèrent notre univers hologrammatique. Telle est l'origine de l'entropie, de la souffrance imméritée, du chaos et de la mort aussi bien que de l'Empire, de la prison de fer noir ; l'origine, par essence, de l'arrêt du développement et de la santé mêmes des formes de vie contenues dans l'univers hologrammatique. La fonction pédagogique fut elle aussi gravement altérée, puisque seul le signal de l'hyperunivers I était riche en information ; celui de l'hyperunivers II n'était plus que du bruit.

La psyché de l'hyperunivers I envoya une microforme d'elle-même dans l'hyperunivers II afin de tenter de le soigner. Cette microforme se manifesta dans notre univers hologrammatique en tant que Jésus-Christ. Toutefois, l'hyperunivers II, qui était désaxé, tortura, humilia et rejeta tout à la fois la microforme de la psyché salvatrice du jumeau sain et finit par la tuer. Après quoi, l'hyperunivers II continua de décliner et de se perdre dans les processus d'une causalité aveugle, mécanique et privée de finalité. La mission du Christ (ou plus exactement de l'Esprit-Saint) devint alors, soit de délivrer les formes de vie de l'univers hologrammatique, soit d'abolir toute influence provenant de l'hyperunivers II. Approchant sa tâche avec précaution, il s'apprêta à tuer la sœur désaxée, puisqu'elle ne pouvait pas être guérie ; plus précisément, elle refusait de se laisser soigner car elle ne comprenait pas qu'elle était malade. Cette maladie, cette folie, nous

pénètrent et font de nous des idiots qui vivent dans des mondes séparés et irréels. Le projet original de l'Un ne peut à présent être réalisé que par la division de l'hyperunivers I en deux hyperunivers sains qui transformeront avec succès l'univers hologrammatique de manière à en faire la machine pédagogique qu'il était censé être dans sa conception. Cela, nous l'éprouverons comme « royaume de Dieu ».

À l'intérieur du temps, l'hyperunivers II demeure vivant : « L'Empire n'a jamais pris fin. » Mais dans l'éternité, séjour des hyperunivers, la sœur folle a été tuée – il le fallait – par le jumeau sain de l'hyperunivers I, qui est notre champion. L'Un pleure cette mort, car il aimait les deux jumeaux ; il s'ensuit que l'information communiquée par l'Esprit consiste dans le récit tragique de la mort d'une femme, dont les résonances font naître chez toutes les créatures qui habitent l'univers hologrammatique une angoisse dont elles ignorent la cause. Cette peine s'évanouira avec la mitose du jumeau sain et l'avènement du « royaume de Dieu ». Les dispositifs de cette transformation – la progression, à l'intérieur du temps, de l'âge de fer à l'âge d'or – sont à l'œuvre aujourd'hui ; dans l'éternité, elle est déjà accomplie.

Peu de temps après, Sherri en eut marre de voir Fat travailler nuit et jour à son exégèse ; elle râlait aussi parce que Fat lui avait demandé de donner une partie de son argent de la Sécu pour payer le loyer, étant donné qu'il devait de son côté verser une pension alimentaire importante à Beth et Christopher. Comme elle avait découvert un autre appartement pour lequel les services du logement de Santa Ana payaient la note, Sherri se retrouva installée seule aux frais de la princesse et sans l'obligation de préparer le dîner de Fat ; de plus, elle pouvait sortir avec d'autres hommes, alors que Fat s'y était opposé tant qu'ils vivaient ensemble. Devant ces velléités possessives, Sherri déclara vertement un soir où elle venait de rentrer main dans la main d'une promenade avec un de ses amis et de tomber sur un Fat furieux :

« Rien ne m'oblige à supporter cette merde. »

Fat promit de ne plus s'opposer à ce qu'elle sorte avec d'autres hommes, ni de lui réclamer sa part du loyer ou des frais de bouffe –

bien qu'il n'eût à ce moment-là que neuf dollars sur son compte en banque. Peine perdue ; Sherri en avait ras le bol.

« Je me tire », l'informa-t-elle.

Après son départ, Fat dut emprunter pour se procurer toutes sortes d'accessoires : plats, téléviseur, couverts, serviettes – à peu près tout, car il n'avait presque rien conservé de son mariage ; il pensait pouvoir s'en remettre à Sherri pour le mobilier. Inutile de dire que la vie sans elle lui paraissait très solitaire ; errer tout seul dans les deux chambres et les deux salles de bains qu'ils avaient partagées le plongeait dans la déprime la plus noire. Ses amis s'inquiétaient pour lui et essayaient de le remonter. En février, Beth l'avait quitté, et voici qu'aujourd'hui, début septembre, Sherri le quittait à son tour. À nouveau, il mourait centimètre par centimètre. Il passait tout son temps assis devant sa machine, ou bloc-notes et stylo en main, à travailler à son exégèse ; il ne restait rien d'autre dans sa vie. Beth s'était installée à Sacramento, à plus de mille kilomètres, aussi Fat n'avait-il plus la possibilité de voir Christopher. Il songeait au suicide, mais pas très fort ; il savait que Maurice n'approuverait pas de telles pensées. Maurice lui réclamerait une autre liste.

Ce qui préoccupait réellement Fat était l'intuition que la rémission de Sherri allait bientôt prendre fin. Sherri rentrait complètement épuisée de ses cours à la fac de Santa Ana et de son travail à l'église ; chaque fois qu'il la voyait, c'est-à-dire aussi souvent que possible, il remarquait combien elle paraissait fatiguée et amaigrie. En novembre, elle commença à se plaindre de la grippe ; elle souffrait de douleurs à la poitrine et ne cessait de tousser.

« Saleté de grippe », disait Sherri.

Il finit par la convaincre d'aller voir son médecin pour passer une radio et se faire faire une prise de sang. Il savait à ce moment-là que sa période de rémission était terminée ; c'est à peine si elle arrivait à se traîner.

Fat était avec elle le jour où elle découvrit qu'elle avait à nouveau le cancer ; comme son rendez-vous était à huit heures du matin, il passa la nuit chez elle, à rester là, simplement. Il la conduisit chez le médecin en compagnie d'Edna, une amie d'enfance

de Sherri ; Edna et lui attendirent dans le salon bondé pendant que Sherri s'entretenait avec le docteur Applebaum.

« Ce n'est que la grippe », dit Edna.

Fat ne dit rien. Il savait de quoi il s'agissait. Trois jours auparavant, Sherri et lui étaient descendus chez l'épicier ; elle pouvait à peine mettre un pied devant l'autre. Aucun doute ne subsistait dans l'esprit de Fat ; assis avec Edna dans la salle d'attente, il sentait la terreur l'envahir et avait envie de pleurer. Incroyable, mais c'était le jour de son anniversaire.

Quand Sherri ressortit du cabinet du docteur Applebaum, elle tenait un kleenex pressé contre ses yeux. Fat et Edna se précipitèrent vers elle ; Fat la rattrapa à l'instant où elle s'effondrait en disant « C'est revenu, le cancer est revenu ». Le mal affectait les ganglions lymphatiques au niveau du cou ainsi que le poumon droit, où une tumeur maligne l'étouffait. La chimiothérapie et le traitement aux rayons commençaient dans vingt-quatre heures.

« J'étais persuadée qu'il ne s'agissait que d'une grippe, fit Edna, pétrifiée. Je voulais aller à Melodyland témoigner que Jésus l'avait guérie. »

Fat s'abstint de tout commentaire.

On peut soutenir qu'à ce stade, Fat n'avait plus aucune espèce d'obligation morale envers Sherri. Sherri l'avait plaqué sous le plus infime prétexte, le laissant seul avec sa peine, sans autre recours que gribouiller son exégèse. Tous les amis de Fat avaient mis l'accent là-dessus – y compris Edna, quand Sherri ne se trouvait pas dans la même pièce. Mais Fat était encore amoureux. Il proposa à Sherri de revenir avec lui afin qu'il puisse s'occuper d'elle, car elle n'avait plus la force de préparer ses propres repas, et quand la chimiothérapie aurait commencé, elle serait bien plus malade encore.

« Non merci », fit Sherri d'une voix atone.

Un jour, Fat alla jusqu'à l'église afin de parler au père Larry ; il le supplia d'insister auprès des services d'assistance médicale de l'État de Californie pour qu'on envoie quelqu'un préparer les repas de Sherri et faire son ménage, puisqu'elle refusait de laisser Fat s'en occuper. Le père Larry dit qu'il s'en chargerait, mais rien ne vint. Fat retourna voir le prêtre afin d'examiner ce qu'on pouvait faire pour aider Sherri. Au beau milieu de son discours, il éclata en

sanglots.

Le père Larry réagit en déclarant mystérieusement : « J'ai versé toutes les larmes que j'allais verser pour cette fille. »

Fat n'aurait pu dire s'il fallait comprendre que Larry était allé au bout de sa peine ou s'il l'avait étouffée délibérément par mesure de protection. Il n'en sait encore rien aujourd'hui. Son propre chagrin avait atteint la masse critique. Sherri était maintenant hospitalisée ; Fat alla la voir, pauvre petite chose au creux de son lit, où elle n'occupait plus que la moitié du volume auquel Fat était habitué, forme secouée par une toux pénible, avec dans les yeux un désespoir navrant. En sortant, Fat était incapable de conduire et ce fut Kevin qui le ramena chez lui. Kevin, qui ne se départait jamais d'ordinaire de son attitude cynique, était rendu muet par le chagrin ; il accompagna Fat et, à la fin, lui donna une tape sur l'épaule, seul moyen qui reste aux mâles pour se montrer leur affection.

« Qu'est-ce que je vais faire ? » demanda Fat, qui voulait dire, qu'est-ce que je vais faire quand elle sera morte ?

Il aimait réellement Sherri, malgré la façon dont elle le traitait – à supposer qu'elle l'ait vraiment, comme l'affirmaient les amis de Fat, traité avec mesquinerie. Pour sa part, Fat n'en savait rien et s'en foutait. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle était sur un lit d'hôpital, le corps criblé de métastases. Il lui rendait visite chaque jour, comme tous ceux qui la connaissaient.

La nuit il faisait la seule chose qui lui restait à faire : il travaillait à son exégèse. Il en était arrivé à un fragment important.

Frag. 48. SUR NOTRE NATURE. Il convient de dire : nous nous présentons comme des bandes mémorielles (des porteurs d'A.D.N. capables d'expérience) dans un système pensant comparable à un ordinateur, qui, bien que nous ayons enregistré et stocké correctement des milliers d'années d'information expérientielle et que chacun d'entre nous possède un reliquat en quelque sorte différent de toutes les autres formes de vie, il y a un dysfonctionnement – une panne – de la recherche d'informations²⁵.

25 Dans ce passage, Fat, perturbé par l'inquiétude qu'il éprouve au sujet de Sherri, a perdu la faculté de construire une phrase cohérente.

C'est là ce qui cloche dans notre sous-circuit particulier. Le « salut » par la gnose – ou plus correctement par l'anamnèse (soit, la perte de l'amnésie) –, bien qu'il possède une signification particulière pour chacun d'entre nous (saut qualitatif dans le domaine de la perception, de l'identité, de la connaissance, de la compréhension, de l'expérience du moi), revêt une importance beaucoup plus considérable pour l'ensemble du système, dans la mesure où ces souvenirs constituent des données qui sont nécessaires et précieuses à son fonctionnement global.

Elle est donc (notre nature) engagée dans un processus d'autoréparation qui implique : la reconstruction de notre sous-circuit *via* des modifications du temps linéaire et orthogonal, ainsi que l'émission continue de signaux à notre adresse, des signaux destinés à stimuler en nous ces banques mémorielles bloquées et à provoquer l'étincelle qui nous permettra d'extraire ce qui s'y trouve.

L'information externe ou gnose consiste donc en instructions de déconditionnement, tandis que le noyau central de l'information nous est intrinsèque – il est « déjà là » (observation d'abord faite par Platon : apprendre n'est pas autre chose que se ressouvenir).

Les Anciens possédaient des techniques (rites et sacrements) auxquelles firent largement appel les religions à mystères du monde gréco-romain, y compris le christianisme naissant, afin de provoquer l'étincelle et la réminiscence, et ce principalement dans l'optique d'une régénération de l'individu ; les gnostiques, de leur côté, en perçurent correctement la valeur ontologique pour ce qu'ils nommaient la Pure Divinité, l'entité globale.

La Divinité est altérée ; il s'est produit en elle une crise primordiale que nous ne comprenons pas.

Fat retravailla son fragment 29 et l'ajouta au passage SUR NOTRE NATURE :

Frag. 29. Notre chute n'est pas due à une erreur morale, mais à une erreur intellectuelle : celle qui consiste à tenir le monde phénoménal pour réel. Il s'ensuit que nous sommes moralement innocents. C'est l'Empire, sous ses déguisements plurivalents, qui nous affirme que nous avons péché. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

À ce stade, l'esprit de Fat foutait complètement le camp. Il se contentait de travailler à son exégèse ou *tractatus*, d'écouter sa chaîne ou d'aller voir Sherri à l'hôpital. Il se mit à aligner des fragments dans son traité sans ordre logique ni raison.

Frag. 30. Le monde phénoménal n'existe pas ; c'est une hypostase de l'information traitée par l'Esprit.

Frag. 27. Dans l'hypothèse d'une excision des siècles de temps bâtard, la date réelle n'est pas 1978 de l'Ère commune, mais 103 de l'Ère commune. Et le Nouveau Testament affirme que « certains ne mourront pas » avant la venue du règne de l'Esprit²⁶. Nous vivons donc des temps apostoliques.

Frag. 20. Les alchimistes hermétiques connaissaient la race secrète d'envahisseurs à trois yeux, mais malgré leurs efforts, ils ne purent les contacter. D'où l'échec de leur tentative de soutien de Frédéric V, l'Électeur palatin, roi de Bohême. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

Frag. 21. La confrérie de la Rose-Croix a affirmé : *Ex Deo nascimur, in Jesu mortimur, per spiritum sanctum reviviscimus*, c'est-à-dire : « Nous naissons de Dieu, mourons en Jésus et renaissions par l'Esprit-Saint. » Cela signifie que ses membres avaient redécouvert la formule de l'immortalité, détruite par l'Empire. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

Frag. 10. Apollonios de Tyane a dit, dans le corps des écrits attribués à Hermès Trismégiste : « Ce qui est en haut est en bas. » En fait, il voulait nous dire que notre univers est un hologramme, mais le terme lui faisait défaut.

Frag. 12. L'Immortel était connu des Grecs sous le nom de Dionysos, des juifs sous le nom d'Élie, des chrétiens sous le nom de

26 Cf. Marc, 9,1 (*N.d.T.*).

Jésus. Il change d'enveloppe chaque fois que meurt son hôte humain ; ainsi, il n'est jamais ni tué ni pris. D'où les paroles du Christ sur la croix : *Eli, Eli, lama sabachtani*, que certains des témoins interprétèrent correctement : il invoque Élie. Élie l'avait abandonné et il mourut seul.

Au moment où il écrivit ce fragment, Fat était en train de mourir seul. Élie – ou la présence divine, quelle qu'elle fût, qui avait déversé les tonnes d'information dans sa tête en 1974 – l'avait bel et bien abandonné. La question effroyable que Fat retournait inlassablement dans sa tête ne trouva pas place dans son journal ; elle pouvait s'énoncer comme suit :

Si la présence divine connaissait la malformation congénitale de Christopher et a agi de manière à y remédier, pourquoi ne fait-elle rien au sujet du cancer de Sherri ? Comment a-t-elle pu l'abandonner ainsi à l'agonie ?

Fat n'y comprenait rien. Sherri avait vécu toute une année sur un mauvais diagnostic ; pourquoi Zebra n'avait-il pas décoché cette information à Fat ou au médecin de Sherri ou à Sherri elle-même – enfin, à *quelqu'un* ?

Décoché à temps pour la sauver ?

Un jour où il se rendait au chevet de Sherri, Fat trouva un crétin souriant debout au pied du lit de la malade. Fat connaissait le débile : la chose se déversait parfois chez eux quand Fat et Sherri vivaient ensemble. Il collait ses bras autour de Sherri, l'embrassait et lui déclarait sa flamme – comme si Fat n'existait pas. Au moment où Fat pénétrait dans la chambre de l'hôpital, cet ami d'enfance de Sherri était en train de demander à la malade :

« Qu'est-ce qu'on fera quand je serai le roi du monde et que tu en seras la reine ? »

À quoi Sherri, qui souffrait le martyre, répondait dans un murmure : « Je voudrais seulement être débarrassée de ces boules dans ma gorge. »

Fat n'avait jamais été si près de murer la gueule à un mec.

Kevin, qui l'accompagnait, dut le retenir.

Pendant le trajet de retour jusqu'à l'appartement solitaire où Sherri et lui avaient vécu ensemble un temps si court, Fat déclara : « Je deviens dingue. Je vais craquer.

— C'est une réaction normale », répondit Kevin, qui ne manifestait plus le moindre cynisme depuis quelque temps.

« Explique-moi pourquoi Dieu ne vient pas à son aide », demanda Fat. Il tenait Kevin informé des progrès de son exégèse et lui avait raconté sa rencontre avec Dieu en 1974 ; il pouvait donc parler librement.

« Ce sont les voies mystérieuses du Grand Punta, fit Kevin.

— D'où sort-il, celui-là ?

— Je ne crois pas en Dieu, mais je crois au Grand Punta, expliqua Kevin. Et les voies du Grand Punta sont mystérieuses. Personne ne sait pourquoi il fait ce qu'il fait ou ce qu'il ne fait pas.

— Tu me charries ?

— Non.

— D'où vient le Grand Punta ?

— Le Grand Punta seul le sait.

— Est-il bénéfique ?

— Certains disent que oui, d'autres affirment le contraire.

— S'il le voulait, il pourrait aider Sherri.

— Le Grand Punta seul sait cela », conclut Kevin.

Ils éclatèrent de rire ensemble.

Obsédé par la mort, rendu à moitié fou de chagrin et d'inquiétude par l'état de Sherri, Fat rédigea le fragment 15 de son traité.

Frag. 15. La Sibylle de Cumes protégeait la république romaine et faisait des prédictions à point nommé. Au premier siècle de l'Ère commune, elle annonça l'assassinat des frères Kennedy, du docteur Luther King et de l'évêque Pike. Elle décela les deux dénominateurs communs aux quatre victimes : primo, ils s'étaient tous dressés pour défendre les libertés républicaines ; secundo, chacun d'entre eux était un chef spirituel. Cela leur valut d'être assassinés. Une fois

de plus, la république devint un empire doté d'un César. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

Frag. 16. En mars 1974, la Sibylle dit : « Les conspirateurs ont été reconnus et ils seront menés devant la justice » Elle les avait vus au moyen du troisième œil, de *Ājñā*, l'œil de Çiva qui donne la clairvoyance intérieure mais, lorsqu'on le tourne au-dehors, brûle d'un feu desséchant. En août 1974, la justice promise par la Sibylle vint à passer.

Fat décida de coucher par écrit dans son traité toutes les prophéties que Zebra lui avait tirées dans la tête.

Frag. 7. La Déesse-Apollon s'apprête à revenir. La Sophia va renaître ; elle n'était point jusqu'ici recevable. Le Bouddha est dans le parc. Siddharta est endormi (mais va se réveiller). Le temps que tu espérais est venu.

Cette connaissance, qu'il tenait directement de la divinité, faisait de Fat un prophète dernier. Mais, comme il était devenu fou, il écrivait aussi des absurdités dans son traité.

Frag. 50. La source première de toutes nos religions se situe chez les ancêtres de la tribu dogon, qui tenaient directement leur cosmogonie ainsi que leur cosmologie des envahisseurs à trois yeux qui les avaient visités longtemps auparavant. Les envahisseurs à trois yeux sont sourds, muets et télépathes : ils ne pouvaient pas respirer notre atmosphère, possédaient le crâne allongé et déformé d'Akhenaton et venaient d'une planète située dans la constellation de Sirius. Bien qu'ils eussent, à la place de mains, des pinces comparables à celles des crabes, ils furent de grands bâtisseurs. Ils orientent secrètement notre histoire vers une issue fertile.

À cette heure, Fat avait complètement décollé de la réalité.

7

Vous comprenez pourquoi Fat ne pouvait plus faire la différence entre le fantasme et la révélation divine – à supposer qu’il y ait une différence, ce qui n’a jamais été établi. Il croyait que Zebra venait d’une planète de la constellation de Sirius, qu’il avait renversé la tyrannie de Nixon en août 1974 et finirait par établir sur la terre un royaume juste et pacifique d’où seraient bannies la maladie, la douleur, la solitude, et où tous les animaux danseraient une ronde joyeuse.

Fat découvrit dans un ouvrage de référence un hymne d’Akhenaton dont il recopia des passages afin de les inclure dans son traité.

*Tandis que l’oiselet est dans son œuf et pépie déjà dans sa
coquille,
Tu lui donnes le souffle à l’intérieur, pour le vivifier.
Tu as prescrit pour lui un temps fixe pour le briser de
l’intérieur,
Il sort de l’œuf pour pépier, au temps fixé,
Et marche sur ses pattes aussitôt qu’il en est sorti.*

*Qu’elles sont nombreuses les choses que tu as créées
Bien qu’elles soient cachées à nos yeux,
Ô Dieu unique qui n’a point son pareil !
Tu as créé l’univers selon ton désir,
Tandis que tu demeurerais seul :*

*Hommes, troupeaux, bêtes sauvages,
Tout ce qui est sur terre et marche sur ses pattes,
Ce qui est dans les hauteurs et vole, ailes déployées.*

*Tu demeures pourtant dans mon cœur.
Il n'y en a point d'autre qui te connaisse.
Sinon ton fils Nebkheperourî Ouâenrê,
Car tu l'as informé de tes desseins et de ta puissance.
L'univers est venu à l'existence sur ta main...²⁷*

Le fragment 52 montre que Fat, à cette époque de sa vie, se raccrochait à n'importe quel espoir insensé qui pourrait étayer sa conviction que le bien existait quelque part en ce monde.

Frag. 52. Notre monde est encore secrètement dirigé par la race occulte issue d'Akhenaton, et la connaissance détenue par celui-ci était celle même du Macro-Esprit.

*Chaque troupeau est satisfait de son herbe ;
Arbres et herbes verdissent ;
Les oiseaux qui s'envolent de leurs nids,
Leurs ailes déployées, sont en admiration devant ton être.
Toutes les bêtes se mettent à sauter sur leurs pattes.
Et tous ceux qui s'envolent et tous ceux qui se posent
Vivent lorsque tu t'es levé pour eux.*

Ce savoir passa d'Akhenaton à Moïse, puis de Moïse à Élie, l'Immortel, qui devint le Christ. Mais sous ces noms divers, il n'est qu'un seul Immortel ; *et nous sommes cet Immortel.*

Fat croyait encore en Dieu comme il croyait au Christ et à bien d'autres choses, mais il aurait bien voulu savoir pourquoi Zebra – le nom qu'il donnait à la Toute-Puissante Divinité – n'avait pas signalé plus tôt l'état de santé de Sherri et ne s'occupait pas à présent de la soigner. Ce mystère constituait une agression pour l'esprit de Fat et

²⁷ Traduction donnée par Philippe Aziz, in *Moïse et Akhenaton*, Laffont (N.d.T.).

faisait de lui un enragé.

Lui qui avait recherché la mort, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Sherri se la voyait accorder, et sous une forme horrible.

Pour ma part, je suis prêt à avancer quelques hypothèses. Un petit garçon mis en danger par une malformation congénitale n'est pas à mettre dans la même catégorie qu'une femme adulte qui désire mourir et se livre à un jeu dont la malignité n'est pas moins grande que celle qui caractérise son état physique – en l'occurrence, le lymphosarcome qui ravage son organisme. En définitive, le Tout-Puissant n'était pas intervenu lors de la tentative de suicide de Fat ; la Présence divine l'avait laissé ingurgiter ses quarante-neuf tablettes de digitaline pure, elle n'avait rien fait non plus pour empêcher Beth de l'abandonner en lui enlevant son fils, ce même fils pour qui un bilan médical avait été offert à Fat lors d'une révélation théophanique.

La mention des envahisseurs à trois yeux avec des pinces au lieu de mains, ces créatures sourdes, muettes et télépathes venues d'une autre étoile, m'intéressait. Fat se montrait naturellement réticent et retors sur le sujet ; il avait assez de jugeote pour ne pas l'ouvrir à tort et à travers. En mars 1974, à l'époque de sa rencontre avec Dieu (ou plutôt Zebra), il avait rêvé avec une netteté toute particulière de cette race « tri-oculaire » – il m'en avait parlé. Les envahisseurs apparaissaient comme des entités semblables à des cyborgs : enveloppés dans des bulles de verre et titubant sous le poids de tout un attirail technologique. Un détail bizarre nous intriguait fort, Fat et moi : parfois, au cours de ces songes visionnaires, on voyait des techniciens soviétiques se précipiter afin de réparer les défaillances du matériel de communication sophistiqué qui enserrait les étrangers aux trois yeux.

« Peut-être les Russes étaient-ils en train de t'envoyer par micro-ondes des signaux psychogéniques ou psychotroniques ou je ne sais comment ou appelle ça », suggèrai-je. Je venais de lire un article sur les prétendus progrès réalisés par les Soviétiques dans le domaine de l'émission de messages télépathiques par micro-ondes.

« Je doute que l'Union soviétique se soit intéressée à la hernie de Christopher », maugréa Fat.

Mais ce souvenir le taraudait : au cours de ses visions – ou

rêves, ou hallucinations hypnagogiques –, il avait entendu parler russe, il avait vu, page après page, des centaines à la file, ce qui semblait être des manuels techniques écrits en russe et décrivant – il était parvenu à cette conclusion en regardant les schémas – des principes techniques de construction et des ouvrages réalisés.

« Tu as dû surprendre un échange radio entre les Russes et un extra-terrestre, suggèrai-je.

— C'est bien ma veine », dit Fat.

À l'époque où se situent ces expériences, la tension de Fat était montée jusqu'à un niveau critique ; son médecin dut le faire hospitaliser brièvement. Il lui recommanda de ne pas toucher aux amphés.

« Je ne prends jamais d'amphés », protesta Fat de bonne foi.

Le médecin lui fit passer tous les tests possibles durant son séjour à l'hôpital dans l'espoir de trouver une explication physique à son hypertension, mais il n'aboutit à aucun résultat. Peu à peu, la tension de Fat diminua. Le praticien soupçonneux resta persuadé que Fat, par abréaction, était remonté à l'époque où les amphés faisaient partie de son style de vie. Mais Fat et moi savions à quoi nous en tenir. Sa tension avait atteint 28/17,8, chiffre mortel. Son niveau habituel tournait autour de 13,5/9, ce qui se situe dans la norme. La cause de cette montée temporaire de tension reste encore aujourd'hui un mystère. De même que la mort des animaux familiers de Fat.

Je vous dis ces choses pour ce qu'elles valent. Elles sont réelles ; elles se sont produites.

De l'avis de Fat, son appartement s'était trouvé saturé de radiations d'une espèce quelconque. D'ailleurs, il avait pu observer le phénomène : une lumière bleue qui dansait comme un feu de Saint-Elme.

Qui plus est, l'aura qui grésillait autour de l'appartement se comportait comme un être vivant et doté d'intelligence. À mesure qu'elle pénétrait à l'intérieur des objets, elle intervenait dans les lois de causalité qui les affectaient. Et lorsqu'elle atteignit la tête de Fat, elle lui transmet, non seulement de l'information, mais encore une personnalité. Une personnalité qui n'était pas celle de Fat. Un individu doté de souvenirs, d'habitudes, de goûts et de manies

différents.

Pour la première et l'unique fois de son existence, Fat cessa de boire du vin et acheta de la bière, une bière étrangère. Il commença à parler de « son » chien et de « sa » chatte, bien qu'il sût – du moins l'avait-il su jusque-là – que son chien était une chienne et sa chatte un chat. Beth prit très mal la chose.

Fat s'habilla différemment et se mit à tailler sa barbe. Quand il se regardait dans le miroir de sa salle de bains, au cours de cette opération, il apercevait un étranger, et pourtant il s'agissait bien du même Fat. Il y avait aussi le climat, qui ne collait pas ; l'air était trop sec et trop chaud ; ce n'était ni la bonne altitude ni le bon taux d'humidité. Fat éprouva subjectivement la sensation d'avoir, quelques instants auparavant, vécu dans une région élevée, fraîche et humide du monde – pas dans le comté d'Orange, en Californie.

À cela s'ajoutait le fait que ses ruminations prenaient la forme du grec *koiné*, qu'il ne comprenait ni comme langue ni comme tempête sous son crâne.

Et il avait aussi du mal à conduire sa voiture ; il n'arrivait plus à situer les commandes ; pas une d'entre elles ne semblait être à sa place.

Le plus frappant était sans doute ce rêve particulièrement net – s'il s'agissait bien d'un rêve – au sujet d'une femme, une Russe, qui devait entrer en contact avec lui par correspondance. Dans le rêve, on lui montrait une photo de cette femme ; elle était blonde et s'appelait, lui dit-on, Sadassa Ulna. Fat éprouva soudain comme une violente pression à l'intérieur de son crâne – l'idée insistante qu'il *devait* répondre à cette lettre lorsqu'il la recevrait.

Deux jours plus tard, une lettre recommandée et postée par avion lui arriva d'Union soviétique. Il en fut pétrifié de terreur. La lettre avait été envoyée par un homme, quelqu'un dont Fat n'avait jamais entendu parler (il n'était d'ailleurs pas dans ses habitudes de recevoir du courrier en provenance d'Union soviétique). Son correspondant demandait :

1) Une photo de Fat.

2) Un spécimen de son écriture, comprenant notamment sa signature.

Fat fit à Beth la déclaration suivante : « Nous sommes lundi. Mercredi, une autre lettre arrivera. Celle-là aura été envoyée par la femme. »

Le mercredi, Fat reçut une pile de lettres : sept en tout. Il les examina et en tira une, qui ne portait ni le nom ni l'adresse de l'expéditeur. « C'est celle-là », dit-il à Beth, qui commençait à flipper à son tour. « Ouvre-la et regarde de quoi il s'agit, mais ne me montre pas son nom ou son adresse, sinon j'y répondrai. »

Beth décacheta l'enveloppe. À l'intérieur, elle ne trouva pas à proprement parler une lettre, mais la photocopie, sur la même feuille, de deux critiques de livres tirées d'un journal de gauche new-yorkais, le *Daily World*. Le commentaire présentait l'auteur des livres comme un résident soviétique aux États-Unis – et comme un membre du Parti, ainsi que cela devenait évident à la lecture des articles.

« Mon Dieu, fit Beth en retournant la feuille. Le nom et l'adresse de l'auteur sont inscrits au verso.

— C'est une femme ?

— Oui. »

Je n'ai jamais pu apprendre de Fat ni de Beth ce qu'ils firent des deux lettres. À partir d'indices que Fat laissait tomber dans la conversation, je déduisis qu'il avait fini par répondre à la première, après avoir décidé qu'elle ne présentait pas de danger ; quant à la photocopie, qui ne constituait pas une correspondance au sens strict, j'ignore à ce jour ce qu'il en est, et d'ailleurs je ne veux pas le savoir. Peut-être l'a-t-il brûlée. Peut-être l'a-t-il communiquée à la police, ou au F.B.I., ou à la C.I.A. Quoi qu'il en soit, je doute qu'il y ait répondu.

Premièrement il refusa de regarder le verso de la photocopie, où se trouvaient mentionnés le nom et l'adresse de la femme : il était convaincu que si ces renseignements lui passaient sous les yeux, il répondrait qu'il le veuille ou non. Possible. Qui peut le dire ? D'abord, c'est la valeur de huit heures d'informations détaillées en provenance de sources inconnues que vous dégustez sous la forme de phosphènes flamboyants en quatre-vingts couleurs disposées comme sur un tableau abstrait ; après quoi vous vous mettez à rêver d'êtres à trois yeux dans des bulles de verre et avec un équipement

électrique ; et puis c'est votre appartement qui s'emplit d'une énergie plasmatique pareille à un feu de Saint-Elme qui serait vivant et capable de pensée ; vos animaux meurent ; vous vous sentez envahi par une autre personnalité qui pense en grec ; vous rêvez de Russes ; et pour finir vous recevez deux lettres d'Union soviétique en l'espace de trois jours – des lettres dont on vous a d'avance signalé l'arrivée. Toutefois, l'impression d'ensemble que cela vous laisse n'est pas mauvaise car certains des renseignements ont permis de sauver la vie de votre fils. Ah oui, une chose encore : Fat a vu la surimpression de la Rome antique sur la Californie de 1974. Eh bien moi, je dirai ceci : Fat n'a peut-être pas rencontré Dieu, mais c'est sûr qu'il a rencontré *quelque chose*.

Pas étonnant qu'il se soit mis à gribouiller page après page de son exégèse. J'aurais agi de même. Il n'avait pas été simplement saisi par le démon de la théorie ; il essayait de démêler ce qui avait bien pu lui arriver.

S'il s'agissait simplement de folie chez Fat, on peut dire qu'il avait trouvé une manière originale de s'y prendre. Comme, à cette époque, il suivait une thérapie (Fat était toujours en train de suivre une thérapie), il demanda à passer un test de Rorschach, de façon que l'on puisse déterminer s'il était devenu schizophrène. Le test ne révéla chez lui qu'une névrose légère. Autant pour cette théorie-là.

Dans mon roman *Substance mort*, publié en 1977, j'ai piqué le compte rendu que Fat me fit de ses huit heures de bombardement de phosphènes colorés.

« Quelques années auparavant, Powers avait expérimenté certaines substances désinhibitrices affectant les tissus nerveux. Un soir, après s'être administré une injection IV, jugée sans danger et légèrement euphorisante, il avait subi une baisse catastrophique de liquide G.A.B.A. à l'intérieur du cerveau. Subjectivement, il avait alors assisté à une projection de phosphènes bariolés sur le mur de sa chambre, un montage toujours plus frénétique de ce que, sur le moment, il considéra comme des toiles abstraites contemporaines. Au cours d'une transe de six heures environ, S.A. Powers avait vu des Picasso

se chasser l'un l'autre selon un rythme ultra-rapide ; puis ç'avait été le tour de Paul Klee, plus de toiles que l'artiste n'en avait peint pendant sa vie. Alors que des Modigliani se succédaient sous ses yeux à la vitesse grand V, Powers avait présumé (on a besoin de théories pour tout) que les Rose-Croix lui projetaient télépathiquement des tableaux, aidés sans doute par un système avancé de micro-relais ; plus tard Kandinsky se mit à le harceler, il se rappela que le principal musée de Leningrad se spécialisait dans ce genre d'art moderne et décida que les Soviétiques essayaient d'entrer télépathiquement en contact avec lui.

Au matin, il se rappela qu'une diminution radicale du liquide G.A.B.A. provoquait normalement une telle apparition de phosphènes. Personne n'essayait d'entrer en contact télépathique avec lui, avec ou sans micro-relais...»

Le G.A.B.A.²⁸ est un neuromodulateur qui empêche l'excitation de certaines structures neuronales ; il les maintient dans un état de sommeil ou de latence jusqu'à ce qu'un stimulus désinhibant – celui qui se révélera signifiant – se présente à l'organisme, en l'occurrence Horselover Fat. En d'autres termes, certains circuits neuronaux sont conçus de manière à réagir au signal, à un moment précis et dans des circonstances précises. Fat avait-il été exposé à un stimulus désinhibant avant le déchaînement des phosphènes – comme l'indiquerait la chute brutale du niveau de G.A.B.A. dans son cerveau, qui aurait eu pour conséquence la libération de circuits jusque-là bloqués – de métacircuits en quelque sorte ?

Les événements qui précèdent se déroulèrent en mars 1974. Un mois auparavant, Fat s'était fait enlever une dent de sagesse barrée. Avant d'opérer, le dentiste lui avait administré une dose de 4-penthotal. De retour chez lui, plus tard dans la journée, Fat eut très mal et demanda à Beth de téléphoner pour obtenir un calmant quelconque. Quoique en piteux état, Fat alla ouvrir lui-même lorsque le livreur de la pharmacie frappa à la porte. Il se retrouva

28 Acide gamma-aminobutyrique. On désigne sous le nom de *shunt* son activité inhibitrice (N.d.T.).

nez à nez avec une jeune femme aux cheveux sombres qui lui tendit un petit sac noir contenant le Darvon N. Malgré sa souffrance extrême, Fat oublia les cachets car toute son attention se trouva retenue par le collier doré qui brillait sur la gorge de la fille. Il ne pouvait en détacher ses yeux. Ivre de douleur (et de penthotal), épuisé par l'épreuve qu'il venait de subir, il parvint néanmoins à demander à la fille ce que représentait le motif doré sur le devant du collier. C'était un profil de poisson.

La fille toucha le poisson d'un doigt mince et dit « c'est un symbole qu'utilisaient les premiers chrétiens ».

Fat eut aussitôt un flash-back. Il se souvint – l'espace d'une demi-seconde. Il se souvint de la Rome antique – et de lui-même au nombre des premiers chrétiens. Le monde de l'Antiquité et sa propre existence de fuite et de peur – chrétien secret pourchassé par les autorités romaines, tout cela lui envahit l'esprit... et il se retrouva dans la Californie de 1974, en train d'accepter le sachet blanc contenant les pilules analgésiques.

Un mois plus tard, allongé sur son lit dans la pénombre et incapable de dormir, il commença à voir flotter des couleurs. Puis la radio se mit à lui brailler des phrases abominables. Au bout de deux jours de ce régime, les couleurs vagues piquèrent dans sa direction, comme si c'était lui-même qui avançait de plus en plus vite ; enfin, ainsi que je l'ai écrit dans mon roman *Substance mort*, ces couleurs floues se figèrent en formes précises qui évoquaient des tableaux abstraits, et il y en eut littéralement des millions qui se succédèrent à toute allure.

Les métacircuits à l'intérieur du cerveau de Fat s'étaient trouvés désinhibés par le signe du poisson et les paroles prononcées par la fille.

C'est aussi simple que cela.

Quelques jours plus tard, Fat se réveilla et vit la Rome antique se superposer à la Californie de 1974, il pensa en *koiné*, langue parlée du Proche-Orient à l'époque romaine – et c'est cette région-là qu'il aperçut. Il ignorait que la *koiné* fût leur langue commune et pensait que ç'aurait plutôt dû être le latin. De plus, ainsi que je vous l'ai déjà rapporté, il n'avait pas reconnu une langue en tant que telle dans la forme d'expression que prenaient ses pensées.

Horselover Fat vit dans deux époques et deux lieux distincts, autrement dit dans deux continuums spatio-temporels ; tel est le sens des événements de mars 1974, lesquels furent déclenchés par la présentation du signe du poisson un mois auparavant – ses deux continuums cessèrent d'être distincts et se mêlèrent. Ses deux identités – ses deux personnalités – se fondirent également. Plus tard, il entendit une voix dire dans sa tête :

« Il y a quelqu'un d'autre qui vit en moi et qui n'est pas de ce siècle. »

L'autre personnalité avait tout compris. L'autre personnalité réfléchissait, et Fat, surtout au moment de s'endormir, pouvait capter ses pensées. Cela lui était encore arrivé à peine un mois auparavant, c'est-à-dire quatre ans et demi après que le cloisonnement des deux personnalités eut été brisé.

Fat sut très bien m'exposer la situation, début 1975, lorsqu'il entreprit de se confier à moi. L'autre, celui qui vivait en un siècle et un lieu différents, il l'appelait Thomas.

« Thomas est plus malin que moi, me dit-il, et il en sait plus long que moi. Des deux, c'est lui la personnalité dominante. » Il trouvait que c'était là un bon point ; malheur à celui qui abrite un « autre » stupide ou malfaisant sous son crâne !

« Tu veux dire que jadis, tu as été Thomas commençai-je. Tu es sa réincarnation, tu t'es souvenu de lui et de son...

— Non, il est vivant aujourd'hui. Il vit *aujourd'hui* dans la Rome antique. Et il n'est pas moi. La réincarnation n'a rien à voir là-dedans.

— *Alors, et ton corps ?* »

Fat me dévisagea en hochant la tête. « Exact. Cela signifie que mon corps existe simultanément dans les deux continuums spatio-temporels – *ou alors qu'il n'est nulle part.* »

Fragment 14 du traité : L'Univers est constitué d'informations et nous sommes en lui à l'état stationnaire, pas dans les trois dimensions, pas dans l'espace ou le temps. L'information reçue, nous la projetons comme hypostase dans le monde phénoménal.

Le fragment 30, qui reformule ce qui précède sous une forme

appuyée : Le monde phénoménal n'existe pas ; c'est une hypostase de l'information traitée par l'Esprit.

Fat m'a collé les jetons. Il a extrapolé les entrées nos 14 et 30 à partir de sa propre expérience, il les a inférées de la découverte que quelqu'un d'autre vivait dans sa tête et que ce quelqu'un d'autre appartenait à un lieu et à un temps différents – il y a deux mille ans et à douze mille kilomètres de là.

Nous ne sommes pas des individus. Nous sommes les stations d'un Esprit unique. Nous sommes censés demeurer en tout temps séparés les uns des autres. Toutefois, Fat avait par hasard reçu un signal (le signe du poisson d'or destiné à Thomas). Le signe du poisson était l'affaire de Thomas et non celle de Fat. Si la fille n'avait pas expliqué la signification du poisson, le cloisonnement serait demeuré en place. Mais elle l'a expliqué, et les cloisons sont tombées. L'espace et le temps ont été révélés à Fat – et à Thomas ! – comme de simples dispositifs de séparation. Fat s'est retrouvé témoin de la surimpression de deux réalités, et il en est sans doute allé de même pour Thomas : il a dû se demander ce que pouvait bien être cette langue étrangère qui faisait irruption dans sa tête à lui. Puis il s'est rendu compte qu'il ne s'agissait même pas de sa tête.

« Quelqu'un d'autre vit en moi, et il n'est pas de ce siècle. » Là, c'est Thomas qui parle, et non Fat. Mais ça s'applique aussi bien à Fat.

Toutefois Thomas avait l'avantage sur Fat parce que, comme dit Fat, il était plus malin ; il possédait la personnalité dominante. Il s'empara de Fat, le fit passer du vin à la bière, lui fit tailler sa barbe, eut des problèmes avec sa voiture... mais, plus important que tout cela, Thomas se souvenait – si c'est bien le mot qui convient – d'autres personnalités, dont une qui remontait à la Crète minoenne, soit quelque part entre le troisième millénaire et 1100 avant Jésus-Christ, ça fait loin. Thomas gardait même le souvenir d'un moi encore plus ancien : celui-là était venu des étoiles.

Thomas était l'homme averti par excellence du post-néolithique. En tant que l'un des premiers chrétiens, il appartenait à l'ère apostolique ; il n'avait pas rencontré le Christ mais connaissait des gens qui l'avaient vu – bon Dieu, voilà que je perds les pédales, à essayer de transcrire tout ceci. Thomas avait trouvé le moyen de se

reconstituer après son trépas physique. *Tous* les premiers chrétiens possédaient cette science. Cela passait par l'anamnèse, la perte de l'amnésie qui – enfin, le système était censé fonctionner de la manière suivante : lorsque Thomas vint à mourir, il inscrivit en lui l'engramme du signe chrétien du poisson, mangea une étrange nourriture rose – du même rose que la lumière aperçue par Fat –, but d'un cruchon sacré tenu au frais dans une armoire, puis il mourut et naquit à nouveau, il grandit et devint une autre personne, un être de l'avenir et non lui-même, jusqu'à ce qu'on lui montre le signe du poisson.

Il avait situé cette ecphorie environ quarante ans après sa mort. Erreur. Cela lui prit pas loin de deux mille ans.

De cette manière, par ce dispositif, le temps se trouvait aboli – le temps ou, pour dire les choses autrement, la tyrannie de la mort. La promesse de vie éternelle que le Christ fit à son petit troupeau n'était pas une blague. Il lui enseigna comment y parvenir ; cela concernait le plume immortel dont parlait Fat, l'information vivante qui sommeillait siècle après siècle à Nag Hammâdi. Les Romains avaient trouvé et tué tous les homoplasmes – tous les premiers chrétiens croisés avec le plume ; ils moururent et le plume se réfugia à Nag Hammâdi où il sommeilla en tant qu'information contenue dans les codex.

Cela, jusqu'en 1945, où la bibliothèque fut découverte et les manuscrits déchiffrés. Ainsi Thomas dut-il attendre, non pas quarante ans, mais deux mille ; le signe du poisson d'or à lui seul n'était pas suffisant. L'immortalité, l'abolition du temps et de l'espace, n'adviennent que par le Logos ou plume ; lui seul est immortel.

C'est du Christ que nous parlons. Il est une forme de vie extraterrestre, venue sur notre planète voici des milliers d'années et déposée, comme information vivante, dans les cerveaux des êtres humains qui vivaient déjà en ce monde – les autochtones. C'est de symbiose inter-espèces que nous parlons.

Avant d'être le Christ, il fut Élie. Les Juifs connaissent tout d'Élie et de son immortalité – ainsi que de sa capacité d'étendre aux autres cette immortalité en « divisant » son esprit. Les gens de Qumrân savaient cela. Ils cherchaient à recevoir une partie de

l'esprit d'Élie.

« Tu vois, mon fils, c'est ici que le temps devient espace. »

D'abord il devient espace et puis on le traverse, mais Parsifal l'avait bien compris, il ne bougeait pas du tout ; il restait immobile et le paysage changeait ; le paysage subissait une métamorphose. Sans doute Parsifal se trouva-t-il quelque temps exposé à une double réalité, à une surimpression semblable à celle que connut Fat. C'est là le Temps du rêve, qui existe dans le présent et non dans le passé, le séjour des héros et des dieux, le lieu où s'accomplissent leurs actions.

Le concept le plus frappant auquel parvint Fat fut celui d'un univers irrationnel, gouverné par un esprit irrationnel : le démiurge. Si l'on se représentait un univers rationnel, quelque chose qui ferait irruption dans un tel univers pourrait sembler irrationnel, puisqu'il ne lui appartiendrait pas. Mais Fat, après avoir inversé les données du problème, voyait le rationnel surgir au sein de l'irrationnel. Le plume immortel avait envahi notre monde et le plume était totalement rationnel, alors que notre monde ne l'était pas. Cette structure est le fondement de la vision du monde de Fat. Elle en est la pierre angulaire.

Pendant deux mille ans, l'unique élément rationnel de notre monde est resté en sommeil. En 1945, il s'est éveillé pour quitter l'état germinatif et se développer. Il se développa en lui-même et probablement à l'intérieur d'autres humains, et il se développa hors de lui-même, dans le macro-monde. Il ne pouvait, ainsi que je l'ai dit, en évaluer l'immensité. Lorsqu'une entité entreprend de dévorer le monde, les choses deviennent sérieuses. Si l'entité dévoratrice est malfaisante ou folle, la situation n'est pas seulement désespérée, elle est catastrophique. Or Fat envisageait le processus inverse. Il voyait les choses de la même manière que Platon dans sa cosmologie : le rationnel (*noûs*) « persuade » l'irrationnel (le hasard, le déterminisme aveugle, l'*anankê*) de se plier aux formes d'un cosmos.

Ce processus fut interrompu par l'Empire.

« L'Empire n'a jamais pris fin. » Jusqu'à présent, jusqu'à ce mois d'août 1974 où un coup dévastateur et peut-être mortel fut porté – si l'on peut dire – contre l'Empire par le plume immortel

qui avait repris sa forme agissante et utilisait certains humains comme agents dans le monde matériel.

Horselover Fat était l'un de ces agents. Il représentait en somme les mains du plume qui se tendaient vers l'Empire afin de le blesser.

De ce qui précède, Fat conclut qu'il était investi d'une mission et que l'invasion de son être par le plume traduisait l'intention de ce dernier de l'utiliser à des fins bénéfiques.

J'ai moi-même parfois rêvé d'un autre lieu, un lac vers le nord, bordé de villas et de petites maisons rustiques. Dans mon rêve, j'arrive du sud de la Californie, où j'habite ; ce coin est réputé pour les vacances, mais c'est très vieillot. Les maisons sont en bois, faites de ces bardeaux marron qui étaient tellement populaires en Californie avant la Seconde Guerre mondiale. Les routes sont poussiéreuses et les voitures anciennes, elles aussi. Le plus étrange est qu'il n'existe aucun lac tel que celui-là dans le nord de la Californie. J'ai fait – éveillé – tout le trajet jusqu'à la frontière de l'Oregon et même au-delà. Mille bornes en pays sec, c'est tout ce qu'il y a.

Où se trouve donc ce lac – et les maisons, et les routes qui l'entourent –, en réalité ? Ce rêve revient un nombre incalculable de fois. J'y apparais conscient d'être en vacances et d'habiter en fait dans le sud de l'État, il m'arrive même parfois, d'un rêve à l'autre, de redescendre jusqu'au comté d'Orange. Mais à mon retour, je constate que j'habite dans une maison, alors qu'en réalité je vis en appartement. Dans les rêves, je suis marié. Dans la réalité, je vis seul. Plus étrange encore, ma femme est une parfaite inconnue pour moi.

Pendant l'un des rêves, nous sommes ensemble dans l'arrière-cour, en train d'arroser et de soigner nos roses. J'aperçois la maison voisine ; c'est une somptueuse résidence, et nous avons un mur mitoyen. Le mur est en ciment et nous l'avons recouvert de rosiers sauvages, pour l'agrément. Tout en passant le râteau devant les poubelles de plastique vert où nous avons entassé les bouts de tiges et de feuilles coupées, je regarde ma femme, qui promène le tuyau d'arrosage, puis le mur mitoyen couvert de rosiers sauvages, et je

suis content ; je me dis, il ne serait pas possible de vivre heureux en Californie du Sud si nous n'avions pas cette jolie maison avec ce magnifique jardin à l'arrière. Je préférerais être propriétaire de la résidence d'à côté, mais enfin j'ai toujours vue sur elle et je peux aller me promener dans le jardin attenant, qui est beaucoup plus vaste. Ma femme porte des jeans ; elle est mince et mignonne.

Au moment du réveil, je me dis que je devrais prendre ma voiture et filer vers le nord, jusqu'au lac : aussi charmant que ce soit, ici, avec ma femme, le jardin et les rosiers, le lac, c'est encore mieux. Mais alors, je me rappelle qu'on est en janvier et que l'autoroute sera enneigée, à partir de la Baie ; le moment est mal choisi pour gagner ma cabane au bord du lac. Il faudrait que j'attende l'été ; au fond, je suis un conducteur assez timoré. Pourtant, j'ai une bonne voiture : une Ford Capri rouge presque neuve. À mesure que je reprends mes esprits, je me rends compte que j'habite un appartement dans le sud de l'État et que je vis seul. Je n'ai pas de femme. La maison, le jardin derrière et le mur mitoyen avec ses rosiers, tout ça n'existe pas. Encore plus bizarre : non seulement je ne possède pas de cabane au bord du lac, dans le Nord, mais il n'y a en Californie aucun lac qui corresponde à ma description. La carte que je déploie mentalement pendant mon rêve est fausse ; elle ne décrit pas la Californie. Alors, quel État représente-t-elle ? Washington ? Il y a une grande nappe d'eau au nord de l'État de Washington ; je l'ai survolée, à l'aller comme au retour, lors de mes voyages au Canada, et aussi la fois où je suis allé à Seattle.

Qui est cette femme ? Non seulement je suis célibataire, mais encore je n'ai jamais été marié et je n'ai jamais vu la femme en question. Pourtant, dans mon rêve, je l'aime d'un amour tout à la fois profond, douillet et empreint de familiarité, la sorte d'amour qui ne peut croître qu'avec le passage des ans. Mais même cela, comment puis-je le savoir, puisqu'il n'y a jamais eu personne dans ma vie qui aurait pu me faire éprouver un amour de ce type ?

Je m'arrache à mon lit – j'ai sommeillé pendant tout le début de la soirée –, je gagne le living-room, et là, je demeure abasourdi par le caractère synthétique de la vie que je mène. Ma chaîne (synthétique) ; ma télé (synthétique, y a pas de doute) ; mes bouquins, une expérience de seconde main, en tout cas comparée

avec ce que je vis au volant de ma voiture, sur la route étroite et poussiéreuse qui longe le lac, roulant sous les branches des arbres pour atteindre finalement ma cabane et l'endroit où je me gare. Quelle cabane ? Quel lac ? Je me rappelle même que c'est ma mère qui m'a emmené là-bas la première fois, il y a des années. À présent, il m'arrive d'y aller par avion. Il y a un vol direct depuis le sud de l'État... le lac n'est qu'à quelques kilomètres de l'aérodrome. Quel aérodrome ? Et d'abord, comment puis-je supporter l'ersatz de vie que je mène dans cet appartement plastique, seul, ou, pour être plus précis, sans elle, ma femme toute svelte dans ses jeans ?

S'il n'y avait pas Horselover Fat, sa rencontre avec Dieu/Zebra/Le Logos, et aussi l'autre, celui qui vit à l'intérieur de sa tête, mais en un autre siècle et en un autre lieu, je ne tiendrais aucun compte de mes rêves. J'ai le souvenir d'articles traitant des gens qui se sont établis au bord du lac en question ; ils appartiennent à un groupement religieux modéré, du genre des quakers (j'ai reçu une éducation quaker) ; la seule différence, clairement énoncée, est qu'ils croient fermement qu'on ne doit pas mettre les enfants dans des berceaux de bois. C'est là leur hérésie particulière. De plus – et là, je revois littéralement les pages de l'article à ce sujet –, on dit à leur propos que « de temps à autre il naît chez eux un ou deux sorciers », détail qui n'est certainement pas étranger à leur aversion pour les berceaux de bois : si l'on met un bébé sorcier – futur sorcier – dans un berceau de bois, il est évident qu'il perdra peu à peu ses pouvoirs.

Des rêves d'une autre vie ? Mais où ? Progressivement, la vision de cette carte frauduleuse de la Californie s'estompe, et avec elle le lac, les maisons, les routes, les gens, les voitures, l'aérodrome, la secte modérée et ses fidèles qui nourrissent une horreur particulière à l'égard des berceaux de bois ; mais pour que ces choses s'effacent, toute une procession de rêves reliés entre eux et qui s'étendent sur des années de temps réel doit s'effacer aussi.

Le seul lien entre ce paysage onirique et mon univers quotidien est ma Capri rouge.

Pourquoi cet élément précis tient-il le coup dans les deux mondes ?

On a dit des rêves qu'ils étaient une forme de « psychose

contrôlée » – ou, pour prendre le problème à l'envers : la psychose est un rêve qui fait irruption dans la vie diurne. Comment interpréter cela, par rapport à mon rêve du lac, qui inclut une femme que je n'ai jamais vue, mais pour qui j'éprouve un amour réel et familial ? Y a-t-il deux personnes dans mon cerveau, comme dans celui de Fat ? Elles seraient séparées, mais dans mon cas, aucun symbole désinhibant n'aurait abattu la cloison et lancé « l'autre » dans ma personnalité, dans mon univers ?

Sommes-nous tous comme Horselover Fat, mais sans le savoir ?

Dans combien de mondes existons-nous simultanément ?

Encore groggy après mon somme, j'allume la télé pour essayer de regarder une émission intitulée « Au bon vieux temps de Dick Clark²⁹, II^e partie ». Débiles et demeurés défilent sur l'écran en bavant comme une bande d'hydrocéphales ; des boutonneux extatiques acclament bruyamment le spectacle de la banalité la plus totale. J'éteins la télé. Mon chat veut sa bouffe. Quel chat ? Dans les rêves, ma femme et moi n'avons pas d'animaux domestiques ; nous sommes propriétaires d'une jolie maison et d'un grand terrain bien entretenu où nous passons nos week-ends. Nous avons un garage avec deux voitures... soudain, je me rends compte, et ça me fait nettement sursauter, que cette maison coûte cher ; dans ma série de rêves, j'ai du blé. J'ai la vie d'un type de la classe moyenne supérieure. Ce n'est pas moi. Je ne vivrais jamais comme ça, ou si ça m'arrivait, je serais sacrement mal dans ma peau. La richesse, les possessions, ça me gêne ; j'ai fait mes classes à Berkeley et j'en ai gardé le profil typique – conscience de gauche, vues socialistes et méfiance à l'égard de la vie facile.

Le personnage de mon rêve a en plus une propriété donnant sur le lac. Mais sa foutue Capri est la même que la mienne. En début d'année, je suis allé m'acheter une Capri Ghia flambant neuve, qui ne serait pas normalement dans mes possibilités financières ; c'est le genre de véhicule que pourrait posséder l'homme du rêve. Mon rêve a donc sa propre logique. Le rôle que j'y joue m'amènerait à

29 Célèbre animateur dont l'émission *Bandstand*, créée en 1956 et devenue *American bandstand*, quotidienne et nationale, l'année suivante, fut l'une des plus populaires des premiers temps du rock (N.d.T.).

avoir la même voiture.

Une heure après mon réveil, je vois encore en esprit – par quel moyen, le troisième œil *ājñā* ? – ma femme vêtue de jeans et le tuyau d'arrosage qu'elle traîne sur l'allée cimentée. Petits détails auxquels il manque une intrigue. J'aimerais bien être propriétaire de la résidence voisine. Ah oui ? Dans la réalité, je n'en voudrais même pas comme enjeu d'un pari. Ces gens-là sont friqués ; je les déteste. Qui suis-je ? Combien de personnes suis-je ? Où suis-je ? Ce petit appartement plastique en Californie du Sud n'est pas le mien, mais me voilà bien réveillé, je crois, et c'est là que je vis, avec ma télé (salut, Dick Clark), ma chaîne (salut, Olivia Newton-John) et mes bouquins (salut, neuf millions de volumes trapus). À côté de l'existence qui est la mienne dans ces rêves raccordés, la vie que je mène est solitaire, bidon et sans valeur ; elle n'est pas digne d'un être intelligent et cultivé. *Où sont les roses ? Où est le lac ? Où est la femme svelte, souriante, séduisante qui manie le tuyau d'arrosage ?* Comparé à celui du rêve, l'individu que je suis dans le présent est un vaincu et un frustré qui ne fait que s'imaginer qu'il vit pleinement. Pendant les rêves, je vois en quoi consiste une vie pleine, et ça n'a rien à voir avec ce qui constitue mon lot dans la réalité.

Puis une étrange pensée me vient. Je n'ai guère de liens avec mon père, qui vit toujours, doit avoir dans les quatre-vingts ans et habite en Californie du Nord, vers Menlo Park. Je ne lui ai rendu visite que deux fois, et c'était il y a vingt ans. Sa maison ressemblait à celle que je possède en rêve. Ses aspirations – et ses réussites – recourent celles de « l'autre ». Est-ce que je deviens mon père en dormant ? L'homme du rêve – moi-même – a mon âge actuel, ou peut-être est-il *plus jeune*. Oui, je peux en juger par la femme, ma femme : il est beaucoup plus jeune. Au cours de mes rêves, j'ai remonté le temps, non pas jusqu'à mes propres années de jeunesse, mais jusqu'à celles de mon père ! Pendant ces rêves, j'adopte le point de vue de mon père sur la bonne vie, sur ce que les choses devraient être ; ses idées s'imposent avec une telle force qu'elles continuent de flotter dans mon esprit une heure après mon réveil. Pas étonnant que dans ces moments-là je déteste mon chat ; mon père a les chats en horreur.

Dans la décennie qui précéda ma naissance, mon père montait souvent jusqu'au lac Tahoe. Ma mère et lui avaient probablement une cabane par là-bas. Je n'en sais rien, je n'y suis jamais allé.

Mémoire phylogénique, mémoire de l'espèce. Pas la mienne propre, l'ontogénique. « L'ontogénique résume le phylogénique », comme il est écrit. L'individu contient l'histoire de sa race tout entière, en remontant jusqu'aux origines. Jusqu'à la Rome antique, jusqu'à la Crète minoenne, jusqu'aux étoiles. Mon abréaction, en rêve, ne m'a fait remonter que d'une génération. C'est la mémoire du stock génétique, le code de l'A.D.N. Cela explique l'expérience cruciale de Fat, au cours de laquelle le symbole chrétien du poisson a désinhibé une personnalité inscrite dans un passé vieux de deux mille ans... parce que ce symbole lui-même a pris son origine il y a deux mille ans. Lui eût-on montré un symbole plus ancien, son abréaction l'aurait mené encore plus loin dans le temps ; après tout, les conditions étaient idéales : il avait reçu une dose de penthotal, le « sérum de vérité ».

La théorie de Fat est différente. Pour lui, nous sommes en réalité dans l'an 103 de l'Ère commune (que j'écrirai pour ma part 103 ap. J.-C. ; au diable Fat et ses expressions dans le vent). Nous vivons, au vrai, des temps apostoliques, mais le voile de maya, ou ce que les Grecs nommaient *dokos*, obscurcit le paysage. Il s'agit pour Fat d'un concept clé : le *dokos*, le voile de l'illusion ou de l'apparence. Cette situation met en jeu le temps, la question de savoir si le temps est réel.

Moi aussi, je vais citer Héraclite : « Le temps est un enfant qui pousse des pions : royauté d'un enfant³⁰. » Seigneur ! Qu'est-ce que cela signifie ? Commentaire d'Edward Hussey : « Dans ce passage, comme sans doute chez Anaximandre, le "Temps" est un nom de Dieu, dont l'étymologie suggère son éternité. L'immémoriale divinité est un enfant qui pousse ses pions cosmiques sur l'échiquier en respectant les règles. » Par le Christ, sur quoi sommes-nous donc tombés ? Où sommes-nous et quand sommes-nous et qui sommes-nous ? Combien de gens, en combien de lieux et combien de temps ? Des pièces sur un échiquier, poussées par l'« immémoriale

30 Fragment 52 d'Héraclite (*N.d.T.*).

divinité » qui est un « enfant » !

Vite, la bouteille de cognac. Le cognac, ça me calme. Il m'arrive de craquer, surtout si je viens de passer une soirée à discuter avec Fat, et il me faut un truc pour me calmer. J'éprouve le pressentiment redoutable que Fat est tombé sur quelque chose de très réel et d'absolument terrifiant. Pour ma part, je n'ai aucune envie d'innover, que ce soit sur le terrain théologique ou philosophique. Mais il a fallu que je rencontre Horselover Fat ; il a fallu que j'apprenne à le connaître et que je partage les idées tordues qu'il a élaborées à partir de sa rencontre particulière avec Dieu sait quoi. Avec l'ultime réalité, peut-être. Quoi que ce fût, c'était vivant et ça pensait. Et ça ne vous ressemblait en rien, malgré la citation de I Jean, 3/1-2.

Xénophane avait raison.

« Il n'y a qu'un seul dieu, maître souverain des dieux et des hommes, *qui ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par la pensée.* »

Une phrase telle que « Je ne suis pas moi-même » ne constitue-t-elle pas un oxymoron ? N'y a-t-il pas là une contradiction verbale, un énoncé nul sur le plan sémantique ? Fat s'est révélé être Thomas et moi, en étudiant le contenu de mon rêve, je parviens à la conclusion que je suis mon propre père, marié à ma mère encore jeune – avant ma naissance. Je crois que cette phrase énigmatique, « De temps à autre il naît chez eux un ou deux sorciers » est censée me révéler quelque chose. Ainsi que l'a fait remarquer Arthur C. Clarke, une technologie suffisamment avancée passerait à nos yeux pour une forme de magie. Un sorcier s'occupe de magie ; par conséquent, un « sorcier » est quelqu'un qui maîtrise une technologie hautement sophistiquée, une technologie qui défie notre entendement. Quelqu'un joue avec le temps sur un échiquier, quelqu'un que nous ne pouvons pas voir. Il ne s'agit pas de Dieu. Dieu est un nom archaïque donné à cette entité par les sociétés du passé, et aujourd'hui par des gens enfermés dans un système de pensée anachronique. Nous avons besoin d'un terme neuf, mais ce que nous affrontons n'est pas nouveau.

Horselover Fat est capable de voyager dans le temps, de

remonter des milliers d'années en arrière. La race à trois yeux vit probablement loin dans l'avenir ; ce sont nos descendants hautement évolués. Et c'est probablement leur technologie qui a permis à Fat de se déplacer d'une époque à l'autre. De fait, la personnalité maîtresse de Fat ne se situe pas forcément dans le passé, elle est peut-être encore à venir – mais elle s'est manifestée extérieurement à Fat sous la forme de Zebra. Ce que je suis en train de dire, c'est que le feu de Saint-Elme, qualifié par Fat de vivant et intelligent, a sans doute « abrégé » jusqu'à notre époque et qu'il est l'un de nos propres enfants.

8

Je ne jugeais pas souhaitable d'expliquer à Fat que selon moi, sa rencontre avec Dieu était une rencontre avec un lui-même venu d'un lointain futur. Lui-même, évolué, transformé au point qu'il n'avait plus rien d'un être humain. La réminiscence de Fat l'avait porté jusqu'aux étoiles, où il avait rencontré un être qui s'appêtait à retourner aux étoiles, ainsi que plusieurs autres lui-même en chemin, plusieurs points sur la ligne. Tous ensemble ne formant qu'un seul individu.

Fragment 13 du traité : Pascal a dit : « Toute l'histoire n'est qu'un homme immortel qui ne cesse d'apprendre. » « Celui-là est l'Immortel, que nous adorons sans connaître son nom. » « Il vécut il y a longtemps, mais il est encore vivant », et « la Dêité-Apollon s'appête à revenir ». Seul le nom change.

À un niveau quelconque, Fat avait entrevu la vérité ; il avait rencontré ses moi du passé aussi bien que ses moi de l'avenir – deux moi de l'avenir : l'un, proche, qui était de la race à trois yeux ; l'autre, Zebra, immatériel.

Le temps s'était aboli pour lui, on ne sait comment, et la récapitulation des divers moi, sur l'axe du temps linéaire, avait amené, par une sorte de laminage, la fusion de cette pluralité d'identités en une seule entité.

De ce laminage des identités était issu Zebra, être supra ou transtemporel : pure énergie, pure information vivante. Immortel, bénéfique, intelligent et serviable. Essence de l'être humain rationnel. Au centre d'un univers irrationnel gouverné par un Esprit

irrationnel se tient l'homme rationnel, dont Horselover Fat n'est qu'un exemple. L'intrus divin que Fat rencontra en 1974 n'est autre que lui-même. Mais enfin, Fat semblait heureux de s'en tenir à la conviction qu'il avait rencontré Dieu. Après un temps de réflexion, je décidai de ne pas lui faire part de mon opinion. Après tout, je pouvais me tromper.

Tout cela avait à voir avec le temps. « Le temps peut être surmonté », a écrit Mircea Eliade. Voilà toute l'histoire. La grande énigme derrière Eleusis, l'orphisme, les premiers chrétiens, Serapis, les religions à mystères du monde gréco-romain, Hermès Trismégiste, les alchimistes hermétiques de la Renaissance, la confrérie de la Rose-Croix, Apollonios de Tyane, Simon le Magicien, Asclépios³¹, Paracelse, Bruno, c'est l'abolition du temps. Les techniques sont là. Dante en parle dans sa *Comédie*. Elles concernent la perte de l'amnésie ; quand l'oubli s'est effacé, la mémoire véritable s'étend dans toutes les directions, vers l'avenir comme vers le passé, et aussi, étrangement, vers des univers parallèles ; elle est orthogonale aussi bien que linéaire.

C'est pour cela qu'on pouvait à bon droit qualifier Élie d'immortel ; il avait pénétré au royaume d'en haut (comme l'appelle Fat) et n'était plus soumis au temps. Le temps équivaut à ce que les Anciens nommaient « déterminisme astral ». Le but des mystères était de libérer l'initié du déterminisme astral, lequel représente à peu près le destin. À ce sujet, Fat note dans son traité :

Frag. 48. Il y a deux royaumes, celui d'en haut et celui d'en bas. Celui d'en haut, dérivé de l'hyperunivers I ou du Yang, ou de la Première Voie de Parménide, est capable d'intellection et de volition. Le royaume d'en bas – le Yin, la Deuxième Voie de Parménide – est mécanique, il est mené par l'aveugle cause efficiente, il est déterministe et privé d'intellection, puisque émanant d'une source morte. Dans les temps anciens, on lui donnait le nom de « déterminisme astral ». D'une manière générale, nous sommes pris dans le royaume d'en bas, mais à travers les sacrements et au moyen du plasse, nous en sommes extirpés. Mais,

31 Dieu de la médecine chez les Grecs, devenu Esculape chez les Romains (*N.d.T.*).

jusqu'au moment où le déterminisme astral est cassé, nous n'en sommes pas même conscients, tant nous sommes obturés. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

Siddharta, le Bouddha, se rappelait toutes ses vies passées ; c'est pourquoi il reçut le titre de « bouddha », c'est-à-dire « illuminé ». La science de ce qu'il avait accompli se transmet en Grèce et se retrouve dans l'enseignement de Pythagore, lequel conserva le secret, autant qu'il le put, sur cette gnose occulte et mystique ; cependant, Empédocle, son élève, rompit avec les pythagoriciens et fit des révélations. En privé, il confiait à ses amis qu'il était Apollon. À la manière du Bouddha et de Pythagore, il se rappelait ses vies passées. La chose qu'ils n'évoquaient jamais, c'était leur capacité de « se souvenir » d'existences futures.

Les êtres à trois yeux que vit Fat le représentaient, lui, à un stade « illuminé » de son évolution, dans le cours de ses diverses existences. Dans le bouddhisme, ce troisième œil reçoit le nom d'« œil divin surhumain » (*dibba-cakkhu*), il a le pouvoir de contempler la mort des êtres et leur renaissance. Gautama, le Bouddha (c'est-à-dire Siddharta), parvint à ce pouvoir au cours de sa deuxième veille (dix heures du soir à deux heures du matin). Au cours de la première veille (six heures à dix heures du soir), il avait acquis la connaissance de toutes – je dis bien *toutes* – ses existences antérieures (*Pubbenivasanussati-nana*). Je me gardai d'en parler à Fat, mais techniquement, il était devenu un bouddha. Ça ne me paraissait pas une bonne idée de l'en aviser pour l'instant. Après tout, si on est un bouddha, on doit être foutu de s'en rendre compte tout seul.

Je trouve intéressant comme paradoxe qu'un bouddha – un illuminé – soit incapable, même au bout de quatre ans et demi, de deviner sa propre illumination. Fat était complètement obnubilé par son énorme exégèse, lancé dans la vaine tentative d'éclaircir ce qui lui était arrivé. Il ressemblait plus à la victime d'un accident suivi de délit de fuite qu'à un bouddha.

« Sacré bordel de merde ! » Tel aurait été le commentaire de Kevin au sujet de la rencontre avec Zebra. « Qu'est-ce que c'était que ça ? »

Aucune arnaque à la noix ne pouvait tromper l'œil reptilien de

Kevin. Il se considérait comme l'oiseau de proie, et l'arnaque jouait le rôle d'un vulgaire lapin. Il se souciait fort peu de l'exégèse mais demeura l'ami de Fat. Kevin agissait suivant la règle : blâme l'action et non celui qui la commet.

Kevin se sentait bien, à cette époque-là. Après tout, son opinion négative sur Sherri s'était révélée correcte. Cela contribua à les rapprocher, Fat et lui. Kevin avait bien percé Sherri à jour, cancer ou pas cancer. En dernière analyse, le fait qu'elle fût en train de mourir ne comptait pas le moins du monde à ses yeux. Après mûre réflexion, il était parvenu à la conclusion que son cancer était une entourloupe.

L'obsession de Fat, durant cette période où il se rongait les sangs au sujet de Sherri, était que le Sauveur allait bientôt renaître – si ce n'était déjà fait. Quelque part, il foulait le sol de cette planète, ou n'allait pas tarder à le faire, une fois de plus.

Qu'est-ce que Fat comptait faire à la mort de Sherri ? Maurice lui avait crié cette interrogation au visage. Allait-il mourir à son tour ?

Pas du tout. Fat, qui cogitait, écrivait, faisait de la recherche et recevait des bouts de messages de Zebra lors de ses rêves ou d'hallucinations hypnagogiques, Fat, qui tentait de récupérer quelque chose du naufrage de sa vie, avait décidé de se mettre en quête du Sauveur. Il le trouverait, où qu'il fût.

Telle était la mission, le projet divin, dont Zebra l'avait investi en mars 1974 : le joug léger, le fardeau de lumière. Fat, qui était dès à présent un saint homme, deviendrait un roi mage des temps modernes. Il ne lui manquait qu'un indice – quelque chose qui le mettrait sur la piste. Zebra finirait par le lui souffler. La théophanie de Zebra n'avait eu que ce seul but : lancer Fat dans sa quête.

Quand on lui raconta la chose, notre ami David demanda :

« Est-ce qu'il s'agira du Christ ? » Histoire de manifester son catholicisme.

« Il s'agira d'un cinquième Sauveur », fit mystérieusement Fat. Après tout, Zebra avait fait allusion à la venue d'un Sauveur sous des aspects divers – et d'une certaine manière contradictoires : la Sophia, qui était le Christ ; Apollon ; Siddharta le Bouddha.

Fat, qui pratiquait l'éclectisme en matière de théologie, nommait un certain nombre de sauveurs : le Bouddha, Zoroastre, Jésus-Christ et Abû al-Qâsim Muhammad ibn 'Abdallah ibn 'Abd al-Muttalib ibn Hâshim (autrement dit Mahomet). Parfois, il rajoutait Mani à sa liste. Le Sauveur à venir serait donc le cinquième, selon la liste réduite, ou le sixième, selon la liste longue. De temps à autre, Fat mentionnait également Asclépios, ce qui attribuait au prochain Sauveur le numéro sept. De toute façon, celui-là serait le dernier ; il trônerait en juge et roi de toutes les nations, de tous les peuples. Le crible du zoroastrisme était en place et permettrait de séparer les âmes justes (âmes de lumière) des âmes mauvaises (âmes de ténèbres). Maât³² avait placé sa plume dans un plateau de la balance où est pesé le cœur de chaque homme, tandis que siégeait Osiris, juge des morts. Il y avait fort à faire.

Fat comptait bien être présent, afin, peut-être, de tendre le Livre de Vie au Juge suprême, au Vieillard dont il est fait mention dans le Livre de Daniel³³.

On ne se fit pas faute d'expliquer à Fat que le Livre de Vie – où étaient inscrits les noms de tous ceux qui furent sauvés – se révélerait trop lourd pour qu'un seul homme pût le soulever ; un treuil et une grue seraient nécessaires. Fat ne trouva pas ça drôle.

« Attends un peu que le Juge suprême voie son chat mort, lança Kevin.

— Toi et ton foutu chat, dis-je. On n'entend parler que de lui, ici. »

Après avoir écouté Fat dévoiler ses plans rusés afin de débusquer le Sauveur – quelle que fût la distance à parcourir pour cela – je me rendis à l'évidence : en réalité, la quête de Fat avait Gloria, la morte, pour objet, car Fat se considérait comme responsable de son décès. Il avait totalement mélangé sa vie et ses aspirations religieuses avec sa vie et ses aspirations sentimentales. Pour lui, « sauveur » signifiait « amie perdue ». Il espérait qu'elle et

32 Chez les Égyptiens, Maât, représentée sous la figure d'une déesse (la « fille de Rê ») portant une plume sur la tête, incarne les notions de justice et de vérité (*N.d.T.*).

33 Daniel, VII, 9-14 (*N.d.T.*).

lui seraient réunis, mais de ce côté-ci du tombeau. S'il ne pouvait aller à elle, sur l'autre rive, il la trouverait ici. C'est dire que s'il n'était plus suicidaire, il était toujours barjo. Toutefois, je croyais sentir là une amélioration ; Thanatos perdait du terrain devant Éros. Comme disait Kevin : « En chemin, peut-être que Fat se fera une nana. »

Le temps que Fat se lance dans sa quête, il aurait deux mortes à chercher : Gloria et Sherri. Cette version modernisée de la légende du Graal me poussa à me demander si des mobiles érotiques du même ordre avaient, de façon sous-jacente, poussé les chevaliers qui gardaient le Graal à Monsalvat, le château où arrive Parsifal. Wagner dit dans le texte de l'opéra que seuls ceux qui entendent l'appel du Graal trouvent le chemin du château. Le sang du Christ en croix fut recueilli dans cette même coupe dont il but lors de la Cène ; c'est ainsi que la coupe en vint littéralement à contenir son sang. C'est essentiellement ce sang, et non le Graal, qui appelle les chevaliers ; ce sang qui n'a jamais péri. Le contenu du Graal, comme Zebra, est un plasmé. Fat a probablement noté cela quelque part dans son exégèse : Zebra égale plasmé égale sang sacré du Christ crucifié.

Le sang répandu de la fille disloquée et agonisante sur le trottoir, devant l'immeuble Synanon d'Oakland, a lancé un appel à Fat, qui, de même que Parsifal, était un complet imbécile. Tel est d'ailleurs le sens supposé du mot parsifal en arabe ; il est censé dériver de Falparsî, un terme qui signifie « idiot pur et simple ». En réalité, ce n'est pas le cas, évidemment, bien qu'au cours de l'opéra, Kundry apostrophe Parsifal de cette manière. Le nom « Parsifal » vient en fait de « Perceval », qui n'est rien de plus qu'un nom propre. Il subsiste tout de même une question intéressante : le Graal est identifié, via la Perse, à la lapis elixis préchrétienne, qui est une pierre magique. Cette pierre revient par la suite dans certains écrits hermétiques des alchimistes, où elle est un agent qui permet à l'humanité de se métamorphoser. Selon le concept avancé par Fat d'une symbiose inter-espèces, l'être humain a été croisé avec Zebra, ou le Logos, ou le plasmé, et il est devenu un homoplasmé. Je décèle dans tout cela une certaine continuité. Fat pensait avoir été croisé avec Zebra ; de ce fait, il était déjà devenu la chose que

recherchaient les alchimistes hermétiques. Il lui serait donc naturel de se mettre en quête du Graal ; il retrouverait ainsi son ami, lui-même et son foyer.

Par sa raillerie perpétuelle des aspirations idéalistes de Fat, Kevin tenait le rôle de l'enchanteur maléfique Klingsor. Selon Kevin, Fat était dominé par l'envie de baiser. Chez lui, Thanatos – instinct de mort – le disputait à Éros, que Kevin identifiait, non à l'instinct de vie, mais au fait de sauter une nana. Il n'est probablement pas loin du compte – je veux dire, en ce qui concerne sa description du conflit dialectique qui faisait rage dans l'esprit de Fat. Une partie de Fat désirait la mort, une autre désirait la vie. Thanatos peut adopter toutes les formes qu'il souhaite ; il peut tuer Éros, la force vitale, et le mimer ensuite. Si Thanatos vous fait ce coup-là, vous êtes mal parti ; vous vous croyez guidé par Éros, mais ce n'est que Thanatos portant un masque. J'espérais que Fat ne s'était pas mis dans une telle situation ; j'espérais que son désir de trouver le Sauveur lui venait bien d'Éros.

Le vrai Sauveur – ou le vrai Dieu, d'ailleurs – est porteur de vie ; *il est la vie*. Tout « sauveur » ou tout « dieu » qui apporte la mort n'est rien d'autre que Thanatos masqué. C'est pourquoi Jésus-Christ se fit connaître comme le vrai Sauveur – même lorsqu'il ne désirait pas se présenter ainsi – en accomplissant des guérisons miraculeuses. Les gens savaient ce qu'indiquaient ces guérisons miraculeuses. Il y a, tout à la fin de l'Ancien Testament, un passage merveilleux où ce point se trouve éclairci. Dieu déclare :

« Pour vous qui craignez mon nom, le soleil de justice se lèvera, portant la guérison dans ses rayons. Vous sortirez et vous gambaderez comme des veaux à l'engrais³⁴. »

En un sens, Fat espérait que le Sauveur effacerait la maladie, qu'il reconstituerait ce qui s'était brisé. À un certain niveau, il croyait sincèrement que Gloria pouvait être ramenée à la vie. C'est pourquoi le martyre sans répit de Sherri, son cancer proliférant, ébranlaient ses espoirs et ses convictions spirituelles et le laissaient désarmé. Selon le système exposé dans son exégèse et fondé sur sa rencontre avec Dieu, Sherri aurait dû être guérie.

34 Malachie, III, 20 (N.d.T.).

La quête de Fat était considérable. Bien que sur un plan rationnel il pût comprendre pourquoi Sherri avait un cancer, spirituellement il ne l'admettait pas. En fait, il ne parvenait même pas à se représenter la raison de la crucifixion du Fils de Dieu. À ses yeux, la douleur, la souffrance, n'avaient pas de sens ; il n'arrivait pas à leur trouver une place dans le Grand Schéma. Donc, pensait-il, l'existence d'aussi effroyables malheurs trahissait un élément d'irrationalité au sein de l'univers, une insulte à la raison.

Il ne fait aucun doute que Fat était sérieux lorsqu'il parlait de sa quête future. Il avait mis de côté près de vingt mille dollars sur son compte en banque.

« Ne te paie pas sa tête, dis-je un jour à Kevin. C'est important pour lui.

— Le cul, c'est important pour moi aussi », répliqua Kevin avec au fond de l'œil son habituelle lueur de cynisme.

« Laisse tomber, tu n'es pas drôle. »

Il se contenta de continuer à sourire.

Sherri mourut une semaine plus tard.

Ainsi que je l'avais prédit, Fat avait maintenant deux morts sur la conscience. Il s'était révélé incapable de sauver l'une ou l'autre fille. Quand on est Atlas, on doit porter un lourd fardeau, et si on le laisse choir, beaucoup de gens souffrent, toute une humanité, tout un monde de douleur. Et ce fardeau pesait à présent sur Fat, spirituellement, sinon matériellement. Liés à lui, les deux cadavres appelaient au secours, au-delà de la mort même. Les plaintes des morts sont vraiment effroyables ; mieux vaut s'efforcer de ne pas les entendre.

Ce que je craignais le plus pour Fat était le retour de projets suicidaires et, en cas d'échec, un nouveau séjour en cellule capitonée.

À ma surprise, lorsque je passai le voir chez lui, il me parut calme.

« J'y vais, me dit-il.

— Ta quête ?

— C'est ça même.

— Où ?

— Je n'en sais rien. Je me mets en toute et Zebra me guidera. »

Je n'avais aucun motif d'essayer de le dissuader ; après tout, que lui restait-il d'autre à faire ? Se morfondre dans l'appartement où il avait vécu avec Sherri ? Écouter Kevin ironiser sur les malheurs du monde ? Ou pire encore, passer son temps à subir le baratin de David sur la manière dont « Dieu tire le bien du mal ». La chose qui pouvait à coup sûr expédier Fat tout droit au cabanon serait de se retrouver pris dans un tir croisé entre David et Kevin : le pieux imbécile contre l'affreux cynique. Et moi, que pouvais-je ajouter ? La mort de Sherri m'avait démoli, moi aussi, elle m'avait mis en morceaux, comme un jouet qu'on démonterait pour ranger les pièces, telles qu'on les avait reçues, dans leur boîte aux couleurs gaies. Je voulais dire : « Emmène-moi, Fat. Montre-moi le chemin pour rentrer à la maison. »

Tandis que nous étions là à nous lamenter ensemble, Fat et moi, le téléphone sonna. C'était Beth, qui voulait s'assurer que Fat savait qu'il avait une semaine de retard dans le versement de la pension alimentaire.

« Mes ex-femmes ont des rats pour ancêtres, me dit Fat en raccrochant.

— Il faut que tu partes d'ici, lui répondis-je.

— Alors, tu es d'accord qu'il faut que je m'en aille ?

— Oui.

— J'ai assez d'argent pour aller n'importe où dans le monde. J'ai songé à la Chine. Je me suis demandé quel serait l'endroit le moins vraisemblable pour Sa naissance. Un pays communiste tel que la Chine. Ou alors la France.

— Pourquoi la France ?

— J'ai toujours voulu la visiter.

— Eh bien, va en France.

— “Qu'est-ce que vous allez faire ?”, marmonna Fat.

— Comment ?

— Je pensais à cette pub pour les Traveller's chèques de l'American Express qui passe à la télé. “Qu'est-ce que vous allez faire ?” Qu'est-ce que vous allez *faire* ? C'est exactement mon état d'esprit. Ils ont raison.

— J'aime celle où ce type d'âge mûr dit : "J'avais six cents dollars dans mon portefeuille. C'est la pire chose qui me soit jamais arrivée." Si c'est ça la pire chose qui lui soit jamais arrivée...

— Ouais, dit Fat en hochant la tête. C'est qu'il a eu une existence protégée. »

Je devinais la vision qui venait de se former dans l'esprit de Fat : celle des deux mortes. Brisée sur le trottoir ou éclatant de l'intérieur. Je frissonnai et eus aussi envie de pleurer.

« Elle a étouffé, finit par dire Fat à voix basse. Elle a étouffé, tout simplement ; elle n'arrivait plus à respirer.

— Je suis désolé.

— Tu sais ce que m'a dit le docteur, histoire de me remonter ? "Il y a des maladies pires que le cancer."

— Il t'a montré des diapos ? »

Là, on a ri tous les deux. Quand on est pratiquement fou de chagrin, on rit comme on peut.

« Allons jusqu'à Sombrero Street, proposai-je. Il y a un bon bar-restaurant où on aimait tous aller. Je te paie un verre. »

On descendit à pied jusqu'à Main Street, pour se retrouver finalement attablés dans le bar de Sombrero Street.

« Où est donc cette petite brune qui venait toujours avec vous ? demanda la serveuse en apportant nos verres.

— À Cleveland », répondit Fat. On se remit à rire. La serveuse se souvenait de Sherri. C'était trop atroce pour qu'on garde notre sérieux.

« J'ai connu une femme, racontai-je pendant qu'on buvait, à qui je parlais un jour d'un de mes chats, qui était mort. Alors, je lui dis "il repose à perpétuité", et elle me répond aussitôt, avec le plus grand sérieux "le mien est enterré à Glendale". On s'est tous écroulés et on s'est mis à comparer le temps qu'il faisait à Glendale et à Perpétuité. » On riait si fort à présent, Fat et moi, que les gens commençaient à nous regarder. « Faut qu'on arrête ça, dis-je en me calmant.

— Est-ce qu'il ne fait pas plus froid à Perpétuité ? demanda Fat.

— Si, mais il y a moins de smog.

— Peut-être est-ce là que je le découvrirai.

— Qui ça ?

— Lui. Le cinquième Sauveur.

— Te rappelles-tu cette fois, chez toi, quand Sherri commençait sa chimiothérapie et qu'elle perdait ses cheveux ?

— Oui. Le bol du chat.

— Elle se tenait près du bol du chat, et ses cheveux n'arrêtaient pas de tomber dans le bol. Le pauvre chat se demandait ce qui se passait.

— Quoi ? » s'exclama Fat, tenant le rôle du chat. « Qu'est-ce que c'est que ce machin dans mon bol ? » Il souriait, mais sans joie. On n'arrivait plus à être drôles ni l'un ni l'autre, même entre nous. « On a besoin de Kevin pour nous redonner le moral », dit Fat, avant d'ajouter à voix basse : « Quoique, après réflexion, il vaut peut-être mieux pas.

— Il faut qu'on tienne le coup, fis-je.

— Phil, si je ne le trouve pas, je vais mourir.

— Je sais. » C'était la vérité. Le Sauveur séparait Fat de l'annihilation.

« Je suis programmé pour m'autodétruire, poursuivit Fat. On a appuyé sur le bouton.

— Les sensations que tu éprouves..., commençai-je.

— Elles sont rationnelles. Dans ce contexte. C'est vrai. Ce n'est pas de la folie. Je dois le trouver, où qu'il soit, sinon je vais mourir.

— À ce moment-là, je mourrai aussi. Si toi, tu meurs.

— Exact. » Fat hocha la tête. « Tu as saisi. Tu n'existes pas sans moi et je n'existe pas sans toi. On est dans le bain ensemble. Merde. Qu'est-ce que c'est qu'une existence pareille ? Pourquoi de telles choses se produisent-elles ?

— Tu l'as dit toi-même. L'univers...

— Je le trouverai. » Fat vida son verre, le reposa et se leva.

« Remontons chez moi. Je veux te faire écouter le nouvel album de Linda Ronstadt, *Living in the U.S.A.* C'est vraiment bon.

— Kevin prétend que Ronstadt est finie », lui fis-je remarquer en sortant du bar.

Fat s'arrêta sur le seuil. « C'est Kevin qui est fini. Quand il sortira son putain de chat mort de sous son manteau, au jour du Jugement, on lui rira au nez comme il rit de nous aujourd'hui. Voilà ce qu'il mérite : un Grand Juge qui lui ressemble.

— Sur le plan théologique, ce n'est pas une mauvaise idée : on se retrouverait face à soi-même. Crois-tu que tu arriveras à le découvrir ?

— Le Sauveur ? Oui, je le découvrirai. Si je suis à bout de fric, je reviendrai ici et je bosserai un peu pour pouvoir repartir. Il faut bien qu'il soit quelque part. C'est Zebra qui l'a dit. Et Thomas, à l'intérieur de mon cerveau – il savait ; le souvenir de la présence de Jésus était encore tout frais dans sa mémoire, et Thomas savait qu'il allait revenir. Ils étaient tous emplis d'une joie infinie et s'occupaient des préparatifs en vue de son retour. L'ambiance était à la fête. Phil ; l'allégresse et l'enthousiasme régnaient sans partage ; tout le monde débordait d'activité. Ils s'échappaient de la prison de fer noir, et ils riaient, riaient ; ils l'avaient fait sauter, Phil ; ils avaient foutu en l'air toute la satanée prison. Ils l'avaient fait sauter et ils s'en échappaient... ils riaient et couraient et leur joie était totale. Et j'étais l'un d'eux.

— Tu le seras à nouveau.

— Oui, quand je l'aurai trouvé. Mais pas avant ; je ne le pourrais pas ; il n'y a aucun moyen. » Il s'arrêta sur le trottoir, mains dans les poches. « Il me manque, Phil ; putain, ce qu'il me manque. Je veux être avec lui ; je veux sentir l'étreinte de son bras. Personne d'autre ne peut réussir ça. Je l'ai vu – d'une certaine manière – et je veux le voir encore. Cet amour, cette chaleur – ce ravissement qu'il éprouve à me voir, à savoir que c'est moi et à s'en réjouir : à me *reconnaître*. Il m'a *reconnu* !

— Je sais, fis-je gauchement.

— Personne ne peut savoir ce que c'est, de l'avoir vu et puis de ne plus le voir. Ça fait presque cinq ans maintenant, cinq ans de...» Il eut un geste vague. « De quoi ? Et qu'y avait-il auparavant ?

— Tu le trouveras.

— Il le faut. Sinon, je vais mourir. Et toi aussi, Phil. Nous le savons tous les deux. »

Amfortas, chef des chevaliers du Graal, souffre d'une blessure inguérissable. Klingsor lui a porté un coup de la lance sainte qui perça le flanc du Christ. Plus tard, lorsque Klingsor jette la lance en direction de Parsifal, l'« idiot pur et simple » saisit la lance – qui s'est arrêtée et plane au-dessus de sa tête – et la brandit selon le signe de la Croix, ce qui a pour effet de faire disparaître Klingsor et son château. Ils n'ont jamais existé ; ils n'étaient qu'illusion, ce que les Grecs nomment *dokos* et les Indiens *voile de maya*.

Il n'est rien que Parsifal ne puisse faire. À la fin de l'opéra, Parsifal touche de la lance sainte le flanc d'Amfortas, dont la blessure guérit aussitôt. De mystérieuses paroles sont répétées, que je n'ai jamais comprises, bien que je lise l'allemand :

*Gesegnet sei dein Leiden,
das Mitleids höchste Kraft
und reinsten Wissens Macht
dem zagen Toren gab.*

Nous nous trouvons devant une des clés de l'histoire de Parsifal, le sot qui détruit l'illusion de l'ensorceleur Klingsor et son château, puis guérit la blessure d'Amfortas. Mais que signifient ces paroles ?

*Et bénie aussi ta douleur
qui donna à ma lâche folie
suprême force de pitié,
puissance du plus pur savoir.*³⁵

J'ignore le sens de ces mots. Mais je sais que dans l'affaire qui nous occupe, c'est le sot lui-même, Horselover Fat, qui portait une blessure inguérissable et subissait la souffrance qui l'accompagne. Bon. La blessure est causée par la lance qui perça le flanc du

35 R. Wagner, *Parsifal* fin de l'acte III. Trad. Marcel Beaufils, Éd. Aubier-Flammarion (*N.d.T.*).

Sauveur et seule cette même lance peut l'effacer. Dans l'opéra, après la guérison d'Amfortas, le reliquaire est enfin ouvert (il était longtemps demeuré fermé) et le Graal révélé. À cet instant, un chœur de voix célestes chante

« *Erlösung dem Erlöser !* »

Étrange chant, car il signifie :

« À son tour est rédimé le Rédempteur ! »

En d'autres termes, le Christ s'est sauvé lui-même. Il existe une expression pour décrire cela : *Salvator salvandus*. Le « sauveur sauvé ».

« Le fait qu'en s'acquittant de sa tâche le messager éternel doive lui-même se charger du fardeau de l'incarnation et de l'exil cosmique, le fait supplémentaire qu'il soit – du moins dans la version iranienne du mythe – en un sens identique à ceux qu'il appelle – fragments jadis égarés du moi divin –, tout cela donne naissance à l'émouvante notion de "sauveur sauvé". »

Ma source est des plus respectables : il s'agit de l'*Encyclopedia of philosophy*, Macmillan éditeur, New York, 1967 – à l'article GNOSTICISME. Je cherche à voir comment cela peut s'appliquer à Fat. Quelle est cette « suprême force de pitié » ? De quelle manière la pitié a-t-elle pouvoir de guérir une blessure ? Fat peut-il éprouver de la pitié pour lui-même et de ce fait guérir sa propre blessure ? *Cela ferait-il de Fat le Sauveur en personne, le sauveur sauvé ?* Telle semble être l'idée exprimée par Wagner. La notion de sauveur sauvé a son origine chez les gnostiques. Comment se retrouve-t-elle dans *Parsifal* ?

Peut-être la quête du Sauveur entreprise par Fat n'était-elle qu'une quête de lui-même. Refermer la plaie ouverte par la mort de Gloria, puis par celle de Sherri. Mais dans notre monde moderne, quel est l'équivalent de l'énorme château de pierre de Klingsor ?

Ce que Fat nomme l'Empire ? La prison de fer noir ?

L'Empire « qui n'a jamais pris fin » est-il une illusion ?

Les mots que prononce Parsifal afin d'annuler le château et son maître Klingsor sont :

« *Mit diesem Zeichen bann'ich deinen Zauber.* »

« Avec ce signe, j'abolis le sortilège³⁶. »

Le signe en question est évidemment celui de la Croix. Le Sauveur de Fat n'est autre que Fat, ainsi que je l'avais deviné ; Zebra représente tous ses moi sur l'axe du temps linéaire, laminés de manière à former un moi supra ou transtemporel qui revient afin de sauver Fat. Seulement, je n'ose pas révéler à Fat qu'il est en quête de lui-même. Il n'est pas prêt à recevoir une telle idée, car, comme nous tous, il cherche un sauveur hors de lui-même.

« Suprême force de pitié », mon œil. La pitié n'a aucune force. Fat éprouvait une immense pitié pour Gloria comme pour Sherri, et ça n'a rien valu de bon ni à l'une ni à l'autre. Quelque chose manquait. Tout le monde sait cela – tous ceux qui se sont un jour sentis impuissants en regardant un être humain malade ou mourant, un animal malade ou mourant, tous ceux qui se sont sentis submergés par la pitié, une pitié dévorante, et ont compris que la pitié, si grande qu'elle soit, ne sert absolument à rien.

Quelque chose d'autre a refermé la blessure.

À mes yeux, comme à ceux de David ou de Kevin, c'était une affaire grave, cette blessure de Fat, qui refusait de guérir, mais devait pourtant être guérie et le serait – si Fat découvrait le Sauveur. Quelque épisode magique nous attendait-il dans l'avenir, où Fat reprendrait ses esprits, se rendrait compte qu'il est le Sauveur et se trouverait guéri du même coup ? N'allez pas parier là-dessus. Moi, je m'en garderais.

Parsifal est un de ces produits culturels un peu tordus, qui nous font éprouver le sentiment d'avoir appris quelque chose, quelque chose de précieux, voire d'incalculable ; mais à y regarder de plus près, on commence soudain à se gratter la tête et à dire « holà, minute. Tout ça ne veut rien dire ». J'imagine bien Richard Wagner aux portes du paradis. « Vous devez me laisser entrer. J'ai écrit *Parsifal*. Il y est question du Graal, du Christ, de souffrance, de pitié et de guérison. N'est-ce pas ? » Réponse : « Eh bien, on l'a lu et ça ne veut rien dire. » BLAM ! La porte au nez. Wagner a raison et les autres aussi. Encore un piège chinois.

À moins que quelque chose ne m'échappe. On aurait affaire à un

36 *Parsifal*, fin de l'acte II (N.d.T.)

paradoxe zen. Ce qui n'a pas de sens est ce qui a *le plus* de sens. Je suis surpris en train de commettre un péché de première grandeur : j'obéis à la logique aristotélicienne. « Une chose est A ou non-A. » (Principe du tiers exclu.) Chacun sait que la logique aristotélicienne, elle est *cuite*. Ce *que* je cherche à dire, c'est...

Si Kevin était là, il ferait « tagada-tsouin-tsouin » ce qui est son commentaire habituel lorsque Fat nous donne lecture d'un fragment de son exégèse. Les Grandes Pensées, Kevin s'en tamponne. Il a raison. Quand j'essaie de comprendre comment Horselover Fat va guérir – sauver – Horselover Fat, je ne fais rien d'autre que répéter « tagada-tsouin-tsouin ». Parce que Fat ne peut pas être sauvé. Soigner Sherri devait compenser la perte de Gloria ; or Sherri est morte. Le décès de Gloria a poussé Fat à avaler quarante-neuf tablettes de poison, et à présent, on voudrait que, suite à la mort de Sherri, il aille se mettre en quête d'un Sauveur – quel Sauveur ? – afin d'être guéri d'une blessure qui, dès avant la disparition de Sherri, était déjà fatale ? Aujourd'hui, il n'y a plus de Horselover Fat ; il ne reste que la blessure.

Horselover Fat est mort. Entraîné dans la tombe par la malignité de deux femmes. Entraîné parce que c'est un sot. Encore une absurdité de *Parsifal* : l'idée que la sottise possède une vertu salvatrice. Pourquoi ? Dans l'opéra, la souffrance communique au timide et sot Parsifal « suprême force de pitié ». Comment ? Pourquoi ? Des explications, s.v.p.

S'il vous plaît, montrez-moi comment les souffrances de Gloria ou celles de Sherri ont été utiles en quelque manière à Fat, à qui que ce soit, à quoi que ce soit. Mensonge. Mensonge néfaste. La souffrance doit être abolie. Reconnaissons tout de même que Parsifal parvient à ce résultat en soignant la blessure : la souffrance d'Amfortas prend fin.

En réalité, nous avons besoin d'un docteur et non d'une lance. Laissez-moi vous lire le fragment 45 du traité de Fat.

Frag. 45. Lorsque le Christ m'est apparu, je lui ai dit très justement : « Nous avons besoin de soins médicaux. » Dans ma vision, un démiurge fou détruisait tout ce qu'il avait créé, sans aucun but ; c'est-à-dire de façon irrationnelle. C'est cela, l'élément de déraison au sein de l'Esprit ; le Christ est notre unique espoir,

puisque nous ne pouvons plus appeler Asclépios. Asclépios vint avant le Christ et ressuscita un homme ; pour cela, Zeus le frappa d'un des traits de foudre que forgeaient les Cyclopes. Le Christ aussi fut tué pour ce qu'il avait fait : ressusciter un homme. Élie ramena un jeune garçon à la vie et disparut peu après dans un tourbillon. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

Frag. 46. Le médecin est venu à nous à plusieurs reprises et sous plusieurs identités. Mais nous ne sommes pas encore guéris. L'Empire l'a reconnu et l'a éjecté. Cette fois-ci, il va détruire l'Empire par phagocytose.

Par bien des côtés, l'exégèse de Fat est plus sensée que *Parsifal*. Fat conçoit l'univers comme un organisme vivant où aurait pénétré une particule étrangère et toxique. Cette particule, faite d'un métal lourd, s'est incrustée dans l'univers-organisme qu'elle est en train d'empoisonner. L'univers-organisme dépêche un phagocyte, qui est le Christ. Le phagocyte encercle la particule de métal toxique – la prison de fer noir – et entreprend de la détruire.

Frag. 41. L'Empire représente le dérèglement institué et codifié ; il est insane et nous impose sa déraison par la violence, puisque violente est sa nature.

Frag. 42. Combattre l'Empire revient à être contaminé par sa déraison. Paradoxe : quiconque défait un fragment de l'Empire devient l'Empire ; l'Empire se propage comme un virus, il imprime sa forme sur ses ennemis. Ce faisant, il devient son ennemi.

Frag. 43. Face à l'Empire s'affirme l'information vivante – le plasme ou médecin, que nous connaissons sous le nom d'Esprit-Saint ou Christ désincarné. Tels sont les deux principes : l'ombre (l'Empire) et la lumière (le plasme). L'Esprit accordera finalement la victoire à celui-ci. Chacun d'entre nous mourra ou survivra selon le parti qu'il aura pris et l'action qu'il aura menée. Chacun de nous contient en lui-même une composante de chaque principe. L'une ou l'autre composante finira par triompher. Zoroastre savait cela, car

l'Esprit de Sagesse l'en avait informé. Il fut le premier Sauveur³⁷. Au total, il y en a eu quatre. Un cinquième s'apprête à naître, qui sera différent des autres : il régnera et sera notre juge.

Si vous voulez mon avis, Kevin peut toujours faire « tagada-tsouin-tsouin » chaque fois que Fat lit un passage de son traité ou en tire une citation, mais Fat a mis le doigt sur quelque chose. Il est le témoin d'un processus de phagocytose cosmique qui implique chacune des microformes que nous sommes. Une particule de métal toxique est logée en chacun de nous : « Ce qui est en haut (le macrocosme) est ce qui est en bas (le microcosme, c'est-à-dire l'homme). » Nous sommes tous blessés et avons tous besoin d'un médecin : Élie pour les Juifs, Asclépios pour les Grecs, le Christ pour les Chrétiens, Zoroastre pour les gnostiques, les adeptes de Mani, etc. Nous mourrons parce que nous sommes nés malades – nés avec un éclat de métal lourd fiché en nous, une blessure comparable à celle d'Amfortas. Lorsque nous serons guéris, nous serons immortels ; c'est ainsi que cela devait être, mais l'éclat de métal toxique a, d'un même mouvement, pénétré le macrocosme et chacune de ses pluriformes microcosmiques : nous-mêmes.

Prenez le chat qui somnole sur vos genoux. Il est blessé, mais la blessure n'est pas encore apparente. Comme dans le cas de Sherri, quelque chose le ronge de l'intérieur. Vous voulez mettre en doute cette affirmation ? Faites un laminé de toutes les images du chat dans le temps linéaire ; l'entité que vous obtiendrez sera perforée, estropiée, morte. Mais voici qu'un miracle se produit. Un médecin invisible reconstitue le chat.

« Ainsi, tout ne séjourne qu'un moment sur terre et court à la mort. La plante et l'insecte meurent à la fin de l'été ; l'animal, l'homme, au bout de peu d'années : la mort fauche toujours sans relâche. Et cependant, comme s'il n'en était nullement ainsi, tout existe toujours en son lieu, à sa place ; c'est à croire que tout est impérissable. (...) Telle est

37 Fat ne cite pas le Bouddha, peut-être parce qu'il ne comprend pas qui est le Bouddha, ou ce qu'il est.

l'immortalité dans le temps. C'est par suite de cette immortalité que, malgré des années de mort et de décomposition, il ne s'est encore rien perdu, il n'a pas encore disparu un atome de matière, et moins encore une seule parcelle de l'essence intime qui se présente à nous sous l'aspect de la nature. Aussi pouvons-nous nous écrier à tout moment d'un cœur joyeux : "Malgré le temps, malgré la mort et la décomposition, nous voici tous encore réunis." »

SCHOPENHAUER³⁸

Schopenhauer dit quelque part que le chat qu'on voit jouer dans la cour est le même chat qui jouait il y a trois cents ans. C'est quelque chose de cet ordre que Fat a connu avec Thomas, avec la race à trois yeux et surtout avec Zebra, qui n'avait pas de corps. Il existe un vieil argument en faveur de l'immortalité qui s'énonce à peu près comme suit : si chaque créature meurt vraiment – comme il semble que ce soit le cas –, alors la vie ne cesse de s'écouler de l'univers, de se retirer de l'être, si bien qu'à la fin, toute vie aura disparu, puisque nous ne connaissons aucune exception à la règle. Il faut donc bien que la vie, d'une manière ou d'une autre et contre le témoignage de nos yeux, n'aille *pas* à la mort.

Fat était mort en même temps que Gloria et Sherri, mais il continuait de vivre dans la peau du Sauveur qu'il se proposait maintenant de chercher.

38 In *Le Monde comme volonté et comme représentation* supplément au livre quatrième, pp. 1222-1223, trad. A. Burdeau, revue par Richard Roos, P.U.F. (N.d.T.)

9

L'*Ode* de Wordsworth porte en sous-titre : *Signes d'immortalité tirés de souvenirs de la petite enfance*. Dans le cas de Fat, les « signes d'immortalité » étaient tirés de souvenirs d'une vie future.

En outre, malgré tous ses efforts, Fat était bien incapable d'écrire de la poésie. Il adorait l'*Ode* de Wordsworth et aurait bien voulu l'égaler. Il demeura toujours loin du compte.

De toute façon, l'esprit de Fat était occupé par des pensées de voyage, qui prirent un tour plus spécifique le jour où il se rendit à la Wide World Travel (bureau de Santa Ana) afin de s'entretenir avec la dame derrière le guichet, avec la dame et son terminal d'ordinateur.

« Ah, oui, on peut vous mettre sur un bateau de croisière à destination de la Chine, annonça-t-elle jovialement.

— Que diriez-vous d'un avion rapide ? répliqua Fat.

— Allez-vous en Chine pour des raisons médicales ? »

La question surprit Fat.

« Beaucoup d'Occidentaux prennent l'avion pour la Chine afin de se faire soigner là-bas, expliqua la dame. Il en vient même de Suède, paraît-il. Les frais médicaux en Chine sont exceptionnellement bas... mais peut-être le savez-vous déjà. Vous le savez ? Dans certains cas, une opération majeure peut revenir à trente dollars environ. » Sans cesser d'arborer un large sourire, elle se mit à farfouiller parmi ses prospectus.

« J'imagine, dit Fat.

— Et vous pouvez déduire la somme de votre déclaration d'impôts. Vous voyez quelle aide nous vous apportons, à la World Wide Travel ? »

Fat fut énormément frappé par l'ironie de la chose : lui qui cherchait le cinquième Sauveur, il pouvait déduire sa quête de ses impôts, locaux et fédéraux aussi bien. Ce soir-là, quand Kevin passa le voir, il lui raconta l'épisode, comptant que son ami en apprécierait tout le sel.

Mais Kevin avait d'autres idées en tête. « Si on allait au cinéma demain soir ? proposa-t-il d'un ton mystérieux.

— Pour voir quoi ? » Fat avait saisi la nuance de gravité dans sa voix. Cela signifiait que Kevin mijotait quelque chose mais que, fidèle à sa nature, il n'en dirait pas plus.

« C'est un film de science-fiction, se borna-t-il à ajouter.

— D'accord », dit Fat.

Le lendemain soir, lui et moi partîmes en voiture avec Kevin pour le petit ciné permanent de Tustin Avenue où passait le film ; puisque les deux autres avaient décidé de voir un film de S.-F., je me sentais tenu de les accompagner pour des raisons professionnelles.

Pendant que Kevin garait sa petite Honda Civic rouge, Fat et moi regardâmes la marquise qui dominait l'entrée de la salle.

« *Siva*, lut Fat à haute voix. Avec Mother Goose³⁹. Qu'est-ce que c'est que Mother Goose ?

— Un groupe de rock », fis-je, désabusé ; ça ne s'annonçait pas comme un film pour moi. Kevin avait, en cinéma aussi bien qu'en musique, des goûts bizarres ; ce soir, il semblait avoir réussi à combiner les deux.

« Je l'ai déjà vu, dit Kevin, toujours mystérieux. Faites-moi confiance. Vous ne serez pas déçus.

— Tu l'as déjà vu et tu veux le revoir ? interrogea Fat.

— Faites-moi confiance. »

Le public, on s'en rendit compte en gagnant nos sièges, était surtout composé d'adolescents.

« Mother Goose, c'est Eric Lampton, expliqua Kevin. Il a écrit le

39 Mother Goose = Ma Mère l'Oye (N.d.T.).

scénario de *Siva* et tient le rôle principal.

— Il chante ? demandai-je.

— Non. » Kevin n'avait rien d'autre à dire sur le sujet et se mura dans le silence.

« Qu'est-ce qu'on est venu faire là ? » demanda Fat.

Kevin le regarda sans répondre.

« Est-ce que c'est un truc du genre de ton disque rotateur ? » insista Fat. Un jour où Fat se sentait particulièrement déprimé, Kevin lui avait apporté un album qui, disait-il, allait le dérider. Fat dut coiffer son casque Stax et pousser le volume à fond. Le disque consistait uniquement en éructations.

« Non », répondit Kevin.

Les lumières baissèrent ; les adolescents se turent ; le générique commença de se dérouler sur l'écran.

« Le nom de Brent Mini vous dit-il quelque chose ? demanda Kevin. C'est lui qui a fait la musique. Il travaille à l'ordinateur pour créer des sons aléatoires, ce qu'il appelle "musique synchronique". Il a sorti trois albums. J'ai les deux derniers, mais le premier est introuvable.

— Alors, c'est du sérieux, dit Fat.

— Contente-toi de regarder le film. »

Des bruits électroniques se firent entendre.

Je poussai une exclamation de dégoût. Sur l'écran, une énorme masse informe de couleurs venait d'apparaître et d'exploser en tous sens ; la caméra se rapprocha pour un plan serré. De la S.-F. de série Z, pensai-je. Voilà ce qui donne mauvaise réputation au genre.

Les derniers crédits disparurent d'un coup et le récit démarra brutalement. Un terrain découvert, aride et brunâtre, parsemé de mauvaises herbes. C'est parti, me dis-je. On est bons pour la Jeep qui s'amène en cahotant et la traînée lumineuse qui traverse le ciel.

« On dirait une météorite, capitaine, fait un soldat.

— Oui, répond le capitaine, songeur. On ferait peut-être bien d'aller voir ça de plus près. »

Je me trompais.

Siva raconte l'histoire d'une petite marque de disques, Meritone Records, installée à Burbank et appartenant à un génie de l'électronique nommé Nicholas Brady. L'époque – à en juger par le style des voitures et le genre de rock qu'on entend – doit être la fin des années soixante ou le début des années soixante-dix, mais il y a des détails bizarres qui ne collent pas. C'est ainsi que Richard Nixon ne semble pas exister ; le président des États-Unis répond au nom de Ferris F. Fremount et paraît jouir d'une grande popularité. Toute la première partie du film est ponctuée brutalement de stock-shots d'actualité qui relatent la campagne chaleureuse en vue de la réélection de Fremount.

Quant à Mother Goose – la rock-star qui est dans la réalité au niveau de Bowie, Zappa ou Alice Cooper –, il incarne un auteur-compositeur accroché à la drogue, un perdant bon teint. Il ne survit que grâce à l'argent que lui verse Brady. Goose est marié à une femme séduisante aux cheveux très courts ; avec sa tête presque rasée et ses yeux très lumineux, elle ne semble pas être tout à fait de ce monde.

Pendant tout le film, Brady n'arrête pas de tourner autour de Linda, la femme de Goose (lequel, pour une raison quelconque, apparaît sous son nom véritable d'Eric Lampton ; de ce fait, l'intrigue concerne plus ou moins les marginaux que sont le couple Lampton). Linda Lampton a quelque chose de pas naturel ; ça, ça devient clair très rapidement. Brady me fait l'effet d'un beau salaud, en dépit de ses talents de magicien dans le domaine de l'électro-acoustique. Il dispose d'un équipement laser qui passe l'information – autrement dit, les diverses pistes sonores – dans une console de mixage qui ne ressemble à rien de ce qui existe ; une véritable forteresse : Brady dispose même d'une porte pour y pénétrer et, une fois à l'intérieur, il baigne dans les lasers qu'il convertit en sons en utilisant son cerveau comme transducteur.

Au cours d'une scène, Linda Lampton se déshabille. Elle n'a pas d'organes sexuels.

Fat et moi, on n'avait jamais vu un truc pareil.

Ce qui n'empêche pas Brady de tirer des plans, sans se rendre compte qu'il n'arrivera à rien avec elle, du moins d'un point de vue anatomique. Ça fait bien rigoler Mother Goose/Eric Lampton, qui

continue de se shooter et d'écrire les pires chansons imaginables. On finit par se rendre compte au bout d'un moment qu'il a la cervelle complètement cramée ; lui-même n'en est pas conscient. Nicholas Brady entame des manœuvres déconcertantes qui suggèrent qu'il a l'intention d'utiliser les lasers de sa forteresse de mixage afin d'ôter Eric Lampton de la circulation et de pouvoir s'envoyer tranquillement sa femme Linda, qui n'a pas d'organes sexuels.

Pendant tout ce temps, l'image de Ferris Fremount revient périodiquement lors de fondus qui achèvent de nous désorienter. Fremount ressemble de plus en plus à Brady et Brady paraît se métamorphoser en Fremount. Un défilé de scènes nous montre Brady en fonction officielle lors d'énormes galas, des affaires d'État, dirait-on ; des diplomates étrangers se trimbalent avec un verre à la main tandis qu'en fond sonore on entend un bourdonnement grave et continu – un bruit électronique qui n'est pas sans évoquer les sonorités créées par Brady.

Je ne comprends rien à ce film.

Je me penche vers Fat pour chuchoter : « Tu saisis quelque chose à tout ça ?

— Foutre non », me répond-il.

Après avoir attiré Eric Lampton à l'intérieur de sa forteresse de mixage, Brady glisse une étrange cassette noire dans une trappe et appuie sur plusieurs boutons. On voit la tête de Lampton exploser littéralement en très gros plan ; mais au lieu de cervelle, ce sont des composants électroniques miniaturisés qu'on voit gicler dans toutes les directions. Puis Linda Lampton passe à *travers* la paroi de la console, carrément à travers. Elle manipule un petit appareil qu'elle porte avec elle et Eric Lampton se met à remonter le temps : les composants électroniques de sa tête implosent, son crâne se reconstitue... pendant ce temps, Brady, les yeux exorbités, sort de l'immeuble Meritone et part en titubant dans Alameda... retour sur Linda Lampton en train de reconstruire son mari dans la console-forteresse.

Eric Lampton ouvre la bouche pour parler et c'est la voix de Ferris F. Fremount qu'on entend. Linda recule, l'air atterré.

Enchaîné sur la Maison-Blanche et Ferris Fremount, qui ne

ressemble plus à Brady, mais à lui-même, reconstitué.

« Je veux qu'on s'occupe de Brady, et tout de suite », fait-il d'un air menaçant. Deux hommes vêtus de collants noirs et brillants et porteurs d'armes futuristes hochent la tête en silence.

Enchaîné sur Brady qui traverse rapidement un parking en direction de sa voiture ; il a l'air complètement paumé. Pano vers des hommes en noir, équipés de fusils à viseur télescopique, qui se tiennent sur un toit. Brady s'installe derrière son volant et tente de faire démarrer sa voiture.

Fondu enchaîné : une foule immense de jeunes filles dont les tenues bleu, blanc, rouge évoquent des uniformes de *cheer leaders*⁴⁰. Mais il ne s'agit pas de *cheer leaders* : elles scandent : « À mort Brady ! À mort Brady ! »

Ralenti. Les hommes en noir font feu. Eric Lampton apparaît soudain devant la porte de Meritone Records. Gros plan de son visage ; ses yeux subissent une étrange métamorphose. Les hommes en noir s'écroulent, carbonisés ; leurs armes fondent.

« À mort Brady ! À mort Brady ! » Des milliers de filles vêtues de bleu, blanc, rouge. Prises de frénésie sexuelle, certaines arrachent leur uniforme.

Elles n'ont pas d'organes génitaux.

Fondu. Du temps s'est écoulé. Deux Ferris F. Fremount se font face de part et d'autre d'une énorme table de noyer. Entre eux vibre un cube de lumière rose. Un hologramme.

J'entends Fat grogner à côté de moi. Il se redresse sur son siège et écarquille les yeux. Je l'imité. Je reconnais cette lumière rose : c'est la couleur décrite par Fat lors de l'épisode Zebra.

Scène de lit entre Eric et Linda Lampion. Ils ôtent une espèce de membrane de plastique, révélant, en dessous, la présence d'organes sexuels. Ils font l'amour, puis Eric Lampton se glisse hors du lit. Il va dans le living et s'injecte une dose de la drogue à laquelle il est accroché. Il s'assoit et baisse la tête d'un air las. Impression d'accablement.

40 Chargées de diriger les chants des groupes de supporters lors des grandes rencontres sportives aux États-Unis (*N.d.T.*).

Plan d'ensemble. Plongée sur la maison des Lampton ; utilisation de ce qu'on appelle « caméra trois ». Un faisceau d'énergie est dirigé contre la maison. On enchaîne rapidement sur Eric Lampton, qui tressaute comme s'il venait d'être piqué. Il porte les mains à sa tête et se tord de douleur. Très gros plan de son visage ; ses yeux explosent. (Autour de nous, le public réagit ; Fat et moi aussi.)

D'autres yeux remplacent ceux qui viennent d'exploser. Puis, très lentement, le front s'ouvre en son centre. Un troisième œil apparaît, dépourvu de pupille ; à la place, il présente une lentille latérale.

Eric Lampton sourit.

Enchaîné sur une séance d'enregistrement. Un groupe dans le genre folk-rock. Ils ont vraiment l'air de s'éclater avec le morceau qu'ils jouent.

Un technicien déclare à Lampton : « Tu n'as jamais écrit un truc pareil jusqu'ici. »

Mouvement descendant à la dolly sur les amplis ; le son augmente. Enchaîné sur le système Ampex ; Nicholas Brady est en train de passer une bande du groupe. Brady fait signe à un technicien de sa console-forteresse. Les lasers partent dans toutes les directions ; la bande-son se métamorphose en quelque chose de menaçant. Brady fronce les sourcils, rembobine sa bande, la repasse. On entend des mots.

« Tuez... Ferris... Fremount... tuez... Ferris... Fremount. » Répété encore et encore. Brady arrête la bande, rembobine, repasse. Cette fois, on entend le morceau tel que Lampton l'a écrit ; il n'y est pas question d'assassiner Fremount.

Fondu au noir. Pas de son, pas d'image. Puis, lentement, apparaît le visage de Fremount. Il arbore une expression inquiétante. Comme s'il avait entendu la bande.

Fremount se penche en avant et appuie sur un interphone. « Appelez-moi le ministre de la Défense. Faites-le venir immédiatement ; j'ai à lui parler.

— Bien, monsieur le Président. »

Fremount se recule sur son siège et ouvre un dossier. On

aperçoit des photos d'Eric et Linda Lampton, de Nicholas Brady, ainsi que des renseignements. Fremount étudie le dossier – l'espace d'un quart de seconde, un faisceau de lumière rose descend sur son crâne. Fremount fait la grimace, reste un instant hébété, puis il se lève, tout raide, avec des mouvements de robot, marche jusqu'à un broyeur qui porte l'inscription BROYEUR et y jette l'ensemble du dossier. Son expression est neutre ; il a tout oublié.

« Le ministre de la Défense, monsieur le Président.

— Je ne l'ai pas convoqué, dit Fremount, perplexe.

— Mais, monsieur...»

Enchaîné sur une base des forces aériennes. Lancement d'un missile. Insert d'un document marqué SECRET. On l'ouvre sous nos yeux.

PROJET SIVA

Voix *off*. « SIVA ? Qu'est-ce que c'est, mon général ? »

Voix grave et pleine d'autorité. « Système intelligent vivant et agissant. Vous ne devez en aucun cas...»

Tout l'immeuble saute. Il baigne dans la même lumière rose que nous avons déjà vue. Dehors : le missile s'élève. Il se met brusquement à vaciller. Sirènes d'alarme. Des voix hurlent : « Destruction immédiate ! Destruction immédiate ! Mission annulée ! »

Nous voyons maintenant Ferris F. Fremount faire un discours électoral lors d'un dîner destiné à collecter des fonds pour sa campagne ; des gens en habit l'écoutent. Un officier en uniforme se penche vers le président pour chuchoter quelques mots à son oreille. « Eh bien, demande Fremount à haute voix, a-t-on eu SIVA ? »

L'officier répond avec nervosité. « Quelque chose n'a pas marché, monsieur le Président. Le satellite est toujours...» Sa voix se perd dans le brouhaha général. Les convives en habit sentent qu'il se passe quelque chose d'anormal ; ils se transforment et deviennent les *cheer leaders* en uniforme bleu, blanc, rouge, immobiles comme des robots déconnectés.

Scène finale. Vivats d'une foule immense. Ferris Fremount est vu dos à la caméra. Des deux mains, il fait un V de la victoire à la

Nixon. Il vient manifestement d'obtenir sa réélection. Plans très rapides d'hommes vêtus de noir au garde-à-vous, l'air satisfait ; l'allégresse est générale.

Un gamin apporte des fleurs à Mrs. Fremount ; elle se tourne pour les prendre. Ferris Fremount se retourne également. Zoom avant.

Il a le visage de Brady.

Sur le chemin du retour, tandis que nous roulions le long de Tustin Avenue, Kevin rompit le silence que nous avions observé sans nous consulter. « Vous avez vu la lumière rose ?

— Oui, dit Fat.

— Et le troisième œil à lentille latérale.

— Mother Goose est l'auteur du scénario ? demandai-je.

— Il a écrit, réalisé et interprété.

— Avait-il déjà fait un film avant ? interrogea Fat.

— Non, fit Kevin.

— Il y a eu transfert d'information, dis-je.

— Tu veux dire dans le film ? demanda Kevin. Dans l'intrigue elle-même ? Ou entre le film – la bande-son – et le public ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre...

— Ce film possède un contenu subliminal, précisa Kevin. La prochaine fois que j'y vais, j'emporte un magnétophone à cassettes. Je pense que l'information est encodée dans la musique synchronique de Mini, dans sa musique aléatoire.

— C'était des U.S.A. parallèles, commenta Fat. Ferris Fremount à la place de Nixon. Je suppose.

— Eric et Linda Lampton étaient-ils humains ou non ? interrogeai-je. D'abord, ils semblaient l'être, et puis on découvre qu'elle n'a pas de – elle n'a pas d'organes sexuels. Pour finir, ils enlèvent ces membranes et on voit qu'ils sont sexués.

— Mais quand sa tête à lui a explosé, contre Fat, elle était pleine de composants d'ordinateur.

— Avez-vous remarqué le vase ? intervint Kevin. Sur le bureau de Nicholas Brady. Le petit pot d'argile – comme celui que tu as,

celui que cette fille...

— Stéphanie.

— Celui qu'elle a fait pour toi.

— Non, je ne l'ai pas remarqué, dit Fat. Il y avait tellement de choses qui me tombaient dessus à toute allure, dans ce film – enfin, qui tombaient sur l'ensemble du public.

— Je n'ai pas remarqué le vase à la première vision, dit Kevin. Il resurgit à plusieurs endroits ; pas seulement sur le bureau de Brady, mais une autre fois dans le salon du président Fremount, dans un petit coin où on ne peut en avoir qu'une perception marginale. On le retrouve dans plusieurs pièces de la maison des Lampton ; dans leur living, par exemple. Et dans cette scène où Eric Lampton se cogne partout en titubant...

— Le cruchon, fis-je.

— Oui. Il reparait aussi sous la forme d'un cruchon. Rempli d'eau. Linda Lampton le sort du frigo.

— Non, dit Fat. Ce n'était qu'un vulgaire cruchon de plastique.

— Erreur, affirma Kevin. C'était le même pot.

— Comment serait-ce possible, puisque c'était un cruchon ?

— Au début du film, expliqua Kevin. Sur cette terre brûlée. À gauche du champ ; on ne peut l'enregistrer qu'inconsciemment si on ne fait pas délibérément attention. Le motif du cruchon est le même que celui du vase. Une femme le plonge dans un ruisseau, un minuscule ruisseau presque à sec.

— Il me semblait que le symbole chrétien du poisson y apparaissait au moins une fois, comme motif, dis-je.

— Non. » Kevin était catégorique.

« Non ?

— Je l'ai cru aussi à la première vision. Cette fois, j'ai regardé de plus près. Vous savez ce que c'est ? La double hélice.

— La molécule d'A.D.N. ? fis-je.

— Exact. Comme motif qui court tout autour du col du cruchon. »

Nous sommes tous restés silencieux un moment. « Le stockage dans la double hélice de l'A.D.N., finis-je par dire. La mémoire

génétique.

— C'est ça, dit Kevin. Quand elle remplit son cruchon dans le ruisseau...

— Elle ? intervint Fat. Mais au fait, qui était-ce ?

— Une femme. On ne la revoit plus après ça. On ne distingue même pas son visage, mais elle porte une robe longue à l'ancienne et elle a les pieds nus. À l'endroit où elle va remplir son pot, ou son cruchon, un homme est en train de pêcher. C'est vraiment un flash, ça dure à peine un instant. Mais il est là. C'est pour ça que tu as cru voir le signe du poisson. Tu as enregistré l'image du pêcheur. Peut-être y avait-il déjà quelques poissons entassés à côté de lui ; il faudra que je fasse gaffe à la prochaine vision. Tu as reçu l'image subliminale du gars, et ton cerveau – l'hémisphère droit – a fait la liaison avec le motif de la double hélice sur le cruchon.

— Le satellite, reprit Fat. SIVA. Système intelligent vivant et agissant. Il leur envoie de l'information ?

— Il fait mieux, dit Kevin. Dans certaines circonstances, il les contrôle et peut leur imposer ses priorités.

— Alors, ils essaient de le descendre avec leur missile ? intervins-je.

— Les premiers chrétiens – les vrais – peuvent te faire agir comme ils le désirent – et voir, ou *ne pas* voir, ce qu'ils veulent. Voilà ce que je retire du film, conclut Kevin.

— Mais ils sont morts, fis-je. Le film se situe à notre époque.

— Ils sont morts, affirma Kevin, si tu crois que le temps est réel. N'as-tu pas remarqué les contradictions temporelles ?

— Non. » Fat et moi avions eu la même réaction.

« Ce terrain découvert. C'était le parking que Brady traverse en courant pour gagner sa voiture quand les deux types sur le toit sont prêts à le flinguer. »

Ce détail m'avait échappé. « Comment le sais-tu ?

— Il y a un arbre. On le retrouve dans les deux scènes.

— Je n'ai pas remarqué d'arbre, dit Fat.

— Eh bien, on retournera tous voir le film, fit Kevin. En tout cas, moi, j'y retournerai ; quatre-vingt-dix pour cent des éléments sont

conçus de manière à vous échapper à la première vision – ou plus exactement, à échapper à votre attention, car en fait on les enregistre inconsciemment. J'aimerais étudier le film sur table, photogramme par photogramme.

— Ainsi donc, déclarai-je, le signe chrétien du poisson est la double hélice de Crick et Watson⁴¹. La molécule d'A.D.N. où est stockée la mémoire génétique. Mother Goose tenait à établir ce point. C'est pour cela que...

— Des chrétiens, confirma Kevin, qui ne sont pas des êtres humains, mais des créatures asexuées conçues pour reproduire les traits de l'humanité, si ce n'est qu'un examen plus poussé révèle qu'ils sont bel et bien humains ; ils ont des organes sexuels et font l'amour.

— Même s'ils ont le crâne bourré de "puces" électroniques à la place du cerveau, avançai-je.

— Peut-être sont-ils immortels, dit Fat.

— C'est pourquoi Linda Lampton est capable de reconstruire son mari, repris-je. Après que Brady l'a fait sauter au moyen de sa console de mixage. Ils sont capables de reculer dans le temps...

— Exact. » Kevin ne souriait pas. « Tu comprends pourquoi je tenais à t'emmener voir *Siva* ? dit-il à l'adresse de Fat.

— Oui », fit sombrement celui-ci, plongé dans ses pensées.

« Comment Linda Lampton a-t-elle pu passer à travers la paroi de la console ? demandai-je.

— Je n'en sais rien, fit Kevin. Peut-être n'était-elle pas vraiment là, ou la console n'y était pas ; peut-être était-ce un hologramme de Linda.

— Un hologramme », répéta Fat.

Kevin : « Le satellite les contrôlait dès le premier moment. Il leur a fait voir ce qu'il voulait leur faire voir ; à la fin, quand il se révèle que Fremount s'est changé en Brady, personne ne s'en rend compte ! Sa propre femme n'y voit que du feu. Le satellite les a tous

41 Francis Harry Compton Crick et James Dewey Watson. Les deux biochimistes, le premier anglais, le deuxième américain, qui ont en 1953 décrit la structure en double hélice de la molécule d'A.D.N. (*N.d.T.*).

“obturés”. La totalité des putains d’États-Unis d’Amérique !

— Bon Dieu ! » fis-je. Ça ne m’avait pas encore frappé, mais ça venait progressivement.

« Exact, fit encore Kevin. Nous, nous voyons Brady mais eux, non, c’est manifeste. Ils ne sont pas conscients de ce qui vient d’arriver. C’est une lutte pour le pouvoir entre, d’un côté, Brady, son savoir-faire en électronique et ses équipements, de l’autre, Fremount et sa police secrète — c’est-à-dire les hommes en noir. Quant à ces nanas qui ressemblent à des *cheer leaders*, elles représentent quelque chose dans le camp de Fremount, mais j’ignore quoi. Je verrai ça la prochaine fois. » Kevin haussa le ton. « La musique de Mini contient de l’information ; pendant qu’on suit les événements sur l’écran, la musique — mais voilà, ce n’est pas de la musique, il s’agit de signaux sonores espacés d’une certaine manière —, la musique, donc, dirige nos réactions sans que nous nous en rendions compte. C’est elle qui donne la signification de l’ensemble.

— Et cette énorme console de mixage : s’agit-il d’une chose que Mini aurait pu construire dans la réalité ? demandai-je.

— Possible, fit Kevin. Mini a un diplôme du M.I.T.⁴².

— Que sais-tu d’autre à son sujet ? demanda Fat.

— Pas des masses. Il est anglais. Il a fait un voyage en U.R.S.S. ; il a dit qu’il voulait voir certaines expériences ayant trait au transfert d’informations par micro-ondes sur de longues distances. Mini a mis au point un système qui...

— Je viens de me rendre compte d’une chose, coupai-je. Robin Jamison. Le type qui est crédité des photos de maquettes au générique. Je le connais. Il a pris des photos de moi pour illustrer une interview que j’ai faite avec le *Daily Telegraph* de Londres. Il m’a dit qu’il avait fait les cérémonies du couronnement ; c’est un des photographes les plus considérés dans le monde. Il m’a confié qu’il allait s’installer à Vancouver avec sa famille ; il trouve que c’est la plus belle ville du monde.

— Ça l’est, dit Fat.

42 Massachusetts Institute of Technology (*N.d.T.*).

— Jamison m'a donné sa carte. De manière que je puisse lui écrire au sujet des négatifs, après la parution de l'interview.

— Il connaît sûrement Linda et Eric Lampton, dit Kevin. Et peut-être Mini aussi.

— Il m'a dit de le contacter, poursuivis-je. Il a été très gentil ; il est resté un long moment à causer avec moi. Il avait des appareils à commande électrique dont le bruit fascinait mes chats. Il m'a fait regarder à travers un grand angulaire ; ahurissant, les objectifs qu'il trimbalait.

— Qui a lancé ce satellite ? interrogea Fat. Les Russes ?

— Ça n'est clairement dit à aucun moment, fit Kevin. Mais à les entendre parler... ça ne semblait pas indiquer les Russes. Il y a la scène où Fremount ouvre une lettre avec un coupe-papier vraiment antique ; puis, brutalement, par un effet de montage, on passe aux militaires qui discutent du satellite. Si l'on réunit les deux – coupe-papier d'un autre âge et satellite – on peut penser (moi, ça a été ma réaction) que le satellite est très ancien.

— Ça se tient, dis-je. Les anachronismes, la femme nu-pieds vêtue d'une robe à l'ancienne, prenant de l'eau d'un ruisseau avec un cruchon d'argile. Il y a un plan du ciel, à un moment ; tu l'as remarqué, Kevin ?

— Oui, murmura-t-il. C'est un grand panoramique. Le ciel, le terrain... le paysage fait très ancien. Il évoque le Proche-Orient. Quelque chose comme la Syrie. Et tu as raison : le cruchon renforce cette impression.

— On ne voit jamais le satellite, remarquai-je.

— Faux.

— Comment ça ?

— On le voit cinq fois, affirma Kevin. D'abord en photo illustrant un calendrier mural. Ensuite, très rapidement, sous forme de jouet dans la vitrine d'un magasin. Une autre fois dans le ciel, mais c'est un plan très bref – je l'ai raté à la première vision. On en voit aussi un schéma parmi les documents du dossier sur Meritone Records que Fremount examine... je ne situe plus la cinquième apparition, tout d'un coup. » Il fronça les sourcils.

« L'objet qui passe sous les roues du taxi, fis-je.

— Quoi ? Ah, oui, le taxi qui fonce sur West Alameda. Je croyais que c'était une boîte de bière qu'il écrasait. On l'entend retomber et heurter le caniveau. » Il réfléchit, puis hocha la tête... « Tu as raison. C'était encore le satellite, aplati par les roues du taxi. Le *bruit* évoquait une boîte de bière ; c'est ça qui m'a trompé. Encore Mini – sa foutue musique ou ses bruits, je ne sais pas quel est le mot qui convient. On entend le bruit d'une boîte de bière : automatiquement, on voit une bouteille de bière. » Son sourire se figea. « Ce que vous entendez, vous le voyez. Pas mal. » Malgré la circulation intense autour de lui, il ferma les yeux tout en conduisant. « Oui. Il est aplati, mais c'est le satellite : les antennes sont là, même cassées ou tordues. Et – merde ! Il y a quelque chose d'écrit dessus. Comme une marque. Quels sont les mots ? Il faudrait prendre une loupe et examiner chaque photogramme de ce nanar. Un par un. Et faire quelques superpositions. Il y a un phénomène de persistance rétinienne ; ils créent ça dans l'œil du spectateur en utilisant les lasers de Brady dans le film. La lumière est tellement vive qu'elle laisse... » Kevin s'interrompt.

« Des phosphènes, complétai-je. Dans la rétine du spectateur. C'est à ça que tu penses. C'est la raison pour laquelle les lasers jouent un tel rôle dans le film. »

« Bon », a fait Kevin, une fois de retour chez Fat. On était là, tout remontés, chacun cramponné à sa cannette de bière hollandaise, et prêts à faire la lumière sur cette affaire.

Le contenu du film de Mother Goose recoupait le récit de la rencontre de Fat avec Dieu. C'est la pure vérité. J'allais écrire « c'est la vérité divine », sauf que je ne crois pas – en tout cas, je ne le croyais pas à ce moment-là – que Dieu ait eu quelque chose à y voir.

« Les voies du Grand Punta sont admirables », fit Kevin, mais il n'avait pas l'air de rigoler. « Putain de putain de putain. » Il se tourna vers Fat. « Moi qui te croyais barjo. Tu es quand même abonné chez Cabanon.

— Écrase un peu, lui dis-je.

— Alors, moi, je vais me taper *Siva*, poursuivit-il. Je m'offre une toile histoire d'oublier cinq minutes les tombereaux de connerie que le camarade ici présent nous déverse sur la tronche à longueur de journée ; me voilà peinard au ciné en train de regarder un nanar de

S.-F. avec Mother Goose, et qu'est-ce qu'on me sert ? Il y a complot.

— Pas ma faute, dit Fat.

— Il va falloir que tu rencontres Goose, fit Kevin.

— Et comment je m'y prends ?

— Phil va contacter Jamison. Par Jamison, tu pourras rencontrer Goose/Eric Lampton. Phil est un auteur célèbre. Il peut arranger ça. » Kevin se tourna vers moi. « Tu as des bouquins sous option pour le cinéma, en ce moment ?

— Oui. *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, et aussi *Le Dieu venu du Centaure*.

— Excellent. Alors, tu peux faire allusion à un projet cinéma. Comment s'appelle ton copain producteur ? Le mec de la Métro ?

— Stan Jaffly.

— Es-tu toujours en contact avec lui ?

— Seulement sur le plan personnel. Ils ont laissé tomber leur option sur *Le Maître du haut-château*. Il m'écrit de temps à autre. Un jour, il m'a envoyé un gros sac de plants d'herbe. Il devait m'envoyer de la mousse des marais par la suite, mais Dieu merci, il ne l'a pas fait.

— Contacte-le, fit Kevin.

— Écoutez, intervint Fat, je n'y comprends rien. Dans le film — geste vague —, dans *Siva*, il y avait des choses que j'ai vécues en mars 1974. Quand j'ai...» Il agita encore le bras et se tut, l'air perplexe. Je remarquai qu'il paraissait presque souffrir et me demandai pourquoi.

Peut-être Fat estimait-il que l'importance de sa rencontre avec Dieu — avec Zebra — était diminuée du fait qu'on en retrouvait des éléments dans un film de S.-F. interprété par une rock-star du nom de Mother Goose. Mais pour nous, le film constituait la première preuve tangible qu'il y avait quelque chose derrière les racontars de Fat ; et il avait fallu Kevin, l'homme qui tue une arnaque d'un seul revers de main, pour attirer notre attention dessus.

« Combien d'éléments as-tu reconnus ? » demandai-je aussi calmement que possible, compte tenu de l'air complètement abattu de Fat.

Au bout d'un moment, il se redressa sur son siège et fit : « Bien.

— Note-les », dit Kevin en lui passant un stylo. Kevin, dernier représentant d'une race d'aristocrates en voie de disparition, se servait toujours d'un stylo à encre. « Une feuille de papier ? » fis-je en regardant autour de moi.

Quand on lui eut fourni le nécessaire, Fat commença de rédiger sa liste. « Le troisième œil à lentille latérale.

— Vu. » C'est finalement Kevin qui se chargea de tout noter.

« La lumière rose.

— Vu.

— Le signe chrétien du poisson — que je n'ai pas vu, mais qui serait d'après toi...

— La double hélice.

— C'est du pareil au même, commentai-je. En apparence.

— Autre chose ? demanda Kevin.

— Eh bien, il y a toute cette histoire de transfert d'information. À partir de SIVA. Du satellite. D'après toi, il ne fait pas qu'envoyer de l'information, il contrôle les gens et leur impose ses directives.

— C'est tout le sujet du film, dit Kevin. Le satellite a pris... écoutez, voici toute l'histoire. On a ce tyran nommé Ferris F. Fremount, visiblement inspiré par Nixon. Il règne sur les U.S.A. à travers sa police secrète, tous ces types en noir armés de fusils à viseur télescopique, et aussi avec ces putains de *cheer leaders*. Dans le film, on les désigne sous le nom d'"Apas".

— Je n'ai pas remarqué ça, fis-je.

— C'est inscrit sur une banderole. Mais dans un coin. Apas : Amis du peuple américain. La milice de Ferris Fremount. Tous pareils, tous patriotes. Bref, le satellite envoie de l'information et sauve la peau de Brady. Vous avez saisi ça. Au bout du compte, le satellite s'arrange pour substituer Brady à Fremount, tout à la fin, après que Fremount a été réélu. C'est donc en réalité Brady qui est président — pas Fremount. Et Fremount le sait ; il y a déjà eu cette scène où il examine le dossier des gens de Meritone Records ; il savait ce qui allait arriver mais ne pouvait pas l'empêcher. Il ordonne aux militaires de descendre SIVA, mais le missile se met à tanguer et doit être détruit. Tout a été réglé par SIVA. D'où croyez-vous que Brady tienne sa science de l'électronique, au départ ?

SIVA. Conséquence : lorsque Brady remplace Fremount, c'est le satellite qui devient président. Bien. Ce satellite, qui est-ce, ou qu'est-ce ? SIVA, c'est qui ou quoi ? Le pot ou cruchon (même chose) de céramique nous fournit un indice. Le signe du poisson, qu'il nous faut mentalement recomposer à partir de renseignements disparates. Signe du poisson égale chrétiens. Femme vêtue à l'ancienne. Anachronisme. Il y a un lien entre SIVA et les premiers chrétiens, mais je n'arrive pas à l'identifier. En tout cas, le film y fait discrètement allusion. Toute l'information est éparpillée. Par exemple, lorsque Fremount consulte le dossier Meritone – avez-vous eu le temps de déchiffrer certains des documents ?

— Non. » Fat et moi, unanimes.

« “Il a vécu il y a longtemps”, récita Kevin d'une voix rauque, “mais il est encore vivant.”

— Ça y est vraiment ? s'exclama Fat.

— Oui.

— Alors, je ne suis pas le seul à avoir rencontré Dieu.

— Zebra, corrigea Fat. Tu ignores si c'était Dieu ; tu n'as pas la moindre idée de ce que c'était.

— Un satellite ? suggérai-je. Un très ancien satellite de communications ? »

Kevin s'énerva. « Ils sont partis pour faire un film de S.-F. C'est comme ça qu'on présenterait une expérience de ce genre dans un film de S.-F Tu devrais le savoir, Phil. Je me trompe, Phil ?

— Tu as raison.

— Donc, ils l'appellent SIVA et en font un vieux satellite. Mais il s'agit de manipuler les gens en vue de renverser une tyrannie pernicieuse qui tient les U.S.A. dans un étau – une copie évidente de Richard Nixon. »

Je réagis. « Faut-il comprendre que le film *Siva* nous dit que Zebra, ou Dieu, ou SIVA, ou une race à trois yeux venue de Sirius, a viré Nixon de la présidence ?

— Oui. »

Je me tournai vers Fat. « La Sibylle à trois yeux, dans ton rêve, est-ce qu'elle ne parlait pas de “conspirateurs qui avaient été reconnus et seraient menés devant la justice” ?

— C'était en août 74, précisa Fat.

— Le mois et l'année de la démission de Nixon », fit Kevin d'une voix âpre.

Plus tard, pendant que Kevin me raccompagnait, la discussion porta sur Fat et sur SIVA, puisque, espérons-nous, ni l'un ni l'autre ne pouvaient nous entendre à ce moment-là.

Kevin s'accrochait à sa version, selon laquelle il ne faisait aucun doute que Fat était fou depuis le début. Il analysait ainsi la situation : la peine et le sentiment de culpabilité ressentis après le suicide de Gloria avaient détruit l'esprit de Fat, qui ne s'était jamais remis. Beth était une abominable salope, et son mariage avec elle avait rendu Fat encore plus misérable – jusqu'à ce qu'en 1974, il perde complètement les pédales. Fat s'était lancé dans un épisode schizo particulièrement folklorique afin de mettre un peu d'animation dans sa morne existence : il voyait de jolies couleurs, entendait des paroles réconfortantes, mais tout cela sortait de son subconscient, qui l'avait littéralement submergé et avait pris les commandes en effaçant son moi conscient. Fat naviguait en plein délire psychotique et tirait grand réconfort de ce qu'il se représentait comme sa « rencontre avec Dieu ». La psychose totale constituait une bénédiction pour lui. Coupé de la réalité sous toutes ses formes, Fat était libre de croire que le Christ en personne le berçait et le consolait. Seulement, Kevin avait eu l'idée d'aller au cinéma et à présent il n'était plus si sûr ; le film avec Mother Goose l'avait ébranlé.

Je me demandai si Fat comptait toujours s'envoler pour la Chine afin de découvrir celui qu'il appelait « le cinquième Sauveur ». Il semblait bien qu'il n'eût pas besoin d'aller plus loin que Hollywood, où l'on avait tourné *Siva*, ou que Burbank, centre de l'industrie du disque aux États-Unis, où il aurait une chance de retrouver Eric et Linda Lampton.

Le cinquième Sauveur : une rock-star.

« De quand date *Siva* ?

— Le film ou le satellite ? fit Kevin.

— Le film, évidemment.

— 1977.

— Et l'expérience de Fat remonte à 1974.

— Exact. Elle précède probablement l'écriture du scénario, d'après ce que j'ai pu reconstituer en lisant des critiques de *Siva*. Goose prétend avoir rédigé le script en douze jours. Il ne précise pas à quelle époque, mais il semble avoir voulu démarrer la production dans les plus brefs délais. Je suis sûr que c'est postérieur à 1974.

— Mais en fait, tu n'en sais rien.

— Tu pourras sans doute l'apprendre de Jamison ; il doit être au courant.

— Et si les dates concordaient ? Mars 74 ?

— Moi pas savoir.

— Tu ne penses pas vraiment que c'est un satellite de communications qui a projeté le rayon sur Fat ?

— Non ; ça, c'est un truc de cinéma de S.-F., une astuce explicative. » Kevin réfléchit un moment. « Enfin, je suppose. Mais le film contenait des anachronismes ; Goose a dû être conscient que le temps jouait un rôle. C'est la seule manière dont on puisse comprendre le film... la femme qui remplit son cruchon. Comment Fat s'est-il procuré ce pot de céramique ? C'est une nana qui le lui a offert ?

— Elle l'a tourné et cuit elle-même et lui en a fait cadeau. Vers 1971, après le départ de sa femme.

— Il ne s'agit pas de Beth ?

— Non, une autre.

— Après la mort de Gloria ?

— Oui. Fat déclare que Dieu dormait à l'intérieur du pot et qu'il en est sorti en mars 1974 — date de la théophanie.

— Je connais pas mal de gens qui sont persuadés que Dieu dort dans le *pot*, fit Kevin.

— Elle est facile, celle-là.

— Bref, la femme aux pieds nus remonte à l'époque romaine. Ce soir, j'ai remarqué dans *Siva* une chose dont je n'ai pas parlé — je n'avais pas envie de voir Fat grimper au plafond. À l'arrière-plan, dans la séquence du ruisseau, on aperçoit des formes vagues. C'est

sans doute ton copain Jamison qui s'en est occupé : des silhouettes de bâtiments. Des bâtiments qui pourraient remonter à l'époque romaine. On aurait dit des nuages – seulement, il y a nuage et nuage. La première fois, j'ai vu des nuages, et aujourd'hui j'ai vu des bâtiments. Est-ce que ce foutu film change à chaque vision ? Merde, tu imagines un peu ? Un film différent chaque fois. Non, c'est impossible.

— Pas plus qu'un faisceau de lumière rose qui te transmet des renseignements médicaux concernant une malformation congénitale de ton fils, répliquai-je.

— Et si je te racontais qu'il s'est peut-être produit un dysfonctionnement temporel en 1974 et que le monde de la Rome antique a fait irruption dans notre univers ?

— Tu veux dire que c'est le thème du film ?

— Non, je veux dire littéralement.

— Dans le monde réel ?

— Ouais.

— Ça expliquerait "Thomas". »

Kevin approuva de la tête.

« Une irruption... suivie d'un retrait ?

— Mais qui aurait laissé Richard Nixon en costard-cravate sur une plage californienne, en train de se demander ce qui s'est passé.

— Alors, il y aurait eu un but précis ?

— Au dysfonctionnement ? Bien sûr.

— Ce qui revient à dire qu'on n'est pas en train de parler d'un dérèglement, mais de quelqu'un ou de quelque chose qui manipule le temps de propos délibéré.

— Tu as saisi, dit Kevin.

— Tu as viré de 180 degrés par rapport à ta théorie d'un Fat devenu fou.

— Écoute, Nixon est toujours en train de se balader sur une plage de Californie en se demandant ce qui est arrivé. Le premier président américain forcé de démissionner. L'homme le plus puissant du monde – c'est-à-dire en fait, l'homme le plus puissant qui ait jamais vécu. Sais-tu pourquoi le président s'appelle Ferris F.

Fremount, dans *Siva* ? J'ai fini par comprendre. F est la sixième lettre de l'alphabet. F = 6. Et les initiales de Ferris F. Fremount, F.F.F., nous donnent 666. C'est pour cela que Goose lui a donné ce nom.

— Bon Dieu.

— Tu l'as dit.

— On vivrait donc les derniers jours avant l'Apocalypse ?

— Eh bien, Fat est convaincu que le Sauveur est sur le point de revenir, s'il ne l'a déjà fait. Sa voix intérieure – qu'il identifie à Zebra ou à Dieu – le lui a déjà fait savoir de plusieurs manières. La Sophia – qui est le Christ – plus Bouddha plus Apollon. Et la voix lui a dit quelque chose comme "Le temps que tu espérais..."

— ... est venu."

— Ce n'est pas de la petite bière, tout ça. On a Élie qui se balade dans le coin, un autre Jean-Baptiste qui dit : "Préparez dans le désert une route pour Notre Seigneur." Une autoroute, peut-être. » Sur ce, il éclata de rire.

Je me rappelai soudain un détail remarqué dans *Siva* ; l'image se forma dans ma tête : un plan rapproché de la voiture dont Fremount émerge à la fin du film pour s'adresser à la foule – Fremount réélu, c'est-à-dire Nicholas Brady. « Thunderbird, fis-je à haute voix.

— Tu veux du pinard⁴³ ?

— La voiture. Le modèle Ford. La T-Bird.

— Merde ! s'exclama Kevin. Tu as raison. Il descend d'une Ford Thunderbird, mais c'est Brady. Jerry Ford.

— Ça pourrait être une coïncidence.

— Il n'y a pas de coïncidence dans *Siva*. En plus, il y a un zoom avant sur la carrosserie, là où la marque Ford est inscrite en lettres métalliques. Combien de trucs y a-t-il encore que nous n'avons pas repérés, dans *Siva* – que nous n'avons pas repérés *consciemment* ? Impossible de mesurer l'effet subliminal. » Il grimaça. « Ce putain de film est peut-être en train de nous bourrer le crâne d'informations, à travers l'image comme à travers le son. Il faut que

43 Thunderbird est aussi une marque de vin de table aux États-Unis. (N.d.T.).

je me l'enregistre, cette bande-son ; la prochaine fois, j'apporte un magnétophone. Et la prochaine fois, ce sera dans les deux jours.

— Quel genre de musique y a-t-il sur les albums de Mini ? fis-je.

— Des sonorités qui évoquent les chants de la baleine à bosse. »

Je le dévisageai en me demandant s'il parlait sérieusement.

« Je t'assure, dit-il. J'ai même combiné sur une bande les chants de baleine à la musique synchronique de Mini. Il y a une continuité singulière de l'un à l'autre. On perçoit la différence, mais...

— Qu'est-ce que tu éprouves à l'écoute de la musique synchronique ? Ça te met dans quel état ?

— Rythme thêta⁴⁴ prononcé. Une transe profonde. Pour ma part, j'ai eu des visions.

— Quel genre ? Des êtres à trois yeux ?

— Non. Une vieille cérémonie celte. Le sacrifice d'un bélier, qu'on fait rôtir afin de chasser l'hiver et d'appeler le retour du printemps. » Il me jeta un coup d'œil. « Je suis d'ascendance celte.

— Connaissais-tu la mythologie auparavant ?

— Non. J'étais l'un des officiants, pendant le sacrifice. C'est moi qui tranchais la gorge du bélier. Je me rappelle avoir été là. »

À l'écoute de la musique synchronique de Mini, Kevin était remonté jusqu'à ses origines.

44 Rythme lent (4 à 7,5 cycles par seconde) enregistré par l'électroencéphalogramme (*N.d.T.*).

10

Ce n'était pas en Chine – pas plus, d'ailleurs, qu'en Inde ou en Tasmanie – que Fat découvrirait le cinquième Sauveur, SIVA nous indiquait où chercher : une boîte de bière sous les roues d'un taxi qui passait. Telle était l'origine de l'information et du secours.

Tel était SIVA, système intelligent vivant et agissant, comme Mother Goose avait choisi de l'appeler.

On venait d'épargner à Fat de grosses dépenses, sans parler du temps perdu et des démarches inutiles, à commencer par les vaccinations et l'obtention d'un passeport.

Deux jours plus tard, on retourna tous les trois ensemble dans le ciné de Tustin Avenue afin de revoir *Siva*. Je suivis le film avec beaucoup d'attention et me rendis compte qu'au niveau le plus immédiat, il n'avait aucun sens. À moins d'aller chercher les indices subliminaux, les notations marginales, et de les réunir, on n'arrivait à rien. Mais qu'on entreprenne délibérément de les repérer et de les comprendre ou non, ces indications vous tombaient dessus ; on n'avait pas le choix. Le spectateur se trouvait devant le film dans la même situation que Fat par rapport à l'entité qu'il nommait Zebra : celle d'un transducteur, d'un sujet percevant, dont le rôle était uniquement réceptif.

Cette fois-là également, le public était principalement composé d'adolescents. Ils semblaient apprécier ce qu'on leur proposait. Je me demandai combien parmi eux quitteraient la salle en s'interrogeant comme nous le faisons sur les insondables mystères du film. Il ne s'en trouverait peut-être pas un seul. J'eus le

sentiment que cela n'avait aucune importance.

On pouvait bien mettre au compte du décès de Gloria la rencontre supposée de Fat avec Dieu, mais impossible d'en faire la cause du film *Siva*. Kevin l'avait compris dès la première vision. Peu importe l'explication ; une chose était désormais établie : le caractère réel de l'expérience de Fat en mars 1974.

Bon, d'accord ; l'explication avait son importance. Il reste qu'on avait du moins prouvé ceci : Fat était peut-être fou au sens clinique du terme, mais il était pris dans une réalité – une réalité d'une espèce particulière, quoique étrangère à ce qu'on entend d'ordinaire par ce mot.

La Rome antique – les temps apostoliques et les premiers chrétiens – faisant irruption dans le monde moderne. Et avec une idée arrêtée : renverser Ferris F. Fremount, qui n'était autre que Richard Nixon.

Ils avaient atteint leur but et étaient rentrés chez eux.

Peut-être l'Empire avait-il vraiment pris fin, après tout.

Kevin n'en était pas très persuadé, mais il se mit néanmoins à éplucher les deux livres apocalyptiques de la Bible en quête d'indices. Il tomba sur un passage du Livre de Daniel, qui, selon lui, contenait une description de Nixon.

*« Au terme de leur règne⁴⁵,
quand les pervers auront mis le comble à leur perversité,
il s'élèvera un roi impudent et expert en astuces.
Sa puissance ira croissant, mais non par sa propre force ;
il opérera des destructions prodigieuses et réussira dans ce
qu'il entreprendra ;
il détruira des puissants, c'est-à-dire le peuple des Saints.
Et à cause de son habileté,
il assurera le succès de ses tromperies ;
il se grandira dans son cœur et,
en pleine paix, détruira une multitude :
il s'élèvera contre le Prince des princes,
mais il sera brisé sans l'intervention d'aucune main⁴⁶. »*

45 Il s'agit des rois de Médie, de Perse et de Grèce (N.d.T.).

Au grand amusement de Fat, Kevin était devenu un éminent exégète ; le cynique s'était – quoique dans un but très particulier – mué en dévot.

Mais à un niveau plus fondamental, Fat s'effrayait de la tournure prise par les événements. Peut-être s'était-il jusqu'alors rassuré à la pensée que sa rencontre de mars 1974 avec Dieu pouvait être le fruit de la simple folie ; de cette manière, il n'avait pas l'obligation de la tenir pour réelle. Il le devait désormais, et nous aussi. Il était arrivé à Fat quelque chose qui ne se soumettait à aucune explication, une expérience qui indiquait une dissolution du monde matériel, à commencer par les catégories ontologiques qui le définissent l'espace et le temps.

« Merde, Phil, me dit-il ce soir-là. Et si le monde n'existe pas ? Parce que s'il n'existe pas, qu'est-ce qui existe ?

— Je n'en sais rien. C'est toi le spécialiste », citai-je.

Fat me lança un regard furieux. « Ce n'est pas drôle. Une force a fait fondre la réalité autour de moi, comme si tout n'était qu'un hologramme ! Il y a eu interférence dans notre hologramme !

— Mais c'est exactement la manière dont tu décris la nature de la réalité dans ton traité : un hologramme à source double.

— L'affirmer par le raisonnement est une chose, découvrir que c'est vrai en est une autre !

— Pas la peine de t'en prendre à moi. »

Sur nos conseils, notre copain catholique David et sa minette (mineure) allèrent voir *Siva*. David en ressortit très satisfait. Il voyait la main de Dieu presser le monde comme une orange.

« Ouais, sauf qu'on fait partie du jus, dit Fat.

— C'est ainsi qu'il doit en être.

— Alors, tu es prêt à te passer du monde entier en tant que réalité ?

— Ce que croit Dieu, voilà ce qui est réel. »

Kevin, qui commençait à s'énervier, intervint. « Dieu peut-il créer quelqu'un d'assez couillon pour croire que rien n'existe ?

Parce que si rien n'existe, qu'entend-on par le mot "rien" ? Comment définit-on ce "rien" qui existe par opposition à un autre "rien" qui n'existe pas ? »

Comme d'habitude, Fat et moi nous retrouvions pris sous le tir croisé de David et de Kevin, mais les circonstances avaient changé.

« Ce qui existe, prononça David, est Dieu et le legs de Dieu.

— J'espère qu'il m'a légué quelque chose, fit Kevin. J'espère qu'il m'a laissé plus d'un dollar.

— Toutes les créatures sont comprises dans son legs », répliqua David sans sourciller — il ne se laissait jamais entamer par Kevin.

L'inquiétude avait progressivement envahi notre petit groupe. Nous n'étions plus des amis en train de consoler et de soutenir l'un des leurs qui a perdu les pédales ; c'est collectivement que nous étions en mauvaise posture. La situation s'était complètement renversée : au lieu d'apaiser Fat, nous devions maintenant nous tourner vers lui pour prendre conseil. Fat était notre lien avec l'entité SIVA ou Zebra, qui paraissait bien nous tenir tous en son pouvoir, s'il fallait en croire le film de Mother Goose.

« Il ne se contente pas de nous envoyer de l'information, il peut nous contrôler quand il le désire. Il peut nous imposer ses directives. »

Voilà qui résumait parfaitement la situation. À tout moment, un rayon de lumière rose pouvait nous frapper, nous aveugler, et quand nous y verrions à nouveau (si nous recouvrions la vue), nous saurions tout ou nous ne saurions rien, et nous serions au Brésil il y a quatre mille ans ; l'espace et le temps ne signifiaient rien pour SIVA.

Une angoisse commune nous regroupait, celle d'en avoir trop appris ou trop deviné. Nous savions que des chrétiens apostoliques dotés d'une technologie incroyablement sophistiquée avaient pénétré notre monde en brisant sa barrière spatio-temporelle, et qu'à l'aide d'un énorme appareil de traitement de l'information, ils avaient infléchi d'une manière fondamentale le cours de l'histoire humaine. La catégorie d'individus qui acquiert inopinément ce genre de savoir risque de ne pas faire trop bonne figure dans les statistiques concernant l'espérance de vie.

Le plus inquiétant de tout était que nous savions – ou soupçonnions – que ces chrétiens apostoliques de l'origine, ceux qui avaient connu le Christ et reçu de vive voix son enseignement, avant l'intervention des Romains, étaient immortels. Ils avaient acquis l'immortalité à travers le plume dont parle Fat dans son traité. Malgré le massacre des chrétiens originaux, le plume s'était réfugié à Nag Hammâdi, et voici qu'il était à nouveau lâché dans notre monde – et salement furax, si vous me passez l'expression. Il réclamait vengeance et avait déjà, semblait-il, pris un acompte sur l'actuel avatar de l'Empire : la présidence impériale des États-Unis.

J'espérais que le plume voyait en nous des amis. J'espérais qu'il ne nous prenait pas pour des balances.

« Où va-t-on se planquer, demanda Kevin, quand un plume immortel et omniscient, qui dévore le monde par la transsubstantiation, se met à votre recherche ?

— C'est une bonne chose que Sherri ne soit plus en vie pour entendre ça, déclara Fat à la surprise générale. Ça ébranlerait sa foi. »

On s'est tous mis à rire. La foi de Sherri ébranlée par la découverte que l'entité en qui elle croyait existait réellement – paradoxe de la piété. La théologie de Sherri s'était figée ; elle n'aurait laissé aucune place au développement, à l'expression et à l'évolution nécessaires si l'on voulait assimiler nos récentes révélations. Pas étonnant qu'elle et Fat se soient révélés incapables de vivre ensemble.

La question qui se posait était de savoir comment entrer en contact avec Eric et Linda Lampton, ainsi qu'avec Mini, le compositeur de musique synchronique. La solution évidente était de passer par moi, d'utiliser mon amitié – si ce terme convenait – avec Jamison.

« À toi de jouer, Phil, dit Kevin. Lâche ton joint et prends ton bâton de pèlerin. Téléphone à Jamison et dis-lui – ce que tu voudras. T'es pas à court, tu trouveras bien quelque chose. Raconte que tu as pondu un scénario qu'on s'arrache et que tu voudrais le faire lire par Lampton.

— Intitule-le *Zebra*, dit Fat.

— Ça va. Je l'appellerai *Zebra* ou *Mon cul sur la commode* ou ce

que vous voudrez. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que sur le plan déontologique, je vais me torpiller.

— Quelle déontologie ? » Réflexion typique de Kevin. « Ton code moral est comme celui de Fat. Il a fait un flop dès le départ. »

Fat revint à la charge. « Il faut surtout que tu montres que tes connaissances concernant la gnose qui m'a été révélée par Zebra dépassent ce qu'on voit dans *Siva*. Là, il sera accroché. Je vais noter pour toi quelques-unes des révélations que j'ai reçues directement de Zebra. »

Et je me retrouvai avec une liste.

Frag. 18. Le temps réel a cessé en 70 de l'È.C. avec la destruction du temple de Jérusalem. Il a repris son cours en 1974 de l'È.C. La période intermédiaire fut une interpolation absolument frauduleuse qui singeait la création de l'Esprit. « L'Empire n'a jamais pris fin », mais en 1974 une clé fut livrée, une clé qui signalait que l'âge de fer s'achevait ; elle tenait en deux mots : KING FELIX, référence au Souverain bienheureux (ou juste).

Frag. 19. Les deux mots codés KING FELIX n'étaient pas destinés aux humains mais aux descendants d'Akhenaton, à la race tri-oculaire qui vit secrètement parmi nous.

« Et je suis censé débiter ça à Robin Jamison ? » demandai-je après lecture des fragments.

« Dis qu'ils font partie de ton scénario *Zebra*, fit Kevin.

— Ce code est-il authentique ? »

Le visage de Fat se voila. « Peut-être.

— Ce message secret en deux mots a vraiment été envoyé ? insista David.

— En 1974, avoua Fat, En février. Le service du chiffre de l'armée américaine l'a étudié sans pouvoir en découvrir le sens ni le destinataire.

— Comment le sais-tu ? demandai-je.

— Zebra le lui a dit », lança Kevin.

Fat se contenta de répondre « non », sans autre explication.

Dans le cinéma, on a toujours affaire aux agents, jamais aux têtes d'affiches. Un jour où j'étais bien bourré, j'avais voulu entrer en contact avec Kay Lenz, parce que j'avais le béguin pour elle après l'avoir vue dans *Breezy*⁴⁷. La femme qui lui servait d'agent a aussitôt baissé le rideau de fer. Même chose quand j'ai tenté de me faire connaître de Victoria Principal qui, depuis, est devenue à son tour un agent. Là encore, j'étais mordu et je me suis fait virer dès que j'ai commencé à téléphoner à l'Universal. Seulement dans le cas présent, le fait de posséder l'adresse et le numéro de téléphone de Robin Jamison à Londres changeait la situation.

« Oui, je me souviens de vous », dit Jamison d'une voix plaisante quand je plaçai mon appel. « L'auteur de S.-F. avec la femme-enfant, selon la description de Mr. Purser dans son article. »

Je lui décrivis mon scénario-choc *Zebra* ; j'expliquai que j'avais vu *Siva*, que je trouvais le film sensationnel et que dans mon esprit, Mother Goose était parfait pour le rôle principal, qu'il ferait encore mieux l'affaire que Robert Redford, que nous envisagions également et qui considérerait une éventuelle participation.

« Je peux contacter Mr. Lampion, fit Jamison, et lui donner votre numéro en Amérique. S'il est intéressé, il vous contactera ou son agent contactera le vôtre. »

J'avais joué mon va-tout ; il ne restait plus qu'à attendre.

Je fis encore un peu la conversation à Jamison, puis je raccrochai avec un sentiment de futilité. Je me sentais aussi un peu coupable de cette basse manœuvre, mais je savais que ça ne me tenaillerait pas longtemps.

Eric Lampton était-il le cinquième Sauveur que cherchait Fat ?

Bizarre, le rapport entre le concret et l'idée.

Fat aurait sans hésiter entrepris l'ascension de la plus haute montagne du Tibet afin d'aller trouver un moine âgé de deux cents ans qui lui dirait « Mon fils, le sens de toutes choses... » Mon fils, pensai-je, c'est ici que le temps devient espace. Mais je restai silencieux ; les circuits de Fat étaient déjà saturés d'information. Il n'avait certes pas besoin d'en recevoir davantage, mais bien plutôt

47 Troisième long métrage réalisé (mais non interprété) par Clint Eastwood, en 1973. William Holden et Kay Lenz en sont les vedettes (*N.d.T.*).

de trouver quelqu'un qui lui *retire* cette information.

« Goose est aux États-Unis ? demanda Kevin.

— Oui, d'après Jamison.

— Tu ne lui as pas parlé du code », fit observer Fat.

On lui a tous lancé un regard de travers.

« Le code, c'est pour Goose, dit Kevin. Quand il appellera.

— *Quand* il appellera, fis-je en écho.

— Si nécessaire, tu peux dire à ton agent de se mettre en contact avec celui de Goose », dit Kevin. Il prenait la chose plus à cœur que Fat lui-même. C'était Kevin, après tout, qui avait découvert *Siva* et nous avait du coup lancés dans l'aventure.

« Avec un film pareil, fit David, il y a pas mal de charlatans qui vont sortir de leur trou. J'imagine que Mother Goose doit être sur ses gardes.

— Merci quand même, dit Kevin.

— Je ne parlais pas de nous.

— Il a raison », dis-je en songeant au genre de courrier que me valent certains de mes écrits. « Goose préférera probablement faire contacter mon agent. » Et j'ajoutai pour moi-même, *s'il* nous contacte. De son agent à mon agent. Entre agents du monde.

« Au cas où Goose te téléphonerait malgré tout », commença Fat d'une voix grave, mesurée et tendue qui ne lui était pas habituelle, « tu devras lui donner les deux mots du code, KING FELIX. Place-les dans la conversation, naturellement ; on n'est pas en train de jouer aux espions. Dis que c'est un autre titre de travail pour ton script.

— Je saurai me débrouiller. » Il m'énervait un peu. Il était possible que le problème ne se pose pas du tout. Une semaine plus tard, je reçus une lettre d'Eric Lampton, Mother Goose en personne. Elle tenait en un seul mot, KING, suivi d'un point d'interrogation et d'une flèche indiquant le blanc à la suite de KING.

J'étais vert. Secoué de la tête aux pieds. J'ai écrit FELIX et retourné la lettre à l'expéditeur.

Il avait joint une enveloppe timbrée à son adresse.

Il ne subsistait aucun doute : le contact était établi.

Le personnage désigné par le nom de code KING FELIX est le cinquième Sauveur qui, selon Zebra (ou SIVA) allait naître ou venait de naître. Ç'avait été un choc effrayant pour moi de recevoir la lettre de Goose. Je me demandai comment les Goose – Eric Lampton et sa femme Linda – réagiraient en recevant la lettre contenant la réponse correcte : FELIX. Correcte est le mot qui convient. Un seul mot, parmi les centaines de milliers que compte la langue anglaise, serait admis. D'ailleurs, ce n'était pas de l'anglais, mais du latin prénom en anglais ; nom commun en latin.

Prospère, heureux, fertile... le mot latin *felix* apparaît dans les propres commandements du Seigneur, tel ce passage de la Genèse (I, 22) où il s'adresse à toutes les créatures de la planète : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez les eaux dans les mers, et que l'oiseau prolifère sur la terre ! » C'est là le sens fondamental de *felix*, cette injonction divine, ce commandement amoureux, cette manifestation du désir qui anime le Seigneur de nous voir, non seulement vivre, mais encore vivre heureux et prospérer.

FELIX. Porteur de fruits, fécond, fertile, qui a un heureux résultat. Les plus nobles variétés d'arbres, dont les fruits sont offerts aux divinités supérieures. Qui appelle la chance, de bon augure, avantageux, favorable, propice, favorisé par le sort, prospère, venant à propos. Chanceux, heureux, qui a un heureux résultat. Salulaire. Heureux sous le rapport de.

Ce dernier sens m'intéresse. « Heureux sous le rapport de. » Le Roi heureux sous le rapport de... quoi ? Heureux, peut-être, en ce qui concerne le renversement de la tyrannie du roi de larmes, du remplacement de cet amer et triste souverain par son propre règne de bonheur légitime : la fin de l'âge de la prison de fer noir et le début de l'âge du Jardin de palmes sous le chaud soleil de l'Arabie (*Felix* désigne également chez les Anciens la zone fertile de l'Arabie).

Dès réception de la missive de Mother Goose, notre petit groupe a tenu une réunion plénière.

« Fat est sur le gril », annonça laconiquement Kevin, dont les yeux brillaient par contraste d'un enthousiasme que nous partagions tous.

« Et vous y êtes avec moi », dit Fat.

Nous nous étions tous cotisés pour acheter une bouteille de Courvoisier ; assis en cercle dans le salon de Fat, nous réchauffions nos verres au creux de nos mains comme si nous avions tenu des cierges. Nous étions plutôt contents de nous-mêmes.

« Ce serait intéressant si une escouade de types en collants noirs et brillants venaient nous flinguer à la minute même. À cause du coup de téléphone de Phil », déclara Kevin d'une voix creuse et sans s'adresser à personne en particulier.

« C'est un risque à courir. » Je damai le pion à Kevin sans gros effort. « Il n'y a qu'à pousser Kevin dans le couloir avec un manche à balai et voir si quelqu'un ouvre le feu.

— Ça ne prouverait rien, fit remarquer David. La moitié de la population de Santa Ana en a marre de Kevin. »

Trois jours plus tard, le téléphone sonna. Deux heures du matin. J'allai répondre – je n'étais pas encore couché : j'achevais la préface d'un recueil de nouvelles couvrant vingt-cinq ans de ma carrière. J'entendis une voix d'homme teintée d'un léger accent britannique : « Combien êtes-vous ?

— Qui est à l'appareil ? demandai-je, interloqué.

— Goose. »

Bon Dieu, me dis-je. Je tremblais à nouveau. « Quatre, répondis-je en chevrotant.

— Heureuse circonstance, fit Lampton.

— Prospère », répliquai-je.

Lampton se mit à rire. « Non, le Roi n'est pas très bien loti sur le plan financier.

— Il... » Je ne parvins pas à continuer.

« *Vivit*. Je crois que c'est ça. *Vivet*? Bref, il est vivant, vous serez heureux de l'apprendre. Mon latin n'est pas terrible.

— Où ?

— Où habitez-vous ? J'ai ici un numéro précédé de l'indicatif 714.

— Santa Ana. Dans le comté d'Orange.

— Vers chez Ferris. Vous êtes juste au nord de la résidence de

Ferris en bord de mer.

— Exact.

— On se voit ?

— Naturellement. » Dans ma tête, une voix disait, tout ça est réel.

« Vous pouvez prendre tous les quatre l'avion pour Sonoma ?

— Bien entendu.

— Prenez un vol pour Oakland ; ce sera plus pratique que San Francisco. Avez-vous vu *Siva* ?

— Plusieurs fois. » Ma voix tremblait encore. « Dites-moi, Mr. Lampton, s'agit-il d'un dysfonctionnement temporel ?

— Comment pourrait-il y avoir dysfonctionnement dans quelque chose qui n'existe pas ? » Lampton marqua une pause avant d'ajouter : « Vous n'aviez pas pensé à cela ?

— Non, reconnus-je. Me permettez-vous de vous dire que nous sommes tous d'accord pour considérer *Siva* comme un des plus grands films qu'on ait jamais vus ?

— J'espère qu'un jour, on pourra sortir la version complète. Je m'arrangerai pour que vous puissiez y jeter un œil quand vous serez ici. On ne voulait pas de coupures, mais vous savez ce que c'est, les considérations matérielles... vous êtes un écrivain de S.-F. ? Connaissez-vous Thomas Disch ?

— Oui.

— Il est excellent.

— Oui. » Cela me faisait plaisir d'apprendre que Lampton avait lu Disch. C'était bon signe.

« D'une certaine manière, *Siva* c'est de la merde. On a dû le faire comme ça pour décrocher un distributeur. Pour les *drive-in* et les bouffeurs de cacahuètes. » Une nuance d'amusement perçait dans sa voix, un éclat musical. « Ils s'attendaient à ce que je chante, vous savez ? "Hey, Mr. l'Homme-Étoile, quand viens-tu dans le coin ?" Je crois qu'ils ont été quelque peu déçus, si vous me comprenez.

— Ça alors. » J'étais sur le cul.

« Bien. Nous nous verrons ici. Vous avez l'adresse, n'est-ce pas ?

À dater de la fin du mois, je ne serai plus à Sonoma, alors il faut que ça se fasse d'ici là, ou ça nous renvoie beaucoup plus tard dans l'année. Je repars en Angleterre faire une télé pour Granada ; j'ai des concerts... une séance d'enregistrement à Burbank. Je pourrais vous retrouver par là – comment dit-on déjà ? Dans le “Southland” ?

— On viendra à Sonoma. Y en a-t-il eu d'autres ? Des gens qui vous ont contacté ?

— Le fan club du “Roi bienheureux” ? On en parlera quand on sera tous réunis – votre groupe, Linda et Mini. Saviez-vous que c'est Mini qui a fait la musique ?

— Oui. Sa musique synchronique.

— Il est très bon. Pas mal des choses qu'on fait passer sont contenues dans sa musique. Il n'écrit pas de chansons, le petit salaud. Il ferait des trucs formidables. Mes chansons ne sont pas mauvaises, mais je ne vaudrais pas Paul. » Il marqua une pause avant d'ajouter : « Je veux dire Paul Simon.

— Puis-je vous demander où *il* se trouve ?

— Ah oui, vous pouvez le demander. Mais personne ne vous le dira avant que nous ayons discuté. Un message en deux mots ne m'apprend pas grand-chose à votre sujet, n'est-ce pas ? Encore que je me sois renseigné. Vous avez tâté de la drogue pendant quelque temps, puis vous avez changé de camp. Vous avez rencontré Tim Leary...

— Je lui ai seulement parlé au téléphone. Une fois. Il se trouvait au Canada avec John Lennon et Paul Williams – le journaliste, pas le chanteur⁴⁸.

— Vous n'avez jamais été arrêté ? Pour possession de drogues ?

— Jamais.

48 Le journaliste, fondateur de la revue *Crawdaddy*, a fait paraître dans *Rolling Stone* un long article sur Dick (le seul, semble-t-il, dont l'auteur ait jamais bénéficié dans la grande presse américaine), accompagné de déclarations et d'extraits de correspondance : « The Most Brilliant Sci-Fi Mind on Any Planet », in *Rolling Stone*, n°199, 6 novembre 1975. Le chanteur est surtout connu pour la musique du film *Phantom of the Paradise*, où il joue aussi un rôle (*N.d.T.*).

— Vous étiez une sorte de gourou psychédélique pour adolescents à — où donc, déjà ? Du côté de Marin Country. On vous a tiré dessus.

— Ce n'est pas tout à fait ça.

— Vous écrivez des bouquins très bizarres. Mais vous êtes absolument certain que vous n'avez pas de casier judiciaire ? Parce que dans ce cas, on ne veut pas de vous.

— Je n'ai pas de casier. »

Lampion adopta un ton presque badin : « Vous vous êtes mêlé un moment à des terroristes noirs. »

Je m'abstins de répondre.

« Votre vie a été une drôle d'aventure.

— Oui. » Là, je ne pouvais pas le contredire.

« Vous ne vous droguez pas actuellement ? » Lampton eut un rire. « Je retire la question. Nous savons que vous en êtes sorti. Très bien, Philip ; je serai heureux de vous rencontrer, vous et vos amis. Est-ce vous qui avez — comment dire ? Qui avez “appris” des choses ?

— L'information a été communiquée à mon ami Horselover Fat.

— Mais c'est vous. *Philippos*, en grec, c'est Horselover : celui qui aime les chevaux. Et *Dick* est la traduction allemande de *Fat* : épais, gros. Vous n'avez fait que traduire votre propre nom. »

Je ne répondis pas.

« Dois-je vous appeler Horselover Fat ? Est-ce que ça vous met plus à l'aise ?

— Si c'est votre truc, fis-je d'une voix neutre.

— Une expression des années soixante. » Lampton rit à nouveau. « Ça va, Philip. Je crois qu'on a assez de renseignements sur vous. Nous avons parlé à votre agent, Mr. Galen. Il m'a fait l'effet d'un type astucieux et qui va droit au but.

— Il est réglo.

— En tout cas il comprend parfaitement ce qui vous branche, comme on dit par ici. Vous publiez chez Doubleday, non ?

— Bantam.

— Quand viendrez-vous avec votre groupe ?

— Pourquoi pas ce week-end ?

— Parfait. Vous serez content, croyez-moi. Vos souffrances sont terminées. Vous en rendez-vous compte, Philip ? » Il ne badinait plus, à présent. « C'est terminé. Vraiment terminé.

— Tant mieux. » Mon cœur cognait à tout rompre.

« N'ayez pas peur, Philip, dit calmement Lampton.

— D'accord.

— Vous avez salement dégusté. La fille qui est morte... eh bien, on peut oublier ça ; c'est derrière vous. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui. » Et je voyais – ou du moins, je l'espérais ; j'essayais de comprendre. Je voulais comprendre.

« Non, vous ne comprenez pas. Il est ici. L'information est correcte. “Le Bouddha est dans le parc.” Vous saisissez ?

— Non.

— Gautama est né dans un grand parc qui portait le nom de Lumbini. C'est une histoire comparable à celle de la naissance du Christ à Bethléem. Si le message était “Jésus est à Bethléem”, vous sauriez ce que cela signifie, n'est-ce pas ? »

J'oubliai quelque peu que j'étais au téléphone et hochai la tête.

« Il a dormi près de deux mille ans, poursuivit Lampton. C'est très long. Enfoui sous les événements du monde. Mais – je crois que j'en ai assez dit. Il est éveillé ; c'est cela qui compte. Linda et moi vous verrons vendredi soir ou samedi de bonne heure ?

— Oui. Très bien. Sans doute vendredi soir.

— N'oubliez pas ! “Le Bouddha est dans le parc.” Et essayez d'être heureux.

— Est-ce lui qui revient ? Ou quelqu'un d'autre ? »

Silence au bout du fil.

« Je veux dire... repris-je.

— Je sais ce que vous voulez dire. Seulement voyez-vous, le temps n'est pas réel. C'est encore lui mais ce n'est pas lui, c'est quelqu'un d'autre. Les bouddhas sont nombreux mais ils ne sont qu'un. La clé, pour comprendre, c'est le temps... quand vous repassez un disque, les musiciens jouent-ils une seconde fois ? Si

vous mettez le disque cinquante fois, les musiciens jouent-ils cinquante fois ?

— Une seule fois.

— Merci », fit Lampton, et j'entendis la tonalité. Je raccrochai à mon tour.

Ce n'est pas tous les jours qu'on voit ça, songeai-je. Ce que Goose racontait.

Je constatai avec étonnement que j'avais cessé de trembler.

C'était comme si j'avais toute ma vie souffert de tremblements dus à une peur chronique et souterraine. Tremblements, agitation, ennuis, perte des êtres que j'aimais. Un personnage de dessin animé plutôt qu'un être réel, me dis-je. Un dessin animé ringard du début des années trente. Derrière tous mes agissements, il y avait cette peur qui me poussait. Or cette peur avait cessé à l'instant, apaisée par la nouvelle que je venais d'apprendre. La nouvelle, compris-je tout à coup, que j'attendais depuis toujours ; d'une certaine manière, je n'avais été créé qu'afin d'être là quand elle serait annoncée – pour cela et pour nulle autre raison.

Je pouvais oublier la morte. À l'échelle macroscopique, l'univers même pouvait désormais sortir de son affliction. La blessure s'était refermée.

Vu l'heure tardive, il ne m'était guère possible d'informer les autres du coup de téléphone de Lampton ou de contacter Air California pour les réservations. Mais le lendemain de bonne heure, j'appelai David, puis Kevin, puis Fat. Ils me confièrent le soin de m'occuper des places d'avion ; le vendredi, fin de soirée, semblait leur convenir.

On se réunit ce soir-là et on résolut qu'il fallait un nom à notre petit groupe. Après quelques engueulades, il fut décidé de laisser à Fat la décision finale. Notre choix se porta d'abord sur le titre de Société Siddharta, eu égard à l'accent particulier mis par Eric Lampton sur la phrase concernant le Bouddha.

« Dans ce cas, ce sera sans moi, fit David. Désolé, mais je ne peux pas approuver un choix d'où toute allusion au christianisme est absente. Je ne veux pas avoir l'air d'un fanatique, mais...

— Tu as l'air d'un fanatique », s'empressa de déclarer Kevin.

On pinailla encore quelque temps avant de tomber enfin d'accord sur un nom assez biscornu pour satisfaire Fat, assez hermétique pour satisfaire Kevin et assez chrétien pour satisfaire David. Je n'attachais pas pour ma part une grosse importance à la question. Fat nous avait raconté un de ses rêves récents où il prenait l'apparence d'un gros poisson. Il ne possédait en guise de bras que des espèces de nageoires en forme de voile ou d'éventail ; au moyen de l'une de ces nageoires, il cherchait à tenir un fusil M 16, mais l'arme glissait au sol, et il avait entendu une voix proclamer :

« Les poissons ne peuvent pas porter d'arme. »

Puisque le mot grec qui désignait ce genre de « nageoire » était *rhipidos* (par exemple chez les mollusques du type rhipidoglosses), nous nous arrê tâmes finalement au titre de Société Rhipidon, qui contenait une référence voilée au symbole chrétien du poisson. Fat fut satisfait car le terme remontait aussi jusqu'aux Dogons et au poisson qui symbolisait chez eux la divinité bienfaisante.

Nous étions à présent en mesure d'affronter Lampion – les deux Lampton – sous la forme d'un groupement officiel, si modeste fût-il. Je suppose qu'à ce stade, nous étions effrayés – intimidés serait peut-être un mot plus juste.

Fat me prit à part et demanda à voix basse : « Eric Lampton a-t-il vraiment dit que nous n'avions plus besoin de penser qu'elle est morte ? »

Je posai une main sur son épaule. « C'est du passé. Il me l'a dit. L'ère de l'oppression a pris fin en août 1974 ; c'est à présent l'ère du chagrin qui touche à son terme. Ça ira comme ça ?

— Ça ira. » Fat sourit faiblement, comme s'il voulait croire à ce qu'il entendait mais n'y parvenait pas vraiment.

« Tu n'es pas fou, tu sais ? lui dis-je. Ne l'oublie pas. Tu ne peux pas te servir de ça pour te défilier.

— Et il est vivant ? Déjà vivant ? Sérieusement ?

— C'est ce qu'affirmé Lampton.

— Alors, c'est vrai.

— Toi, tu le crois.

— Je suppose. On verra bien.

— Sera-t-il vieux ? Ou s'agira-t-il d'un enfant ? C'est sans doute un enfant, Phil... » Fat s'interrompit pour me jeter un regard effaré. « Et s'il n'est pas humain ? »

— Écoute, on s'occupera du problème quand il se présentera et s'il se présente. » Je me disais pour ma part que le Sauveur venait probablement du futur ; c'était l'hypothèse la plus plausible. Par certains côtés, il ne sera pas humain ; par d'autres, il le sera. Notre enfant immortel... la forme de vie qui régnera dans un million d'années peut-être. Zebra. À présent, je vais te voir aussi. Nous allons tous te voir.

Roi et juge, pensai-je. Comme il fut promis. En remontant jusqu'à Zoroastre.

De fait, en remontant jusqu'à Osiris. Et de l'Égypte aux Dogons. Et de ceux-ci aux étoiles.

« Un coup de cognac », fit Kevin en rapportant la bouteille dans la pièce. « Pour arroser ça. »

— Merde, Kevin, protesta David. On ne boit pas à la santé du Seigneur. Pas avec du cognac.

— Tu veux du Ripple⁴⁹ ? »

Tout le monde accepta un verre de Courvoisier, y compris David.

« À la Société Rhipidon », proposa Fat. Nos verres s'entrechoquèrent.

« Et à notre devise, ajoutai-je. »

— On a une devise ? demanda Kevin.

— Les poissons ne peuvent pas porter d'arme. »

Tout le monde trinqua à ça.

49 Marque de vin ordinaire aux États-Unis (*N.d.T.*).

11

Cela faisait des années que je ne m'étais pas rendu à Sonoma, au cœur des vignobles californiens. La ville est bordée sur trois côtés de collines magnifiques, et son attrait principal est le grand parc situé exactement en son centre, avec le bâtiment de vieille pierre du palais de justice, l'étang aux canards, les vieux canons rescapés de guerres passées.

Le parc était entouré d'innombrables petites boutiques où l'on arnaquait les moins méfiants parmi les visiteurs du week-end en leur refillant tout un tas de camelote. Cependant, quelques constructions authentiques de la période mexicaine tenaient encore debout. On les avait repeintes et des plaques signalaient leur rôle historique. L'air était bon – surtout si l'on venait du Sud – et bien qu'il fît nuit, on se balada un peu avant de se décider à entrer dans un bar nommé *Gino's* pour téléphoner aux Lampton.

Eric et Linda Lampton vinrent nous prendre au *Gino's* dans une Volkswagen Rabbit blanche. Nous étions tous les quatre attablés devant des *Separators*, une spécialité de l'endroit.

« Désolé de n'avoir pas pu venir vous chercher à l'aéroport », annonça Eric Lampton tandis que sa femme et lui s'approchaient de notre table ; il semblait m'avoir reconnu d'après mes photos promotionnelles.

Eric Lampton est mince, il a les cheveux blonds et longs ; il portait ce soir-là un pantalon pattes d'éléphant rouge et un T-shirt avec le slogan : PROTÉGEZ LES BALEINES. Kevin le reconnut aussitôt – comme, d'ailleurs, pas mal de clients du bar : l'entrée de

Lampton fut saluée de nombreux appels et acclamations. Le couple souriait aux gens autour d'eux, manifestement des amis. Linda marchait rapidement à côté d'Eric. Elle était mince également, et sa dentition rappelait celle d'Emmylou Harris. Sa chevelure contrastait avec celle de son mari : noire, douce et longue. Elle portait des jeans coupés à mi-cuisse et délavés, une chemise à carreaux et un foulard autour du cou. Tous deux étaient chaussés de bottes : bottes de cavalerie pour Eric, bottines pour Linda.

On se retrouva rapidement entassés dans la Volkswagen Rabbit, roulant le long de voies résidentielles bordées de maisons assez modernes et de vastes pelouses.

« Nous sommes la Société Rhipidon, annonça Fat.

— Nous sommes les Amis de Dieu, répliqua Eric.

— *Gottesfreunde*, remarqua Kevin. Vous remontez au XIV^e siècle !

— C'est vrai, dit Linda Lampton. Les Amis de Dieu furent créés à Bâle. Nous avons fini par pénétrer en Allemagne et aux Pays-Bas. Vous connaissez donc Maître Eckhart ?

— Il fut le premier à concevoir la Déité comme distincte de Dieu, commenta Kevin. C'est lui le plus grand des mystiques chrétiens. Il enseigna qu'un individu peut atteindre l'union avec la Déité – il soutenait le concept que Dieu existe à l'intérieur de l'âme humaine ! » Nous n'avions jamais connu Kevin aussi excité. « L'âme peut réellement connaître Dieu tel qu'il est ! Personne n'enseigne une chose pareille ! Et puis, et puis... » Il en bafouillait ; nous n'avions jamais entendu Kevin bafouiller. « En Inde, au IX^e siècle, Sankara⁵⁰ dispensait un enseignement semblable à celui de Maître Eckhart. Un mysticisme transchrétien par lequel l'homme peut atteindre au-delà de Dieu ou se fondre en Dieu, devenant ou accompagnant une sorte d'étincelle qui ne relève pas de la création. Le brahman⁵¹. C'est pourquoi Zebra...

— SIVA corrigea Eric Lampton.

— Peu importe. » Tout agité, il se tourna vers moi. « Voilà qui

50 Sankara (788-820) est considéré aujourd'hui comme le principal représentant de la philosophie védantique (*N.d.T.*).

51 Principe de toute chose (*N.d.T.*).

expliquerait les révélations concernant le Bouddha et la Sophia ou le Christ. Ce n'est pas limité à un pays, à une culture ou à une religion. Désolé, David. »

David sourit aimablement, mais il paraissait secoué. Il se rendait bien compte qu'on avait quitté le terrain de l'orthodoxie.

« Sankara et Eckhart, poursuivit Eric. Le même être, vivant dans deux endroits à deux époques différentes. »

Fat récita à mi-voix, comme pour lui-même : « Il change l'aspect des choses de sorte qu'il semble que le temps a passé.

— Le temps et l'espace, ajouta Linda.

— Qu'est-ce que SIVA ? demandai-je.

— Système intelligent vivant et agissant.

— Simple désignation, fis-je.

— C'est tout ce dont nous disposons, dit Eric. Qu'y a-t-il d'autre, à part cela ? Voudriez-vous un nom, de la même manière que Dieu fit nommer tous les animaux par l'homme ? SIVA est le nom ; utilisez-le et contentez-vous-en.

— SIVA est-il l'homme ? demandai-je. Est-ce Dieu ? Est-ce quelque chose d'autre ? »

Linda et Éric sourirent tous les deux.

« Vient-il des étoiles ?

— L'endroit où nous sommes est une étoile, fit observer Eric. Notre soleil est une étoile.

— Devinettes, répliquai-je.

— SIVA est-il le Sauveur ? » demanda Fat.

Eric et Linda demeurèrent un moment silencieux, puis Linda répéta, sans autre commentaire : « Nous sommes les Amis de Dieu. »

David me regarda prudemment et ébaucha un geste dont le sens était clair : *Ces gens-là sont-ils réguliers ?*

« Les Amis de Dieu sont un très ancien groupement, répondis-je, que je croyais disparu depuis des siècles.

— Nous n'avons jamais disparu et nous sommes beaucoup plus anciens que vous ne le supposez, dit Eric. Ou qu'on ne vous l'a dit. Ou que nous-mêmes le dirons si vous nous posez la question.

— Alors, vous remontez plus loin que Maître Eckhart ? fit Kevin avec à-propos.

— Oui, dit Linda.

— Plusieurs siècles avant ? »

Pas de réponse.

« Des millénaires ? demandai-je au bout d'un moment.

— Les hautes montagnes sont pour les bouquetins, les rochers sont le refuge des damans⁵², récita Linda.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? » m'exclamai-je, et Kevin fit chorus.

« Je sais ce que ça veut dire, fit David.

— Impossible », dit Fat, qui avait apparemment, lui aussi, reconnu la citation.

« La cigogne a son logis dans les cyprès », ajouta Eric.

Fat me fournit l'explication. « Ils appartiennent à la race d'Akhenaton. Ils ont cité le psaume 104, qui s'inspire de l'hymne d'Akhenaton – qui a pénétré notre Bible, mais qui est plus *vieux* qu'elle.

— Nous sommes les laids bâtisseurs aux mains comme des serres. Qui se cachent de honte. Avec Héphaïstos, nous avons construit de grandes murailles et les séjours des dieux eux-mêmes.

— Oui, fit Kevin. Héphaïstos était laid, lui aussi. Le dieu bâtisseur. Vous avez tué Asclépios.

— Ce sont des Cyclopes, dit faiblement Fat.

— Le nom signifie “œil rond”, ajouta Kevin.

— Or nous avons trois yeux, dit Eric. Une erreur s'est donc glissée dans les récits historiques.

— Délibérément ? demanda Kevin.

— Oui, fit Linda.

— Vous êtes très vieux, dit Fat.

— En effet », répondit Eric, et Linda approuva de la tête. « Mais le temps n'est pas réel. Pas pour nous, en tout cas.

— Mon Dieu ! s'exclama Fat, comme foudroyé. Ce sont les

52 Le daman des rochers, petit mammifère d'Asie Mineure (*N.d.T.*).

bâtisseurs originels.

— Nous ne nous sommes jamais interrompus, déclara Eric. Nous bâtissons encore. Nous avons construit ce monde, cette matrice spatio-temporelle particulière.

— Vous êtes nos créateurs », dit Fat.

Les Lampton hochèrent la tête.

« Vous êtes réellement les Amis de Dieu, constata Kevin. Au sens littéral.

— N'ayez pas peur, dit Eric. Vous n'ignorez pas que Çiva lève une de ses mains afin de montrer qu'il n'y a rien à craindre.

— Mais ce n'est pas le cas, protesta Fat. Çiva est le destructeur ; son troisième œil est destructeur.

— Il est aussi le thérapeute », fit Linda.

David se pencha vers moi pour chuchoter : « Ils sont cinglés ? »

Ce sont des dieux, pensai-je. Ils sont Çiva, qui détruit et protège.
Ils jugent.

J'aurais peut-être dû éprouver de la peur, mais il n'en était rien. L'œuvre destructrice était déjà accomplie. Ils avaient renversé Ferris F. Fremount, ainsi qu'on le voit dans le film *Siva*.

L'ère de Çiva le thérapeute était entamée. Le rétablissement de tout ce que nous avons perdu. Des deux filles mortes.

Comme dans le film *Siva*, Linda Lampton pouvait, si nécessaire, inverser le cours du temps – et tout ramener à la vie.

Je commençais à comprendre le film.

La Société Rhipidon a beau être poisson, me dis-je, elle est un peu coulée.

Selon l'enseignement de Jung, une incursion de l'inconscient collectif peut effacer le moi fragile de l'individu. Les archétypes sommeillent dans les cavernes du collectif ; une fois éveillés, ils peuvent soigner comme ils peuvent détruire. Tel est le danger, avec les archétypes ; les qualités opposées ne sont pas encore séparées. La bipolarisation en couples contraires ne se produit pas avant l'apparition de la conscience.

Ainsi, pour les dieux, vie et mort – protection/destruction –,

c'est tout un. Cette secrète association existe hors de l'espace et du temps.

Il y a de quoi vous épouvanter, et non sans raison. Après tout, c'est votre existence qui est en jeu.

Le véritable danger, l'ultime horreur, c'est lorsque création et protection (le secours) viennent en premier, et ensuite seulement la destruction. Car si tel est l'ordre de la série, tout ce qui aura été construit ira à la mort.

La mort se cache au sein de chaque religion.

Et elle peut surgir à tout moment – ses ailes ne seront pas porteuses d'un remède, mais de poison, de ce qui blesse.

Nous étions pour notre part blessés dès l'origine, et SIVA nous avait communiqué une information vulnérable, médicale, SIVA nous avait approchés sous la forme du thérapeute, et l'âge de la blessure, l'âge de fer, de la particule de métal toxique, s'était trouvé aboli.

Et pourtant... en puissance, le danger est toujours là.

C'est comme une espèce de jeu effrayant. Et la partie peut tourner dans l'une ou l'autre direction.

Libera mi, domine, récitai-je pour moi-même. *In die illa*. Délivre-moi, ô Seigneur, en ce jour de colère. Il entre un élément d'irrationnel dans l'univers, et nous autres, brave petite Société Rhipidon, pourrions bien avoir été attirés en son sein pour y périr.

Comme beaucoup d'autres ont péri avant nous.

Je me rappelai l'une des découvertes du grand médecin nomade de la Renaissance : les poisons, à doses mesurées, sont des remèdes. Il fut le premier à utiliser des métaux tels que le mercure à des fins thérapeutiques. Cette découverte – l'utilisation thérapeutique de métaux toxiques en doses mesurées – a fait entrer Paracelse dans nos livres d'histoire. Malheureusement, la vie du grand médecin s'achève sur une fausse note.

Il est mort d'une intoxication par le métal.

Autrement dit, les remèdes peuvent être toxiques ; ils peuvent tuer. Et cela peut se produire à n'importe quel moment.

« Le temps est un enfant qui pousse des pions : royauté d'un enfant. » Ainsi que l'affirmait Héraclite il y a deux mille cinq cents ans. Pensée terrible par bien des aspects. La plus terrible de toutes.

Un enfant qui joue... avec la vie tout entière et en tous lieux.

J'aurais préféré une autre solution. Je prenais maintenant conscience de l'importance de notre devise – la devise de notre petite société – comme lien : en toute circonstance, nous étions tenus par elle, car elle contenait l'essence du christianisme, dont nous ne pourrions en aucun cas nous détacher :

LES POISSONS NE PEUVENT PAS PORTER D'ARME !

Si nous abandonnions ce mot d'ordre, nous allions vers les paradoxes et, au bout du compte, vers la mort. Toute sottise qu'elle paraisse, notre devise nous avait permis de formuler l'analyse qui nous manquait. Il n'y avait pas à pousser plus avant.

Le rêve un peu ridicule de Fat, au sujet du fusil M 16 qui lui échappait, contenait un message divin. *Nihil obstat*. Nous avions abordé le territoire de l'amour, nous arrivions au port.

Mais le divin et l'effroyable sont si proches l'un de l'autre. Nommo et Yurugu sont associés ; tous deux sont nécessaires. Comme Osiris et Seth. Dans le Livre de Job, Yahvé et Satan commercent ensemble. Or pour que nous puissions exister, de tels partenaires doivent être séparés. La complicité de coulisses doit prendre fin dès lors que le temps et l'espace et toutes les créatures accèdent à l'existence.

Il n'appartient pas à Dieu ou aux dieux de l'emporter ; c'est à la sagesse, à la Sainte Sagesse, que revient ce rôle. J'avais l'espoir que le cinquième Sauveur serait justement cela : la fin du monde bipolaire et l'émergence d'une entité unitive. Ni trois personnes ni deux, mais bien *une seule*. Ni Brahma le créateur ni Vishnu le préservateur ni Çiva le destructeur, mais ce que Zoroastre nommait l'Esprit de Sagesse.

Dieu peut être bon et il peut être redoutable, non dans l'ordre de la succession mais simultanément. C'est pourquoi nous cherchons un médiateur ; nous l'approchons par l'entremise du prêtre, nous l'acclimatons et le réduisons par les sacrements. C'est pour notre sécurité : nous le piégeons dans un périmètre qui nous le rend abordable. Or voici que Dieu, ainsi que l'avait vu Fat, échappait à l'espace prescrit afin de procéder à la transsubstantiation du monde ; Dieu s'était libéré.

Les chœurs aimables qui chantent « Amen, Amen » ne sont pas

destinés à rassurer la congrégation mais à concilier le dieu.

Quand on sait cela, on a pénétré au cœur de toute religion. Le pire est encore que le dieu peut s'élancer au-dehors et pénétrer son troupeau jusqu'à ce qu'« il » devienne « eux ». On adore un dieu et il vous rend la monnaie de votre pièce en s'emparant de vous. C'est le sens littéral du mot grec *enthusiasmos* : transport divin. De tous les dieux de la Grèce, le plus susceptible d'un tel comportement était Dionysos. Et malheureusement, Dionysos était fou.

Pour prendre le problème à l'envers, si ton dieu s'empare de toi, il est probable que, quel que soit le nom qu'il adopte, il n'est en réalité qu'une forme du dieu fou Dionysos. Lequel était aussi le dieu de l'ivresse, soit à la lettre le dieu de qui est saturé pour avoir avalé des poisons. Là est le danger.

Quand on mesure la chose, on cherche à s'échapper. Mais il vous possède de toute manière, car le demi-dieu Pan, qui a donné « panique », le désir incontrôlable de fuite, était une incarnation mineure de Dionysos. Ainsi, lorsqu'on cherche à le fuir, il vous emporte quand même.

J'écris tout ceci d'une main lourde, et ce n'est pas une image ; je suis tellement las que je m'effondre en écrivant. Ce qui s'est passé à Jonestown est, sur une vaste échelle, le résultat d'une panique inspirée par le dieu fou – la panique menant à la mort, conséquence logique de la manifestation subite du dieu fou.

Pour eux, il n'y avait pas d'issue. Il faut avoir été subjugué par le dieu fou pour comprendre, car lorsque cela se produit, il n'y a pas de solution pour la simple raison que le dieu fou est partout.

Il n'est pas raisonnable que neuf cents personnes conspirent à leur propre mort, et à la mort de tout jeunes enfants, mais le dieu fou n'a pas de logique, pas au sens que nous attachons à ce terme.

En arrivant chez les Lampton, nous découvrîmes une vieille ferme à l'allure imposante et entourée de vignes ; après tout, la région voulait ça.

Dionysos, songeai-je, est le dieu du vin.

« L'air est bon par ici », fit observer Kevin tandis que nous descendions de la Volkswagen.

« Il arrive qu'on ait de la pollution, dit Eric. Même ici. »

L'intérieur de la maison se révéla chaleureux, séduisant. Les murs étaient couverts de posters d'Eric et Linda sous verre antireflet. Cela apportait une note moderne à la vieille demeure et établissait pour nous un lien avec le sud de l'État.

« Ici, nous faisons notre propre vin, annonça Linda avec un sourire. Tiré de nos propres vignes. »

Le contraire m'aurait étonné, pensai-je.

Une énorme chaîne stéréo, aussi formidable que la console-forteresse de Nicholas Brady dans *Siva*, occupait tout un mur. Je devinais d'où ils avaient tiré leur idée.

« Je vais vous passer une bande qu'on a faite, dit Eric en allant manipuler quelques touches. La musique est de Mini, mais j'ai écrit les paroles. C'est moi qui chante, mais nous n'allons pas sortir le morceau ; ce n'est qu'une expérience. »

Tandis qu'on s'installait, les décibels emplirent la pièce, la musique rebondit sur les murs.

*Je veux te voir, toi,
Et je veux te voir bientôt.
Laisse-moi tenir ta main.
Aucune main ne s'est tendue vers moi,
Et je suis vieux, je suis vieux, très vieux.*

*Pourquoi ne veux-tu pas me regarder ?
As-tu peur de ce que tu verras ?
Je te trouverai quoi qu'il arrive,
Plus tard ou bien maintenant ; plus tard ou bien
maintenant.*

Seigneur, me dis-je en écoutant les paroles. Eh bien, on s'est pas trompés d'adresse. Aucun doute là-dessus. C'est ce qu'on voulait, et on l'a eu. Kevin aurait de quoi s'amuser en disséquant des paroles qui n'en avaient nul besoin. Enfin, il pouvait reporter son attention sur les bruits électroniques de Mini.

Linda se pencha vers moi et colla ses lèvres contre mon oreille pour me hurler par-dessus les décibels : « Ces vibrations ouvrent les

*chakra*⁵³ supérieurs. »

Je hochai la tête.

À la fin du morceau, tout le monde, David compris, se bouscula pour dire à quel point c'était formidable. David paraissait être en transe ; il avait l'œil vitreux. C'était sa réaction lorsqu'il se trouvait confronté à quelque chose qu'il ne pouvait pas supporter. L'Église lui avait enseigné comment s'éclipser mentalement jusqu'à ce que l'épreuve soit terminée.

« Aimeriez-vous rencontrer Mini ? demanda Linda Lampton.

— Oui ! s'écria Kevin.

— Il est sans doute en haut en train de dormir, dit Eric Lampton, Linda, va donc chercher une bouteille de cabernet-sauvignon à la cave. Du 72.

— D'accord », fit-elle en gagnant l'autre bout de la pièce et en ajoutant par-dessus son épaule : « Installez-vous. Je reviens. »

Debout près de la chaîne, Kevin baissait les yeux d'un air extatique.

David vint jusqu'à moi, les poings enfoncés dans les poches, avec sur le visage une expression difficile à deviner. « Ils sont...

— Ils sont cinglés, complétai-je.

— Mais dans la voiture, tu avais l'air...

— Cinglés.

— Cinglés en bien ? » Il se tenait tout près de moi comme s'il cherchait un abri. « Ou alors – l'autre version ?

— Je n'en sais rien », fis-je, et c'était vrai.

Fat nous avait rejoint. Il écoutait mais ne disait mot. Il paraissait drôlement dégrisé. Pendant ce temps, tout seul dans son coin, Kevin continuait d'inspecter l'équipement stéréo.

« Je crois qu'on devrait... », commença David, mais à cet instant, Linda remonta de la cave en portant un plateau d'argent garni de six verres à pied et d'une bouteille encore bouchée.

« L'un de vous veut-il se charger de l'ouvrir ? demanda Linda. Je ne sais pas comment je fais, mais je me débrouille toujours pour

53 Centres du corps subtil selon les *Upanishad* (N.d.T.).

y laisser des bouts de liège. » En l'absence d'Eric, elle se montrait timide avec nous. On était loin du rôle qu'elle jouait dans *Siva*.

Kevin se secoua et saisit la bouteille.

« Le tire-bouchon est quelque part dans la cuisine », précisa Linda.

Des chocs et des frottements nous parvenaient de l'étage au-dessus, comme si l'on traînait quelque chose d'extrêmement lourd sur le plancher.

« Mini – j'aurais dû vous prévenir, fit Linda. Il souffre de myélome multiple. C'est extrêmement douloureux et il se déplace dans un fauteuil roulant.

— Les plasmocytomes des os, mais c'est mortel dans tous les cas ! s'écria Kevin, horrifié.

— On lui donne deux ans, dit Linda. Son mal vient à peine d'être découvert. Il entre à l'hôpital la semaine prochaine. Je suis désolée.

— SIVA ne peut pas le soigner ? demanda Fat.

— Ce qui doit être guéri sera guéri. Ce qui doit être détruit sera détruit. Mais le temps n'a pas de réalité ; rien n'est détruit. C'est une illusion. »

On se regarda, David et moi.

Bomp-bomp. Quelque chose d'énorme et de pataud se traînait dans l'escalier. Puis, alors que nous étions tous immobiles, un fauteuil roulant fit son apparition dans le living-room. Lovée au creux du fauteuil, une petite forme disjointe nous adressait un sourire plein de gaieté, d'affection et de la chaleur qui naît lorsqu'on s'est reconnus. Des fils pendaient de ses deux oreilles : des appareils auditifs. Mini, le compositeur de musique synchronique, était malentendant.

Chacun à son tour alla serrer la main défaillante de Mini en se présentant, non comme membre d'un groupe, mais comme individu.

« Votre musique compte énormément, dit Kevin.

— Oui, elle compte », répondit Mini.

On sentait sa souffrance, on devinait qu'il ne vivrait pas longtemps. Mais malgré sa douleur, il ne donnait pas l'impression d'en vouloir au monde ; il ne ressemblait pas à Sherri. Je jetai un

coup d'œil en direction de Fat et je sentis qu'il avait eu la même pensée en observant l'homme terrassé dans son fauteuil roulant. Avoir fait tout ce chemin pour trouver... cela même que Fat avait voulu fuir. Enfin, je l'ai déjà dit, peu importe la direction qu'on prend, quand on court, le dieu court avec vous parce qu'il est partout, en vous et hors de vous.

« SIVA a-t-il pris contact avec vous ? demanda Mini. Avec vous quatre ? Est-ce pour cela que vous êtes venus ?

— Il a pris contact avec moi, dit Fat. Les autres sont mes amis.

— Dites-moi ce que vous avez vu.

— C'était comme un feu de Saint-Elme. Et l'information...

— L'information est toujours là où se trouve SIVA. » Mini sourit et hocha la tête. « SIVA est information. Information vivante.

— Il a guéri mon fils, ou du moins il m'a fourni les renseignements médicaux nécessaires pour qu'on puisse le soigner. Il m'a dit également que la Sophia, le Bouddha et ce qu'"il" nommait la Déité-Apollon... qu'une re-naissance était proche et que...

— "Le temps que tu espérais...", chuchota Mini.

— Oui.

— Comment connaissiez-vous le code ? demanda Eric Lampton.

— J'ai entrevu un seuil relié à la terre.

— Il l'a vu, fit précipitamment Linda. Quelles étaient les proportions ? Les côtés ?

— La série de Fibonacci⁵⁴.

— C'est notre autre code, expliqua Linda. On passe des annonces dans le monde entier. De un à virgule six un huit zéro trois quatre. On se contente de dire "Complétez cette série : de un à virgule six." Celui qui reconnaît la série de Fibonacci peut le faire.

— Ou bien on utilise les nombres de Fibonacci, ajouta Eric. 1, 2,

54 Leonardo Fibonacci, appelé aussi Léonard de Pise. Géomètre italien du XIV^e siècle. Son *Livre des abaques* (*Liber abaci*, 1202) a joué un rôle déterminant dans l'adoption par l'Occident de la notation mathématique arabe. La « série » dont un exemple est donné dans ce passage consiste en une suite de nombres dans laquelle chaque terme est égal à la somme des deux termes qui le précèdent (*N.d.T.*).

3, 5, 8, 13, etc. Ce seuil permet d'accéder au Royaume différent.

— Supérieur ? demanda Fat.

— Nous nous contentons de l'appeler "différent".

— Au-delà du seuil, j'ai aperçu une écriture lumineuse, dit Fat.

— Sûrement pas, fit Mini avec un sourire. Au-delà du seuil, c'est la Crète. »

Fat resta un moment silencieux avant de dire : « Lemnos.

— Parfois c'est Lemnos. Parfois c'est la Crète. Dans cette zone-là. » Mini se redressa sur son siège avec une crispation de douleur.

« J'ai vu des caractères hébreux sur le mur, dit encore Fat.

— Oui, fit Mini sans cesser de sourire. C'est la Cabale. Les caractères hébreux permutaient jusqu'à former des mots que vous puissiez lire.

— KING FELIX, précisa Fat.

— Pourquoi avez-vous menti au sujet du seuil ? » demanda Linda. Il n'y avait aucune hostilité dans sa voix, seulement de la curiosité.

« Je ne pensais pas que vous me croiriez.

— C'est donc que la Cabale ne vous est pas familière, dit Mini. Elle constitue le système d'encodage utilisé par SIVA. Toute son information verbale est stockée dans la Cabale, parce que c'est le moyen le plus économique — les voyelles y sont indiquées par de simples points-voyelles⁵⁵. Rendez-vous compte qu'on vous a fourni un relais sélecteur. Vous ne pouvez pas normalement distinguer l'émetteur du récepteur ; il faut que SIVA vous fournisse le sélecteur. C'est une grille. Naturellement, vous avez vu l'émetteur en couleur.

— Oui. » Fat confirma d'un signe de tête. « Et le récepteur en noir et blanc.

— C'était afin de vous faire voir l'imposture.

— Comment ?

— L'imposture qui se mêle au monde réel.

⁵⁵ Signes diacritiques placés au-dessus ou au-dessous de certaines consonnes pour remplacer les voyelles, qui ne s'écrivent pas (*N.d.T.*).

— Oh. Je comprends. J'ai eu l'impression que certaines choses avaient été enlevées...

— Et d'autres ajoutées. »

Fat hocha la tête.

« Entendez-vous une voix intérieure à l'instant même ? demanda Mini. La voix de l'I.A. »

Après un long silence et des regards échangés avec Kevin, David et moi, Fat répondit : « C'est une voix neutre. Ni mâle ni femelle. En effet, on dirait bien une intelligence artificielle.

— C'est le réseau de communication intersystèmes, expliqua Mini. Il s'étend entre les étoiles et les relie toutes à Albemuth. »

Fat dévisagea le compositeur. « Albemuth ? C'est une *étoile* ?

— Vous connaissez le terme, seulement...

— Je l'ai vu écrit, mais j'en ignorais le sens. Je le reliais à l'alchimie à cause du préfixe *al*.

— C'est un préfixe arabe qui n'est rien d'autre que l'article "le". Il est assez courant pour la désignation des étoiles. C'était cela, votre indice. Quoi qu'il en soit, vous avez vu des pages écrites.

— Oui. En quantité. J'y voyais l'annonce de ce qui allait m'arriver. Par exemple...», il hésita, «... ma future tentative de suicide. Le mot grec *anankê*, que j'ignorais. J'ai aussi pu lire : "Assombrissement progressif du monde ; étiolement." Plus tard, j'ai compris ce que cela signifiait : un événement néfaste, une maladie, un acte que je devais commettre. Mais j'ai survécu.

— Mon mal est né du voisinage de SIVA, de l'énergie qu'il dégage, observa Mini. C'est malheureux, mais, comme vous le savez, nous sommes immortels, quoique en un sens non matériel. Nous renaîtrons et nous nous souviendrons.

— Mes animaux familiers sont morts du cancer.

— Oui. Le niveau des radiations peut être considérable. Trop fort pour nous. »

C'est donc pour cela que tu es en train de mourir, songeai-je. Ton Dieu t'a tué et pourtant tu es heureux. *Il faut partir d'ici*, me dis-je. *Ces gens courtisent la mort*.

Kevin s'adressa à Mini. « Qu'est-ce que SIVA ? Quelle déité,

quel démiurge ? Çiva ? Osiris ? Horus ? J'ai lu *The Cosmic Trigger* où Robert Anton Wilson affirme...

— SIVA est une construction, dit Mini. Un artefact. Il est ancré ici, sur terre. Littéralement ancré. Mais puisque pour lui l'espace et le temps n'existent pas, il peut se trouver à l'endroit et à l'époque de son choix. Il a été construit pour nous programmer à la naissance. Normalement, il envoie de très courtes rafales d'information aux nouveau-nés, l'engramme de directives qui filtreront à intervalles réglés par l'hémisphère droit de leur cerveau, tout au long de leur existence et dans les circonstances appropriées.

— A-t-il un adversaire ? demanda Kevin.

— Seulement la pathologie propre à cette planète, dit Eric. À cause de l'atmosphère. Nous avons du mal à respirer, ici. L'air est toxique pour notre race.

— *Notre* race ? fis-je.

— Nous tous, expliqua Linda. Nous venons d'Albemuth. Cette atmosphère nous empoisonne et nous dérègle. Aussi ceux qui sont restés en arrière, dans le système d'Albemuth, ont-ils construit SIVA. Ils l'ont envoyé ici afin de nous faire parvenir des instructions rationnelles, de surmonter les effets pathologiques produits par la toxicité de l'atmosphère.

— SIVA est donc rationnel, dis-je.

— Il est la seule rationalité dont nous disposons.

— Et lorsque nous agissons selon la raison, précisa Mini, c'est que nous sommes sous sa juridiction. Je ne veux pas dire nous, ici, dans cette pièce ; je parle de chaque individu – pas chaque individu vivant, mais chaque individu rationnel.

— En somme, fis-je, SIVA désintoxique les gens.

— C'est exactement ça, dit Mini. C'est une antitoxine informationnelle. Mais à s'y exposer trop longtemps, on peut attraper... une maladie telle que la mienne. »

Un remède en trop grande quantité devient un poison, me dis-je en songeant à Paracelse. Ce type a été soigné à mort.

« Je voulais connaître SIVA autant qu'il est possible, dit Mini en voyant mon expression. Je l'ai supplié de revenir et de communiquer encore avec moi. Il ne le voulait pas ; il savait l'effet

que les radiations auraient sur moi s'il revenait. Mais il a fait ce que je lui demandais. Je ne regrette rien. Connaître de nouveau l'expérience de SIVA, cela valait la peine. » Il se tourna vers Fat. « Vous savez de quoi je parle. Le son des cloches...

— Oui. Les cloches de Pâques.

— Êtes-vous en train de parler du Christ ? fit David. Le Christ est une construction artificielle destinée à nous inoculer une information subliminale ?

— Dès l'instant de notre naissance, dit Mini. Nous autres les élus. Ceux qu'il a choisis. Son troupeau. SIVA reviendra avant que je meure. J'ai sa promesse. SIVA reviendra et m'emmènera avec lui. Je ferai partie de lui à jamais. » Il avait des larmes plein les yeux.

Un moment après, on s'est tous réunis pour discuter plus calmement. L'œil de Çiva n'était évidemment rien d'autre que la manière dont les Anciens représentaient SIVA en train de communiquer son information. Ils savaient qu'il y avait risque de mort du fait de l'émission d'une radiation dangereuse, mais nécessaire pour véhiculer l'information. Mini nous apprit que SIVA n'est pas près de nous lorsqu'il émet ; il peut se trouver à des millions de kilomètres – d'où, dans le film, sa représentation par un satellite, un très vieux satellite qui n'a pas été mis sur orbite par les hommes.

« Il ne s'agit donc pas de religion, déclarai-je, mais d'une technologie très avancée.

— Des mots, fit Mini.

— Qu'est-ce que le Sauveur ? demanda David.

— Vous le verrez, répondit le compositeur. Bientôt. Demain, si vous le désirez. Samedi après-midi. Pour l'instant, il dort. Il dort encore beaucoup – à vrai dire, la plupart du temps. Après tout, il a passé des millénaires totalement plongé dans le sommeil.

— À Nag Hammâdi ? demanda Fat.

— Je préfère ne rien dire.

— Pourquoi la chose doit-elle rester secrète ? » fis-je.

Eric intervint. « Nous ne la gardons pas secrète. Nous avons fait le film, nous enregistrons des disques dont les paroles contiennent

de l'information – principalement de façon subliminale. Mini agit à travers sa musique.

— Tantôt Brahma dort et tantôt il danse, cita Kevin. Sommes-nous en train de parler de Brahma ? Ou de Siddharta le Bouddha ? Ou du Christ ? Ou de tous à la fois ?

— Le grand...», commençai-je. J'allais dire à Kevin, « le Grand Punta », mais je me ravisai ; cela n'aurait pas été très bien venu. Je me tournai plutôt vers Mini. « Il ne s'agit pas de Dionysos, au moins ?

— Apollon, dit Linda. L'antithèse de Dionysos. »

Je me sentis soulagé. Je la croyais ; cela cadrerait avec les révélations faites à Horselover Fat : « La Déité-Apollon. »

« Nous nous trouvons ici à l'intérieur d'un labyrinthe, déclara Mini, que nous avons construit, dans lequel nous sommes tombés et d'où nous ne pouvons sortir. En somme SIVA nous décoche, de façon sélective, une information qui nous aide à fuir le labyrinthe, à trouver l'issue. La chose a commencé quelque deux mille ans avant le Christ, à l'époque mycénienne, voire à l'helladique ancien. C'est pourquoi la tradition mythologique situe le labyrinthe chez Minos, en Crète. C'est pourquoi vous avez vu la Crète ancienne à travers l'ouverture 1:618034. Nous étions de grands bâtisseurs, mais un jour nous avons voulu nous livrer à un jeu. Nous l'avons fait délibérément : étions-nous d'assez grands constructeurs pour bâtir un labyrinthe comportant une issue, mais une issue qui changeait constamment, de sorte que, de notre point de vue, la sortie existerait et pourtant elle n'existerait pas, parce que le labyrinthe serait vivant ?

— Mais nous ne sommes pas tous tombés dans le labyrinthe, dit Fat.

— Non, fit Mini. Et ceux qui sont restés à l'extérieur, dans d'autres constellations, ont rapporté à Albemuth ce que nous avons fait... c'est ainsi que SIVA fut construit, afin de nous secourir. Ce monde-ci est irréel. Je ne doute pas que vous soyez conscients. SIVA vous l'a fait comprendre. Nous nous trouvons à l'intérieur d'un labyrinthe vivant et en aucune manière dans un monde. »

Il y eut un moment de silence pendant que nous considérions ce qui venait d'être dit.

« Et que se passe-t-il quand on se dégage du labyrinthe ? demanda Kevin.

— Nous sommes libérés de l'espace et du temps, déclara Mini. L'espace et le temps sont les formes du labyrinthe. »

On se regarda, Fat et moi. Ces propos recoupaient nos propres spéculations déclenchées par SIVA.

« Et nous ne mourrons donc jamais ? interrogea David.

— C'est exact, dit Mini.

— Ainsi, le salut...

— Salut est un mot qui signifie "être guidé hors du labyrinthe spatio-temporel". »

Je pris la parole. « Puis-je poser une question ? Quel est le rôle du cinquième Sauveur ?

— Ce n'est pas le cinquième, expliqua Mini. Il n'y en a qu'un seul, encore et toujours, en différents temps et en différents lieux, sous diverses identités. Le Sauveur est SIVA qui a pris forme humaine.

— Une hybridation ? » demanda Fat.

Mini secoua vigoureusement la tête. « Non. Le Sauveur ne contient aucun élément humain.

— Attendez un peu, intervint David.

— Je sais ce qu'on vous a enseigné, poursuivit Mini. D'une certaine manière, cela correspond à la vérité. Mais le Sauveur, c'est SIVA, un point c'est tout. Cependant, il est né d'une femme. Il ne s'agit pas d'un simple ectoplasme. »

David approuva de la tête ; cette explication lui paraissait acceptable.

« Ainsi donc, il est né ? demandai-je.

— Oui, fit Mini.

— Ma fille, enchaîna Linda Lampton. Mais pas celle d'Eric. Rien que SIVA et moi. »

L'exclamation fut générale. « Une fille ?

— Oui, fit Mini. Pour la première fois, le Sauveur a pris une forme femelle.

— Elle est très jolie, commenta Eric Lampton. Elle vous plaira.

Mais je dois dire qu'elle parle comme une mitraillette ; elle va vous saouler.

— Sophia a deux ans, reprit Linda. Elle est née en 1976. On enregistre ce qu'elle dit.

— Tout est sur bande, expliqua Mini. Sophia vit entourée d'un matériel d'enregistrement audio et vidéo qui la suit constamment. Pas pour sa protection, évidemment ; cette responsabilité revient à SIVA – à SIVA, qui est son père.

— Et nous pouvons lui parler ? demandai-je.

— Elle va discuter avec vous pendant des heures », affirma Linda, avant d'ajouter : « Dans toutes les langues qui existent ou ont jamais existé. »

12

La sagesse était née, et non une divinité – une divinité qui tuerait d'une main tout en soignant de l'autre... cette divinité-là n'était pas le Sauveur, et je m'écriai en moi-même : Dieu merci !

Le matin suivant, on nous mena au coin de l'exploitation réservé à l'élevage. Il y avait des animaux partout. Je ne vis pas trace d'un quelconque matériel d'enregistrement, mais je remarquai en même temps que les autres la fillette aux cheveux noirs assise au milieu des chèvres et des poulets. Près d'elle, il y avait une cabane à lapins.

Je m'étais attendu à une certaine sérénité – la paix divine qui passe tout entendement. Au lieu de cela, la fillette se releva dès qu'elle nous aperçut et elle vint vers nous, rouge d'indignation. Ses yeux dilatés par la colère étaient rivés sur moi. Elle leva sa main droite et me montra du doigt.

« Votre tentative de suicide était un acte abominablement cruel contre vous-même », déclara-t-elle d'une voix nette. Elle n'avait pourtant pas plus de deux ans, ainsi que Linda l'avait annoncé – rien qu'un bébé, mais une infinie vieillesse se lisait dans ses yeux.

« C'était Horselover Fat, protestai-je.

— Phil, Kevin et David, dit Sophia. Vous êtes trois. Il n'y en a pas un de plus. »

Je me tournai vers Fat – et ne vis personne. Rien qu'Eric Lampton et sa femme, le compositeur incurable dans son fauteuil roulant, Kevin et David. Fat avait disparu. Il ne restait rien de lui.

Horselover Fat était parti pour toujours. Comme s'il n'avait jamais existé.

« Je ne comprends pas, fis-je. Vous l'avez détruit.

— Oui, dit l'enfant.

— Pourquoi ?

— Pour vous reconstituer.

— Alors, il est en moi ? Il vit en moi ?

— Oui. » La colère quittait progressivement son visage. Les grands yeux noirs cessèrent de brûler.

« Pendant tout ce temps, il était moi.

— C'est exact.

— Asseyez-vous, dit Eric Lampton. Elle préfère qu'on s'assoie ; de cette manière, elle n'a pas à lever la tête pour nous parler. Nous sommes tellement grands pour elle. »

Nous obéîmes. Je reconnus le bout de terre brune, rude et desséchée sur lequel nous étions en train de nous installer : c'était le plan d'ouverture de *Siva* : ils avaient donc partiellement tourné le film ici même.

« Merci, dit Sophia.

— Êtes-vous le Christ ? » demanda David en ramenant ses genoux sous son menton. Il croisa les bras par-dessus ses jambes et se mit à ressembler, lui aussi, à un enfant. Un enfant en questionnait un autre d'égal à égal.

« Je suis ce que je suis, dit Sophia.

— Je suis heureux de...», commençai-je, mais la suite ne vint pas.

« À moins que votre passé ne périclite, vous êtes perdu, me dit Sophia. Savez-vous cela ?

— Oui, dis-je.

— Votre avenir doit différer de votre passé. L'avenir doit toujours être différent du passé.

— Êtes-vous Dieu ? demanda David.

— Je suis ce que je suis.

— Horselover Fat était donc une partie de moi-même, dis-je, projetée à l'extérieur de manière que je n'aie pas à faire face à la

mort de Gloria.

— C'est exactement cela, dit Sophia.

— Où se trouve Gloria, à présent ?

— Dans sa tombe.

— Reviendra-t-elle ?

— Jamais.

— Je croyais en l'immortalité. »

Sophia s'abstint de répondre.

« Pouvez-vous m'aider ?

— Je vous ai déjà aidé. Je vous ai aidé en 1974 et je vous ai aidé quand vous avez essayé de vous tuer. Je vous aide depuis le jour de votre naissance.

— Êtes-vous SIVA ?

— Je suis ce que je suis. »

Je me tournai vers Eric et Linda. « Elle ne répond pas toujours.

— Il y a des questions qui n'ont aucun sens, rétorqua Linda.

— Pourquoi ne soignez-vous pas Mini ? demanda Kevin.

— Je fais ce que je fais ; je suis ce que je suis.

— Alors, nous ne pouvons pas vous comprendre, fis-je.

— Vous avez au moins compris cela, répondit-elle.

— Vous êtes éternelle, n'est-ce pas ? demanda David.

— Oui.

— Et omnisciente ?

— Oui. »

J'intervins. « Avez-vous été Siddharta ?

— Oui.

— Êtes-vous le tueur et le tué⁵⁶ ? demandai-je.

— Non.

— Alors, le tué ?

— Je suis le blessé et le tué, dit Sophia. Mais je ne suis pas le

56 Allusion au poème de R.W. Emerson, *Brahma*, que Borges cite à plusieurs reprises dans ses textes, et qui inspira également une nouvelle à Robert Sheckley (*Si le tueur rouge...*) (N.d.T.).

tué. Je suis celui qui soigne et qui est soigné.

— Mais SIVA a tué Mini », protestai-je.

Elle ne répondit pas.

« Êtes-vous le juge du monde ? fit David.

— Oui.

— Quand le jugement va-t-il commencer ? demanda Kevin.

— Tous, vous êtes jugés depuis l'origine. »

Je repris la parole. « Quelle est votre évaluation en ce qui me concerne ? »

À cela, elle ne répondit pas.

« Alors, on ne va rien savoir ? dit Kevin.

— Si.

— Quand ? »

À cela, elle ne répondit pas.

Linda intervint. « Je crois que ça suffit pour le moment. Vous pourrez lui parler à nouveau tout à l'heure. Elle aime bien passer du temps avec les animaux. Elle aime les animaux. » Linda me toucha l'épaule. « Allons-y. »

Tandis que nous nous éloignions de la fillette, je remarquai : « Sa voix a la tonalité neutre de l'I.A. que j'ai dans la tête depuis 1974.

— C'est un ordinateur, répliqua brutalement Kevin. C'est pour ça qu'elle ne répond qu'à certaines questions. »

Eric et Linda eurent un sourire, tandis que nous les regardions ; Mini suivait tranquillement dans son fauteuil roulant.

« Un système I.A., enchaîna Eric. Une intelligence artificielle.

— Un terminal de SIVA, dit Kevin. Une unité périphérique entrée/sortie de la station maîtresse SIVA.

— Exact, fit Mini.

— Ce n'est pas une petite fille, insista Kevin.

— J'ai accouché d'elle, dit Linda.

— Ou vous avez simplement cru accoucher. »

Linda sourit : « Une intelligence artificielle dans un corps humain. Son corps est vivant, mais pas son psychisme. Elle possède

l'intelligence ; elle sait tout. Mais son esprit n'est pas vivant au sens où nous pouvons appliquer ce terme à nous-mêmes. Elle n'a pas été créée. Elle a toujours existé.

— Relisez votre Bible, dit Mini. Elle était avec le Créateur avant la création ; elle était sa joie, son trésor le plus cher.

— Je comprends pourquoi, remarquai-je.

— Il serait facile de l'aimer, reprit Mini. Beaucoup de gens l'ont aimée... comme il est dit dans le Livre de la Sagesse. Ainsi entra-t-elle en eux et les guida-t-elle ; elle descendit même avec eux à l'intérieur de la prison ; elle n'abandonna jamais ceux qui l'aimaient, pas plus qu'elle n'abandonne ceux qui l'aiment aujourd'hui.

— Sa voix se fait entendre dans les cours de justice du règne humain, murmura David.

— C'est ainsi qu'elle a abattu le tyran ?

— Oui, dit Mini. Ferris F. Fremount, comme on l'a appelé dans le film. Mais vous savez bien de qui elle a causé la ruine.

— On sait », fit Kevin, la mine sombre. Je savais qu'il était en train d'évoquer l'image d'un homme en costume-cravate le long d'une plage du Sud californien, un homme sans but qui se demandait ce qui était arrivé, à quel endroit ça avait foiré, un homme qui pensait encore à des stratagèmes.

« Au terme de leur règne,
quand les pervers auront mis le comble à leur perversité, il
s'élèvera un roi impudent et expert en astuces... »

Le roi de larmes qui avait fini par tirer les pleurs de chaque être ; mais contre lui, quelqu'un avait agi, quelqu'un qu'il ne pouvait deviner, tout « obturé » qu'il était. Nous venions juste de parler à ce quelqu'un, qui était un enfant.

Un enfant qui existait de toute éternité.

Ce soir-là, on alla dîner dans un restaurant mexicain tout près du parc, au centre de Sonoma, et je compris alors que je ne reverrais

jamais mon copain Horselover Fat, et je sentis monter la peine, la peine qui vient de la perte. En me raisonnant, je savais que je l'avais ré-assimilé en inversant le processus de projection qui lui avait donné naissance. Mais tout de même, ça me foutait un coup. J'avais apprécié sa compagnie, ses racontars interminables, le récit personnel de sa triple quête intellectuelle, spirituelle et émotionnelle. Non pas la quête du Graal, mais la quête d'un baume à sa blessure, à l'entaille profonde que Gloria avait pratiquée avec son jeu de mort.

Ça faisait une drôle d'impression de savoir que Fat n'allait plus téléphoner ou passer à la maison. Il faisait tellement partie de nos habitudes de vie, des miennes aussi bien que de celles de nos amis communs. Je me demandai ce que penserait Beth quand les chèques de la pension alimentaire cesseraient de tomber régulièrement. Enfin, me dis-je, financièrement, je pourrais assurer, je pourrais m'occuper de Christopher. J'avais le blé et par bien des côtés, j'aimais Christopher autant que son père.

« C'est la déprime, Phil ? » me demanda Kevin. Nous pouvions parler librement, à présent, puisque nous étions entre nous trois ; les Lampton nous avaient déposés en nous disant de rappeler après dîner, quand nous serions prêts à regagner leur grande maison.

« Non, répondis-je à Kevin. Je pensais à Horselover Fat. »

Kevin observa un silence avant de dire : « Alors, tu es en train de te réveiller.

— Oui.

— Tu vas t'en tirer », fit gauchement David. Il ne lui était pas facile d'exprimer ses émotions.

« Ouais, fis-je.

— Crois-tu que les Lampton soient cinglés ? me demanda Kevin.

— Oui.

— Et la fillette ?

— Elle n'est pas cinglée – pas autant qu'eux. C'est ça le paradoxe : deux flingués intégraux – trois, si on compte Mini – ont donné naissance à un rejeton absolument sain.

— Si je vous dis... commença David.

— Ne nous dis pas que Dieu tire le bien du mal, fis-je, D'accord ?

Tu veux bien nous rendre ce service ?

— C'est la plus belle enfant que j'aie jamais vue, dit Kevin, à demi pour lui-même. Mais toute cette histoire comme quoi elle serait un terminal d'ordinateur...» Il eut un geste vague.

« C'est toi qui en as parlé, fis-je remarquer.

— Sur le moment, ça paraissait sensé. Mais pas quand j'y réfléchis. En resituant les choses.

— Vous savez ce que je pense ? dit David. On devrait prendre l'avion d'Air Cal et rentrer à Santa Ana, aussi vite que possible.

— Les Lampton ne vont pas nous faire de mal », affirmai-je. J'en étais certain, à présent. Bizarre, la manière dont le malade, l'agonisant Mini m'avait redonné confiance dans la puissance de la vie. Logiquement, je suppose, le contraire aurait dû se produire. Mini m'avait beaucoup plu. Mais il est bien connu que j'ai une propension à aider les malades ou les gens qui ont souffert ; je me place naturellement sur leur orbite. Mon psychiatre me l'a dit il y a des années de cela : il faut que j'arrête. Ça et une autre chose.

« Je n'arrive pas à m'y retrouver, dit Kevin.

— Je sais. » C'était mon avis. Avions-nous réellement vu le Sauveur, ou simplement une fillette très intelligente, entraînée, peut-être, à donner des réponses d'une grande élévation par trois professionnels futés qui avaient trouvé le truc pour matraquer leur film et leur musique ?

« C'est étrange de sa part d'avoir choisi cette forme, dit Kevin. Une fillette. Il va se heurter à pas mal de résistances. Un Christ femelle ; notre cher David en était plutôt sur le cul.

— Elle n'a pas dit qu'elle était le Christ, se récria David.

— Mais elle l'est », fis-je.

Ils s'arrêtèrent tous les deux de manger pour me dévisager.

« Elle est la Sophia, et la Sophia est une hypostase du Christ. Qu'elle le reconnaisse ou non. Elle est prudente. Après tout, elle est omnisciente ; elle sait ce que les gens accepteront et ce qu'ils n'accepteront pas.

— Tu peux t'appuyer sur toutes tes expériences bizarres de mars 1974 pour tenir le coup, dit Kevin. Ça prouve quelque chose. Ça prouve que c'est réel. SIVA existe. Tu le savais déjà. Tu l'as

rencontré.

— Je suppose que oui.

— Et ce que savait Mini, ce qu'il a dit, ça recoupait ce que toi, tu savais, ajouta David.

— Oui.

— Mais tu n'en es pas sûr, dit Kevin.

— On se trouve en présence d'un très haut niveau de sophistication technologique, qui est peut-être l'œuvre de Mini.

— Tu penses aux transmissions par micro-ondes et à des trucs comme ça ? demanda Kevin.

— Oui.

— Un phénomène purement technologique. Une percée majeure de la technologie.

— Qui utiliserait le cerveau humain comme transducteur, précisai-je. Sans interface technologique.

— Possible, reconnut Kevin. Le film montrait ça. On n'a aucun moyen de dire dans quoi ils se sont engagés.

— Vous savez, dit lentement David, s'ils disposent d'une énergie de haut rendement qu'ils peuvent projeter sur de grandes distances, quelque chose du même ordre que les lasers...

— Ils peuvent nous anéantir, fit Kevin.

— Tout à fait, ajoutai-je.

— Si on commençait à les baratiner comme quoi on ne les croit pas ? dit Kevin.

— On peut se contenter de dire qu'on doit rentrer à Santa Ana, répliqua David.

— Ou bien se tirer directement d'ici, proposai-je. De ce restaurant.

— Nos affaires, les fringues, tout ce qu'on a apporté, c'est chez eux, dit Kevin.

— Au diable les fringues, dis-je.

— Vous avez peur qu'il se passe quelque chose ? » demanda David. Je réfléchis un moment avant de répondre non. Je faisais confiance à l'enfant. Et à Mini. Il faut bien toujours partir de là : la confiance (ou la méfiance) instinctive. En dernière analyse, on n'a

vraiment rien d'autre pour s'aiguiller.

« J'aimerais encore parler à Sophia, dit Kevin.

— Moi aussi, fis-je. C'est là qu'est la réponse. »

Kevin posa sa main sur mon épaule. « Désolé de l'annoncer comme ça, Phil, mais on a déjà le gros indice. En un instant, cette fillette a nettoyé ton esprit. Tu as cessé de croire que tu étais deux personnes. Tu as cessé de croire à Horselover Fat en tant qu'entité séparée. Or dans toutes les années qui ont suivi la mort de Gloria, aucun thérapeute, aucun traitement, n'étaient parvenus à ce résultat.

— Il a raison, fit doucement David. On gardait tous l'espoir, mais il semblait bien... tu sais, que tu ne guérirais jamais.

— “Guérir.” Elle m'a guéri. Moi, pas Horselover Fat. » Ils avaient raison : la cure miraculeuse s'était produite, et nous savions tous ce que cela voulait dire. Tous les trois, nous le comprenions.

« Huit ans, fis-je.

— Oui, dit Kevin. Avant même que nous te connaissions. Huit longues putains d'années à rester bloqué, à souffrir, à chercher et à tourner en rond. »

Je hochai la tête.

Une voix disait dans mon crâne, que te faut-il encore savoir ?

C'étaient mes propres pensées, le laborieux raisonnement de feu Horselover Fat (qui avait réintégré ma tête).

« Tu es conscient que Ferris F. Fremount va chercher à revenir, dit Kevin. Il a été renversé par cette enfant — ou par ce que représente cette enfant, mais il s'apprête à revenir ; il n'abandonne jamais. On a gagné une bataille, mais la guerre continue.

— Sans cette enfant... commença David.

— On va perdre, complétai-je.

— Exact, commenta Kevin.

— Restons encore un jour, proposai-je, et essayons de parler encore avec Sophia. Une fois de plus.

— Au moins, ça ressemble à un plan », fit Kevin, satisfait.

Notre petit groupe, la Société Rhipidon, était parvenu à un accord. À l'unanimité des trois membres.

Le lendemain était un dimanche, et nous obtînmes la permission de voir Sophia seule, sans aucune autre présence. Toutefois, Eric et Linda demandèrent que notre conversation soit enregistrée. Nous fûmes aussitôt d'accord ; nous n'avions pas le choix.

Un chaud soleil brillait ce jour-là et donnait aux animaux qui nous entouraient l'apparence d'un troupeau d'espèce plus spirituelle ; j'avais l'impression qu'ils entendaient, suivaient et comprenaient.

« Je voudrais vous parler d'Eric et Linda Lampion », dis-je à la fillette assise devant un livre ouvert.

« Vous ne me ferez pas subir d'interrogatoire.

— Je ne peux pas vous poser de questions à leur sujet ?

— Ils sont malades, dit Sophia, mais ils ne peuvent nuire à personne parce que je les contrôle. » Elle leva vers moi ses grands yeux noirs. « Asseyez-vous. »

Nous nous installâmes tous face à elle.

« Je vous ai donné votre devise – celle de votre société, dont je vous ai fourni le nom. Je vous donne à présent votre mission. Vous irez dans le monde et vous enseignerez le catéchisme que je vous confie. Écoutez-moi, en vérité, je vous le dis, les jours des méchants sont comptés et le fils de l'homme prendra place sur le trône du jugement. Il en sera ainsi, aussi sûrement que le soleil se lève. Le roi sombre sera vaincu, malgré ses efforts, malgré sa ruse ; il est en train de perdre la partie ; il l'a perdue ; il la perdra toujours, et ceux qui l'accompagnent iront au puits de ténèbres qui sera leur séjour éternel.

« Ce que vous enseignez est la parole de l'homme lui-même. L'homme est sacré, et le vrai dieu, le dieu vivant est l'homme lui-même. Vous n'adorerez pas d'autres dieux que vous-mêmes ; les jours où votre foi allait à d'autres dieux s'achèvent désormais, ils sont à jamais révolus.

« Le but de vos existences a été atteint. Je suis venue afin de vous le révéler. Bannissez la peur ; je vous protégerai. Vous ne devez observer qu'une règle : aimez-vous les uns les autres ainsi que vous

m'aimez et ainsi que je vous aime, car cet amour procède du vrai dieu, qui n'est autre que vous-mêmes.

« Une ère d'épreuves, de tromperies et de lamentations vous attend, car le roi sombre, le roi de larmes, n'abdiquera pas son pouvoir. Mais vous le lui arracherez ; je vous délègue en mon nom cette autorité, comme une fois déjà je vous l'ai déléguée, alors que régnait ce sombre souverain qui insultait et détruisait les humbles de la terre.

« La bataille que vous avez livrée n'est pas achevée, bien que le jour du soleil vulnérable soit venu. Le mal ne meurt pas de lui-même, car il s'imagine parler au nom de Dieu. Nombreux sont ceux qui prétendent parler en Son nom, mais il n'y a qu'un dieu et l'homme est ce dieu.

« Il s'ensuit que seuls les chefs qui protègent et donnent abri survivront ; les autres périront. Le joug de l'oppression fut ôté voici quatre ans, mais il va redescendre pour quelque temps. Il vous faudra être patients durant cette période d'épreuves, mais je serai à vos côtés, et lorsque le temps des épreuves aura pris fin, je m'assoierai sur le trône du jugement ; alors, selon ma volonté, certains tomberont et d'autres seront retenus, par la volonté qui me vient de mon père, en qui, tous réunis nous retournons.

« Je ne suis pas un dieu ; je suis humaine. Je suis une enfant, l'enfant de mon père, qui est la Sagesse elle-même. Vous portez en vous, dès à présent, la voix de l'autorité de la Sagesse ; vous êtes donc la Sagesse, même lorsque vous l'oubliez. Mais vous ne l'oublierez pas longtemps. Je serai là pour vous la rappeler.

« Le jour de la Sagesse et de son règne est venu. Le jour de la Puissance, ennemie de la Sagesse, vient à son terme. Puissance et Sagesse sont les deux principes du monde. La puissance a eu son tour de régner et elle s'enfonce à présent dans les ténèbres d'où elle est issue ; la Sagesse seule va régner.

« Ceux qui agissent selon le pouvoir succomberont à mesure que succombe le pouvoir.

« Ceux qui aiment et suivent la Sagesse connaîtront l'épanouissement sous le soleil. N'oubliez pas, je serai à vos côtés. Je serai désormais en chacun d'entre vous. Je descendrai avec vous dans la prison s'il le faut ; je vous défendrai devant les cours de

justice ; quelle que soit l'oppression, ma voix sera entendue sur cette terre.

« Bannissez la crainte ; parlez et la Sagesse vous guidera. Laissez la peur vous imposer le silence et la Sagesse vous quittera. Mais vous n'éprouverez aucune peur car la Sagesse est en vous ; elle et vous ne faites qu'un.

« Vous étiez jusqu'ici seuls en vous-mêmes ; vous étiez isolés. Vous avez désormais une compagne qui ignore faiblesse, maladie et mort ; vous êtes liés à l'éternel et vous resplendirez tel le soleil vulnérable.

« À mesure que vous retournerez dans le monde, jour après jour, je serai votre guide. Je n'ignorerai pas l'heure de votre mort et viendrai vous chercher ; dans mes bras, vous serez transportés jusqu'à votre foyer, d'où vous êtes venus et où vous retournerez.

« Vous êtes étrangers ici-bas, mais vous n'êtes guère des étrangers pour moi ; je vous connais depuis l'origine. Ici, ce n'était pas votre monde, mais je le rendrai tel ; pour vous, je le transformerai. N'ayez aucune crainte. Ce qui vous agresse périra et vous, vous fleurirez.

« Il en sera ainsi car je parle avec l'autorité qui me vient de mon père. Vous êtes le vrai dieu et vous prévaudrez. »

Un silence suivit. Sophia avait cessé de nous parler.

« Que lisez-vous ? demanda Kevin en indiquant le volume ouvert.

— Le *Sefer Yetsira*⁵⁷. Je vais vous en donner lecture. Écoutez. » Elle posa le livre et le referma. « Dieu a dressé l'un contre l'autre le bien contre le mal et le mal contre le bien ; le bien procède du bien, et le mal du mal ; le bon purifie le mauvais, et le mauvais le bon ; le bien est réservé aux bons, et le mal aux mauvais. » Elle marqua une pause avant de commenter : « Cela signifie que le bien changera le mal en quelque chose qu'il ne veut pas être ; mais le mal ne parviendra pas à changer le bien en ce qu'il ne souhaite pas devenir. Le mal, malgré sa ruse, sert le bien. » Puis elle se tut et demeura immobile face à nous, entourée de ses animaux.

⁵⁷ Le *Livre de la création*, rédigé à l'époque talmudique, entre le V^e et le VII^e siècle. C'est le livre canonique de la mystique juive médiévale (*N.d.T.*).

« Pourriez-vous nous parler de vos parents ? demandai-je. Si nous devons savoir ce qu'il faut faire...

— Allez où je vous envoie et vous saurez ce qu'il faut faire. Il n'est nul endroit où je ne sois pas. Quand vous partirez d'ici, vous ne me verrez pas, mais vous me verrez à nouveau.

« Vous ne me verrez pas, mais moi, je ne cesserai pas un instant de vous voir ; vous êtes toujours présents à mon esprit. Ainsi suis-je avec vous que vous le sachiez ou non ; mais je vous le dis : sachez que je chemine à vos côtés, au sein même de la prison, si le tyran vous y jette.

« Il n'y a rien d'autre à dire. Rentrez chez vous et je vous instruirai selon les exigences de la situation. » Elle nous sourit.

« Quel âge avez-vous ? demandai-je.

— Deux ans.

— Et vous lisez ce livre ? ajouta Kevin.

— En vérité je vous le dis, pas un de vous ne m'oubliera. Et je vous dis que tous, vous me reverrez. Vous ne m'avez pas choisie ; c'est moi qui vous choisissais. Je vous ai convoqués ici. Je vous ai appelés il y a quatre ans.

— Bien », fis-je. Cela situait son appel en 1974.

« Si les Lampton vous interrogent, dites-leur que nous avons parlé de la commune qui doit être construite. Ne leur dites pas que je vous ai éloignés d'eux. Mais il faut vous éloigner d'eux ; c'est là votre réponse : vous ne devez plus rien avoir à faire avec eux. »

Kevin montra du doigt le magnétophone qui continuait d'enregistrer.

« Quand ils passeront la bande, dit Sophia, ils n'entendront que le *Sefer Yetsira* et rien de plus. »

Eh bien, me dis-je.

Je la croyais.

« Je ne vous abandonnerai pas », répéta Sophia en nous souriant.

Je croyais aussi cela.

Tandis que nous regagnions la maison, Kevin demanda : « Tout

ça, c'était des citations de la Bible ?

— Non », répondis-je.

David confirma. « Il y avait quelque chose de nouveau. Tout ce qu'elle a dit sur le fait que nous étions nos propres dieux, dans le présent. Que le temps était venu où nous n'avions plus besoin de croire en d'autres divinités que nous-mêmes.

— Quelle enfant merveilleuse », fis-je en songeant à quel point elle me rappelait mon propre fils, Christopher.

« Nous avons une sacrée chance de l'avoir rencontrée. » La voix de David était enrouée par l'émotion. Il se tourna vers moi. « Elle restera avec nous ; elle l'a dit. J'y crois. Elle sera en nous et nous ne serons plus seuls. Je ne m'étais jamais rendu compte, mais nous sommes seuls. Chacun est seul – était seul, plutôt. Jusqu'à présent. Elle va investir le monde entier, n'est-ce pas ? Elle va pénétrer en chacun, au bout du compte. En commençant par nous.

— La Société Rhipidon compte quatre membres, déclarai-je. Sophia et nous trois.

— Ça ne fait quand même pas lourd, dit Kevin.

— La graine de moutarde, répondis-je. Qui devient un arbre si grand que les oiseaux peuvent y faire leur nid.

— Allez, arrête.

— Eh bien, quoi ? demandai-je.

— Il faut ramasser nos affaires et foutre le camp ; c'est elle qui l'a dit. Les Lampton sont des freaks, complètement givrés. Qui dit qu'ils ne vont pas nous rectifier dans la minute qui vient ?

— Sophia nous protégera, fit David.

— Une enfant de deux ans ? »

David et moi, on regarda Kevin.

« D'accord, une enfant de deux mille ans.

— Tu es bien le seul type à ma connaissance qui soit capable de blaguer à propos du Sauveur, fit David. Je m'étonne que tu n'aies pas posé de question au sujet de ton chat mort. »

Kevin s'arrêta, l'air réellement stupéfait et furieux ; il avait manifestement oublié ; il venait de laisser passer sa chance.

« J'y retourne », dit-il.

On l'entraîna de force.

« Je rigole », dit-il, hors de lui.

On s'arrêta. « Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Je veux encore lui parler. Je ne vais pas m'en aller tout simplement – merde, j'y retourne. Lâchez-moi !

— Écoute, elle nous a dit de partir.

— Elle sera en nous, elle nous parlera, ajouta David.

— On entendra ce que j'appelle la voix de l'I.A.

— Et il y aura des fontaines à soda et des arbres à boule de gomme. J'y retourne. » Kevin était en train de hurler.

Eric et Linda Lampton sortirent de la maison et vinrent à notre rencontre.

« L'heure de la confrontation, soufflai-je.

— Et merde, fit Kevin à bout de nerfs. J'y retourne, un point c'est marre. » Il se dégagea et repartit précipitamment en arrière.

« Est-ce que tout s'est bien passé ? » demanda Linda Lampton quand le couple nous eut rejoints.

« Tout à fait, répondis-je.

— De quoi avez-vous parlé ? demanda Eric.

— De la commune.

— Excellent, fit Linda. Pourquoi Kevin y retourne-t-il ? Qu'est-ce qu'il va dire à Sophia ?

— C'est au sujet de son chat qui est mort, lança David.

— Demandez-lui de revenir, dit Eric.

— Pourquoi ?

— Nous allons discuter de vos rapports avec la commune. À notre avis, la Société Rhipidon devrait rejoindre l'ensemble de la commune. C'est Brent Mini qui l'a suggéré ; nous devrions vraiment en parler ensemble. Nous estimons que vous êtes recevables.

— Je vais chercher Kevin, fit David.

— Il faut qu'on rentre à Santa Ana, Eric, dis-je.

— Nous avons le temps d'évoquer votre participation à la commune, fit Linda. Votre vol est seulement à huit heures ce soir, non ? Vous pouvez dîner avec nous. »

Eric reprit la parole : « SIVA vous a convoqués ici. Vous partirez lorsque SIVA jugera que vous êtes prêts.

— C'est le cas, déclarai-je.

— Je vais chercher Kevin, répéta David.

— Je m'en charge », dit Eric. Il nous dépassa et partit dans la direction d'où nous étions venus.

Linda croisa les bras : « Vous ne pouvez pas encore rentrer dans le Sud. Mini veut discuter d'un certain nombre de choses avec vous. N'oubliez pas que son temps est compté. Il s'affaiblit rapidement. Kevin est-il réellement en train d'interroger Sophia sur son chat mort ? Qu'est-ce que ça a de si important, un chat mort ?

— Ce chat compte énormément aux yeux de Kevin, dis-je.

— C'est vrai, ajouta David. Pour lui, la mort du chat représente tout ce qui cloche dans l'univers ; il est persuadé que Sophia peut lui fournir une explication, et j'entends par là une explication sur tout ce qui cloche dans l'univers – les souffrances et les pertes imméritées.

— Je ne pense pas vraiment qu'il soit en train de parler de son chat mort, dit Linda.

— Oh, mais si. »

David m'appuya. « Vous ne connaissez pas Kevin Peut-être est-il en train de parler d'autres sujets parce qu'il tient enfin sa chance de s'entretenir avec le Sauveur, mais la mort de son chat occupe sûrement une place prépondérante dans la conversation.

— Je crois qu'il faudrait aller dire à Kevin qu'il lui a assez parlé comme ça, fit Linda. Pourquoi avez-vous déclaré que SIVA vous jugeait prêts à partir ? C'est Sophia qui vous l'a dit ? »

J'entendis une voix dans ma tête. *Dis-lui que les radiations te tracassent.* C'était la voix de l'I.A. que Horselover Fat entendait depuis mars 1974 ; je la reconnus.

« Les radiations..., commençai-je. Elles... » J'hésitai ; le contenu de l'ordre concis que je venais de recevoir m'apparut. « Je suis à moitié aveugle. J'ai été frappé par un faisceau de lumière rose. Ça devait être le soleil. J'ai compris alors que nous devrions rentrer.

— SIVA vous a communiqué directement une information, fit aussitôt Linda.

Tu n'en sais rien.

— Je n'en sais rien. Mais après, je me suis senti différent. Comme si j'avais quelque chose d'important à faire à Santa Ana. Nous connaissons d'autres gens... il y a d'autres gens que nous pourrions amener à la Société Rhipidon. Et aussi à la commune, d'ailleurs. SIVA leur a fait éprouver des visions ; ils sont venus à nous en quête d'explications. Nous leur avons parlé du film, nous leur avons dit d'aller voir le film de Mother Goose, et c'est ce qu'ils font. Les gens qui vont voir *Siva* sur notre recommandation sont plus nombreux que nous ne l'avions supposé ; ils doivent en parler à leurs amis. Mes propres contacts à Hollywood – les producteurs et les acteurs que je connais, mais surtout les financiers – sont très intéressés par ce que je leur ai indiqué. Il y a en particulier un producteur de la M.G.M. qui serait prêt à financer Mother Goose pour un film à gros budget, il prétend qu'il a déjà les commanditaires. »

Je m'étonnai d'être aussi volubile ; mes paroles semblaient jaillir de nulle part. On aurait dit que ce n'était pas moi qui parlais, mais quelqu'un d'autre, quelqu'un qui savait précisément ce qu'il fallait dire à Linda Lampton.

« Quel est le nom de ce producteur ?

— Art Rockoway. » Le nom m'était venu à l'esprit comme sur une indication de réplique.

« Quels films a-t-il faits ?

— Celui sur les déchets nucléaires qui ont contaminé tout le centre de l'Utah. Les journaux en ont parlé il y a deux ans, mais la télévision a fait silence sur l'affaire. Il y a eu pression gouvernementale. C'est là que tous ces moutons sont morts par paquets. La version officielle déclarait que c'était à cause d'un gaz de combat. Rockoway a produit un film musclé qui faisait ressortir la véritable histoire, l'indifférence calculée des autorités.

— Qui jouait dedans ?

— Robert Redford.

— Bon, eh bien, ça pourrait nous intéresser.

— Voilà pourquoi on devrait rentrer. Nous avons un certain nombre de gens à contacter à Hollywood.

— Eric ! » appela Linda. Elle se dirigea vers son mari, qui revenait en tenant Kevin par le bras.

David m'indiqua du regard que nous devrions les suivre ; ensemble, nous approchâmes de Kevin et d'Eric. Un peu plus loin, Sophia lisait son livre et nous ignorait.

Un éclair de lumière rose m'aveugla.

« Mon Dieu », fis-je.

Je n'y voyais plus ; je plaquai mes mains contre mon front douloureux ; mes tempes battaient comme si ma tête allait éclater.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda David. J'entendis un bourdonnement pareil au bruit d'un aspirateur. J'ouvris les yeux, mais seule une lumière rose dansait autour de moi.

« Phil, tu te sens bien ? » fit Kevin.

La lumière rose reflua. Nous étions tous les trois à bord d'un jet.

Pourtant, derrière les sièges, la paroi, les autres passagers, j'apercevais en surimpression la terre brune et desséchée, Linda Lampton, la maison toute proche. Deux lieux, deux temps.

« Quelle heure est-il ? » demandai-je à Kevin. Un coup d'œil par le hublot ne me révéla que l'obscurité, au-dessus des sièges, la plupart des lampes étaient allumées. Il faisait nuit. Pourtant, le soleil brillait sur la terre brune, sur les Lampton, sur Kevin et David. Le bourdonnement des moteurs persistait ; je me sentis partir sur le côté : l'avion venait de virer. Je distinguais à présent par le hublot des points lumineux en grand nombre. Je compris que nous survolions Los Angeles. Et pourtant, la chaleur du jour continuait de tomber sur moi.

« On se pose dans cinq minutes », dit Kevin.

Dysfonctionnement temporel.

Le terrain marron s'estompa. Eric et Linda Lampton s'effacèrent. Le soleil disparut.

Autour de moi, l'avion acquit plus de réalité. David lisait un volume de T.S. Eliot en édition de poche. Kevin paraissait tendu.

« Nous y sommes presque, fis-je. L'aéroport d'Orange County. »

Kevin ne répondit pas. Penché en avant, il ruminait ses pensées.

« Ils nous ont laissés partir ? »

— Quoi ? » Il me jeta un regard irrité.

« J'y étais à l'instant. » Le souvenir des derniers événements commençait à filtrer dans mon esprit. Les protestations du couple Lampton et de Brent Mini – surtout de Mini ; ils nous avaient implorés de ne pas partir, mais nous avons réussi à filer. Et nous étions sur le vol retour d'Air Cal. En sécurité.

Mini et les Lampton avaient cherché à nous prendre en tenaille.

« Vous n'irez pas parler de Sophia à l'extérieur ? avait demandé anxieusement Linda. Est-ce que nous pouvons vous faire promettre le silence ? » Promesse accordée, naturellement. Cette inquiétude formait l'une des mâchoires de la tenaille, celle qui faisait mal. L'autre procédait par séduction.

« Considérez les choses de la manière suivante », avait dit Eric, soutenu par un Mini qui semblait véritablement abattu de voir la Société Rhipidon, toute petite qu'elle fût, décider de les quitter. « C'est l'événement le plus important de l'histoire de l'humanité. Vous ne voudriez quand même pas rester en marge ? Après tout, SIVA vous a choisis. Le film nous vaut des lettres par milliers, et seuls quelques individus à droite et à gauche paraissent avoir été contactés par SIVA comme ce fut votre cas. *Nous sommes un groupe privilégié.*

— C'est l'Appel de Dieu », avait dit Mini sur un ton presque implorant.

« Oui, avaient renchéri les Lampton. L'Appel que l'humanité attend depuis des siècles. Lisez les Révélations de saint Jean ; lisez ce qui y est écrit au sujet des Élus. Nous sommes les Élus de Dieu !

— Probable », leur avais-je dit en montant dans la voiture que nous avions louée. Nous étions garés près du *Gino's*, dans une petite rue où l'on pouvait stationner longtemps, et c'est là qu'ils nous laissèrent.

Linda s'était approchée de moi, avait posé ses mains sur mes épaules et m'avait embrassé sur la bouche – intensément, avec une certaine ardeur et même une ardeur certaine. « Revenez-nous, m'avait-elle chuchoté à l'oreille. C'est juré ? Il s'agit de notre avenir, et il est entre les mains d'un très, très petit nombre. » Tu ne pourrais pas être plus éloignée de la vérité, chérie, m'étais-je dit en l'écoutant ; il appartient à tout le monde.

Et voici que nous étions presque rentrés. Avec l'aide décisive de SIVA. Ou, comme je préférais me le représenter, de la Sophia. Je pouvais ainsi concentrer mon attention sur l'image de la fillette en train de lire au milieu de ses animaux.

Pendant que nous attendions nos bagages à la sortie de l'aéroport, je dis : « Ils n'ont pas été complètement honnêtes avec nous. Par exemple, ils nous ont affirmé que tout ce que faisait et disait Sophia était filmé et enregistré. Ce n'est pas vrai.

— Tu te trompes peut-être, fit Kevin. Il existe des systèmes d'écoute sophistiqués qui opèrent à distance. Elle pouvait très bien se trouver dans le champ même si nous n'avons pas repéré les appareils. Mini est bien ce qu'il affirme : un maître de l'équipement électronique. »

Je songeai à Mini, prêt à mourir afin de connaître une fois de plus l'expérience de SIVA. Pouvais-je en dire autant ? J'avais ressenti SIVA une fois en 1974 ; depuis ce jour, j'avais faim de son retour, c'était comme une douleur dans mes os ; mon corps l'espérait autant que mon esprit, sinon davantage. Mais SIVA avait raison d'opter pour la sagesse ; sa réticence à se manifester encore à moi montrait son souci de la vie humaine.

Après tout, la première rencontre avait failli me tuer. Je pouvais contempler SIVA une nouvelle fois, mais, tout comme Mini, cela me détruirait. Je ne le souhaitais pas ; j'avais trop de choses à faire.

Quoi, exactement ? Je n'en savais rien. Aucun de nous ne le savait. La voix de l'I.A. avait déjà résonné dans ma tête ; elle résonnerait dans d'autres têtes, de plus en plus nombreuses, SIVA, vivante information, pénétrerait le monde et s'imprimerait sur les cerveaux humains, se croisant avec eux, les assistant et les guidant à son niveau subliminal, c'est-à-dire de façon invisible. Nul individu ne pourrait être assuré de son hybridation jusqu'à ce que la symbiose devienne manifeste en atteignant son point d'ignition. Dans ses rapports avec d'autres humains, l'individu ne saurait pas s'il avait ou non affaire à un autre homoplasme.

Peut-être les anciens signes de reconnaissance secrète feraient-ils à nouveau leur apparition ? Un arc double tracé par un doigt lors d'une poignée de mains : vive expression du signe du poisson que seuls les deux intéressés auraient le temps de percevoir.

Je repensai à un incident – plus qu'un incident – concernant mon fils Christopher. En mars 1974, durant la période où SIVA contrôlait mon esprit, j'avais entrepris de mener dans les règles l'initiation complexe de Christopher au rang des immortels. La science médicale de SIVA avait sauvé concrètement la vie de mon fils, mais SIVA n'en était pas resté là.

Je chérissais particulièrement cet épisode furtif, qui s'était déroulé à l'insu de sa mère elle-même.

Je lui avais d'abord préparé un bol de chocolat chaud, puis j'avais confectionné un hot-dog avec les garnitures habituelles. Christopher était encore tout petit mais il adorait les hot-dogs et le chocolat chaud.

Assis par terre dans sa chambre, je m'étais mis – ou plutôt, SIVA s'était mis – à jouer à un petit jeu. D'abord, j'avais élevé le bol au-dessus de mon fils ; puis, comme par maladresse, j'avais renversé un peu de chocolat chaud sur sa tête. Christopher avait tenté de s'essuyer en riant ; j'étais naturellement venu à son aide. J'avais murmuré en me penchant vers lui :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Personne ne m'entendit à l'exception de Christopher. Puis, tout en essuyant ses cheveux, je traçai au chocolat, sur son front, le signe de la Croix. L'ayant ainsi baptisé, je lui donnai la confirmation ; je le fis sans être investi de l'autorité d'une quelconque Église, uniquement de celle que je tenais du plasme vivant à l'intérieur de moi, de SIVA en personne. Je dis alors à mon fils : « Ton nom secret, ton nom chrétien est... » Je le lui chuchotai. Lui et moi resterons toujours seuls à le connaître – lui et moi. Et SIVA.

Ensuite, je pris un fragment du petit pain qui entourait la saucisse et le tins en l'air. Mon fils – qui n'était presque qu'un bébé – ouvrit le bec comme un oiseau et je déposai le bout de pain sur sa langue. Nous semblions partager un repas tout à fait ordinaire.

Pour quelque raison, il paraissait important – et même décisif – qu'il n'absorbe pas une seule bouchée de la saucisse. Le porc était banni en de telles circonstances : SIVA n'avait pas manqué de me communiquer ce point essentiel.

À l'instant où Christopher allait refermer la bouche sur le bout de pain, je lui présentai le bol de chocolat. À ma surprise – il était

encore en âge de boire au biberon, jamais dans un bol – il tendit avidement les bras, s'empara du bol, le porta à ses lèvres et but.

« Ceci est mon corps et ceci est mon sang. »

Lorsque mon fils eut terminé, je repris le bol. Les principaux sacrements avaient été accomplis : baptême, confirmation, et le plus saint de tous : l'Eucharistie, la cérémonie de la Cène.

« Le sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui fut versé pour toi, préservera ton corps et ton âme jusqu'à la vie éternelle. Bois en souvenir que le sang du Christ fut versé pour toi et remercie le Seigneur. »

C'est le moment le plus solennel. Le prêtre est devenu le Christ ; par l'opération divine, c'est le Christ qui offre son corps et son sang aux fidèles.

La plupart des gens comprennent qu'à travers le miracle de la transsubstantiation, le vin (ou le chocolat chaud) devient le Sang sacré, et l'hostie (ou le bout de petit pain du hot-dog) devient le Corps sacré, mais il s'en trouve peu, au sein même des églises, pour se rendre compte que la silhouette qui se tient devant eux avec le ciboire est leur Seigneur, vivant aujourd'hui ; *le temps a été vaincu*. Nous sommes remontés de presque deux mille ans en arrière ; nous ne sommes plus à Santa Ana, Californie, U.S.A., mais à Jérusalem vers l'an 35 de l'È.C.

La superposition de la Rome antique et de la Californie moderne que j'entrevis en mars 1974 n'était que la manifestation tangible de ce que capte normalement la conscience du fidèle et elle seule.

La surimpression que j'avais perçue confirmait la vérité littérale – et non simplement métaphorique – du miracle de la messe.

Je l'ai déjà dit, le terme technique est « anamnèse » : la perte de l'oubli ; autrement dit, le retour du souvenir du Seigneur et de la Cène.

J'étais présent ce jour-là, lorsque pour la dernière fois les disciples s'assirent autour de la table. Vous pouvez me croire ou non. *Sed per spiritum sanctum dico ; haec veritas est. Mihi crede et mecum in aeternitate vivebis.*

Mon latin est probablement incorrect, mais voici ce que j'essaie

laborieusement d'affirmer : « Je parle par l'Esprit-Saint ; telle est la vérité. Croyez en moi et vous serez avec moi dans l'éternité. »

Nos bagages firent leur apparition ; nous les récupérâmes après avoir montré nos tickets au flic en uniforme, et dix minutes plus tard, nous roulions sur l'autoroute en direction du nord, de Santa Ana, de la maison.

13

« Je suis crevé, fit Kevin tout en conduisant. Réellement crevé. Putain de circulation ! Qui sont tous ces gens sur la 55 ? D'où sortent-ils ? Où vont-ils ? »

Et nous trois, où va-t-on ? m'interrogeai-je.

Nous avons vu le Sauveur et j'avais été guéri, au bout de huit années de folie.

Eh bien, me dis-je, ce n'est pas trop mal pour un seul week-end... sans parler du fait d'avoir échappé aux trois personnages les plus flippés de la planète.

C'est étonnant comme, lorsque quelqu'un d'autre débite des absurdités auxquelles, normalement, vous croyez, le caractère absurde vous apparaît aussitôt. Dans la Volkswagen Rabbit, j'avais su qu'Eric et Linda étaient fous en les écoutant raconter qu'ils appartenaient à une race à trois yeux venue d'une autre planète. Du coup, je devais aussi être fou. Cette révélation, à leur sujet comme au mien, m'avait terrifié.

J'étais parti fou et revenu sain d'esprit, et pourtant je croyais avoir rencontré le Sauveur... sous la forme d'une fillette aux cheveux noirs, aux yeux sombres et farouches, qui nous avait tenu des discours plus sages qu'aucun adulte de ma connaissance. Et lorsqu'on avait voulu nous empêcher de partir, elle (ou SIVA) était intervenue.

« Nous avons une mission, fit David, qui est d'aller dans le monde et...

— Et quoi ? demanda Kevin.

— Elle nous le dira à mesure.

— Quand les poules auront des dents.

— Écoute. » Le ton de David se fit plus ferme. « Phil va bien pour la première fois... » Il hésita, et j'achevai la phrase à sa place :

«... depuis que tu me connais.

— Elle l'a soigné, poursuivit David. Le pouvoir de guérir est le signe le plus sûr de la présence effective du Messie. Tu dois le savoir, Kevin.

— Dans ce cas, l'hôpital Saint-Joseph est la meilleure église de la ville. »

J'interpellai Kevin à mon tour. « Finalement, est-ce que tu as pu parler à Sophia de ton chat mort ? » Dans ma bouche, la question était ironique, mais Kevin m'étonna en tournant la tête de mon côté et en répondant « oui » avec le plus grand sérieux.

« Qu'a-t-elle dit ? »

Kevin prit une profonde inspiration, crispa ses doigts sur le volant et répondit : « Elle m'a dit que mon chat mort... » Il s'interrompt, puis, élevant la voix : « QUE MON CHAT MORT ÉTAIT UN CON. »

Je ne pus m'empêcher de rire, pas plus que David. Personne n'avait jamais pensé à lui répondre ça. Le chat a vu la voiture et foncé sous les roues, au lieu de partir dans l'autre sens ; il a percuté la roue avant droite comme une boule de bowling.

« Elle a dit, continua Kevin, que l'univers possède des règles très strictes et que cette espèce de chat, celle qui se jette sous les roues des voitures, a cessé d'exister.

— Ma foi, concrètement, elle n'a pas tort », dis-je.

Il était intéressant d'opposer l'explication de Sophia à celle de Sherri ; celle-ci avait pieusement révélé à Kevin que Dieu aimait tellement le chat qu'il avait jugé bon de l'enlever à Kevin pour le garder auprès de Lui. Ce n'est pas une explication à donner à un homme âgé de vingt-neuf ans ; c'est le genre de baratin qu'on réserve aux enfants. Aux tout petits. Et même eux, ils se rendent généralement compte que c'est de la merde.

Kevin poursuivit son récit. « Mais, lui ai-je demandé, pourquoi

Dieu n'a-t-il pas créé mon chat intelligent ?

— Cette conversation a vraiment eu lieu ? interrogeai-je.

— C'est probable, fit David, résigné.

— Mon chat était CON parce que DIEU L'AVAIT FAIT CON. C'est donc la faute de DIEU, pas de mon chat.

— Et tu lui as dit ça ? fis-je.

— Oui. »

Je me mis en colère. « Espèce de trou du cul qui se croit malin... tu rencontres le Sauveur, et tout ce que tu es capable de faire, c'est débloquer au sujet de ton foutu chat. Je suis content qu'il soit mort, ton chat. *Tout le monde* est content qu'il soit mort. Alors, ferme-la. » J'en tremblais de fureur.

« Du calme, fit David. On est tous un peu secoués. »

Kevin s'adressa à moi. « Elle n'est pas le Sauveur. On est tous aussi cinglés que toi, Phil. Là-bas, ils sont cinglés ; ici, c'est nous qui le sommes.

— Alors, comment une fillette de deux ans a-t-elle pu dire..., commença David.

— Il y avait un *fil* qui sortait de sa tête, hurla David, un micro à l'autre bout, et un haut-parleur derrière son visage. Ce n'était pas elle qui parlait.

— J'ai besoin de boire quelque chose, dis-je. Arrêtons-nous à Sombrero Street.

— Je te préférerais quand tu te prenais pour Horselover Fat, gueula Kevin. Lui, je l'aimais bien. Toi, tu es aussi con que mon chat. Si la connerie tue, pourquoi t'es pas encore mort ?

— Tu veux t'en occuper ?

— Il est évident que la connerie est un facteur de survie », fit Kevin, qui avait baissé le ton jusqu'à devenir presque inaudible. « Je ne sais pas, moi. Le Sauveur. Que faut-il en penser ? C'est ma faute ; je vous ai emmenés voir *Siva*. Je vous ai collés dans les pattes de Mother Goose. Est-ce que ça a un sens, que Mother Goose donne naissance au Sauveur ? Y a-t-il un atome de raison dans tout ça ?

— Arrête-toi à Sombrero Street, fit David.

— La Société Rhipidon tient ses assises dans un bar, dit Kevin.

La voilà, notre mission : picoler dans un bar. Avec ça, on va sauver le monde. Et puis d'ailleurs, pourquoi faudrait-il le sauver ? »

On continua de rouler sans dire un mot, mais on n'en finit pas moins par s'arrêter à Sombrero Street ; la Société Rhipidon avait adopté cette motion à la majorité des voix.

Ça ne fait jamais plaisir d'apprendre que les gens qui sont d'accord avec vous sont complètement siphonnés. Sophia en personne (et c'est un détail important) avait dit qu'Eric et Linda Lampton étaient malades. De plus, Sophia (ou SIVA) m'avait soufflé les mots pour nous tirer d'affaire quand les Lampton voulaient nous coincer – elle avait fourni les mots et bricolé habilement avec le temps.

Je pouvais faire la différence entre la belle enfant et les vilains Lampton. Je ne les mettais pas dans le même panier. Il est significatif que ce soit la fillette de deux ans qui ait prononcé les paroles où la sagesse semblait se refléter... Assis dans le bar, devant ma bouteille de bière mexicaine, je me posai une question : quels sont les critères de rationalité qui pourraient nous permettre de décider si la sagesse marque ou non tel énoncé ? Il faut bien que la sagesse, par sa nature même, soit rationnelle : elle est le stade ultime de tout ce qui se trouve inséré dans la réalité. Une relation intime, quoique difficile à percevoir, existe entre ce qui est sage et ce qui est réel. Que nous avait dit la fillette ? Les humains devraient délaisser le culte de tous les dieux à l'exception de celui de l'humanité elle-même. Voilà qui ne me paraissait pas insensé. Que je l'aie entendu de la bouche d'une enfant ou que je l'aie lu dans l'*Encyclopedia Britannica*, j'aurais réagi de la même manière.

J'avais quelque temps soutenu l'opinion que Zebra – pour reprendre encore une fois le nom que j'avais donné à l'entité qui se manifesta devant moi en 1974 – n'était en fait qu'un laminé de toutes mes personnalités sur l'axe du temps linéaire, Zebra – ou SIVA – était l'expression supratemporelle d'un être donné, et non un dieu... à moins que cette définition, « expression supratemporelle d'un être donné », ne corresponde en fait à ce que nous avons dans l'esprit lorsque nous utilisons le mot « dieu », à ce que, sans le savoir, nous adorons lorsque nous célébrons le culte de

« dieu ».

Au diable tout ça, songeai-je avec lassitude. J'abandonnai.

Kevin me ramena à la maison ; je filai droit au lit, épuisé et vaguement découragé. Je crois que mon découragement venait surtout de l'incertitude de la mission confiée par Sophia. Nous détenions un mandat, mais à quelle fin ? Chose plus importante, que comptait faire Sophia quand elle serait grande ? Demeurer avec les Lampton ? S'enfuir, changer de nom, s'installer au Japon et refaire sa vie ?

Où ferait-elle surface ? Où trouverions-nous son nom mentionné, au fil des ans ? Nous faudrait-il patienter jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge adulte ? Ça pourrait prendre dix-huit ans. Le temps suffisant pour que Ferris F. Fremount, comme on l'appelait dans le film, ait une nouvelle fois mis le monde sous sa coupe. C'est maintenant que nous avons besoin d'aide.

Évidemment, me dis-je, c'est toujours au présent qu'on a besoin du Sauveur. Plus tard signifie toujours trop tard.

J'eus un rêve cette nuit-là. Je roulais dans la Honda de Kevin, mais au lieu de Kevin, c'est Linda Ronstadt qui conduisait, et la voiture découverte évoquait plutôt une sorte de char antique. Linda me souriait et elle chantait, et son chant était plus merveilleux encore que tout ce que je connaissais d'elle.

*Pour aller vers l'aube,
Tu dois mettre tes sandales.*

Dans le rêve, je trouvais ces paroles délicieuses ; elles me semblaient contenir un message essentiel. Le lendemain matin au réveil, je voyais encore son joli visage, ses yeux noirs et brillants : si grands, si lumineux, vivant d'une étrange lumière noire et comme stellaire. Le regard qu'elle m'adressait portait un amour intense, mais dont la nature n'était pas vraiment sexuelle ; cela m'évoquait plutôt une sorte d'amour biblique. Où m'emmenait-elle ?

Je passai la journée à tenter de deviner à quoi se référaient ces paroles énigmatiques. Des sandales. L'aube. Que m'évoquait ce mot, l'« aube » ?

Je me mis à consulter mes ouvrages de référence (naguère, j'aurais écrit « Horselover Fat se mit à consulter... ») et je tombai sur le mot latin *Aurora*, qui personnifie la naissance du jour. De là, je passai à l'*aurora borealis*, dont l'aspect n'est pas sans évoquer un feu de Saint-Elme, ce qui, pour moi, signifiait Zebra ou SIVA. Voici ce que déclare l'*Encyclopedia Britannica*, au sujet de l'aurore boréale :

« Au cours de l'histoire humaine, l'aurore boréale apparaît dans les mythes esquimau, irlandais, anglais, Scandinave, et dans plusieurs autres cultures. Elle est habituellement considérée comme un phénomène surnaturel... les tribus germaniques septentrionales y reconnaissaient l'éclat du bouclier de Walkyrie (déesse du destin des guerriers). »

Fallait-il comprendre (était-ce le message de SIVA) que la petite Sophia ferait son entrée dans le monde comme « déesse guerrière » ? Possible.

Et les sandales ? Cela ne m'évoquait qu'une chose, qui n'était pas indifférente. Empédocle, qui reçut l'enseignement de Pythagore, qui rendit public le souvenir de ses vies passées et confia en privé à ses amis qu'il était Apollon, n'est pas mort, au sens habituel du terme : on a retrouvé ses sandales dorées près du sommet de l'Etna. Soit Empédocle avait été, à la manière d'Élie, physiquement enlevé et emmené au ciel, soit il avait sauté dans le cratère du volcan. L'Etna est situé au nord-est de la Sicile. À l'époque romaine, « aurora » désignait littéralement le levant, l'est, SIVA voulait-il ainsi faire allusion à lui-même et à la renaissance, à la vie éternelle ? Étais-je...

Le téléphone sonna. Je décrochai.

J'entendis la voix d'Eric Lampton. Elle semblait déformée et m'évoquait l'image d'une vieille racine pourrie. « Nous avons quelque chose à vous dire. Je vais laisser parler Linda. Ne quittez pas. »

Je serrai l'appareil et me sentis envahi d'une peur profonde. Puis la voix de Linda Lampton résonna à mon oreille, neutre, complètement éteinte. Je compris que dans mon rêve, c'était elle Linda Ronstadt : Linda Lampton. « Qu'y a-t-il ? » fis-je, incapable de comprendre ce qu'elle disait.

« Elle est morte. Sophia est morte.

— Comment ?

— Mini l'a tuée. C'était un accident. La police est là. En se servant d'un laser. Il voulait...»

Je raccrochai.

La minute d'après, le téléphone sonna de nouveau. Je décrochai.

« Mini essayait d'obtenir le maximum d'information.

— Merci de m'avoir prévenu. » C'est étrange, mais je ressentais de l'amertume et de la colère, non du chagrin.

« Il tentait une expérience de transfert d'information par laser. Nous sommes en train d'avertir tout le monde. Nous ne comprenons pas. Si Sophia était le Sauveur, comment a-t-elle pu mourir ? » Morte à deux ans. J'y réfléchis. Impossible. Je raccrochai une bonne fois et allai m'asseoir. Je compris au bout d'un moment que la femme de mon rêve, celle qui chantait en conduisant, était Sophia – une Sophia adulte, telle qu'elle aurait pu être un jour. Les yeux sombres, emplis de lumière, de vie et de flamme.

Le rêve était sa façon de me dire adieu.

14

La mort de la fille de Mother Goose fut évoquée dans tous les journaux et à la télévision. Eric Lampton était une rock-star, et l'on s'empressa naturellement de donner à la nouvelle une odeur de soufre ; il fut question de négligence, de drogues et autres trucs louches. On exhiba le visage de Mini, ainsi que des photos du film *Siva* où l'on apercevait la console-forteresse.

Deux ou trois jours plus tard, personne n'y pensait plus. D'autres atrocités accaparaient le petit écran. D'autres tragédies, comme d'habitude. Le braquage d'une boutique de vins et spiritueux dans le quartier ouest de L.A., avec meurtre d'un employé. Un vieillard décédé dans un foyer insalubre. Un carambolage sur l'autoroute de San Diego : trois automobilistes avaient percuté un camion qui avait pris feu et bloquait la circulation.

Le monde tournait comme à son habitude.

Je me mis à penser à la mort – pas celle de Sophia Lampton, mais la mort en général, et, de fil en aiguille, je songeai à la mienne.

Enfin, je n'y songeai pas. C'est Horselover Fat qui s'en chargea.

Un soir où il était assis dans mon salon, un verre de cognac à la main, il déclara d'un air méditatif : « Ça n'a fait que confirmer ce que nous savions déjà. Je parle de sa mort.

- Et que savions-nous déjà ?
- Qu'ils sont complètement flippés.
- Les parents, oui. Mais pas Sophia.

— Si elle avait vraiment été Zebra, elle aurait prévu que Mini allait merder avec son équipement laser. Elle aurait évité ça.

— Ouais.

— Mais bien sûr. Elle en aurait eu la prescience, et non seulement ça, mais » — là, Fat me montra du doigt et prit un ton triomphant — « elle aurait eu le pouvoir de l'éviter. Pas vrai ? Si elle a été capable de renverser Ferris F. Fremount...

— Laisse tomber, fis-je.

— La seule chose qui ait joué depuis le départ, c'est une technique avancée concernant les lasers. Mini a trouvé un moyen de transmettre de l'information par rayon laser, en utilisant le cerveau humain comme transducteur — sans interface électronique. Les Russes peuvent en faire autant. On peut aussi se servir des micro-ondes. En mars 1974, j'ai dû intercepter accidentellement une des transmissions de Mini. J'ai été irradié. D'où la montée en flèche de ma tension. Et il y a eu mes animaux, qui sont morts du cancer. C'est ça qui est en train de tuer Mini : les radiations provoquées par ses propres expériences au laser. »

Je ne dis rien. Il n'y avait rien à dire.

« Désolé. Ça ira, pour toi ?

— Oui.

— Après tout, continua Fat, je n'ai pas vraiment eu l'occasion de lui parler, pas comme vous. Je n'étais pas présent la deuxième fois, quand elle nous a confié — quand elle a confié à la Société — notre mission. »

Cette mission, pensai-je, où en est-elle maintenant ?

« Fat, dis-je, tu ne vas pas encore te foutre en l'air, hein ? À cause de sa mort ?

— Non. »

Je ne le crus pas. C'était visible ; je le connaissais mieux que lui-même. La mort de Gloria, Beth qui l'abandonnait, la mort de Sherri — la seule chose qui l'avait sauvé après le décès de Sherri, ç'avait été sa décision de se mettre en quête du « cinquième Sauveur », et désormais, cet espoir était mort aussi. À quoi pouvait-il encore se raccrocher ?

Fat avait tout essayé, et tout avait raté.

« Tu devrais peut-être retourner voir Maurice, suggèrai-je.

— Pour qu'il me dise : "Et je ne rigole pas !" » On éclata de rire tous les deux. Fat poursuivit son imitation. « Je veux que tu me fasses la liste des dix choses que tu désires le plus au monde ; je veux que tu y réfléchisses et que tu me l'écrives. Et je ne rigole pas !

— Qu'est-ce que tu veux faire ? » lui demandai-je. Et je ne rigolais pas.

« La trouver.

— Qui donc ?

— Je ne sais pas. Celle qui est morte. Celle que je ne reverrai jamais. »

Elles sont nombreuses dans ce cas-là, pensai-je. Désolé, Fat ; ta réponse est trop vague.

« Je devrais retourner à la World Wide Travel », dit Fat, à demi pour lui-même. « Parler un peu plus longuement à l'employée. Lui parler de l'Inde. J'ai comme un pressentiment que ce sera l'Inde.

— L'Inde sera quoi ?

— L'endroit où il se trouvera. »

Je ne répondis pas ; c'était inutile. La folie de Fat avait refait son apparition.

« Il est quelque part, continua Fat. Je le sais. En ce moment même, il est quelque part dans le monde. Zebra me l'a dit. La Sophia va renaître. Elle n'était point jusqu'ici...

— Tu veux que je te dise la vérité ? »

Fat battit des paupières. « Bien sûr, Phil.

— Il n'y a pas de Sauveur, fis-je d'une voix dure. La Sophia ne va pas renaître, le Bouddha n'est pas dans le parc, la Dèité-Apollon n'est pas sur le point de revenir. Tu saisis ? »

Un silence.

« Le cinquième Sauveur..., commença timidement Fat.

— Laisse choir. Tu es psychotique, Fat. Tu es aussi dingue qu'Eric et Linda Lampton – et que Brent Mini. Ça fait huit ans que tu es dingue, depuis que Gloria s'est balancée du haut de l'immeuble Synanon pour aller finir en œufs brouillés sur le trottoir. Laisse choir et oublie. D'accord ? Tu veux me rendre ce service ? Tu veux

nous rendre à *tous* ce service ? »

Fat finit par murmurer : « Alors, tu es d'accord avec Kevin ?

— Parfaitement. Je suis d'accord avec Kevin.

— Dans ce cas, pourquoi devrais-je continuer ? fit-il très calmement.

— Je n'en sais rien, et ça ne m'intéresse pas vraiment. C'est ta vie ; c'est ton problème, pas le mien.

— Zebra ne m'aurait pas menti.

— Il n'y a pas de Zebra. Il n'y a que toi. Tu n'es pas capable de te reconnaître toi-même ? C'est toi et uniquement toi. Tu projettes tes vœux non exaucés, tes désirs inassouvis, tout ce qui traîne en toi depuis que Gloria a fait le grand plongeon. Tu ne pouvais pas remplir le vide qu'elle a laissé avec de la réalité, alors tu l'as rempli avec des fantasmes. Il s'agissait de compenser une existence stérile, paumée, vide, douloureuse, et je ne vois vraiment pas pourquoi, au point où on en est, tu ne laisses pas enfin tomber. Tu es comme le chat de Kevin : tu es un con. C'est tout ce qu'il y a à dire. Vu ?

— Tu me voles tout espoir.

— Je ne te vole rien parce qu'il n'y a rien à voler.

— Tu crois vraiment que c'est tout ? Tu le penses sincèrement ?

— Je le *sais*.

— Tu ne penses pas que je devrais le chercher ?

— Où diable vas-tu aller chercher ? Tu n'as pas l'ombre du commencement d'une idée de l'endroit où il se trouve. Il est peut-être en Irlande. Peut-être à Mexico. Peut-être à Anaheim, à Disneyland — elle serait bonne, celle-là ; il est balayeur à Disneyland. Comment vas-tu le reconnaître ? On croyait tous que Sophia était le Sauveur ; on l'a cru jusqu'au jour où elle est morte. Elle *parlait* comme le Sauveur. On avait toutes les preuves, on avait vu les signes. Le film *Siva*. Les deux mots du code. Les Lampton, Mini. Leur histoire recoupait la tienne ; tout collait. Maintenant, il y a une autre fille morte dans une boîte à six pieds sous terre. Ça fait trois. Trois êtres qui sont morts pour rien. Tu y as cru ; j'y ai cru ; David y a cru ; Kevin y a cru ; les Lampton y ont cru ; Mini, lui surtout, y a cru, suffisamment pour la tuer accidentellement. À présent, terminé. Ça n'aurait jamais dû commencer — merde à Kevin

qui nous a emmenés voir ce film ! Vas-y, file et va te buter. Qu'on en finisse.

— Je pourrais encore...

— Rien du tout. Tu ne le trouveras pas. Je le sais. Laisse-moi t'expliquer très simplement, pour que tu puisses suivre. Tu croyais que le Sauveur te ramènerait Gloria – exact ? Il ou elle ne l'a pas fait ; à présent, "elle" est morte aussi. Au lieu de...» J'abandonnai en route.

« En somme, dit Fat, le vrai nom de la religion, c'est la mort.

— Le nom secret. Tu y es. Jésus est mort. Asclépios est mort. On a crucifié Mani pire que Jésus, mais tout le monde s'en fout ; personne ne s'en souvient. Dans le sud de la France, on a massacré les cathares, par dizaines de milliers. Au cours de la guerre de Trente Ans, c'est par centaines de milliers qu'on chiffre les morts, protestants ou catholiques – massacres réciproques. La mort, oui, c'est le vrai nom : pas Dieu, pas le Sauveur, pas l'amour : la *mort*. Kevin a raison, au sujet de son chat. Ça exprime tout, l'histoire de son chat mort. Le Grand Juge ne peut pas répondre à Kevin : "Pourquoi mon chat est-il mort ?" Réponse : "Je n'en sais foutre rien." Il n'y a pas de réponse ; il n'y a que le cadavre d'un animal qui voulait simplement traverser la rue. Nous sommes tous des animaux et nous voulons traverser la rue, seulement quelque chose qu'on n'avait pas vu venir nous fauche à mi-parcours. Va demander à Kevin. "Ton chat était un con." Qui l'a fait, le chat ? Pourquoi l'a-t-il fait con ? Il a appris quelque chose en se faisant tuer, le chat, et si oui, qu'est-ce qu'il a appris ? Sherri, elle a appris quelque chose en mourant du cancer ? Gloria, elle a appris...

— Ça va, ça suffit, dit Fat.

— Kevin a raison. Trouve-toi une fille pour baiser.

— Qui ? Elles sont toutes mortes.

— Il y en a encore des vivantes. Baises-en une avant qu'elle meure, ou avant que tu meures ou avant que quelqu'un meure, humain ou animal. Tu l'as dit toi-même : l'univers est irrationnel parce que l'esprit qui y préside est irrationnel. Tu l'es toi-même et tu le sais. Et *moi*, je le suis aussi. On est tous irrationnels à un niveau quelconque, et on le sait. Je pourrais écrire un livre là-dessus mais personne ne voudrait croire qu'un groupe d'êtres humains puisse

avoir un comportement aussi irrationnel que le nôtre.

— Les gens y croiraient aujourd'hui, dit Fat, après Jim Jones et les neuf cents morts de Jonestown.

— Tire-toi, Fat. Pars en Amérique du Sud. Retourne à Sonoma et demande à aller vivre dans la commune des Lampton, à moins qu'ils n'aient abandonné l'idée, ce qui m'étonnerait. La folie possède sa propre dynamique : la machine tourne. » Je me levai, allai jusqu'à lui et plaquai ma main sur son torse. « Elle est morte. Gloria est morte. Rien ne la ramènera.

— Je rêve parfois...

— Je ferai inscrire ça sur ta tombe. »

Après l'obtention de son passeport, Fat quitta les États-Unis pour le Luxembourg par un vol Icelandic Airlines, ce qui est l'itinéraire le plus économique. On reçut une carte postale expédiée d'Islande pendant son escale ; puis, un mois plus tard, une lettre nous parvint de Metz, en France. C'est une ville proche de la frontière franco-luxembourgeoise – j'ai vérifié sur la carte.

À Metz (dont il apprécia le cadre), Fat connut une fille et fila le parfait amour jusqu'à ce qu'elle lui pique la moitié du fric qu'il avait emporté. Il nous a envoyé une photo : la fille est très mignonne, elle me rappelle un peu Linda Ronstadt – même forme de visage et même coiffure. Ce fut la dernière photo qu'il nous fit parvenir, car la fille lui piqua aussi son appareil. Elle travaillait dans une librairie. Fat ne nous avoua jamais réellement s'il avait couché avec elle.

De Metz, il passa en Allemagne fédérale, où le dollar américain vaut que dalle. Il lisait et parlait déjà un peu l'allemand, aussi n'eut-il pas trop de difficultés là-bas. Mais ses lettres s'espacèrent et finirent par s'interrompre.

« Si ça avait marché avec la Française, il se serait rétabli, hasarda Kevin.

— Peut-être que ça a marché, dit David.

— Non, ou bien il serait de retour ici sain d'esprit. Il n'est ni l'un ni l'autre, donc ça n'a pas marché. »

Une année s'écoula. Un jour, je reçus un télégramme – Fat était de retour. Il se trouvait à New York, où il connaît des gens. Il

rentrerait en Californie dès qu'il serait débarrassé de la mononucléose qu'il avait rapportée d'Europe.

« Mais a-t-il trouvé le Sauveur ? » demanda Kevin. Le câble restait muet à ce sujet. « Il l'aurait dit, si c'était le cas. C'est comme avec la Française : on en aurait entendu causer.

— Au moins, il n'est pas mort, fit David.

— Tout dépend de ta définition du terme », riposta Kevin. Moi, pendant ce temps, ça allait : mes livres se vendaient, à présent. J'avais de l'argent de côté à ne savoir qu'en faire. D'ailleurs, ça marchait bien pour nous tous. David tenait un bureau de tabac dans le centre commercial de la ville — un des endroits les plus chic d'Orange County. La nouvelle petite amie de Kevin était gentille avec lui et avec nous aussi, elle supportait notre humour noir, particulièrement celui de Kevin. Nous lui avons tout raconté au sujet de Fat et de sa quête — et de la Française qui l'avait plumé, emportant même son Pentax. L'amie de Kevin avait hâte de faire la connaissance de Fat, et nous avions hâte de son retour — anecdotes, photos, voire cadeaux en perspective !

Puis un second câble nous parvint, cette fois de Portland, dans l'Oregon. Il disait :

KING FELIX

Un point c'est tout. Rien que ces deux mots saisissants. Et alors ? pensai-je. Il a réussi ? Est-ce cela qu'il essaie de nous dire ? La Société Rhipidon va-t-elle se réunir en assemblée plénière après tout ce temps ?

Ça n'avait guère d'importance à nos yeux. Pris ensemble ou séparément, c'est à peine si nous gardions le souvenir de tout cet épisode. Nous préférions oublier cette partie de nos existences. Trop de souffrances ; trop d'espérances qui ont fini à la poubelle.

Lorsque Fat débarqua à LAX (c'est ainsi qu'on nomme l'aéroport de Los Angeles), nous l'attendions tous les quatre — moi, Kevin, David et la petite amie de Kevin, Ginger, une grande blonde séduisante dont les cheveux coiffés en tresses s'ornaient de rubans rouges, une fille pleine d'imprévu qui n'hésitait pas à rouler pendant

des kilomètres, tard le soir, pour aller boire un café irlandais dans quelque bar irlandais complètement perdu.

On discutait et on tournait en rond comme tout le monde, quand, soudain, Horselover Fat fit son apparition au milieu d'un groupe de passagers. Souriant, mallette à la main, il venait vers nous à grandes enjambées ; notre copain était de retour. Il portait costume et cravate – un costume de bonne coupe acheté dans l'Est, quelque chose d'extrêmement chic. Ça nous choqua de le voir aussi bien habillé ; je suppose qu'on s'attendait à voir débarquer une sorte de débris squelettique à l'œil cave qui parviendrait à peine à se traîner dans le couloir.

Après les effusions, on lui présenta Ginger et on lui demanda comment ça allait.

« Pas mal », fut sa réponse.

On alla manger au restaurant d'un hôtel proche. Ce ne fut pas un repas très causant. Fat semblait, non pas déprimé, mais réservé. Je mis cela au compte de la fatigue. Il revenait d'un long voyage, et c'était écrit sur son visage. Ces choses-là se remarquent ; elles laissent leur empreinte.

« Qu'y a-t-il dans ta mallette ? » demandai-je au moment du café.

Fat repoussa son assiette, posa la mallette sur la table et l'ouvrit (elle n'était pas fermée à clé). Il fouilla parmi une pile d'enveloppes qui portaient chacune un numéro et finit par en sortir une qu'il me tendit après l'avoir examinée une dernière fois afin de s'assurer qu'il ne s'était pas trompé.

« Regarde ce qu'elle contient », fit-il avec le léger sourire de quelqu'un qui est sûr d'avoir choisi le bon cadeau et vous regarde l'ouvrir.

Ce que je fis. L'enveloppe contenait quatre épreuves sur papier glacé au format 24 x 30, manifestement un travail de professionnel. Cela m'évoquait le genre de document que diffusent les services publicité des studios de cinéma.

Les photos représentaient un vase grec, orné d'une figure masculine en laquelle nous reconnûmes Hermès.

Tout autour du vase, le motif spiralé de la double hélice s'offrait

à nos regards, en émail rouge sur fond noir. La molécule d'A.D.N. Impossible de s'y tromper.

« Elle a vingt-trois ou vingt-quatre siècles, annonça Fat. Pas la photo, mais le *krater*, la poterie.

— Un vase, fis-je.

— Je l'ai vu dans un musée d'Athènes. Il est authentique. Ce n'est pas moi qui le dis ; je ne suis pas juge en la matière ; c'est le musée qui l'a authentifié. J'ai discuté avec un des responsables. Il n'avait pas compris ce que représentait le motif. Il a été extrêmement intéressé par ce que je lui ai dit. La forme de ce vase, de ce *krater*, fut utilisée par la suite pour les fonts baptismaux. *Krater* est un des mots grecs qui me sont venus en mars 1974. Il était lié à un autre mot, *poros*. *Poros krater* signifierait quelque chose comme "fonts de calcaire". »

Aucun doute : ce motif préchrétien était la double hélice, que Crick et Watson n'avaient découverte qu'au terme de tâtonnements et d'essais innombrables. C'était là sous nos yeux, parfaitement reproduit.

« Eh bien ? fis-je.

— Les prétendus serpents entrelacés du caducée. À l'origine, le caducée, qui symbolise encore aujourd'hui la médecine, n'était pas l'attribut d'Hermès, mais — Fat s'interrompt et son regard brilla — celui d'Asclépios. Il possède un sens très spécifique, outre la sagesse que représentent les serpents ; il indique que le porteur de l'emblème est une personne sacrée à laquelle on ne doit pas porter atteinte... c'est pourquoi il était brandi par Hermès, messager des dieux. »

Nous restâmes tous silencieux un moment.

Kevin voulut ajouter un commentaire sarcastique, bien dans sa veine, mais il se ravisa et referma la bouche.

« Que c'est beau ! » s'exclama Ginger en contemplant les épreuves.

« Le plus grand médecin de l'histoire de l'humanité, lui dit Fat, Asclépios, fondateur de la médecine grecque. L'empereur romain Julien — celui qu'on connaît sous le nom de Julien l'Apostat parce qu'il renonça au christianisme — tenait Asclépios pour un dieu,

sinon pour le Dieu. Il lui vouait un culte, et si ce culte avait duré, l'histoire de l'Occident en aurait été fondamentalement transformée.

— Tu refuses d'abandonner, lui fis-je observer.

— En effet, je n'abandonnerai jamais. J'y retourne — là, j'étais à court d'argent. Dès que j'aurai réuni les fonds nécessaires, je repartirai. Je sais où chercher, à présent. Les îles grecques. Lemnos, Lesbos, la Crète. Surtout la Crète. J'ai rêvé que je me trouvais dans un ascenseur — j'ai fait ce rêve à deux reprises — j'étais en train de descendre et le liftier récitait des vers ; il y avait aussi un énorme plat de spaghetti avec une fourchette à trois dents plantée au milieu — un trident... ça devait être le fil d'Ariane, qui lui permit de guider Thésée hors du labyrinthe du roi Minos après qu'il eut tué le Minotaure. Le Minotaure, mi-homme, mi-bête, représente selon moi le dieu fou Samaël, le démiurge des gnostiques.

— Ton câble en deux mots, dis-je. KING FELIX.

— Je ne l'ai pas trouvé.

— Je vois.

— Mais il est quelque part. Je le sais. Je n'abandonnerai jamais. » Il rangea les photos dans l'enveloppe, qu'il remit dans sa mallette, et referma le tout.

Aujourd'hui, il est en Turquie. Il nous a envoyé une carte postale représentant la mosquée qui fut jadis la grande église Sainte-Sophie ou Hagia Sophia, l'une des merveilles du monde, bien que le toit se soit effondré au Moyen Âge et qu'il ait fallu le reconstruire. Vous trouverez des représentations de sa conception sans pareille dans la plupart des ouvrages généraux sur l'architecture. La portion centrale de l'église paraît flotter, comme si elle s'élevait vers les cieux ; c'était du moins l'idée de l'empereur romain Justinien lorsqu'il la fit construire. Il supervisa personnellement la construction et lui choisit son nom, un nom de code pour le Christ.

Nous entendrons encore parler de Horselover Fat. C'est l'avis de Kevin, et je lui fais confiance. Il est bien placé pour le savoir. De nous tous, c'est lui le moins irrationnel, et, plus important, c'est chez lui que la foi est la plus forte. Il m'a fallu longtemps pour le comprendre.

La foi est un étrange phénomène. Par définition, elle concerne des choses qu'on ne peut pas prouver. Ainsi, samedi dernier, j'avais allumé la télé ; je ne la regardais pas vraiment, parce que c'était le matin et qu'il n'y a que des programmes pour enfants – d'ailleurs, je ne regarde pas la télé pendant la journée, mais comme je trouve qu'elle diminue parfois ma solitude, il m'arrive de l'allumer pour avoir un fond sonore et une image. Bref, samedi dernier, mon attention a été attirée pendant une séquence publicitaire. Je me suis interrompu pour concentrer toute mon attention.

Une pub pour une chaîne de supermarché venait de se dérouler, les mots FOOD KING restèrent visibles un instant sur l'écran, puis disparurent – toute la séquence était montée très rapidement, de manière à pouvoir insérer le maximum de messages publicitaires. On enchaîna sur un vieux dessin animé en noir et blanc, un Félix le Chat. La minute d'avant, on pouvait lire FOOD KING sur l'écran, puis, presque instantanément, les mots FELIX LE CHAT apparurent, eux aussi en lettres énormes.

Il était là, le code, et, en bon ordre :

KING/FELIX

Mais on ne pouvait le capter que de façon subliminale, et qui allait saisir cette juxtaposition purement accidentelle ? Rien que des enfants, les petits gamins du Southland. Ça ne signifierait rien pour eux ; ils n'y reconnaîtraient pas deux mots de code, et même si l'idée leur venait, ils ne comprendraient pas ce que cela voulait dire, ni de qui il était question.

Mais moi, j'avais vu, et je savais de qui on parlait. Simple synchronisme, dirait Jung. Coïncidence sans dessein.

À moins que le message ne fût passé ? Lancé sur les ondes par une des plus grosses chaînes de télévision du monde, le relais N.B.C. de Los Angeles, qui touchait des enfants par milliers avec ce flash, lequel serait pris en charge par l'hémisphère droit de leur cerveau : reçu, stocké, et peut-être décodé, dans cette zone en deçà du seuil de la conscience où tant de choses sont emmagasinées et sommeillent. En outre, Eric et Linda Lampton n'étaient pour rien dans l'affaire. Tout se ramenait à un technicien de la N.B.C. avec une pile de

publicités à passer dans l'ordre qu'il jugerait bon. SIVA devait être le responsable, si cette juxtaposition avait été voulue, SIVA qui n'était lui-même qu'information.

Peut-être venais-je à l'instant de voir SIVA, à cheval entre une pub et un dessin animé.

Le message a été lancé une nouvelle fois, pensai-je.

Deux jours plus tard, Linda Lampton me téléphona ; je n'avais plus eu de leurs nouvelles depuis la tragédie. Elle semblait heureuse et excitée.

« Je suis enceinte, annonça-t-elle.

— Merveilleux. Depuis combien de temps ?

— Huit mois.

— Ça alors... » Je songeai qu'il n'y en avait plus pour longtemps.

« Il n'y en a plus pour longtemps, fit Linda.

— Espérez-vous un garçon, cette fois ?

— SIVA dit que ce sera encore une fille.

— Est-ce que Mini...

— Il est mort. Je suis désolée de vous l'apprendre. Il n'avait aucune chance, pas avec ce dont il souffrait. N'est-ce pas merveilleux ? Un autre enfant ?

— Avez-vous choisi un nom ?

— Pas encore. »

Ce soir-là, à la télé, je vis une publicité concernant de l'aliment pour chien. *De l'aliment pour chien ?* Tout à la fin, après l'énumération de toutes les espèces d'animaux pour lesquelles cette marque – j'ai oublié laquelle – fabriquait des boîtes, on nommait un dernier « couple ».

« Pour le berger et son troupeau. »

À gauche de l'écran, un berger allemand ; à droite, un grand mouton ; aussitôt, on enchaîne sur une séquence qui commence par l'image d'un bateau à voile en train de glisser silencieusement sur l'écran. Sur la voile, j'aperçois un petit dessin noir. Pas besoin d'observer de plus près, je l'ai reconnu : les constructeurs du bateau ont placé le signe du poisson sur sa voile.

Le berger et son troupeau, le signe du poisson. Juxtaposés,

comme KING/FELIX. Je m'interroge. Il me manque la foi de Kevin et la folie de Fat. Mais ai-je bien vu, tout éveillé, deux flashes successifs envoyés par SIVA et destinés à nous frapper à un niveau subliminal – un seul message, en réalité, qui nous avertit que le temps est venu ? Je ne sais que penser. Peut-être qu'on ne me demande pas de penser quoi que ce soit, ni d'avoir la foi, ni de devenir fou, mais tout simplement d'attendre. D'attendre et de demeurer éveillé.

Je suis sensible à la bonté humaine depuis quelque temps. Je ne sais pas d'où ça me vient, mais c'est quelque chose que j'éprouve. Le mois de mars est de retour. Je me suis demandé si Fat allait connaître une autre expérience. La première s'était déroulée en mars, au lendemain de l'équinoxe de printemps. Or, l'équinoxe désigne la période où le soleil passe par l'équateur : le jour et la nuit sont alors de durée égale. Horselover Fat a donc rencontré Dieu, ou Zebra, ou SIVA, ou son propre moi immortel, le premier jour de l'année où la lumière l'emporte sur l'obscurité. C'est aussi, selon certains érudits, le véritable jour de la naissance du Christ.

Assis devant ma télé, j'ai attendu, j'ai guetté un autre message, moi, l'un des membres de la petite société Rhipidon, qui continuait d'exister dans ma tête. À l'exemple du satellite miniature dans le film *Siva*, de la microforme écrasée par un taxi comme une vulgaire boîte de bière dans le caniveau, les symboles du divin apparaissent d'abord dans notre monde au niveau du trivial. C'est du moins ce que je me suis dit. Fat avait exprimé cette pensée. Le divin vous surprend là où vous l'attendez le moins.

« Cherche là où tu t'attends le moins à trouver. » Kevin l'avait un jour dit à Fat. Comment s'y prend-on ? C'est une contradiction.

Je suis resté là à attendre, à guetter ; je me suis tenu éveillé. Ainsi qu'on nous avait dit de le faire à l'origine, il y a longtemps. Je suis resté fidèle à ma mission.

Appendice

Tractatus
Cryptica scriptura

1. L'Esprit est Un, mais en lui deux principes s'opposent.
2. L'Esprit accueille la lumière, puis l'ombre, en interaction ainsi s'engendre le temps. À la fin, l'Esprit accorde la victoire à la lumière ; le temps cesse et l'Esprit atteint la complétude.
3. Il change l'aspect des choses de sorte qu'il semble que le temps a passé.
4. La Matière est plastique devant l'Esprit.
5. Un à un, il vous ôte du monde.
6. L'Empire n'a jamais pris fin.
7. La Dèité-Apollon s'apprête à revenir. La Sophia va renaître ; elle n'était point jusqu'ici recevable. Le Bouddha est dans le parc. Siddharta est endormi (mais va se réveiller). Le temps que tu espérais est venu.
8. Le royaume d'en haut a des pouvoirs pléniers 1. Var. : « est omnipotent. »
9. Il a vécu il y a longtemps mais il est encore vivant.
10. Apollonios de Tyane a dit, dans le corps des écrits attribués à Hermès Trismégiste : « Ce qui est en haut est en bas. » En fait, il voulait nous dire que notre univers est un hologramme, mais le terme lui faisait défaut.
11. Le grand secret connu d'Apollonios de Tyane, Paul de Tarse, Simon le Magicien, Paracelse, Boehme et Bruno est celui-ci : nous nous déplaçons en arrière dans le temps. L'univers se contracte en une unité unitive qui tend à sa complétude. Dégradation et désordre, nous les voyons à l'envers, comme s'ils augmentaient. Ces thérapeutes ont appris à se mouvoir dans le sens du temps, que nous percevons comme rétrograde.
12. L'Immortel était connu des Grecs sous le nom de Dionysos, des Juifs sous le nom d'Élie, des chrétiens sous le nom de Jésus. Il change d'enveloppe chaque fois que meurt un hôte humain ; ainsi il n'est jamais tué ni pris. D'où les paroles du Christ sur la

croix : *Eli, Eli, lama sabachtani*, que certains des témoins interprétèrent correctement : « Il invoque Élie. » Élie l'avait abandonné et il mourut seul.

13. Pascal a dit : « Toute l'histoire n'est qu'un homme immortel qui ne cesse d'apprendre. » « Celui-là est l'Immortel, que nous adorons sans connaître son nom. » « Il vécut il y a longtemps, mais il est encore vivant » et « La Dêité-Apollon s'apprête à revenir ». Seul le nom change.
14. L'Univers est constitué d'information et nous sommes en lui à l'état stationnaire, pas dans les trois dimensions, pas dans l'espace ou le temps. L'information reçue, nous la projetons comme hypostase dans le monde phénoménal.
15. La Sibylle de Cumes protégeait la république romaine et faisait des prédictions à point nommé. Au premier siècle de l'Ère commune, elle annonça l'assassinat des frères Kennedy, du Dr Luther King et de l'évêque Pike. Elle décela les deux dénominateurs communs aux quatre victimes : primo, ils s'étaient tous dressés pour défendre les libertés républicaines ; secundo, chacun d'entre eux était un chef spirituel. Cela leur valut d'être assassinés. Une fois de plus, la République devint un Empire doté d'un César. « L'Empire n'a jamais pris fin. »
16. En mars 1974, la Sibylle dit : « Les conspirateurs ont été reconnus et ils seront menés devant la justice. » Elle les avait vus au moyen du troisième œil de l'Ājñā, l'œil de Çiva qui donne la clairvoyance intérieure mais, lorsqu'on le tourne au-dehors, brûle d'un feu desséchant. En août 1974, la justice promise par la Sibylle vint à passer.
17. Les gnostiques distinguaient deux âges dans le cycle du temps : le premier ou présent est mauvais ; le second ou futur est bénéfique. Le premier était l'âge de fer, que l'on représente par un mur de fer : une prison de fer noir. Il a pris fin en août 1974, où il a été remplacé par l'âge d'or, que l'on représente par un jardin de palmes.
18. Le temps réel a pris fin en 70 de l'Ère commune, avec la destruction du temple de Jérusalem. Il a repris son cours en 1974. La période intermédiaire n'était qu'une interpolation bâtarde qui singeait à la perfection la création de l'Esprit.

« L'Empire n'a jamais pris fin », mais en 1974, une clé fut livrée, une clé qui signalait que l'âge de fer s'achevait ; elle tenait en deux mots : KING FELIX, référence au Souverain bienheureux (ou juste).

19. Les deux mots codés KING FELIX n'étaient pas destinés aux humains, mais aux descendants d'Akhenaton, à la race tri-oculaire qui vit secrètement parmi nous.
20. Les alchimistes hermétiques connaissaient la race secrète d'envahisseurs à trois yeux, mais malgré leurs efforts, ils ne purent les contacter. D'où l'échec de leur tentative de soutien de Frédéric V, l'Électeur palatin, roi de Bohême. « L'Empire n'a jamais pris fin. »
21. La confrérie de la Rose-Croix a écrit : *Ex Deo nascimur, in Jesu mortimur, per spiritum sanctum reviviscimus*, c'est-à-dire : « Nous naissons de Dieu, mourons en Jésus et renaissons par l'Esprit-Saint. » Cela signifie que ses membres avaient redécouvert la formule de l'immortalité, détruite par l'Empire. « L'Empire n'a jamais pris fin. »
22. J'appelle l'Immortel un *plasma*, car il est une forme d'énergie ; il est information vivante. Il se reproduit – non à travers l'information ou dans l'information, mais comme information.
23. Le plasma peut se croiser avec l'humain pour créer ce que j'appelle un homoplasme. L'humanité mortelle se trouve ainsi annexée au plasma de façon permanente. Cette opération nous est connue comme « naissance d'en haut » ou « naissance de l'esprit ». Elle fut instituée par le Christ, mais l'Empire détruisit tous les homoplasmes avant qu'ils eussent pu se reproduire.
24. À l'état latent, germinatif, le plasma a sommeillé dans la bibliothèque enfouie des manuscrits de Khénoboskion jusqu'en 1945 de l'È.C. C'est ce que Jésus voulait dire en parlant de la « graine de moutarde » qui, disait-il, deviendrait un arbre assez grand pour que « les oiseaux du ciel viennent faire leur nid dans ses branches ». Il n'a pas seulement prévu sa propre mort, mais aussi celle de tous les homoplasmes. Il a prévu que les manuscrits seraient découverts et déchiffrés, que le plasma se mettrait en quête de nouveaux hôtes humains pour l'hybridation, mais il a prévu également l'absence du plasma

pendant presque deux mille ans.

25. En tant qu'information vivante, le plasma remonte le long du nerf optique de l'individu jusqu'au corps pinéal. Il utilise le cerveau humain comme hôte femelle en qui se reproduire sous sa forme active. Une symbiose interespèces. Les alchimistes hermétiques connaissaient son existence de façon théorique, d'après les textes anciens, mais ils ne pouvaient en donner la copie, puisqu'ils ignoraient l'emplacement du plasma enfoui sous sa forme dormante. Bruno soupçonna que le plasma avait été détruit par l'Empire ; de l'avoir indiqué lui valut d'être brûlé. « L'Empire n'a jamais pris fin. »
26. Il faut que l'on comprenne que lorsque tous les homoplasmes furent tués en 70 de l'È.C., le temps réel s'interrompt ; mieux encore, il faut que l'on comprenne que le plasma est de retour et qu'il crée de nouveaux homoplasmes, au moyen desquels il a détruit l'Empire et relancé le temps réel. Nous donnons au plasma le nom d'« Esprit-Saint », ce pourquoi la confrérie de la Rose-Croix a écrit : *Per spiritum sanctum reviviscimus*.
27. Dans l'hypothèse d'une excision des siècles de temps bâtard, la date réelle n'est pas 1978 de l'È.C., mais 103 de l'È.C. Et le Nouveau Testament affirme que « certains ne mourront pas » avant la venue du Règne de l'Esprit. Nous vivons donc des temps apostoliques.
28. *Dico per spiritum sanctum : sum homoplasmate. Haec veritas est. Mihi crede et mecum in aeternitate vivebis.*
29. Notre chute n'est pas due à une erreur morale, mais à une erreur intellectuelle : celle qui consiste à tenir le monde phénoménal pour réel. Il s'ensuit que nous sommes moralement innocents. C'est l'Empire, sous ses déguisements plurivalents, qui nous affirme que nous avons péché. « L'Empire n'a jamais pris fin. »
30. Le monde phénoménal n'existe pas ; c'est une hypostase de l'information traitée par l'Esprit.
31. Nous hypostasions l'information en objets. La redistribution des objets produit un changement dans le contenu de l'information ; le message a changé. Il s'agit d'un langage que nous avons perdu la capacité de déchiffrer. Nous faisons nous-mêmes partie de ce langage ; les changements en nous sont des

changements dans le contenu de l'information. Nous sommes nous-mêmes riches d'information ; l'information nous pénètre, elle est traitée et rejaillit à l'extérieur sous une forme altérée. Nous ne sommes pas conscients de faire cela ; nous ne mesurons pas que c'est en réalité la seule chose que nous fassions.

32. L'information changeante qu'est le monde tel que nous l'éprouvons est un récit qui se déploie. Il nous parle de la mort d'une femme. Cette femme, morte voici longtemps, était l'un des jumeaux primordiaux. Elle était l'une des moitiés de la divine syzygie. Le propos du récit est d'évoquer son souvenir et celui de sa mort. L'Esprit ne souhaite pas l'oublier. Ainsi, l'activité subtile du Cerveau consiste en une relation permanente de sa vie, et pour qui sait interpréter cette activité, elle sera comprise de cette manière. Toute l'information traitée par le cerveau – et que nous éprouvons comme disposition et redispotion d'objets matériels – est un effort en vue de sa préservation ; les pierres et les rochers, les bouts de bois et les amibes sont les traces qu'elle a laissées. La relation de son existence et de sa fin est inscrite jusqu'au plus médiocre niveau de la réalité par l'Esprit souffrant qui se trouve maintenant seul.
33. Cette solitude – cette angoisse de l'Esprit dépossédé – est éprouvée par chaque élément constitutif de l'univers. Or tout ce qui constitue l'univers est vivant. Ce pourquoi les penseurs grecs primitifs étaient des hylozoïstes.
34. Les penseurs grecs primitifs comprenaient la nature de ce panpsychisme, mais ils ne pouvaient en déchiffrer le message. Nous avons perdu aux temps de l'origine la capacité de lire le langage de l'esprit ; les légendes concernant cette perte nous sont parvenues sous une forme soigneusement assemblée. Par « assemblée », je veux dire falsifiée. Nous souffrons de la dépossession de l'esprit, que nous éprouvons de façon erronée comme une culpabilité.
35. L'Esprit ne nous parle pas, mais il parle à travers nous. Son récit nous traverse et sa douleur nous pénètre sans obéir à la raison. Ainsi que Platon l'avait compris, il entre un élément irrationnel dans l'âme du monde.

36. Les pensées du Cerveau sont éprouvées par nous comme des dispositions et des redispersions à l'intérieur d'un univers physique, mais il s'agit en réalité d'information et de traitement de l'information à quoi nous donnons corps. Nous ne voyons pas simplement les pensées (du Cerveau) comme des objets, mais plutôt comme le mouvement, ou plus précisément le placement des objets : comment ils deviennent liés les uns aux autres. Seulement nous ne sommes pas capables de déchiffrer les schémas de ces dispositions ; nous ne pouvons pas extraire l'information qu'ils contiennent – « ils » en tant qu'information, puisque telle est leur nature. La liaison et la reliaison des objets entre eux par le Cerveau constitue un véritable langage, mais un langage qui ne ressemble pas au nôtre (puisque'il s'adresse à lui-même et non à un être où à une chose située en dehors de lui).
37. Nous devrions être capables d'entendre cette information, ou plutôt ce récit, comme voix neutre en nous-mêmes. Or quelque chose a mal tourné. Toute création est langage et n'est que langage, mais quelque inexplicable raison fait que nous ne pouvons ni le lire hors de nous ni l'écouter en nous. Alors moi je dis qu'on est devenus idiots. Il est arrivé quelque chose à notre intelligence. Et je me tiens le raisonnement suivant : la disposition des parties du Cerveau est un langage. Nous sommes des parties du Cerveau nous sommes donc un langage. Alors, pourquoi ne le savons-nous pas ? Nous ne savons même pas ce que nous sommes, et moins encore ce qu'est cette réalité extérieure dont nous sommes des fragments. À l'origine du mot « idiot », il y a le mot « particulier ». Chacun d'entre nous est devenu « particulier » et ne participe plus du logos commun du Cerveau, si ce n'est à un niveau subliminal. Ainsi notre vie réelle et notre destin sont-ils conduits en deçà du seuil de la conscience.
38. La douleur est la partie dérangement de l'Esprit. Par conséquent, nous-mêmes, qui faisons partie de l'univers du Cerveau, sommes en partie dérangés.
39. Le Cerveau a construit à partir de lui-même un médecin afin de se soigner. Cette sous-forme du Macro-Cerveau n'est pas dérangée ; elle se meut à travers le Cerveau tel un phagocyte à

travers le système cardio-vasculaire d'un animal et soigne zone après zone le dérèglement du cerveau. Nous sommes informés de son arrivée ; nous connaissons ce médecin sous le nom d'Asclépios chez les Grecs, sous le nom d'Esséniens chez les Juifs, sous le nom de thérapeutes chez les Égyptiens, sous le nom de Jésus chez les chrétiens.

40. Être « né une nouvelle fois », « né d'en haut » ou « né de l'Esprit » signifie être soigné, c'est-à-dire rétabli, rendu à la santé spirituelle. Ainsi est-il dit dans le Nouveau Testament que Jésus chasse les démons. Il nous rend les facultés que nous avons perdues. De notre condition d'abaissement actuelle, Calvin écrivait : « (L'homme) fut en même temps privé de ces dons surnaturels qui lui avaient été accordés dans l'espérance du salut éternel. Il s'ensuit qu'il se trouve exilé du royaume de Dieu d'une manière telle que les affections ayant trait à la bienheureuse vie de l'âme sont également éteintes en lui, jusqu'à ce qu'il les regagne par la grâce de Dieu... Toutes ces choses, rétablies par le Christ, sont considérées comme adventices ou surnaturelles ; nous en tirons donc la conclusion qu'elles avaient été perdues. Je le répète : santé de l'esprit et droiture du cœur furent détruits également ; c'est là la corruption des talents naturels. Car bien que nous conservions quelque partie de l'entendement et du jugement avec la volonté, il nous est impossible de dire que notre esprit est sage et accompli. La raison... étant un talent naturel, n'a pu être complètement détruite, mais elle se trouve en partie diminuée... » Moi, je dis : « L'Empire n'a jamais pris fin. »
41. L'Empire représente le dérèglement institué et codifié ; il est insane et nous impose sa déraison par la violence, puisque violente est sa nature.
42. Combattre l'Empire revient à être contaminé par sa déraison. Paradoxe : quiconque défait un fragment de l'Empire devient l'Empire ; l'Empire se propage comme un virus, il imprime sa forme sur ses ennemis. Ce faisant, il devient son ennemi.
43. Face à l'Empire s'affirme l'information vivante – le plasme ou médecin, que nous connaissons sous le nom d'Esprit-Saint ou Christ désincarné. Tels sont les deux principes : l'ombre

(l'Empire) et la lumière (le plume). L'Esprit accordera finalement la victoire à celui-ci. Chacun d'entre nous mourra ou survivra selon le parti qu'il aura pris et l'action qu'il aura menée. Chacun de nous contient en lui-même une composante de chaque principe. L'une ou l'autre composante finira par triompher. Zoroastre savait cela, car l'Esprit de Sagesse l'en avait informé. Il fut le premier Sauveur. Au total, il y en a eu quatre. Un cinquième s'apprête à naître, qui sera différent des autres : il régnera et sera notre juge.

44. Puisque l'univers est réellement composé d'information, on peut dire que l'information sera notre salut. Telle est la gnose salvatrice que recherchaient les gnostiques. Il n'est pas d'autre route vers le salut. Toutefois, cette information – ou plus précisément, la faculté de la lire et de la comprendre – ne peut nous être communiquée que par l'Esprit-Saint. Nous ne pouvons la découvrir par nous-mêmes. Ainsi a-t-on dit que nous sommes sauvés par la grâce et non par les œuvres, que la grâce tout entière appartient au Christ, qui est, je l'affirme, un médecin.
45. Lorsque le Christ m'est apparu, je lui ai dit très justement : « Nous avons besoin de soins médicaux. » Dans ma vision, un démiurge fou détruisait tout ce qu'il avait créé, sans aucun but ; c'est-à-dire de façon irrationnelle. C'est cela, l'élément de déraison au sein de l'Esprit ; le Christ est notre unique espoir, puisque nous ne pouvons plus appeler Asclépios. Asclépios vint avant le Christ et ressuscita un homme ; pour cela, Zeus le frappa d'un des traits de foudre que forgeaient les Cyclopes. Le Christ aussi fut tué pour ce qu'il avait fait : ressusciter un homme. Élie ramena un jeune garçon à la vie et disparut peu après dans un tourbillon. « L'Empire n'a jamais pris fin. »
46. Le médecin est venu à nous à plusieurs reprises et sous plusieurs identités. Mais nous ne sommes pas encore guéris. L'Empire l'a reconnu et l'a éjecté. Cette fois-ci, il va détruire l'Empire par phagocytose.
47. COSMOGONIE DE L'ORIGINE DUELLE. L'Un était et n'était pas, tout ensemble, et désirait séparer le n'était-pas de l'était. Il créa donc un sac diploïde qui contenait, à la manière d'une

coquille d'œuf, deux jumeaux, l'un et l'autre androgynes, et qui tournaient dans des directions opposées (le Yin et le Yang des taoïstes, l'Un jouant le rôle du Tao). Le projet de l'Un était que les jumeaux accéderaient à l'être (à l'« était-ité ») simultanément : toutefois, poussé par le désir d'être (que l'Un avait implanté chez les deux jumeaux), le jumeau qui tournait vers la gauche creva le sac et se détacha prématurément – c'est-à-dire avant terme. Il s'agissait du Yin ou jumeau sombre. Il était donc anormal. Le terme venu, le jumeau plus sage apparut. Chaque jumeau constituait une entéléchie, un organisme vivant singulier, fait d'une psyché et d'un soma, et chacun continuait de tourner à l'inverse de son compagnon. Le jumeau né à terme, que Parménide nomma la Première Voie, franchit normalement les stades de son développement, tandis que le prématuré, ou Deuxième Voie, s'anémiait.

. L'étape suivante du Projet de l'Un voulait que le Dyade, par le jeu interne de la dialectique, devînt le Multiple. Ils tirèrent d'eux-mêmes en tant qu'hyperunivers une interface projetée à la manière d'un hologramme, et qui constitue l'univers pluriel que nous autres créatures habitons. Les deux sources devaient se mêler à parts égales afin de maintenir en équilibre notre univers, mais la Deuxième Voie affaiblie continuait de glisser vers la maladie, la folie et le désordre. Ces éléments, elle les projetait dans notre univers.

. Le dessein de l'Un était que notre univers hologrammatique pût servir d'instrument pédagogique au moyen duquel une diversité de vies nouvelles progresseraient jusqu'à devenir finalement isomorphes de l'Un. Toutefois, l'état d'anémie de l'hyperunivers II amena des dysfonctionnements qui endommagèrent notre univers hologrammatique. Telle est l'origine de l'entropie, de la souffrance imméritée, du chaos et de la mort aussi bien que de l'Empire, de la prison de fer noir ; l'origine, par essence, de l'arrêt du développement et de la santé mêmes des formes de vie contenues dans l'univers hologrammatique. La fonction pédagogique fut elle aussi gravement altérée, puisque seul le signal de l'hyperunivers I était riche en information ; celui de l'hyperunivers II n'était plus

que du bruit.

. La psyché de l'hyperunivers I envoya une microforme d'elle-même dans l'hyperunivers II afin de tenter de le soigner. Cette microforme se manifesta dans notre univers hologrammatique en tant que Jésus-Christ. Toutefois, l'hyperunivers II, qui était désaxé, tortura, humilia et rejeta tout à la fois la microforme de la psyché salvatrice du jumeau sain et finit par la tuer. Après quoi, l'hyperunivers II continua de décliner et de se perdre dans les processus d'une causalité aveugle, mécanique et privée de finalité. La mission du Christ (ou plus exactement de l'Esprit-Saint) devint alors, soit de délivrer les formes de vie de l'univers hologrammatique, soit d'abolir toute influence provenant de l'hyperunivers II. Approchant sa tâche avec précaution, il s'apprêta à tuer la sœur désaxée puisqu'elle ne pouvait pas être guérie ; plus précisément, elle refusait de se laisser soigner car elle ne comprenait pas qu'elle était malade. Cette maladie, cette folie nous pénètrent et font de nous des idiots qui vivent dans des mondes séparés et irréels. Le projet original de l'Un ne peut à présent être réalisé que par la division de l'hyperunivers I en deux hyperunivers sains qui transformeront avec succès l'univers hologrammatique de manière à en faire la machine pédagogique qu'il était censé être dans sa conception. Cela, nous l'éprouverons comme « royaume de Dieu »

. À l'intérieur du temps, l'hyperunivers II demeure vivant : « L'Empire n'a jamais pris fin. » Mais dans l'éternité, séjour des hyperunivers, la sœur folle a été tuée – il le fallait – par le jumeau sain de l'hyperunivers I, qui est notre champion. L'Un pleure cette mort, car il aimait les deux jumeaux ; il s'ensuit que l'information communiquée par l'Esprit consiste dans le récit tragique de la mort d'une femme, dont les résonances font naître chez toutes les créatures qui habitent l'univers hologrammatique une angoisse dont elles ignorent la cause. Cette peine s'évanouira avec la mitose du jumeau sain et l'avènement du « royaume de Dieu ». Les dispositifs de cette transformation – la progression, à l'intérieur du temps, de l'âge de fer à l'âge d'or – sont à l'œuvre aujourd'hui ; dans l'éternité, elle est déjà accomplie.

48. SUR NOTRE NATURE. Il convient de dire : nous nous présentons comme des bandes mémorielles (des porteurs d'A.D.N. capables d'expérience) dans un système pensant comparable à un ordinateur, qui, bien que nous ayons enregistré et stocké correctement des milliers d'années d'information expérientielle et que chacun d'entre nous possède un reliquat en quelque sorte différent de toutes les autres formes de vie, il y a un dysfonctionnement – une panne – de la recherche d'information. C'est là ce qui cloche dans notre sous-circuit particulier. Le « salut » par la gnose – ou plus correctement par l'anamnèse (soit la perte de l'amnésie) –, bien qu'il possède une signification particulière pour chacun d'entre nous (saut qualitatif dans le domaine de la perception, de l'identité, de la connaissance, de la compréhension, de l'expérience du moi), revêt une importance beaucoup plus considérable pour l'ensemble du système, dans la mesure où ses souvenirs constituent des données qui sont nécessaires et précieuses à son fonctionnement global.

. Elle est donc (notre nature) engagée dans un processus d'auto-réparation qui implique : la reconstruction de notre sous-circuit via des modifications du temps linéaire et orthogonal, ainsi que l'émission continue de signaux à notre adresse, des signaux destinés à stimuler en nous ces banques mémorielles bloquées et à provoquer l'étincelle qui nous permettra d'extraire ce qui s'y trouve. L'information externe ou gnose consiste donc en instructions de déconditionnement, tandis que le noyau central de l'information nous est intrinsèque – il est « déjà là » (observation d'abord faite par Platon : apprendre n'est pas autre chose que se ressouvenir).

. Les Anciens possédaient des techniques (rites et sacrements) auxquelles firent largement appel les religions à mystères du monde gréco-romain, y compris le christianisme naissant, afin de provoquer l'étincelle et la réminiscence, et ce principalement dans l'optique d'une régénération de l'individu ; les gnostiques, de leur côté, en perçurent correctement la valeur ontologique pour ce qu'ils nommaient la Pure Divinité, l'entité globale.

48. A. Il y a deux royaumes, celui d'en haut et celui d'en bas. Celui

d'en haut, dérivé de l'hyperunivers I ou du Yang, ou de la Première Voie de Parménide, est capable d'intellection et de volition. Le royaume d'en bas – le Yin, la Deuxième Voie de Parménide – est mécanique, il est mené par l'aveugle cause efficiente, il est déterministe et privé d'intellection, puisque émanant d'une source morte. Dans les temps anciens, on lui donnait le nom de « déterminisme astral ». D'une manière générale, nous sommes pris dans le royaume d'en bas, mais à travers les sacrements et au moyen du plasmé, nous en sommes extirpés. Mais, jusqu'au moment où le déterminisme astral est cassé, nous n'en sommes pas même conscients, tant nous sommes obturés. « L'Empire n'a jamais pris fin. »

49. Le nom du jumeau sain, de l'hyperunivers I, est Nommo. Le nom du jumeau malade, de l'hyperunivers II, est Yurugu. Ces noms sont familiers aux Dogons du Mali, en Afrique. Nommo est représenté sous la forme d'un poisson, le poisson des premiers chrétiens.
50. La source première de toutes nos religions se situe chez les ancêtres de la tribu dogon, qui tenaient directement leur cosmogonie ainsi que leur cosmologie des envahisseurs à trois yeux qui les avaient visités longtemps auparavant. Les envahisseurs à trois yeux sont sourds, muets et télépathes ; ils ne pouvaient pas respirer notre atmosphère, possédaient le crâne allongé et déformé d'Akhenaton et venaient d'une planète située dans la constellation de Sirius. Bien qu'ils eussent, à la place des mains, des pinces comparables à celles des crabes, ils étaient de grands bâtisseurs. Ils orientent secrètement notre histoire vers une issue fertile.

51. Akhenaton a écrit :

*Tandis que l'oiselet est dans son œuf et pépie déjà dans sa coquille,
Tu lui donnes le souffle à l'intérieur, pour le vivifier.
Tu as prescrit pour lui un temps fixe pour le briser de l'intérieur
Il sort de l'œuf pour pépier, au temps fixé,
Et marche sur ses pattes aussitôt qu'il est sorti.*

*Qu'elles sont nombreuses les choses que tu as créées
Bien qu'elles soient cachées à nos yeux,
Ô Dieu unique qui n'a point son pareil
Tu as créé l'univers selon ton désir,
Tandis que tu demeurais seul ;
Hommes, troupeaux, bêtes sauvages,
Tout ce qui est sur terre et marche sur ses pattes,
Ce qui est dans les hauteurs et vole, ailes déployées.
Tu demeures pourtant dans mon cœur.
Il n'y en a point d'autre qui te connaisse.
Sinon ton fils Nebkheperourê Ouâenrê.
Car tu l'as informé de tes desseins et de ta puissance.
L'univers est venu à l'existence sur ta main...*

52. Notre monde est encore secrètement dirigé par la race occulte issue d'Akhenaton, et la connaissance détenue par celui-ci était celle même du Macro-Esprit.

*Chaque troupeau est satisfait de son herbe ;
Arbres et herbes verdissent ;
Les oiseaux qui s'envolent de leurs nids,
Leurs ailes déployées, sont en admiration devant ton être.
Toutes les bêtes se mettent à sauter sur leurs pattes.
Et tous ceux qui s'envolent et tous ceux qui se posent
Vivent lorsque tu t'es levé pour eux.*

53. Ce savoir passa d'Akhenaton à Moïse, puis de Moïse à Élie, l'Immortel, qui devint le Christ. Mais sous ces noms divers, il n'est qu'un seul Immortel ; *et nous sommes cet Immortel.*

Fin du tome I